HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE DES...

BIBLIOTECA NAZ
142
A
35
NAPOLI

BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
142
A
35
NAPOLI

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ETABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPEENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME HUITIEME.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME HUITIEME.

B. R. NEAPOLIS

GENEVE.

1781.

TABLE
DES
INDICATIONS.

LIVRE QUINZIEME.

Établiſſemens des François dans l'Amérique Septentrionale. Sur quelle baſe portoit l'eſpoir de leur proſpérité? Que produiſirent ces combinaiſons?

I. *Raiſons qui détournerent long-tems les François du projet de former des établiſſemens dans le Nouveau-Monde.* Pag. 2.

II. *Fautes & revers qui rendirent mémorables les premieres expéditions des François dans le nouvel hémiſphere.* 4.

III. *Les François tournent leurs vues vers le Canada.* 11.

IV. *Gouvernement, habitudes, vertus, vices, guerres des ſauvages qui habitoient le Canada.* 13.

V. *Les François prennent part, mal-à-propos, aux guerres des ſauvages.* 55.

VI. *La colonie Françoiſe ne fait point de progrès. Cauſes de cette langueur.* 59.

VII. *Les François sortent de l'inaction. Par quels moyens ?* 63.
VIII. *Description du Canada.* 73.
IX. *Forme, caractère, gouvernement des castors.* 77.
X. *En quels lieux & de quelle manière se faisoit le commerce des fourrures.* 90.
XI. *Guerres dans lesquelles les François se trouvent engagés dans le Canada.* 95.
XII. *La France est réduite à céder une partie des provinces qui étoient unies au Canada.* 98.

LIVRE SEIZIEME.

Un nouvel ordre de choses s'établit dans les colonies Françoises de l'Amérique Septentrionale. A quoi aboutissent ces nouvelles combinaisons ?

I. *Pour réparer ses pertes, la France peuple, fortifie l'Isle-Royale, & y établit de grandes pêcheries.* 103.
II. *Etablissemens des François dans l'Isle de Saint-Jean. But de cette entreprise.* 112.
III. *Découverte du Mississipi par les François.* 115.
IV. *Les François s'établissent dans le pays arrosé par le Mississipi, & l'appellent Louysiane.* 121.
V. *La Louysiane a une grande célébrité au tems du système imaginé par Law. Pourquoi ?* 124.

VI. *Etendue, ſol & climat de la Louyſiane.* 131.
VII. *Caractère général des ſauvages de la Louyſiane, & celui des Nat-chez en particulier.* 137.
VIII. *Etabliſſemens formés par les François à la Louyſiane.* 144.
IX. *La France pouvoit retirer de grands avantages de la Louyſiane. Fautes qui ont empêché ce ſuccès.* 153.
X. *Le miniſtère de France cede la Louyſiane à l'Eſpagne. En avoit-il le droit?* 164.
XI. *Conduite des Eſpagnols à la Louyſiane.* 170.
XII. *Etat du Canada à la paix d'Utrecht.* 177.
XIII. *Population du Canada, & diſtribution de ſes habitans.* 178.
XIV. *Mœurs des François Canadiens.* 185.
XV. *Gouvernement établi dans le Canada. Quels obſtacles il oppoſoit à la culture, à l'induſtrie & à la pêche.* 187.
XVI. *Impôts exigés dans le Canada. Dépenſes qu'y faiſoit le miniſtere. De quelle maniere elles étoient payées. A quels excès elles furent portées, & comment on s'en déchargea.* 193.
XVII. *Avantages que la France pouvoit tirer du Canada. Fautes qui l'en priverent.* 197.
XVIII. *Difficultés que la France avoit à vaincre pour tirer un parti avantageux du Canada.* 203.
XIX. *Origine de la guerre des Anglois & des François dans le Canada.* 205.
XX. *Conquête de l'Iſle-Royale par les Anglois.* 207.
XXI. *Les Anglois attaquent le Canada. Ils y éprouvent d'abord de grands revers. Cauſes de ces infortunes.* 212.

XXII. *Prise de Quebec par les Anglois. La conquête de la capitale entraîne, avec le tems, la soumission de la colonie entière.* 220.
XXIII. *L'acquisition du Canada a-t-elle été un bien ou un mal pour l'Angleterre ?* 226.

LIVRE DIX-SEPTIEME.

Colonies Angloises de la baie d'Hudson, du Canada, de l'Isle Saint-Jean, de Terre-Neuve, de la Nouvelle-Ecosse, de la Nouvelle-Angleterre, de la Nouvelle-York, de la Nouvelle-Jersey.

I. *Premieres expéditions des Anglois dans l'Amérique Septentrionale.* 230.
II. *Les guerres de religion qui déchirent l'Angleterre, peuplent le continent de l'Amérique.* 234.
III. *Parallèle de l'ancien & du Nouveau-Monde.* 244.
IV. *Comparaison des peuples policés & des peuples sauvages.* 254.
V. *En quel état les Anglois trouverent l'Amérique Septentrionale, & ce qu'ils y ont fait.* 262.
VI. *Climat de la baie d'Hudson. Habitudes de ses habitans. Commerce qu'on y fait.* 263.
VII. *Y a-t-il, dans la baie d'Hudson, un passage qui conduise aux Indes orientales ?* 273.

VIII, *Le paſſage de la baie d'Hudſon aux Indes orientales a-t-il été cherché convenablement?* 279.
IX. *Etat du Canada, depuis qu'il a paſſé ſous la domination Britannique.* 282.
X. *Ce que les isles de St. Jean, de la Madeleine & du cap Breton ſont devenues, depuis qu'elles ont ſubi le joug Anglois.* 289.
XI. *Deſcription de l'Isle de Terre-Neuve.* 292.
XII. *A quelles époques & de quelle maniere les Anglois & les François s'établirent-ils à Terre-Neuve?* 293.
XIII. *C'eſt la morue ſeule qui rend Terre-Neuve intéreſſante. Etat actuel de cette pêche, diviſée en pêche errante & en pêche ſédentaire.* 297.
XIV. *Idée de la Nouvelle-Ecoſſe. Les François s'y établiſſent. Leur conduite dans cette poſſeſſion.* 317.
XV. *La France eſt forcée de céder la Nouvelle-Ecoſſe à l'Angleterre.* 321.
XVI. *Mœurs des François, qui, dans la Nouvelle-Ecoſſe, reſterent ſoumis au gouvernement d'Angleterre.* 323.
XVII. *Etat actuel de la Nouvelle-Ecoſſe.* 329.
XVIII. *Fondation de la Nouvelle-Angleterre.* 331.
XIX. *Gouvernement établi dans la Nouvelle-Angleterre.* 334.
XX. *Le fanatiſme remplit de calamités la Nouvelle-Angleterre.* 339.
XXI. *Sévérités outrées qui ſe perpétuent dans la Nouvelle-Angleterre, après même l'extinction du fanatiſme.* 348.

XXII. *Etendue, organisation, population, cultures, pêcheries, manufactures, exportations de la Nouvelle-Angleterre.* 353.
XXIII. *Les Hollandois fondent la colonie de la Nouvelle-Belge, appellée depuis, la Nouvelle-York.* 364.
XXIV. *A quelle époque & comment les Anglois s'emparerent de la Nouvelle-Belge.* 366.
XXV. *La colonie est abandonnée au duc d'York. Principes sur lesquels il fonde son administration.* 368.
XXVI. *Le roi Guillaume donne un gouvernement à la colonie. Evenemens postérieurs à ce nouvel ordre de choses.* 371.
XXVII. *Sol, population, commerce de la colonie.* 374.
XXVIII. *Mœurs anciennes & mœurs nouvelles de la Nouvelle-York.* 377.
XXIX. *Révolutions arrivées dans la Nouvelle-Jersey.* 378.
XXX. *Ce qu'est actuellement la Nouvelle-Jersey, & ce qu'elle peut devenir.* 380.

Fin de la Table du Tome VIII.

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE QUINZIEME.

Établiſſemens des François dans l'Amérique Septentrionale. Sur quelle baſe portoit l'eſpoir de leur proſpérité ? Que produiſirent ces combinaiſons ?

JUSQU'A préſent, nous avons reçu ſur nos têtes les rayons perpendiculaires du ſoleil. Bientôt nous ne les recevrons qu'obliques. Ce n'eſt plus de l'or que nos avides & cruels Européens iront chercher loin de leur patrie. Moins inſenſé, s'ils franchiſſent encore les mers, ce ſera pour ſe ſouſtraire aux

calamités de leurs propres contrées ; ce ſera pour trouver le repos & la liberté ; pour défricher des terres incultes ; pour couvrir de filets des rives poiſſonneuſes ; pour chercher ſur le haut des montagnes, dans le fond des forêts, des animaux à dépouiller de leurs précieuſes fourrures.

Les ſauvages poſſeſſeurs des contrées où nous allons faire nos premiers pas, ne ſeront point une race d'hommes abâtardie, ſans force de corps & ſans élévation d'ame : mais des chaſſeurs, des guerriers endurcis aux travaux, braves, éloquens, jaloux de leur indépendance, & préſentant alternativement des exemples de la férocité la plus inouïe, de la plus héroïque magnanimité & de la plus abſurde ſuperſtition.

La ſuperſtition, cette plante funeſte, eſt donc de tous les climats ; elle croît donc également dans les plaines & ſur les rochers ; ſous les feux de la ligne, ſous les frimats du pole, & dans l'intervalle tempéré qui les ſépare. La généralité de ce phénomene déſigneroit-elle par-tout un élan de l'homme ignorant & peureux, vers l'auteur de l'exiſtence & le diſpenſateur des biens & des maux, l'inquiétude d'un enfant qui cherche ſon pere dans les ténebres ?

I. Raiſons qui détournerent long-tems les François du projet de former des établiſſemens dans le Nouveau-Monde.

L'Eſpagne étoit maîtreſſe des riches empires du Mexique & du Pérou, de l'or du Nouveau-Monde, & de preſque toute l'Amérique Méridionale. Les Portugais, après une lon-

gue ſuite de victoires, de défaites, d'entrepriſes, de fautes, de conquêtes & de pertes, avoient conſervé les plus beaux établiſſemens dans l'Afrique, dans l'Inde & dans le Bréſil. Le gouvernement de France n'avoit pas même penſé qu'on pût fonder des colonies, & qu'il fût de quelque utilité d'avoir des poſſeſſions dans ces régions éloignées.

Toute ſon ambition s'étoit tournée vers l'Italie. D'anciennes prétentions ſur le Milanois & les deux Siciles, avoient entraîné cette puiſſance dans les guerres ruineuſes qui l'avoient long-tems occupée. Des troubles intérieurs la détournoient encore plus des grands objets d'un commerce étendu & éloigné, & de l'idée d'aller chercher des royaumes dans les deux Indes.

L'autorité des rois n'étoit pas formellement conteſtée : mais on lui réſiſtoit, on l'éludoit. Le gouvernement féodal avoit laiſſé des traces; & pluſieurs de ſes abus ſubſiſtoient encore. Le prince étoit ſans ceſſe occupé à contenir une nobleſſe inquiète & puiſſante. La plupart des provinces qui compoſoient la monarchie, ſe gouvernoient par des loix & des formes différentes. Tous les corps, tous les ordres avoient des privileges, ou toujours attaqués, ou toujours pouſſés à l'excès. La machine du gouvernement étoit compliquée. Pour la conduire, il falloit manier une multitude de reſſorts délicats. La cour étoit forcée de recourir ſouvent aux moyens honteux de la foibleſſe, à l'intrigue & à la ſéduction, ou d'employer les armes odieuſes de l'oppreſſion & de la tyran-

nie ; la nation négocioit ſans ceſſe avec le prince. L'autorité des rois étoit illimitée, ſans être avouée par les loix ; la nation, ſouvent trop indépendante, n'avoit aucun garant de ſa liberté. De-là on s'obſervoit, on ſe craignoit, on ſe combattoit ſans ceſſe. Le gouvernement s'occupoit uniquement, non du bien de la nation, mais de la manière de l'aſſujettir. Le peuple, ſentant toujours ſes beſoins, ignorant ſes forces & ſes reſſources, ne voyoit que ſes droits alternativement bleſſés & foulés par ſes ſeigneurs & par les rois.

II. Fautes & revers qui rendirent mémorables les premieres expéditions des François dans le nouvel hémiſphere.

La France laiſſa donc les Eſpagnols & les Portugais découvrir des mondes & donner des loix à des nations inconnues. Un ſeul homme lui ouvrit enfin les yeux. Ce fut l'amiral de Coligny, un des génies les plus étendus, les plus fermes, les plus actifs qui aient jamais illuſtré ce puiſſant empire. Ce grand politique, citoyen juſques dans les horreurs des guerres civiles, envoya, l'an 1652, Jean Ribaud dans la Floride. Cette immenſe contrée de l'Amérique Septentrionale s'étendoit, alors, depuis le Mexique, juſqu'au pays que les Anglois ont depuis cultivé ſous le nom de Caroline. Les Eſpagnols l'avoient parcourue en 1512, mais ſans s'y établir. On ne ſait lequel admirer le plus, ou du motif qui les engagea dans cette découverte, ou de celui qui la leur fit abandonner.

Tous les Indiens des Antilles croyoient, ſur la foi d'une ancienne tradition, que la nature

cachoit dans le continent une fontaine dont les eaux avoient la vertu de rajeunir tous les vieillards aſſez heureux pour en boire. La chimere de l'immortalité fut toujours la paſſion des hommes, & la conſolation du dernier âge. Cette idée enchanta l'imagination romaneſque des Eſpagnols. La perte de pluſieurs d'entre eux, qui furent victimes de leur crédulité, n'ébranla pas la confiance des autres. Plutôt que de ſoupçonner que les premiers avoient péri dans un voyage où la mort étoit ce qu'il y avoit de plus ſûr; on penſa que s'ils ne reparoiſſoient plus, c'étoit parce qu'ils avoient trouvé le ſecret d'une jeuneſſe éternelle, & ce ſéjour de délices d'où l'on ne vouloit plus ſortir.

Ponce de Léon fut le plus célebre entre les navigateurs qui s'infatuerent de cette rêverie. Perſuadé qu'il exiſtoit un troiſieme monde dont la conquête étoit réſervée à ſa gloire, mais croyant que ce qui lui reſtoit de vie étoit trop court pour l'immenſe carriere qui s'ouvroit devant ſes pas, il réſolut d'aller renouveller ſes jours & recouvrer la jeuneſſe dont il avoit beſoin. Auſſi-tôt il dirigea ſes voiles vers les climats où la fable avoit placé la fontaine de Jouvence, & trouva la Floride, d'où il revint à Porto-Rico ſenſiblement plus vieux qu'il n'en étoit parti. C'eſt ainſi que le haſard immortaliſa le nom d'un aventurier, qui ne fit une véritable découverte qu'en courant après une chimere. Il eut le ſort de l'alchymiſte, qui cherche de l'or qu'il ne trouve pas, & qui trouve une choſe précieuſe qu'il ne cherchoit pas.

Preſque tout ce que l'eſprit humain a inventé d'utile & d'important, a été le fruit d'une inquiétude vague, plutôt que d'une induſtrie raiſonnée. Le haſard, qui eſt le cours inapperçu de la nature, ne ſe repoſe jamais, & ſert indiſtinctement tous les hommes. Le génie ſe fatigue, ſe rebute, & n'appartient qu'à très-peu d'êtres, pour quelques momens. Ses efforts même ne le menent ſouvent qu'à ſe trouver ſur la route du haſard, pour le ſaiſir. La différence entre les hommes de génie & le vulgaire, c'eſt que ceux-là ſavent preſſentir & chercher ce que celui-ci trouve quelquefois. Plus ſouvent encore le génie emploie ce que le haſard a jetté ſous ſa main. C'eſt le lapidaire qui met le prix au diamant que le laboureur a déterré ſans le connoître.

Les Eſpagnols avoient mépriſé la Floride, parce qu'ils n'y avoient trouvé ni la fontaine qui devoit les rajeunir, ni l'or qui hâte notre vieilleſſe. Les François y découvrirent un tréſor plus réel & plus précieux: c'étoit un ciel ſérein, une terre abondante, un climat tempéré, des ſauvages amis de la paix & de l'hoſpitalité; mais ne connurent pas eux-mêmes la valeur de ce tréſor. Si l'on eût ſuivi les ordres de Coligny; ſi l'on eût cultivé les terres qui ne demandoient que la main de l'homme pour l'enrichir; ſi la ſubordination avoit été maintenue entre les Européens; ſi les droits des naturels du pays n'avoient pas été violés, on auroit pu fonder une colonie, dont le tems auroit augmenté l'éclat & aſſuré la proſpérité. Mais la légéreté Françoiſe ne

permettoit pas tant de ſageſſe. On prodiga les vivres. Les champs ne furent point enſemencés. L'autorité des chefs fut méconnue par des ſubalternes indociles. La fureur de la chaſſe & de la guerre échauffa tous les eſprits. On ne fit rien de ce qu'on devoit faire.

Pour comble de malheur, les troubles civils qui déſoloient la France, détournerent les regards des ſujets, d'une entrepriſe où l'état n'avoit jamais arrêté ſes vues. Les querelles abſurdes de la théologie aliénoient tous les eſprits, diviſoient tous les cœurs. Le gouvernement avoit violé en même tems la loi ſacrée de la nature, qui ordonne à tous les hommes de tolérer les opinions de leurs ſemblables, & les loix de la politique qui défendent d'être tyran ſans intérêt. La religion réformée avoit fait en France les plus grands progrès, lorſqu'elle y fut perſécutée. Une partie conſidérable de la nation ſe trouva enveloppée dans la proſcription; & elle courut aux armes.

L'Eſpagne, non moins intolérante, avoit prévenu les querelles de religion, en laiſſant prendre au clergé cet empire abſolu qui alla toujours en ſe fortifiant, & qui déſormais ira toujours en s'affoibliſſant. L'inquiſition, toujours armée contre la moindre apparence de nouveauté, ſut empêcher le proteſtantiſme d'entrer dans l'état, & n'eut point à le détruire. Tout occupé de l'Amérique; accoutumé à s'en attribuer la poſſeſſion excluſive; inſtruit des tentatives de quelques François pour s'y établir, & de l'abandon où les laiſ-

ſoit le gouvernement, Philippe II fit partir de Cadix une flotte pour les exterminer. Menendez, qui la commandoit, arrive à la Floride; il y trouve les ennemis qu'il cherchoit, établis au fort de la Caroline; il attaque tous leurs retranchemens, les emporte l'épée à la main, & fait un maſſacre horrible. Tous ceux qui avoient échappé au carnage furent pendus à un arbre, avec cette inſcription : NON COMME FRANÇOIS, MAIS COMME HÉRÉTIQUES.

Loin de ſonger à vanger cet outrage, le miniſtere de Charles IX ſe réjouit en ſecret de l'anéantiſſement d'un projet, qu'à la vérité il avoit approuvé, mais qu'il n'aimoit pas; parce qu'il avoit été imaginé par le chef des huguenots, & qu'il pouvoit donner du relief aux opinions nouvelles. L'indignation publique ne fit que l'affermir dans la réſolution de ne témoigner aucun reſſentiment. Il étoit réſervé à un particulier d'exécuter ce que l'état auroit dû faire.

Dominique de Gourgue, né à Mont-Marſan en Gaſcogne, navigateur habile & hardi; ennemi des Eſpagnols, dont il avoit reçu des outrages perſonnels; paſſionné pour ſa patrie, pour les expéditions périlleuſes, & pour la gloire; vend ſon bien, conſtruit des vaiſſeaux, choiſit des compagnons dignes de lui; va attaquer les meurtriers dans la Floride, les pouſſe de poſte en poſte avec une valeur, une activité incroyables; les bat par-tout, & pour oppoſer dériſion à dériſion, les fait pendre à des arbres ſur leſquels on écrit : NON COMME ESPAGNOLS, MAIS COMME ASSASSINS.

Si les Eſpagnols s'étoient contentés de maſſacrer les François, jamais on n'auroit uſé contr'eux d'une repréſaille ſi cruelle. Ce fut l'antitheſe de l'inſcription qui fit tout le mal. On commit une atrocité effroyable, parce qu'on trouva un mot plaiſant. L'hiſtoire offre plus d'un exemple où l'on peut ſoupçonner que ce n'eſt pas la choſe qui a fait le mot, mais le mot qui a fait la choſe.

L'expédition du brave de Gourgue n'eut pas d'autres ſuites. Soit qu'il manquât de proviſions pour reſter dans la Floride; ſoit qu'il prévît qu'il ne lui viendroit aucun ſecours de France; ſoit qu'il crût que l'amitié des ſauvages finiroit avec les moyens de l'acheter, ou qu'il penſât que les Eſpagnols viendroient l'accabler; il fit ſauter les forts qu'il avoit conquis, & reprit la route de ſa patrie. Il y fut reçu de tous les citoyens avec l'admiration qui lui étoit due, & très-mal par la cour. Deſpote & ſuperſtitieuſe, elle avoit trop à craindre de la vertu.

Depuis 1567, que l'intrépide Gaſcon avoit évacué la Floride, les François oublierent le Nouveau-Monde. Egarés dans un cahos de dogmes inconcevables, ils perdirent la raiſon & l'humanité. Le peuple le plus doux & le plus ſociable devint le plus barbare, le plus ſanguinaire des peuples. Ce n'étoit pas aſſez des bûchers & des échafauds : criminels les uns aux yeux des autres, tous furent bourreaux, tous furent victimes. Après s'être condamnés mutuellement aux flammes de l'enfer, ils s'égorgerent à la voix de leurs prêtres, qui

ne crioient que ſang & que vangeance. Enfin, le généreux Henri toucha l'ame de ſes ſujets. En pleurant ſur leurs maux, il leur apprit à les ſentir. Il leur rendit les doux penchans de la vie ſociale, leur ôta les armes des mains, & les fit conſentir à vivre heureux ſous ſes loix paternelles.

Alors la nation, tranquille & libre ſous un roi en qui elle avoit confiance, conçut des projets utiles. On s'occupa de la formation des colonies. Les premieres idées devoient ſe tourner naturellement vers la Floride. A l'exception du fort Saint-Auguſtin, autrefois conſtruit par les Eſpagnols, à dix ou douze lieues de la colonie Françoiſe, les Européens n'avoient pas un ſeul établiſſement dans ce vaſte & beau pays. On n'en craignoit pas les habitans. Tout annonçoit ſa fertilité. Il paſſoit même pour riche en mines d'or & d'argent; parce qu'on y avoit trouvé de ces métaux, ſans ſoupçonner qu'ils venoient de quelques vaiſſeaux, jettés ſur les côtes par le naufrage. Le ſouvenir des grandes actions, que quelques François y avoient faites, ne pouvoit pas encore être effacé. Il eſt vraiſemblable qu'on craignît d'aigrir l'Eſpagne, qui n'étoit pas diſpoſée à ſouffrir le moindre établiſſement dans le golfe du Mexique, ou même dans le voiſinage. Le danger qu'il y avoit à provoquer un peuple ſi puiſſant dans le Nouveau-Monde, inſpira la réſolution de s'éloigner de lui le plus qu'il ſeroit poſſible. Les contrées plus ſeptentrionales de l'Amérique, obtinrent par cette raiſon la préférence. La route en étoit déja tracée.

III. Les François tournent leurs vues vers le Canada.

François I y avoit envoyé en 1523 le Florentin Verazzani, qui ne fit qu'obſerver l'iſle de Terre-neuve, & quelques côtes du continent; mais ſans s'y arrêter.

Onze ans après, Jacques Cartier, habile navigateur de Saint-Malo, reprit les projets de Verazzani. Les deux nations, qui étoient les premieres débarquées au Nouveau-Monde, crierent à l'injuſtice, en voyant qu'on y couroit ſur leurs traces. *Eh quoi!* dit plaiſamment François I; *le roi d'Eſpagne & le roi de Portugal partagent tranquillement entr'eux toute l'Amérique, ſans ſouffrir que j'y prenne part comme leur frere! Je voudrois bien voir l'article du teſtament d'Adam, qui leur legue ce vaſte héritage?*

Cartier alla plus loin que ſon prédéceſſeur. Il entra dans le fleuve Saint-Laurent: mais, après avoir échangé avec les ſauvages quelques marchandiſes d'Europe contre des pelleteries, il ſe rembarqua pour la France, où l'on oublia par légéreté, une entrepriſe qu'on paroiſſoit n'avoir formée que par imitation.

Heureuſement les Normands, les Bretons, les Baſques continuerent à faire la pêche de la morue ſur le grand banc, le long des côtes de Terre-neuve, dans tous les parages voiſins. Ces hommes intrépides, qui avoient de l'expérience, ſervirent de pilotes aux aventuriers qui, depuis 1598, tenterent de fonder des colonies dans ces contrées déſertes. Aucun de ſes premiers établiſſemens ne proſpéra; parce

qu'ils furent tous dirigés par des compagnies exclusives, qui n'avoient ni les talens qu'il falloit pour choisir les meilleures positions, ni des fonds suffisans pour attendre le retour de leurs avances. Un monopole remplaça rapidement un monopole; mais en vain: c'étoit toujours avec une avidité sans vues & sans moyens. Tous ces différens corps se ruinoient l'un après l'autre, sans que l'état gagnât rien à leur perte. Tant d'expéditions avoient consommé plus d'hommes, d'argent & de vaisseaux, que n'en coûtoit à d'autres puissances la fondation de grands empires. Enfin Samuel de Champlain remonta bien avant le fleuve Saint-Laurent, & jetta sur ses bords, en 1608, les fondemens de Québec; qui devint le berceau, le centre, la capitale de la nouvelle-France ou du Canada.

L'espace illimité qui s'ouvroit devant cette colonie, offroit à ses premiers regards des forêts sombres, épaisses & profondes, dont la seule hauteur attestoit l'ancienneté. Des rivieres sans nombre venoient de loin arroser ces pays immenses. L'intervalle qu'elles laissoient, étoit coupé d'une multitude de lacs. On en comptoit quatre, dont la circonférence embrassoit depuis deux cent jusqu'à cinq cent lieues. Ces especes de mers intérieures communiquoient entr'elles; & leurs eaux, après avoir formé le fleuve Saint-Laurent, alloient grossir considérablement le lit de l'océan. Tout, dans cette région intacte du Nouveau-Monde, portoit l'empreinte du grand & du sublime. La nature y déployoit un luxe de fécondité,

une magnificence, une majeſté qui commandoient la vénération ; mille graces ſauvages qui ſurpaſſoient infiniment les beautés artificielles de nos climats. C'eſt-là qu'un peintre, un poëte auroient ſenti leur imagination s'exalter, s'échauffer, & ſe remplir de ces idées qui deviennent ineffaçables dans la mémoire des hommes ! Toutes ces contrées exhaloient, reſpiroient un air de longue vie. Cette température qui, par la poſition du climat, devoit être délicieuſe, ne perdoit rien de ſa ſalubrité par la rigueur ſinguliere d'un froid long & violent. Ceux qui n'attribuerent cette ſingularité qu'aux bois, aux ſources, aux montagnes dont ce pays eſt couvert, n'ont pas tout conſidéré. D'autres obſervateurs ajoutent à ces cauſes du froid, l'élévation du terrein, un ciel tout aérien, & rarement chargé de vapeurs, la direction des vents qui viennent du Nord au Midi, par des mers toujours glacées.

IV. Gouvernement, habitudes, vertus, vices, guerres des ſauvages qui habitoient le Canada.

Les habitans de cet âpre climat étoient cependant peu vêtus. Un manteau de buffle ou de caſtor, ſerré par une ceinture de cuir ; une chauſſure de peau de chevreuil : c'étoit leur habillement avant leur commerce avec nous. Ce qu'ils y ont ajouté depuis, a toujours excité les lamentations de leurs vieillards ſur la décadence des mœurs.

Peu de ces ſauvages connoiſſoient la culture, encore n'étoit-ce que celle du maïs, qu'ils

abandonnoient aux femmes, comme indigne des ſoins de l'homme indépendant. Leur plus vive imprécation contre un ennemi mortel, c'étoit qu'il fût réduit à labourer un champ; la même que celle que Dieu prononça contre le premier homme. Quelquefois ils s'abaiſſoient juſqu'à la pêche : mais leur vie & leur gloire étoient la chaſſe. Toute la nation y alloit comme à la guerre ; chaque famille, chaque cabane, comme à ſa ſubſiſtance. Il falloit ſe préparer à cette expédition par des jeûnes auſtères, n'y marcher qu'après avoir invoqué les dieux. On ne leur demandoit pas la force de terraſſer les animaux, mais le bonheur de les rencontrer. Hormis les vieillards arrêtés par la décrépitude, tous ſe mettoient en campagne, les hommes pour tuer le gibier, les femmes pour le porter & le ſécher. Au gré d'un tel peuple, l'hiver étoit la belle ſaiſon de l'année : l'ours, le chevreuil, le cerf & l'orignal ne pouvoient fuir alors avec toute leur vîteſſe, à travers quatre à cinq pieds de neige. Ces ſauvages, que n'arrêtoient ni les buiſſons, ni les ravines, ni les étangs, ni les rivieres, & qui paſſoient à la courſe la plupart des animaux légers, faiſoient rarement une chaſſe malheureuſe. Mais au défaut de gibier, on vivoit de gland. Au défaut de gland, on ſe nourriſſoit de la fève ou de la pellicule qui naît entre le bois & la groſſe écorce du tremble & du bouleau.

Dans l'intervalle d'une chaſſe à l'autre, on faiſoit, on réparoit les arcs & les fléches, les raquettes qui ſervoient à courir ſur la neige,

es canots ſur leſquels on devoit paſſer les lacs & les rivieres. Ces meubles de voyage, & quelques pots de terre, formoient toute l'induſtrie, tous les arts de ces peuples errans. Ceux d'entr'eux qui s'étoient réunis en bourgades, ajoutoient à ces travaux les ſoins qu'exigeoient leur vie plus ſédentaire ; ils y joignoient la précaution de paliſſader, de défendre leurs cabanes contre les irruptions. Les ſauvages s'abandonnoient alors, dans une ſécurité profonde, à la plus entière inaction. Ce ſentiment inquiet de ſa propre foibleſſe ; cette laſſitude de tout & de ſoi-même, qu'on appelle ennui ; ce beſoin de fuir la ſolitude & de ſe décharger ſur autrui du fardeau de ſa vie, étoient inconnus à ce peuple content de la nature & de ſa deſtinée.

Leur ſtature étoit taillée en général dans les plus belles proportions : mais, plus propres à ſupporter les fatigues de la courſe, que les peines du travail, ils avoient moins de vigueur que d'agilité. Avec des traits réguliers, ils avoient cet air féroce que leur donnoient ſans doute l'habitude de la chaſſe & le péril de la guerre. Leur peau étoit d'un rouge obſcur & ſale. Cette couleur déſagréable leur venoit de la nature, qui hâle tous les hommes continuellement expoſés au grand air. Elle étoit augmentée par la manie qu'ont toujours eue les peuples ſauvages de ſe peindre le corps & le viſage, ſoit pour ſe reconnoître de loin, ſoit pour ſe rendre plus agréables dans l'amour ou plus terribles à la guerre. A ce vernis, ils joignoient des frictions de graiſſe de qua-

drupède ou d'huile de poiſſon, uſage familier & néceſſaire pour ſe garantir de la piquûre inſoutenable des moucherons & des inſectes, qui couvrent tous les pays que l'homme laiſſe en friche. Ces onguens étoient préparés & mêlés avec des ſucs ou des matières rouges qui, peut-être, étoient le poiſon le plus mortel pour les mouſtics. Ajoutez à ces enduits, qui pénètrent & dénaturent la couleur de la peau, les fumigations qu'on oppoſe encore à tous ces inſectes, ou que reſpirent ces peuples dans leurs cabanes, où ils ſe chauffent tout l'hiver, où ils boucanent leurs viandes ; c'en étoit aſſez pour leur donner un teint hideux à nos regards, mais beau ſans doute, ou du moins ſupportable à leurs yeux peu délicats. Du reſte ils avoient la vue, l'odorat, l'ouïe, tous les ſens d'une fineſſe ou d'une ſubtilité qui les avertiſſoient de loin ſur leurs dangers ou leurs beſoins. Ceux-ci étoient bornés ; mais leurs maladies l'étoient bien davantage. Ils ne connoiſſoient guere que celles qui pouvoient naître de leurs exercices quelquefois trop violens, ou de la ſurabondance de nourriture qu'ils prenoient après des dietes exceſſives.

Leur population étoit peu nombreuſe, & peut-être n'étoit-ce pas un malheur. Les nations policées doivent deſirer la multiplication des hommes ; parce que, gouvernées par des chefs ambitieux, d'autant plus portés à la guerre qu'ils ne la font pas, elles ſont réduites à la néceſſité de combattre pour envahir ou pour repouſſer, parce qu'elles n'ont jamais

ſez de terrein & d'eſpace pour leur vie en-
eprenante & diſpendieuſe. Mais les peuples
olés, errans, gardés par les déſerts qui les
parent, par les courſes qui les dérobent aux
uptions, par la pauvreté qui les garantit de
ire ou de ſouffrir des injuſtices, ces peuples
uvages n'ont pas beſoin d'être multipliés.
ourvu qu'ils le ſoient aſſez pour réſiſter aux
nimaux féroces, pour repouſſer un ennemi
ui n'eſt jamais fort, pour ſe ſécourir mutuel-
ment, tout eſt bien. Plus ils le ſeroient au-
elà, plus promtement ils auroient dévaſté
s lieux qu'ils habitent, plutôt ils ſeroient
orcés de les quitter pour en aller chercher
'autres, le ſeul, du moins le plus grand in-
onvénient de leur vie précaire.

Indépendamment de ces réflexions, qui pou-
oient bien ne s'être pas préſentées aux ſau-
ages du Canada d'une maniere ſi développée,
a nature des choſes ſuffiſoit ſeule pour arrê-
er leur population. Quoiqu'ils habitaſſent des
contrées abondantes en gibier & en poiſſon,
l y avoit des ſaiſons, & quelquefois des
années où cette unique reſſource leur man-
quoit : la famine faiſoit alors d'horribles rava-
ges chez des nations trop éloignées les unes
des autres pour ſe donner des ſecours. Leurs
guerres ou leurs hoſtilités paſſageres, mais
cauſées par des haines éternelles, étoient très-
deſtructives. Des chaſſeurs continuellement
exercés à pourſuivre leur nourriture qui fuyoit
devant eux, à déchirer l'animal qu'ils avoient
ſurpris à la courſe; des hommes dont l'oreille
étoit familiariſée aux cris de la mort, & la vue

à l'effuſion du ſang, devoient, dans les combats, ſe montrer plus impitoyables encore, s'il eſt poſſible, que ne le ſont nos peuples frugivores. Enfin, malgré les éloges qu'on donne à l'éducation la plus dure, & qui ſéduiſirent Pierre-le-Grand, au point qu'il ordonna de ne laiſſer boire que de l'eau de la mer aux enfans de ſes matelots, étrange épreuve qui leur coûta la vie à tous ; il eſt certain qu'un grand nombre de jeunes ſauvages périſſoient par la faim, par la ſoif, par le froid & par les fatigues. Ceux même dont le tempérament étoit aſſez vigoureux pour réſiſter aux exercices communs dans ces climats, pour traverſer les plus grandes rivieres à la nage, pour faire des chaſſes de deux cent lieues, pour ſe défendre du ſommeil durant pluſieurs jours, pour ſe paſſer long-tems de nourriture : ces hommes en étoient moins propres à la génération, & ſentoient tarir en eux les germes de la vie. Peu parvenoient à la carriere que l'on fournit dans nos ſociétés, où les habitudes ſont plus uniformes & plus tranquilles.

L'auſtérité de l'éducation Spartiate, la pratique des rudes travaux, & l'uſage des nourritures groſſieres, ont fait une illuſion dangereuſe. Les philoſophes, ſéduits par le ſentiment des maux de l'humanité, ont voulu conſoler les malheureux que la fortune avoit condamnés à ce genre de vie, en leur perſuadant que c'étoit le plus ſain & le meilleur. Les gens riches n'ont pas manqué d'adopter un ſyſtême qui leur endurciſſoit tranquille-

ment le cœur, & les diſpenſoit de la compaſſion & de la bienfaiſance. Non : il n'eſt pas vrai que les hommes occupés des pénibles arts de la ſociété, vivent auſſi long-tems que l'homme qui jouït du fruit de leurs ſueurs. Le travail modéré fortifie, le travail exceſſif accable. Un payſan eſt un vieillard à ſoixante ans, tandis que les citoyens de nos villes, qui vivent dans l'opulence avec quelque ſageſſe, atteignent & paſſent ſouvent quatre-vingt ans. Les gens de lettres même, dont les occupations ſont peu favorables à la ſanté, comptent dans leur claſſe un aſſez grand nombre d'octogénaires. Loin des livres modernes, ces cruels ſophiſmes, dont on berce les riches & les grands qui s'endorment ſur les labeurs du pauvre, ferment leurs entrailles à ſes gémiſſemens, & détournent leur ſenſibilité de deſſus leurs vaſſaux, pour la porter toute entiere ſur leurs chiens & ſur leurs chevaux !

On trouva dans le Canada trois langues meres, l'Algonquine, la Siouſe & la Huronne. On jugea que ces langues étoient primitives, parce qu'elles renfermoient chacune un grand nombre de ces mots imitatifs, qui peignent les choſes par le ſon. Les dialectes qui en dérivoient, ſe multiplioient preſqu'autant que les bourgades. On n'y remarquoit point de termes abſtraits, parce que l'eſprit des ſauvages, eſprit encore enfant, ne s'écarte guere loin des objets & des tems préſens ; & qu'avec peu d'idées on a rarement beſoin de les généraliſer, & d'en repréſenter pluſieurs dans un ſeul ſigne. Mais d'ailleurs le langage de ces peuples

preſque toujours animé d'un ſentiment promt, unique & profond, remué par les grandes ſcenes de la nature, prenoit dans leur imagination ſenſible & forte, un caractere vivant & poétique. L'étonnement & l'admiration, dont leur ignorance même les rendoit ſuſceptibles, les entraînoient violemment à l'exagération. Leur ame s'exprimoit comme leurs yeux voyoient : c'étoit toujours des êtres phyſiques qu'ils retraçoient avec des couleurs ſenſibles, & leurs diſcours devenoient pittoreſques. Au défaut de termes de convention pour rendre certaines idées compoſées ou compliquées, ils employoient des expreſſions figurées. Le geſte, l'attitude ou l'action du corps, l'inflexion de la voix ſuppléoient ou achevoient ce qui manquoit à la parole. Les métaphores étoient plus hardies, plus familieres dans leur converſation, qu'elles ne le ſont dans la poéſie même épique des langues de l'Europe. Leurs harangues dans les aſſemblées publiques, étoient ſur-tout remplies d'images, d'énergie & de mouvement. Jamais peut-être aucun orateur Grec ou Romain ne parla avec autant de force & de ſublimité qu'un chef de ces ſauvages. On vouloit les éloigner de leur patrie : *Nous ſommes*, répondit-il, *nés ſur cette terre ; nos peres y ſont enſevelis. Dirons-nous aux oſſemens de nos peres, levez-vous, & venez avec nous dans une terre étrangere ?*

Il eſt aiſé de penſer que de pareilles nations ne pouvoient pas être auſſi douces, auſſi foibles que celles du midi de l'Amérique. On éprouva qu'elles avoient cette activité, cette

énergie qu'on trouve chez les peuples du Nord, à moins qu'ils ne ſoient, comme les Lapons, d'une eſpece fort différente de la nôtre. Elles n'étoient guere parvenues qu'à ce degré de lumiere & de police où l'inſtinct ſeul peut conduire les hommes dans un petit nombre d'années : & c'eſt chez ces peuples que les philoſophes peuvent étudier l'homme de la nature.

Ils etoient diviſés en pluſieurs petites nations, dont le gouvernement étoit à-peu-près le même. Quelques-unes reconnoiſſoient des chefs héréditaires ; d'autres s'en donnoient d'électifs ; la plupart n'étoient dirigés que par leurs vieillards. C'étoient de ſimples aſſociations fortuites & toujours libres, unies ſans aucun lien. La volonté générale n'y aſſujettiſſoit pas même la volonté particuliere. Les déciſions étoient de ſimples conſeils, qui n'obligeoient perſonne, ſous la moindre peine. Si, dans une de ces ſingulieres républiques, on ordonnoit la mort d'un homme, c'étoit plutôt une eſpece de guerre contre un ennemi commun, qu'un acte judiciaire exercé ſur un ſujet ou un citoyen. Au défaut du pouvoir coërcitif, les mœurs, l'exemple, l'éducation, le reſpect pour les anciens, l'amour des parens, maintenoient en paix ces ſociétés ſans loix comme ſans biens. La raiſon, qui n'avoit pas été, comme parmi nous, dénaturée par les préjugés & violée par des actes de force, leur tenoit lieu de préceptes de morale, & d'ordonnances de police. La concorde & la ſûreté ſe maintenoient ſans l'entremiſe du gouvernement. Jamais l'autorité ne bleſſoit

ce puiſſant inſtinct de la nature, l'amour de l'indépendance, qui, éclairé par la raiſon, produit en nous celui de l'égalité.

De-là, ces égards, que les ſauvages obſervent réciproquement entr'eux. Ils ſe prodiguent des marques d'eſtime, par un retour de celle que chacun exige pour ſoi-même. Prévenans & réſervés, ils peſent leurs paroles, ils écoutent avec attention. Leur gravité, qu'on prendroit pour de la mélancolie, eſt ſur-tout remarquable dans leurs aſſemblées nationales. Chacun y harangue à ſon tour, ſelon ſon âge, ſon expérience & ſes ſervices. Jamais on n'eſt interrompu, ni par un reproche indécent, ni par un applaudiſſement déplacé. Les affaires publiques y ſont maniées avec un déſintéreſſement inconnu dans nos gouvernemens, où le bien de l'état ne ſe fait preſque jamais que par des vues perſonnelles ou par eſprit de corps. Il n'eſt pas rare de voir un orateur ſauvage, qui eſt en poſſeſſion des ſuffrages, avertir ceux qui déferent à ſes conſeils, qu'un autre eſt plus digne de leur confiance.

Ce reſpect mutuel, entre les habitans d'une bourgade, regne entre les peuples, dès que la guerre ceſſe. Les envoyés ſont reçus, ſont traités avec l'amitié qu'on doit à des hommes qui viennent parler de paix ou d'alliance. Ce n'eſt jamais pour un projet de conquête, ni pour un intérêt de domination que négocient des nations errantes, qui n'ont pas même l'idée d'un domaine. Celles même qui s'arrêtent dans des habitations fixes, ne diſputent à perſonne

le droit de s'établir dans leur canton, pourvu qu'on ne les inquiette pas. La terre, diſent-ils, eſt faite pour tous les hommes; aucun n'y doit poſſéder la portion de deux. Toute la politique des ſauvages ſe réduit donc à former des ligues contre un ennemi trop nombreux & trop fort, à ſuſpendre des hoſtilités trop meurtrieres. Eſt-on convenu de la trève ou de l'union; on s'en donne mutuellement le gage, par des colliers de porcelaine. C'eſt une eſpece de coquillage ou de colimaçon. Les blancs ſont trop communs; on en fait peu de cas. Les violets, plus rares, & les noirs, qui le ſont encore davantage, ſont les plus eſtimés. On leur donne une forme cylindrique; on les diſtribue en branches & en colliers. Les branches d'environ un pied de long, portent des grains enfilés à la ſuite les uns des autres. Les colliers ſont de larges ceintures, où les grains, diſpoſés par rangs, ſont aſſujettis par de petites bandelettes de cuir, dont on forme un tiſſu aſſez propre. La meſure, le poids & la couleur de ces coquillages, décident de l'importance des affaires. Ils ſervent de bijoux, de régiſtres & d'annales. C'eſt le lien des peuples & des individus. C'eſt un gage inviolable & ſacré, qui donne la ſanction aux paroles, aux promeſſes, aux traités. Les chefs de bourgades ſont les dépoſitaires de ces faſtes de la nation. Ils en connoiſſent la ſignification; ils en interprêtent le ſens. C'eſt avec ces caracteres de convention, qu'ils tranſmettent l'hiſtoire du pays à la génération naiſſante.

Comme les ſauvages n'ont point de richeſſes, ils ſont bienfaiſans. On le voit, on le ſent dans le ſoin qu'ils prennent des orphelins, des veuves & des infirmes. Ils partagent libéralement le peu qu'ils ont de proviſions, avec ceux dont la chaſſe, la pêche ou les récoltes ont trompé les eſpérances. Leurs tables & leurs cabanes ſont jour & nuit ouvertes aux étrangers & aux voyageurs. C'eſt dans les fêtes que brille ſur-tout cette hoſpitalité généreuſe, qui fait un bien public des avantages d'un particulier. C'eſt moins parce qu'il poſſede, que parce qu'il donne, qu'un ſauvage aſpire à la conſidération. Ainſi la proviſion d'une chaſſe de ſix mois, eſt ſouvent diſtribuée en un jour ; & celui qui régale a bien plus de plaiſir que tous ceux qu'il a invités.

Tous les peintres des mœurs ſauvages, ne placent point la bienveillance dans leurs tableaux. Mais la prévention ne leur a-t-elle pas fait confondre, avec le caractere naturel, une antipathie de reſſentiment ? Ces peuples n'aiment, n'eſtiment, ni n'accueillent les Européens. L'inégalité des conditions, que nous croyons ſi néceſſaire pour le maintien des ſociétés, eſt, aux yeux d'un ſauvage, le comble de la démence. Ils ſont également ſcandaliſés, que, chez nous, un homme ait lui ſeul plus de bien que pluſieurs autres ; & que cette premiere injuſtice en entraîne une ſeconde, qui eſt d'attacher plus de conſidération à plus de richeſſes. Mais ce qui leur ſemble une baſſeſſe, un aviliſſement au-deſſous de la ſtupidité des bêtes ; c'eſt que des hommes, qui

ſont

ont égaux par la nature, ſe dégradent juſqu'à dépendre des volontés ou des caprices d'un ſeul homme. Le reſpect que nous avons pour les titres, les dignités, & ſur-tout pour la nobleſſe héréditaire, ils l'appellent inſulte, outrage pour l'eſpece humaine. Quand on ſait conduire un canot, battre l'ennemi, conſtruire une cabane, vivre de peu, faire cent lieues dans les forêts, ſans autre guide que le vent & le ſoleil, ſans autre proviſion qu'un arc & des fleches : c'eſt alors qu'on eſt un homme ; & que faut-il de plus ? Cette inquiétude qui nous fait paſſer tant de mers, pour chercher une fortune qui fuit devant nos pas, ils la croient plutôt l'effet de notre pauvreté que de notre induſtrie. Ils rient de nos arts, de nos manieres, de tous ces uſages, qui nous inſpirent plus de vanité, à meſure qu'ils s'éloignent plus de la nature. Leur franchiſe & leur bonne foi ſont indignées des fineſſes & des perfidies, qui ont fait la baſe de notre commerce avec eux. Une foule d'autres motifs, appuyés quelquefois ſur le préjugé, ſouvent ſur la raiſon, ont rendu les Européens odieux aux ſauvages. Ils ſont devenus, par repréſailles, durs & cruels envers nous. L'averſion & le mépris que nous leur avons fait concevoir pour nos mœurs, les ont toujours éloignés de notre ſociété. On n'a jamais pu façonner aucun d'eux aux délices de notre aiſance ; tandis qu'on a vu des Européens renoncer à toutes les commodités de l'homme civil, pour aller prendre dans les forêts l'arc & la maſſue de l'homme ſauvage.

Cependant, un ſentiment inné de bienveillance, les ramene quelquefois à nous. Un bâtiment François s'étoit briſé, à l'entrée de l'hiver, ſur les rochers d'Anticoſti. Ceux des matelots qui, dans cette iſle déſerte & ſauvage, avoient échappé aux rigueurs des frimats & de la famine, formerent, des débris de leur navire, un radeau qui, au printems, les conduiſit dans le continent. Une cabane de ſauvages s'offrit à leurs regards expirans. *Mes freres*, leur dit affectueuſement le chef de cette famille ſolitaire, *les malheureux ont droit à notre commiſération & à notre aſſiſtance ; nous ſommes hommes, & les miſeres de l'humanité nous touchent dans les autres comme dans nous-mêmes.* Ces expreſſions d'une ame tendre, furent ſuivies de tous les ſecours qui étoient au pouvoir de ces généreux ſauvages.

Européens, ſi fiers de vos gouvernemens, de vos loix, de vos inſtitutions, de vos monumens, de tout ce que vous appelez votre ſageſſe, permettez que je vous arrête un moment. Je viens de vous expoſer avec ſimplicité & ſans art le tableau de la vie & des mœurs du ſauvage. Je ne vous ai ni diſſimulé ſes vices, ni exagéré ſes vertus. La ſenſation que mon récit vous a fait éprouver, je vous demande de la conſerver juſqu'à ce que le plus beau génie, l'homme le plus éloquent d'entre vous ait apprêté ſes crayons, & vous ait peint avec toute la force, avec toute la magie de ſon coloris les biens & les maux de vos contrées ſi policées. Son tableau vous tranſportera d'admiration, je n'en doute point : mais

croyez-vous qu'il laiſſe dans vos ames l'émotion délicieuſe que vous reſſentez encore ? L'eſtime, l'amour, la vénération, que vous venez d'accorder à des ſauvages, vous l'inſpirera-t-il pour vos compatriotes ? Vous ne ſeriez que de miſérables ſauvages dans les forêts ; le dernier des ſauvages ſeroit un homme reſpectable dans vos cités.

Une ſeule félicité manquoit aux Américains : le bonheur d'aimer paſſionnément les femmes. En vain ont-elles reçu de la nature une taille avantageuſe, de beaux yeux, des traits agréables, des cheveux noirs, longs & bien placés. Tous ces agrémens ne ſont comptés que durant le tems de leur indépendance. A peine ont-elles ſubi le joug de l'hymen, que l'époux même qu'elles chériſſent uniquement, devient inſenſible à des charmes qu'elles prodiguoient avant le mariage. A la vérité, le genre de vie où cet état les condamne, n'eſt pas favorable à la beauté. Leurs traits s'alterent ; elles perdent en même tems, & le deſir & le pouvoir de plaire. Laborieuſes, actives, infatigables ; on les voit labourer la terre, jetter la ſemence, faire la moiſſon ; tandis que leurs maris, dédaignant de courber la tête & le dos ſous le joug de l'agriculture, s'amuſent à chaſſer, à pêcher, à tirer de l'arc, à exercer ſur la terre l'empire de l'homme.

Pluſieurs de ces nations ont l'uſage de la pluralité des femmes. Les peuples même, qui ne pratiquent pas la polygamie, ſe ſont du moins réſervé le divorce. L'idée d'un lien indiſſoluble n'eſt pas encore entré dans l'eſprit

de ces hommes libres juſqu'à la mort. Quand les gens mariés ne ſe conviennent pas, ils ſe ſéparent de concert, & partagent entr'eux les enfans. Rien ne leur paroît plus contraire aux loix de la nature & de la raiſon, que le ſyſtême oppoſé des chrétiens. Le grand eſprit, diſent-ils, nous a créés pour être heureux; & ce ſeroit l'offenſer, que de vivre dans un état de contrainte & de chagrin. Cette morale eſt d'accord avec le langage que tenoit un Miamis à l'un de nos miſſionnaires. *Nous ne pouvons plus bien vivre enſemble, ma femme & moi. Mon voiſin n'étoit pas mieux avec la ſienne. Nous avons changé de femme, & nous ſommes tous contens.*

Un écrivain illuſtre, & qu'il faut encore admirer quand on n'eſt pas de ſon avis, penſe que l'amour n'eſt point, chez les Américains, un principe d'induſtrie, de génie & de mœurs, comme il l'eſt en Europe; parce que les Américains, dit-il, ont un ſixieme ſens plus foible qu'il ne l'eſt chez les Européens. On prétend que ces ſauvages ne connoiſſent ni les tourmens, ni les délices de la plus ardente des paſſions. L'air & la terre, dont l'humanité contribue ſi fort à la végétation, leur donnent peu de chaleur pour la génération. La même ſêve qui couvre les campagnes de forêts & les arbres de feuilles, y fait croître chez les hommes, comme chez les femmes, de longues chevelures, liſſes, épaiſſes, fortes & tenaces. Des hommes qui n'ont guere plus de barbe que les eunuques, ne doivent pas abonder en germes reproductifs. Le ſang de

ces peuples eſt aqueux & froid. Les mâles y ont quelquefois du lait aux mamelles. De-là ce penchant tardif pour les femmes ; cette averſion qui les en éloigne dans le flux menſtruel, & dans les tems de groſſeſſe ; cette ardeur foible & paſſagere, qui ne ſe réveille que dans certaines ſaiſons de l'année. De-là cette vivacité d'imagination qui les rend ſuperſtitieux, peureux dans les ténebres comme des enfans, auſſi portés à la vengeance que des femmes, poëtes & figurés dans leurs diſcours ; ſenſibles, en un mot, mais peu paſſionnés. Enfin, de-là venoit ſans doute en partie ce défaut de population, qu'on a toujours remarqué chez eux. Ils ont peu d'enfans, parce qu'ils n'aiment pas aſſez les femmes : & c'eſt un vice national, que les vieillards ne ceſſoient de reprocher aux jeunes gens.

Mais ne pourroit-on pas dire que la paſſion pour les femmes, languit moins par le tempérament des ſauvages, que par leur caractere moral ? Les plaiſirs de l'amour y ſont trop faciles, pour y exciter puiſſamment les deſirs. Parmi nous, en effet, eſt-ce dans les ſiecles où le luxe favoriſe l'incontinence, qu'on voit les hommes aimer le plus les femmes, & les femmes porter le plus d'enfans ? Dans quels pays l'amour fut-il une ſource d'héroïſme & de vertu, quand les femmes n'y encourageoient pas leurs amans par les refus de la pudeur, par la honte qu'elles attachoient aux foibleſſes de leur ſexe ? C'eſt à Sparte, c'eſt à Rome, c'eſt en France même, dans les tems de la cheva-

lerie, que l'amour a fait entreprendre & ſouffrir de grandes choſes. C'eſt-là que, ſe mêlant à l'eſprit public, il aidoit ou ſuppléoit au patriotiſme. Comme il étoit plus difficile de plaire toujours à une femme que d'en ſéduire pluſieurs, le regne de l'amour moral prolongeoit le pouvoir de l'amour phyſique, en le réprimant, en le dirigeant, en le trompant même par des eſpérances, qui perpétuoient les deſirs & conſervoient les forces. Mais cet amour qui jouiſſoit peu, produiſoit beaucoup. Aimer n'étoit pas un art; c'étoit une paſſion. Engendrée par l'innocence même, elle ſe nourriſſoit de ſacrifices, au lieu de s'éteindre dans les voluptés.

Quant aux ſauvages, s'ils aimoient moins les femmes q e ne font les peuples policés; ce n'eſt pas peut-être faute de vigueur & de penchant à la population. Mais le premier beſoin de l'homme, arrête chez eux les cris du ſecond. Le ſoin de leur nourriture épuiſe preſque toutes leurs forces. La chaſſe & les courſes ne leur laiſſent ni les moyens, ni le loiſir de peupler. Toute nation errante, ne ſera jamais féconde. Que deviendroient des femmes, obligées de ſuivre leurs maris à cent lieues, avec des enfans ſur leur ſein ou dans leurs bras? Que deviendroient ces enfans eux-mêmes, privés d'une mamelle qui tariroit en chemin? La chaſſe empêche donc la multiplication des hommes & la guerre la détruit. Un ſauvage guerrier réſiſte aux pieges ſéducteurs, dont les jeunes filles cherchent à l'envelopper. Quand la nature oblige ce ſexe à

pourſuivre celui qui fuit, & qu'elles vont ſolliciter les hommes juſques dans leur lit; ceux qui ſont moins touchés de la gloire militaire que des charmes de la beauté, ſe laiſſent aller à la tentation. Mais les vrais guerriers, à qui l'on apprend de bonne heure que la fréquentation des femmes énerve le courage & la force, ne ſe rendent pas. Le Canada n'eſt donc point déſert par l'avarice de la nature, mais par le genre de vie de ſes habitans. Auſſi propres à la génération que nos peuples du Nord, ils uſent toute leur vigueur à leur conſervation. La faim ne leur permet pas d'écouter l'amour. Si les peuples du Midi donnent tout à cette ſeconde paſſion, c'eſt que la premiere eſt promtement ſatisfaite à très-peu de fraix. Dans un pays où la nature produit beaucoup, & l'homme conſomme peu, toute la ſurabondance des forces ſe porte vers la population, qui, d'ailleurs, eſt ſecondée par la chaleur du ciel. Dans un climat où les hommes ſont plus voraces que la nature n'eſt prodigue, le tems & les facultés de l'eſpece humaine ſont abſorbés par des fatigues qui nuiſent à la multiplication.

Mais la preuve que les ſauvages ne ſont pas moins ſenſibles que nous à la paſſion des femmes, c'eſt qu'ils aiment bien plus leurs enfans. Une mere allaite ſon fils juſqu'à l'âge de quatre ou cinq ans, & quelquefois juſqu'à ſix ou ſept. Dès l'âge le plus tendre, on reſpecte en eux leur indépendance naturelle. Jamais on ne les bat, jamais on ne les gronde, pour ne pas abattre cet eſprit libre & martial

qui doit former un jour la baſe de leur caractere. On évite même d'employer des raiſons trop fortes pour les perſuader ; parce que ce ſeroit une eſpece de violence qu'on feroit à leur volonté. Comme on ne leur apprend que ce qu'ils doivent ſavoir, ils ſont les enfans les plus heureux de la terre. S'ils viennent à mourir, les parens les pleurent amérement. On voit quelquefois deux époux aller, après ſix mois, verſer des larmes ſur le tombeau d'un enfant, & la mere y faire couler du lait de ſes mamelles.

Des liens plus durables encore chez les ſauvages, ce ſont ceux de l'amitié. L'amitié n'eſt pas préciſément un devoir, puiſqu'on ne peut pas la commander : mais c'eſt une union plus agréable, plus tendre & même plus forte que celles qui ſont formées par la nature ou par les inſtitutions ſociales. Tous ceux que ce ſentiment délicieux a rapprochés s'accordent réciproquement des conſeils dans les conjonctures difficiles, des conſolations dans les malheurs, de l'appui dans les démarches, des ſecours dans l'infortune. Loin de chercher à diminuer les obligations de cette vertu, l'imagination ſe plaît à les exagérer. On veut qu'elle ne puiſſe pas exiſter, ſans un parfait abandon de ſoi-même, ſans une entiere rénonciation à ſes intérêts perſonnels en faveur de la perſonne véritablement chérie.

Il n'eſt pas donné à tous les hommes de jouir des douceurs de l'amitié. Pluſieurs, à raiſon de la froideur & de la ſéchereſſe de leur caractere, ne peuvent ni l'éprouver, ni

la faire naître. Comment entreroit-elle dans le cœur d'un riche ? Il n'eſt touché que de ſon opulence actuelle, du deſir de l'augmenter, de la crainte de la perdre. Il ne faut au puiſſant que des adulateurs dont l'œil timide n'oſe s'élever juſqu'à lui, des ames avilies qui implorent baſſement ſa protection. Quel appas pourroit-il trouver dans une communication intime, que la derniere claſſe des citoyens pourroit goûter auſſi bien ou mieux que lui ? L'homme diſſipé eſt également incapable d'affections profondes & durables : le faſte, la variété des plaiſirs ; c'eſt tout ce qui l'occupe. Ses jouiſſances ſont extérieures ; ſon ame n'entre pour rien dans ſes attachemens.

Chez les ſauvages, l'amitié n'eſt jamais altérée par cette foule d'intérêts oppoſés, qui, dans nos ſociétés, affoibliſſent toutes les liaiſons, ſans en excepter les plus douces & les plus ſacrées. C'eſt-là que le cœur d'un homme ſe choiſit un cœur pour y dépoſer ſes penſées, ſes ſentimens, ſes projets, ſes peines, ſes plaiſirs. Tout devient commun entre deux amis. Ils s'attachent pour jamais l'un à l'autre ; ils combattent à côté l'un de l'autre ; ils meurent conſtamment ſur le corps l'un de l'autre. Alors même, ils ont la douce perſuaſion que leur ſéparation ne ſera que momentanée, & qu'ils ſe rejoindront dans un autre monde, pour ne plus ſe quitter, & ſe rendre à jamais les plus grands ſervices. Un Iroquois chrétien, mais qui ne ſe conduiſoit pas ſelon les maximes de l'évangile, étoit menacé des peines éternelles. Il demanda ſi ſon ami en-

terré depuis peu de jours étoit en enfer. J'ai de fortes raiſons pour croire qu'il n'y a pas été précipité, répondit le miſſionnaire. S'il en eſt ainſi, je ne veux pas y aller, reprit le ſauvage. Il s'engagea, ſur le champ, à changer de mœurs; & ſa vie fut toujours depuis très-édifiante.

Les ſauvages ont une pénétration & une ſagacité qui étonnent tout homme qui ne ſait pas combien nos arts & nos méthodes ont rendu notre eſprit pareſſeux; parce que nous n'avons preſque jamais que la peine d'apprendre, & très-rarement le beſoin de penſer. S'ils n'ont cependant rien perfectionné, non plus que les animaux en qui on remarque le plus d'adreſſe, c'eſt peut-être que ces peuples, n'ayant que des idées relatives aux premiers beſoins, l'égalité qui regne entr'eux met chaque ſauvage dans la néceſſité de les acquérir, & de paſſer toute ſa vie à faire ſon cours de connoiſſances uſuelles : d'où il réſulte que la ſomme des idées des chaque ſociété de ſauvages, n'eſt pas plus grande que la ſomme des idées de chaque individu.

Au lieu de méditations profondes, les ſauvages ont des chanſons. Leur chant, dit-on, eſt monotone. Mais ceux qui l'ont jugé tel, avoient-ils une oreille propre & faite à les bien entendre? La premiere fois qu'on parle devant nous une langue étrangere, tout nous y paroît continu, dit & prononcé du même ton, ſans aucune inflexion, ſans proſodie. On ne commence à diſtinguer les mots, les ſyllabes, à s'appercevoir que les unes ſont plus

ſourdes, les autres plus aigues, ont plus ou moins de durée, qu'après une aſſez longue expérience. Ne faudroit-il pas, du moins, autant de tems pour prononcer ſur la mélodie d'un peuple, qui doit être toujours ſubordonnée à ſa langue ?

Leurs danſes ſont preſque toujours une image de la guerre ; & communément exécutées les armes à la main. Elles ſont ſi vraies, ſi rapides, ſi terribles, qu'un Européen qui les voit pour la premiere fois, ne peut s'empêcher de frémir. Il croit qu'en un inſtant la terre va être couverte de ſang & de membres épars, & que, de tous les danſeurs, de tous les ſpectateurs, il ne reſtera pas un ſeul homme. N'eſt-il pas ſingulier que dans les premiers âges du monde & chez les ſauvages, la danſe ſoit un art d'imitation ; & qu'elle ait perdu ce caractere dans les pays policés, où elle ſemble réduite à un certain nombre de pas, exécutés ſans action, ſans ſujet, ſans conduite ? Mais il en eſt des danſes comme des langues : elles deviennent abſtraites, ainſi que les idées dont elles ſont compoſées. Les ſignes en ſont plus allégoriques, à proportion que l'eſprit des peuples eſt plus raffiné. De même qu'un mot dans une langue ſavante exprime pluſieurs idées ; un pas, une attitude ſuffit pour rappeler pluſieurs ſentimens dans une danſe raiſonnée. C'eſt la faute des danſeurs ou des ſpectateurs, qui n'ont pas d'imagination, quand les uns ne donnent pas & que les autres ne voient point de caractere & d'expreſſion à quelque danſe figurée. D'ailleurs, les auva-

ges ne peuvent peindre que des paſſions fortes & des mœurs féroces; les images en doivent être plus expreſſives dans leurs danſes, qui ſont le langage des geſtes, le premier & le plus naïf de tous les langages. Les nations policées & paiſibles ont à peindre des paſſions douces avec des images fines, propres à réveiller des idées ſubtiles. Cependant il faudroit quelquefois ramener les danſes à leur origine, y retracer des mœurs ſimples, y faire revivre les premiers ſentimens de la nature par des mouvemens qui les repréſentent; & s'éloigner des traces antiques & ſavantes des Grecs & des Romains, pour parvenir aux images vigoureuſes & parlantes des ſauvages du Canada.

Ceux-ci, toujours livrés uniquement à la paſſion qui les occupe, ont une ſorte de fureur pour le jeu comme tous les gens oiſifs, & ſur-tout pour les jeux de haſard. Ces hommes originairement ſi taciturnes, ſi modérés, ſi maîtres d'eux-mêmes, ſi déſintéreſſés, deviennent au jeu forcenés, avides, turbulens; ils y perdent le repos, la raiſon & tout ce qu'ils poſſedent. Dénués de la plupart des choſes, curieux de ce qu'ils voient, &, dès qu'il leur plaît, preſſés de l'avoir, & d'en jouir, ils ſe livrent tout entiers aux moyens d'acquérir les plus prompts & les moins pénibles. C'eſt une ſuite de leurs mœurs; c'eſt encore une ſuite de leur caractere. L'aſpect du bonheur préſent dérobe toujours à leurs yeux le mal qui peut le ſuivre. Leur prévoyance ne va pas même du jour à la nuit. Ce ſont alternativement des enfans imbécilles,

& des hommes terribles. Tout dépend du moment.

Le jeu ſuffiroit pour les mener à la ſuperſtition ; quand ils ne ſeroient pas ſujets par leur nature à ce fléau de l'eſpece humaine. Mais, comme ils n'ont pas beaucoup de médecins ou de charlatans en ce genre, ils ſouffrent moins de cette maladie que les peuples policés ; ils y apportent mieux tous les tempéramens de la raiſon. Les Iroquois ſuppoſent confuſément un premier être qui regle à ſon gré le cours du monde. Ils ne s'affligent pas du mal que cet être permet ou laiſſe faire. Quand il leur arrive un événement fâcheux : *l'Homme d'en haut l'a voulu*, diſent-ils ; & il y a peut-être plus de philoſophie dans cette ſoumiſſion que dans tous les raiſonnemens, toutes les déclamations de nos philoſophes. La plupart des autres nations ſauvages adorent ces deux principes, qui ne tardent pas à naître dans l'eſprit humain, dès qu'il a conçu des ſubſtances inviſibles. Quelquefois c'eſt un fleuve, une forêt, la lune & le ſoleil qu'ils adorent ; en un mot, des êtres en qui ils ont remarqué une certaine puiſſance & du mouvement ; parce que par-tout où ils voient un mouvement dont ils ignorent la cauſe, ils ſuppoſent une ame.

Ils ſemblent avoir quelque idée d'une autre vie : mais comme ils n'ont aucun principe de moralité, ils ne la croient pas deſtinée à la punition du crime, à la récompenſe de la vertu. Ils penſent que le chaſſeur infatigable, le guerrier ſans peur & ſans pitié ;

l'homme qui aura tué ou brûlé beaucoup d'ennemis, & rendu ſa bourgade victorieuſe, à ſa mort paſſera dans une terre abondante, où toutes ſortes d'animaux raſſaſieront ſa faim. Mais ceux qui auront vieilli ſans gloire & dans l'indolence, ſeront relégués à jamais dans un ſol ſtérile, où la famine & les maladies les aſſiégeront éternellement. Leurs dogmes ſont faits pour leurs mœurs & pour leurs beſoins. Ils croient à des plaiſirs & des peines qu'ils connoiſſent. Ils ont plus d'eſpérances que de craintes; ils ſont heureux juſques dans leurs erreurs. Cependant ils ſont tourmentés par des ſonges.

Rien n'eſt ſi naturel à l'ignorance que d'attacher du myſtere aux ſonges; que de les rapporter à quelque être puiſſant, qui prend le moment où toutes nos facultés ſont ſuſpendues & liées par le ſommeil, pour veiller ſur nous en l'abſence de nos ſens. C'eſt comme une ame étrangere qui s'introduit en nous, pour nous avertir de ce qui ſe paſſe au loin dans l'avenir, toujours préſent à l'être qui l'a déja créé, quand nous ne le voyons pas encore. Ce préjugé, qui ne s'éleve que dans un état de ſociété commencée, fait chez les peuples policés les révélations, les apparitions, les communications avec la divinité. Nul ne devient prophête, ſans avoir eu des ſonges. C'eſt le premier pas du métier : celui qui ne rêve pas, ne prédit point.

Dans les climats âpres & rudes du Canada, chez des peuples qui ne vivent que de chaſſe, les nerfs ſont quelquefois douloureuſement

affectés par l'intempérie de l'air, par les fatigues & les longues diétes. Alors les ſauvages ont des ſonges; & ces ſonges ſont triſtes & funeſtes. Ils rêvent qu'ils ſont entourés d'ennemis; ils voient leur bourgade ſurpriſe nager dans le ſang; ils reçoivent des outrages, des bleſſures; on leur enleve leurs femmes, leurs enfans, leurs amis. A leur réveil, ils prennent ces viſions pour un avis des dieux; & la crainte qui met cette opinion dans leur ame, ajoute à leur férocité par la mélancolie dont elle teint toutes leurs idées & leurs ſombres regards. Les vieilles femmes, inutiles au monde, rêvent pour la ſureté de l'état, comme parmi nous les indolens prient & chantent. Quelques vieillards imbécilles rêvent avec elles, pour les affaires publiques où ils n'ont point d'influence. Des jeunes gens inhabiles à la chaſſe, à la guerre, à la fatigue rêvent auſſi, pour avoir part à l'adminiſtration de la peuplade. Vainement on a travaillé durant deux ſiecles à diſſiper des illuſions ſi profondément enracinées. *Vous autres Chretiens*, ont conſtamment répondu les ſauvages, *vous vous moquez de la foi que nous accordons aux ſonges, & vous exigez que nous croyons des choſes infiniment moins vraiſemblables*. On voit ainſi toujours chez ces nations le germe du ſacerdoce & des plus grands maux.

Sans ces affections mélancoliques & ces rêves, il n'y auroit rien de ſi rare que les querelles entre les particuliers. Des Européens qui ont vécu long-tems dans ces contrées, aſſurent qu'ils n'ont jamais vu un ſauvage en co-

lere. Sans la ſuperſtition, il n'y auroit rien de ſi rare que les querelles de nation à nation.

Les querelles des particuliers ſont ordinairement appaiſées par le corps de l'état. La conſidération que la nation témoigne à l'offenſé, calme ſon amour-propre, & diſpoſe ſon ame à la paix. Il eſt plus difficile d'éviter les démêlés & de pacifier les hoſtilités entre deux peuples.

La chaſſe eſt un germe de guerre. Dès que deux troupes, ſéparées par des forêts de cent lieues, viennent à ſe rencontrer dans leurs courſes, à s'intercepter le gibier, elles ne tardent pas à tourner contre elles mêmes les flêches qu'elles réſervoient aux ours. Dès-lors une légere eſcarmouche eſt la ſemence d'une diſcorde éternelle. Le parti vaincu jure aux vainqueurs une vengeance implacable, une haîne nationale qui vivra dans leur ſang & renaîtra de leurs cendres. Cependant ces querelles s'éteignent quelquefois dans les bleſſures des deux bandes, quand, de part & d'autre, ce n'eſt qu'une jeuneſſe bouillante qui, dans l'impatience de ſon âge, eſt allée au loin faire l'eſſai de ſes premieres armes. Mais la rage des peuples entiers ne s'allume pas légérement.

Quand il y a ſujet de guerre, ce n'eſt pas un homme qui en juge, qui la décide & la déclare. La nation s'aſſemble, & le chef parle. Il expoſe les griefs & les injures. On peſe, on balance les dangers & les ſuites d'une rupture. Les orateurs vont droit à leur but, ſans s'arrêter, ſans s'écarter, ſans prendre le change.

Les intérêts ſont diſcutés avec une force de raiſon & d'éloquence, qui naît de l'évidence & de la ſimplicité des objets; avec une impartialité même, dont la chaleur des paſſions laiſſe encore les eſprits plus ſuſceptibles que ne fait parmi nous la complication des idées. Si la guerre eſt décidée à l'unanimité des voix, à l'acclamation univerſelle, les alliés y ſont invités. Rarement ils s'y refuſent, parce qu'ils ont toujours quelque injure à venger, des morts à remplacer par des priſonniers.

Enſuite on s'occupe à choiſir un chef. Lorſqu'un certain nombre d'hommes ſe réuniſſent pour exécuter une entrepriſe d'un intérêt commun, il faut que quelqu'un d'entr'eux ſoit chargé de diriger les mouvemens de la multitude dont il faut qu'il ſoit l'ame commune, l'ame qui commande auſſi impérieuſement à tous, qu'aux membres du corps qu'elle habite, & qu'elle en ſoit auſſi promtement, auſſi fidelement ſervie. Au moment où cette identité ceſſe, le déſordre s'introduit. Ce n'eſt plus une armée qui tend au même but; ce ſont des officiers iſolés, des ſoldats ſéparés qui s'abandonnent à des deſſeins particuliers. Cette ſubordination, qui lie cent mille têtes, deux cent mille bras à un même général, eſt la qualité principale qui diſtingue nos guerriers modernes des guerriers anciens. Chez ces derniers, chacun ſe déſignoit ſon ennemi, & alloit le défier au milieu de la mêlée. Un combat n'étoit qu'un grand nombre de duels exécutés en même tems ſur un champ de bataille. Il n'en eſt pas ainſi de nos jours. Ce

ſont de profondes, larges & denſes maſſes d'hommes alignés & preſſés, ſe mouvant en tout ſens comme un ſeul. Autrefois, c'étoit un duel d'homme à homme; à préſent c'eſt un duel de maſſe à maſſe. Le moindre défaut de ſubordination amèneroit la confuſion, & la confuſion un horrible maſſacre & une défaite humiliante.

L'éloignement qu'ont les ſauvages du Canada pour tout ce qui peut gêner leur indépendance, ne les a pas empêchés d'appercevoir la néceſſité d'un chef militaire. Des capitaines les ont toujours menés au combat; & dans la préférence qu'ils leur accordoient, la phyſionomie étoit conſultée. Ce moyen de juger des hommes ſeroit peut-être défectueux & ridicule chez des peuples qui, formés dès l'enfance à contraindre leur air & tous leurs mouvemens, n'ont plus de phyſionomie, ſont pleins de diſſimulation & de paſſions factices. Mais le premier coup-d'œil ne trompe guere les ſauvages qui, guidés par la nature ſeule, en connoiſſent la marche. Après l'air guerrier, on cherche une voix forte; parce que dans des armées qui marchent ſans tambours, ſans clairons pour mieux ſurprendre l'ennemi, rien n'eſt plus propre à ſonner l'allarme, à donner le ſignal du combat, que la voix terrible d'un chef qui crie & frappe en même tems. Mais ce ſont ſur-tout les exploits qui nomment un général. Chacun a droit de vanter ſes victoires, pour marcher le premier au péril; de dire ce qu'il a fait pour prouver ce qu'il veut faire; & les ſauvages trouvent

qu'un héros balafré, qui montre ſes cicatrices, a très-bonne grace à ſe louer.

Celui qui doit guider les autres dans le chemin de la victoire, ne manque jamais de les » haranguer. « Camarades, dit-il, les os de » nos freres ſont encore découverts. Ils crient » contre nous; il faut les ſatisfaire. Jeuneſſe, » aux armes; rempliſſez vos carquois; peignez-vous de couleurs funébres qui portent » la terreur. Que les bois rétentiſſent de nos » chants de guerre. Deſennuyons nos morts » par les cris de la vengeance. Allons nous » baigner dans le ſang ennemi, faire des priſonniers, & combattre tant que l'eau coulera » dans les rivieres, que l'herbe croîtra dans » nos champs, que le ſoleil & la lune reſteront fixés au firmament ».

A ces mots, les braves qui brûlent de courir les haſards de la guerre, vont trouver le chef, & lui diſent: *Je veux riſquer avec toi. Je le veux bien*, répond-il; *nous riſquerons enſemble.* Mais comme on n'a ſollicité perſonne, de peur qu'un faux point d'honneur ne fît marcher des lâches, il faut ſubir bien des épreuves avant d'être reçu ſoldat. Si le jeune homme qui n'a pas encore vu l'ennemi témoignoit la moindre impatience, quand, après de longues diètes, on l'expoſe à l'ardeur du ſoleil, aux rudes gelées de la nuit, aux piquûres ſanglantes des inſectes, on le déclareroit incapable, indigne de porter les armes. Eſt-ce ainſi que ſe forment les milices de nos armées? Quelle cérémonie triſte! Quel préſage funeſte! Des hommes qui n'ont pu ſe dérober, par la fuite,

à ces levées de troupes, ou s'y ſouſtraire par des privileges & de l'argent, ſe traînent l'œil baiſſé, le viſage pâle & conſterné, devant un délégué, dont les fonctions ſont odieuſes, & la probité ſuſpecte aux peuples. Des parens déſolés & tremblans ſemblent accompagner leurs fils à la mort. Un billet noir ſort d'une urne fatale, & déſigne les victimes que le prince dévoue à la guerre. Une mere dans le déſeſpoir, preſſe & retient vainement ſur ſon ſein le fils qu'on arrache de ſes bras. Maudiſſant le jour de ſon hymen, de ſon enfantement, elle dit à ce fils un éternel adieu. Non, ce n'eſt pas à ce prix qu'on fait de vrais ſoldats. Ce n'eſt pas dans cet appareil de deuil & de conſternation que les ſauvages ſe préſentent à la victoire : c'eſt du milieu des feſtins, des chants, des danſes, qu'ils ſe mettent en marche. Les jeunes mariées ſuivent un jour ou deux leurs époux: mais ſans donner aucun ſigne de chagrin ou de triſteſſe. Des femmes qui ne pouſſent pas un cri dans les douleurs de l'accouchement, oſeroient-elles amollir par des pleurs, même de tendreſſe, les défenſeurs, les vengeurs de la patrie?

Ils ont pour toutes armes, une eſpece de javelot hériſſé de pointes d'os; ils ont un caſſe-tête. Avant l'arrivée des Européens, ce n'étoit qu'une petite maſſue d'un bois très-dur, de figure ronde, avec un côté tranchant. Aujourd'hui, c'eſt une petite hache, qu'ils manient avec une dextérité ſurprenante. La plupart n'ont aucune arme défenſive : mais s'il leur arrive d'attaquer les paliſſades qui entou-

rent les bourgades, ils ſe couvrent le corps d'un bois léger. Quelques-uns d'entr'eux, qui ſe faiſoient une maniere de cuiraſſe d'un tiſſu de jonc, y renoncerent, dès qu'ils virent qu'elle n'étoit pas à l'épreuve des armes à feu.

L'armée ſe fait ſuivre, dans ſes expéditions, par les rêveurs qui, ſous le nom de jongleurs, décident trop ſouvent des opérations. Elle marche ſans étendards. Tous les guerriers, preſque nus pour être plus agiles au combat, ſe barbouillent le corps avec du charbon, pour paroître plus terribles; ou avec de la terre, pour ſe cacher de loin & mieux ſurprendre l'ennemi. Malgré leur intrépidité naturelle; malgré leur averſion pour le déguiſement, les guerres qu'ils ſe font ſe tournent en ruſes. Cet art de ruſer, commun à toutes les nations, ſoit ſauvages, ſoit policées, quoiqu'il ſemble contraire à la bravoure, au préjugé de l'honneur; cet art eſt devenu néceſſaire aux petites nations du Canada. Elles ſe ſeroient toutes abſolument détruites, ſi, loin de n'aimer la victoire que teinte du ſang des vainqueurs, on n'eût mis la gloire des chefs à ramener tous leurs compagnons. L'honneur eſt donc d'accabler l'ennemi ſans qu'il s'y attende. Une fineſſe de ſens que tout cultive & rien n'émouſſe, apprend à ces peuples à diſcerner les lieux par où l'on a paſſé. Par la vue ou l'odorat, ils découvrent, dit-on, des veſtiges ſur l'herbe la plus courte, ſur la terre ſéche & dure, ſur la pierre même; ils voïent, à la maniere dont ces traces ſont imprimées, quelle nation elles déſignent. Peut-être ne les re-

connoiſſent-ils qu'aux feuilles dont les forêts jonchent continuellement la terre.

Lorſqu'on a le bonheur d'arriver à l'improviſte près de l'ennemi, il ſe fait une décharge générale de flêches, & l'on fond ſur lui le caſſe-tête à la main. S'il eſt ſur ſes gardes, ou trop bien retranché, on ſe retire, s'il eſt poſſible; ſinon, il faut ſe battre juſqu'à la mort ou la victoire. Celui qui l'emporte acheve les bleſſés qu'il ne pourroit emmener, arrache aux morts leur chevelure pour toute dépouille, & fait des priſonniers.

Le vainqueur laiſſe ſur le champ de bataille ſon caſſe-tête, où il a eu ſoin de tracer la marque de ſa nation, celle de ſa famille, & ſur-tout ſon portrait; c'eſt-à-dire, un ovale, avec les figures peintes ſur ſon viſage. D'autres peignent toutes ces marques d'honneur, ou plutôt de victoire, ſur un tronc d'arbre, ou ſur une écorce, avec un charbon broyé dans un mêlange de couleurs. On ajoute à ce trophée l'hiſtoire, non ſeulement de la bataille, mais de toute la campagne, en caracteres hiéroglyphiques. Après le portrait du général, vient le nombre de ſes ſoldats, marqué par autant de lignes; celui des priſonniers, par autant de marmouſets; celui des morts, par des figures humaines ſans tête. Ce ſont-là les ſignes parlans & techniques qui ont précédé, chez toutes les ſociétés, l'art de l'écriture & de l'imprimerie, & les nombreuſes bibliotheques qui ſurchargent les palais des riches oiſifs, & la tête des ſavans.

L'hiſtoire des guerres eſt courte chez les

ſauvages : ils ſe hâtent de l'écrire. Comme les fuyards pourroient revenir en forces ſur leurs pas, le vainqueur ne les attend point. Sa gloire eſt de marcher avec précipitation, ſans jamais s'arrêter en route, juſqu'à ce qu'il ſoit arrivé ſur ſon territoire & dans ſa bourgade. C'eſt-là qu'on le reçoit avec les tranſports de la plus vive joie, avec des éloges qui ſont ſa récompenſe. Enſuite on s'occupe du ſort des priſonniers, unique fruit de la victoire.

Les heureux ſont ceux qu'on choiſit pour remplacer les guerriers que la nation a perdus dans l'action qui vient de ſe paſſer, ou dans des occaſions plus éloignées. Cette adoption a été ſagement imaginée, pour perpétuer des peuples qu'un état de guerre continuelle auroit bientôt épuiſés. Les priſonniers, incorporés dans une famille, y deviennent couſins, oncles, peres, freres, époux ; enfin ils y prennent tous les titres du mort qu'ils remplacent ; & ces tendres noms leur donnent tous ſes droits, en même-tems qu'ils leur impoſent tous ſes engagemens. Loin de ſe refuſer aux ſentimens qu'ils doivent à la famille dont ils ſont faits membres, ils n'ont pas même d'éloignement à prendre les armes contre leurs compatriotes. C'eſt pourtant un étrange renverſement des liens de la nature. Il faut qu'ils ſoient bien foibles pour changer ainſi d'objet avec les viciſſitudes de la fortune. C'eſt que la guerre, en effet, ſemble rompre tous les nœuds du ſang, & n'attacher plus l'homme qu'à lui-même. De-là vient, chez les ſauvages, cette union entre les amis, plus forte que celle des

parens. Ceux qui combattent & meurent enſemble ſont plus étroitement liés que ceux qui ſont nés enſemble ou ſous le même toît. Quand la guerre ou la mort a briſé la parenté, qui eſt cimentée par la nature, ou celle qui eſt formée par le choix, le ſort qui donne des chaînes au ſauvage priſonnier, lui donne auſſi de nouveaux parens & d'autres amis. La convention générale & l'uſage ont fait cette loi ſinguliere, qui, ſans doute, eſt née de la néceſſité.

Mais quelquefois un captif refuſe cette adoption, & quelquefois il en eſt exclu. Un priſonnier, grand & bien fait, avoit perdu pluſieurs doigts à la guerre. On ne s'en étoit pas d'abord apperçu. *Mon ami*, lui dit la veuve à laquelle il étoit deſtiné, *nous t'avions choiſi pour vivre avec nous : mais dans la ſituation où je te vois, incapable de combattre & de nous défendre, que ferois-tu de la vie ? la mort vaut mieux pour toi. Je le crois* répondit le ſauvage, *Eh bien !* répliqua la femme, *tu ſeras attaché ce ſoir au poteau du bûcher. Pour ta propre gloire, & pour l'honneur de notre famille qui t'avoit adopté, ſouviens-toi de ne pas démentir ton courage.* Il le promit, & tint parole. Durant trois jours il ſouffrit les plus cruels tourmens, avec une conſtance qui les bravoit, une gaieté qui les défioit. Sa nouvelle famille ne l'abandonna pas ; elle l'encouragea même par des éloges, lui fourniſſant de quoi boire & de quoi fumer au milieu des ſupplices. Quel mêlange de vertus & de férocité ! tout eſt grand chez ces peuples qui ne ſont pas aſſervis.

vis. C'eſt le ſublime de la nature dans ſes horreurs & ſes beautés.

Les captifs que perſonne n'adopte ſont bientôt condamnés à la mort. On y prépare les victimes par tout ce qui peut, ce ſemble, leur faire regretter la vie. La meilleure chere, les traitemens & les noms les plus doux, rien ne leur eſt épargné. On leur abandonne même quelquefois des filles juſqu'au moment de leur arrêt. Eſt-ce commiſération ou raffinement de barbarie ? Un héraut vient enfin dire au malheureux que le bûcher l'attend. *Mon frere, prends patience, tu vas être brûlé. Mon frere,* répond le priſonnier, *c'eſt fort bien; je te remercie.*

Ces mots ſont reçus avec un applaudiſſement univerſel. Mais les femmes l'emportent dans la commune joie. Celle à qui le priſonnier eſt livré, invoque auſſi-tôt l'ombre d'un pere, d'un époux, d'un fils, de l'être le plus cher qui lui reſte à venger. *Approche*, crie-t-elle à cette ombre, *je te prépare un feſtin. Viens boire à longs traits le bouillon que je te deſtine. Ce guerrier va être mis dans la chaudiere. On lui appliquera des haches ardentes ſur tout le corps On lui enlèvera la chevelure. On boira dans ſon crâne. Tu ſeras vengée & ſatisfaite.*

Cette furie fond alors ſur le patient, qui eſt attaché à un poteau près d'un braſier ardent; & frappant ou mutilant ſa victime, elle donne le ſignal de toutes les cruautés. Il n'eſt pas une femme, il n'eſt pas un enfant dans la peuplade que ce ſpectacle aſſemble, qui ne veuille avoir part à la mort, aux tourmens du mal-

heureux captif. Les uns lui ſillonnent la chair avec des tiſons ardens ; d'autres la tranchent en lambeaux ; d'autres lui arrachent les ongles ; d'autres lui coupent les doigts, les rôtiſſent, & les dévorent à ſes yeux. Rien n'arrête ſes bourreaux que la crainte de hâter ſa mort : ils s'étudient à prolonger ſon ſupplice durant des jours entiers, & quelquefois une ſemaine.

Au milieu de ces tourmens, le héros chante d'une maniere barbare, mais héroïque, la gloire de ſes anciennes victoires ; il chante le plaiſir qu'il eut autrefois d'immoler ſes ennemis. Sa voix expirante ſe ranime pour exprimer l'eſpoir qu'il a d'être vengé, pour reprocher à ſes perſécuteurs de ne ſavoir pas venger leurs peres qu'il a maſſacrés. Il choiſit pour braver ſes bourreaux le moment où leur rage eſt un peu rallentie ; il cherche à la rallumer pour que l'excès de ſes ſouffrances déploie l'excès de ſon courage. C'eſt un combat de la victime contre ſes bourreaux ; c'eſt un défi horrible entre la conſtance à ſouffrir & l'acharnement à torturer. Mais la gloire l'emporte. Soit que l'ivreſſe de l'enthouſiaſme ôte ou ſuſpende le ſentiment de la douleur ; ſoit que l'habitude & l'éducation operent ces prodiges d'héroïſme, le patient meurt, ſans que le feu ni le fer aient pu lui arracher une larme, un ſoupir. Fanatiques de toutes les religions vaines & fauſſes, vantez encore la conſtance de vos martyrs ! Le ſauvage de la nature efface tous vos miracles.

Cette inſenſibilité vient-elle du climat, ou du genre de vie ? Un ſang plus froid, des hu-

meurs plus épaiſſes, un tempérament que l'humidité de l'air & du ſol rend plus flegmatique, peuvent, ſans doute, émouſſer au Canada l'irritabilité du genre nerveux. Des hommes continuellement expoſés à toutes les injures des ſaiſons, aux fatigues de la chaſſe, aux périls de la guerre, en contractent une rigidité des fibres, une habitude à ſouffrir, qui ſe change en une ſorte d'impaſſibilité. On dit que les ſauvages n'éprouvent preſque point les convulſions de l'agonie, ſoit qu'ils meurent d'une maladie ou d'une bleſſure. Leur imagination n'attachant aucune crainte aux approches ni aux ſuites de la mort, ne leur donne pas une ſenſibilité factice, contre laquelle la nature les a prémunis. Toute leur vie phyſique & morale les porte à braver cette mort, que tout nous apprend à redouter; à ſurmonter cette douleur, que notre molleſſe irrite.

Mais ce qui devroit nous étonner plus encore que l'intrépidité dans les tourmens, c'eſt la férocité des ſauvages dans la vengeance. On frémit de penſer que l'homme peut devenir le plus cruel des animaux. En général, ſoit dans les nations, ſoit dans les particuliers, la vengeance n'eſt point atroce chez les peuples où regnent les bonnes loix, par ce que ces loix, qui gardent les citoyens, les préſervent des offenſes. La vengeance n'eſt pas un ſentiment fort vif dans les guerres des grands peuples, parce qu'ils ont peu à craindre de leurs ennemis. Mais chez de petites nations, où chaque individu tient une grande portion de l'état dans ſes mains, où l'enlèvement d'un

ſeul homme menace la ſociété de ſa ruine, les guerres ne peuvent être que la vengeance de tous contre tous. Chez des hommes indépendans, qui ont une eſtime d'eux-mêmes que des hommes aſſervis ne peuvent avoir; chez des ſauvages, dont les affections ſont peu étendues & fort vives, on doit venger ſans meſure les outrages, parce qu'ils attaquent toujours la perſonne dans quelque endroit infiniment ſenſible; on doit pourſuivre juſqu'à la derniere goutte de ſang le meurtrier d'un ami, d'un fils, d'un frere, d'un concitoyen. Ces ombres toujours chéries, crient toujours vengeance du fond de leurs tombeaux. Elles errent dans les forêts, parmi les accens lugubres des oiſeaux de la nuit; elles apparoiſſent dans les phoſphores & les éclairs; & la ſuperſtition parle pour elles, dans les ames affligées ou courroucées.

Une réflexion ſe préſente. Si l'on conſidere la haîne que les ſauvages ſe portent de horde à horde; leur vie dure & diſetteuſe; la continuité de leurs guerres; leur peu de population; les pieges ſans nombre que nous ne ceſſons de leur tendre, on ne pourra s'empêcher de prévoir, qu'avant qu'il ſe ſoit écoulé trois ſiecles, ils auront diſparu de la terre. Alors que penſeront nos deſcendans de cette eſpece d'hommes, qui ne ſera plus que dans l'hiſtoire des voyageurs? Les tems de l'homme ſauvage ne ſeront-ils pas pour la poſtérité, ce que ſont pour nous les tems fabuleux de l'antiquité? Ne parlera-t-elle pas de lui, comme nous parlons des centaures & des lapithes?

Combien ne trouvera-t-on pas de contradictions dans leurs mœurs, dans leurs uſages? Ceux de nos écrits qui auront échappé à l'oubli des tems, ne paſſeront-ils pas pour des romans ſemblables à celui que Platon nous a laiſſé ſur l'ancienne Atlantide? Combien s'éleveront ſur les beaux ouvrages de notre ſiecle, de diſputes philoſophiques? De même que nous inclinons aujourd'hui, malgré l'inſtabilité dont nous ſommes les témoins & le jouet, à croire que l'état actuel d'une eſpece quelconque de créatures, ſur-tout lorſqu'il eſt immémorial & univerſel, doit être ſon état néceſſaire & primordial: alors, il y aura des eſprits ſyſtématiques qui prouveront par une infinité de raiſons, priſes de la dignité de l'eſpece humaine, de ſes hautes deſtinées, de la nobleſſe de ſon ſort pendant ſa vie, de l'état merveilleux qui l'attend après ſa mort, de la ſageſſe de la providence, qui ne paroît avoir que des grandes vues ſur l'homme; ils prouveront qu'il n'a jamais été nud, errant, ſans police, ſans loix, réduit enfin à la condition animale. Selon que cette opinion ſera contraire ou favorable aux opinions théologiques qui régneront alors, elle ſera orthodoxe ou hétérodoxe. On ſera peut-être hérétique, impie, philoſophe, haï, perſécuté, flétri, mis aux fers, brûlé même, pour oſer aſſurer un jour, que l'homme fut tel qu'il eſt au Canada, d'après le témoignage même de nos miſſionnaires. Voilà, gens de foi, gens de loi, fanatiques ou politiques, hommes fourbes & féroces par état ou par caractere; voilà comme

vous vous mentez à vous-mêmes; contre la nature qui vous accuſe, contre la terre qui vous confond; contre le Dieu même que vous invoquez pour témoin de vos impoſtures, pour garant de vos injuſtices? Prophêtes à venir, tyrans de nos neveux! puiſſent ces lignes, que la vérité inſpire à l'écrivain qui vous parle d'avance, durer aſſez long-tems pour vous démentir!

Sans doute il eſt important aux générations futures, de ne pas perdre le tableau de la vie & des mœurs des ſauvages. C'eſt, peut-être, à cette connoiſſance que nous devons tous les progrès que la philoſophie morale a faits parmi nous. Juſqu'ici les moraliſtes avoient cherché l'origine & les fondemens de la ſociété, dans les ſociétés qu'ils avoient ſous leurs yeux. Suppoſant à l'homme des crimes, pour lui donner des expiateurs; le jettant dans l'aveuglement pour devenir ſes guides & ſes maîtres, ils appeloient myſtérieux, ſurnaturel & céleſte, ce qui n'eſt que l'ouvrage du tems, de l'ignorance, de la foibleſſe ou de la fourberie. Mais depuis qu'on a vu que les inſtitutions ſociales ne dérivoient ni des beſoins de la nature, ni des dogmes de la religion, puiſque des peuples innombrables vivoient indépendans & ſans culte, on a découvert les vices de la morale & de la légiſlation dans l'établiſſement des ſociétés. On a ſenti que ces maux originels venoient des fondateurs & des légiſlateurs, qui, la plupart, avoient créé la police pour leur utilité propre, ou dont les ſages vues de juſtice & de bien public avoient été perverties

par l'ambition de leurs ſucceſſeurs, & par l'altération des tems & des mœurs. Cette découverte a déja répandu de grandes lumieres: mais elle n'eſt encore pour l'humanité que l'aurore d'un beau jour. Trop contraire aux préjugés établis, pour avoir pu ſi-tôt produire de grands biens, elle en fera jouir, ſans doute, les races futures; &, pour la génération préſente, cette perſpective riante doit être une conſolation. Quoi qu'il en ſoit, nous pouvons dire que c'eſt l'ignorance des ſauvages qui a éclairé, en quelque ſorte, les peuples policés.

V. Les François prennent part, mal-à-propos, aux guerres des ſauvages.

Le caractere des Américains ſeptentrionaux, tel qu'on vient de le tracer, s'étoit ſinguliérement developpé dans la guerre des Iroquois & des Algonquins. Ces deux peuples les plus nombreux du Canada avoient formé entr'eux une eſpece de confédération. Les premiers, qui travailloient la terre, faiſoient part de leurs productions à leurs alliés, qui, de leur côté, devoient partager avec eux le fruit de leur chaſſe. La défenſe étoit réciproque entre ces deux nations liées par leurs beſoins. Durant la ſaiſon où la neige interrompoit tous les travaux de la culture, elles vivoient enſemble. Les Algonquins chaſſoient, & les Iroquois ſe contentoient d'écorcher les bêtes, de faire ſécher les viandes, de préparer les peaux.

Une année, il arriva qu'un parti d'Algonquins, peu adroits ou peu exercés à la chaſſe,

y réuſſit mal. Les Iroquois, qui les ſuivoient, demanderent la permiſſion d'eſſayer s'ils ſeroient plus heureux. Cette complaiſance, qu'on avoit eue quelquefois, leur fut refuſée. Une dureté ſi déplacée les aigrit. Ils partirent à la dérobée pendant la nuit, & revinrent avec une chaſſe très-abondante. La confuſion des Algonquins fut extrême. Pour en effacer juſqu'au ſouvenir, ils attendirent que les chaſſeurs Iroquois fuſſent endormis, & leur caſſerent à tous la tête. Cet aſſaſſinat fit du bruit. La nation offenſée demanda juſtice. Elle lui fut refuſée avec hauteur. On ne lui laiſſa pas même l'eſpérance de la plus légere ſatisfaction.

Les Iroquois, outrés de ce mépris, jurerent de périr ou de ſe venger : mais n'étant pas aſſez forts pour tenir tête à leur ſuperbe offenſeur, ils allerent au loin s'eſſayer & s'aguerrir, contre des nations moins redoutables. Quand ils eurent appris à venir en renards, à attaquer en lions, à fuir en oiſeaux, c'eſt leur langage, alors ils ne craignirent plus de ſe meſurer avec l'Algonquin. Ils firent la guerre à ce peuple, avec une férocité proportionnée à leur reſſentiment.

C'eſt dans le tems où le feu de ces haînes embrâſoit le Canada, que les François y parurent. Les Montagnez, qui habitoient le bas du fleuve Saint-Laurent ; les Algonquins qui occupoient ſes rives, depuis Quebec juſqu'à Montréal ; les Hurons, répandus autour du lac qui porte leur nom ; quelques peuples moins conſidérables, errans dans les intervalles,

favoriſerent l'établiſſement de ces étrangers. Réunies contre les Iroquois, ſans pouvoir leur réſiſter, ces diverſes nations virent dans leurs nouveaux hôtes une reſſource ineſpérée, dont ils ſe promirent un ſuccès infaillible. Jugeant des François comme s'ils les avoient connus, ils ſe flatterent de les engager dans leur querelle, & ils ne ſe tromperent pas. Champlain, qui auroit dû profiter de la ſupériorité des lumieres que les Européens ont ſur les Américains, pour chercher des moyens de pacification, ne tenta pas même de les reconcilier. Epouſant avec ardeur les intérêts de ſes voiſins, il alla chercher avec eux leur ennemi.

Le pays des Iroquois s'étendoit près de quatre-vingt lieues en long, ſur un peu plus de quarante en largeur. Ses limites étoient le lac Erié, le lac Ontario, le fleuve Saint-Laurent, & les contrées fameuſes depuis, ſous le nom de Nouvelle-Yorck & de Penſylvanie. L'eſpace compris entre ces vaſtes bornes, étoit fertiliſé par de belles rivieres. On y voyoit cinq nations, qui, réduites de nos jours à moins de quinze cent guerriers, en comptoient alors environ vingt mille. Elles formoient une eſpece de ligue ou d'aſſociation, aſſez ſemblable à celle des Suiſſes ou de la Hollande. Leurs députés s'aſſembloient tous les ans pour faire le feſtin d'union, & pour délibérer ſur les intérêts de la république.

Quoique les Iroquois ne s'attendiſſent pas à être provoqués par des ennemis ſi ſouvent vaincus, ils ne furent pas ſurpris. Le combat

s'engagea avec une égale confiance de part & d'autre. Les uns la fondoient ſur leur ſupériorité habituelle ; les autres, ſur le ſecours du nouvel allié, dont les armes à feu ne pouvoient manquer d'entraîner la victoire. En effet, Champlain & les deux François qui l'accompagnoient, n'eurent pas plutôt tué à coups d'arquebuſe, deux chefs Iroquois, & bleſſé mortellement le troiſieme, que l'armée, également étonnée & conſternée, prit la fuite.

Un changement d'attaque lui fit changer de défenſe. Dans la campagne ſuivante, elle crut devoir ſe retrancher contre des armes qu'elle ne connoiſſoit pas. Mais cette précaution fut inutile. Malgré l'opiniâtreté de la réſiſtance, les retranchemens furent emportés par les ſauvages, ſoutenus d'un feu plus vif & de plus de François que dans la premiere expédition. Preſque tous les Iroquois furent tués ou pris. Ceux qui avoient échappé au combat, furent culbutés dans une riviere, où ils ſe noyerent.

On peut conjecturer que cette nation auroit été détruite, ou forcée à vivre en paix, ſi les Hollandois, qui, en 1610, avoient fondé à ſon voiſinage la colonie de la Nouvelle-Belge, ne lui euſſent pas fourni des armes & des munitions. Peut-être même l'engageoient-ils ſourdement à continuer les hoſtilités, parce que les pelleteries qu'elle enlevoit alors à ſes ennemis, formoient un plus grand objet que le produit de ſes propres chaſſes. Quoi qu'il en ſoit, le poids que cette liaiſon avoit mis dans la balance, rétablit une égalité de force entre les deux partis. On ſe faiſoit réciproquement beau-

coup de mal, ſans qu'il en réſultât que de l'affoibliſſement pour l'un & pour l'autre. Ce flux & reflux perpétuel de ſuccès & de diſgraces, qui, dans les gouvernemens où l'intérêt eſt plus conſulté que la vengeance, auroit infailliblement ramené la tranquillité, ne faiſoit que nourrir les haînes, qu'augmenter l'acharnement d'une infinité de petites peuplades, qui n'avoient d'autre but que leur mutuel anéantiſſement. Les plus foibles nations diſparurent en effet de la face de la terre, & les autres ſe réduiſirent inſenſiblement à rien.

VI. La colonie Francoiſe ne fait point de progrès. Cauſes de cette langueur.

Cependant les François ne s'élevoient pas ſur tant de débris. En 1627, ils n'avoient encore que trois miſérables établiſſemens entourés de paliſſades. Cinquante habitans, hommes, femmes, enfans, compoſoient la plus grande de ces colonies. Le climat n'avoit point dévoré les hommes qu'on y avoit fait paſſer. Il étoit rigoureux, mais ſain; & les Européens y fortifioient leur tempérament, ſans riſquer leur vie. Cette langueur n'avoit d'autre cauſe que le ſyſtême d'une compagnie excluſive, qui ſe propoſoit moins de créer une puiſſance nationale au Canada, que de s'y enrichir par le commerce des pelleteries. Pour guérir le mal, il n'eut fallu que ſubſtituer à ce monopole la liberté. Mais le tems d'une théorie ſi ſimple n'étoit pas venu. Le gouvernement ſe contenta de ſubſtituer à cette compagnie une

aſſociation plus nombreuſe, & compoſée de gens plus accrédités.

On lui donna la diſpoſition des établiſſemens formés & à former dans le Canada ; le droit de les fortifier & de les régir à ſon gré, de faire la guerre ou la paix ſelon ſes intérêts. A l'exception de la pêche de la morue & de la baleine, qu'on rendit libre pour tous les citoyens, tout commerce qui pouvoit ſe faire par terre & par mer, lui fut cédé pour quinze ans. La traite du caſtor & des pelleteries lui fut accordée à perpétuité.

A tant d'encouragemens, on ajouta d'autres faveurs. Le roi fit préſent de deux gros vaiſſeaux à la ſociété, compoſée de ſept cent intéreſſés. Douze des principaux obtinrent des lettres de nobleſſe. On preſſa les gentilshommes, le clergé même, déja trop riche, de participer à ce commerce. La compagnie pouvoit envoyer, pouvoit recevoir toutes ſortes de denrées, toutes ſortes de marchandiſes, ſans être aſſujettie au plus petit droit. La pratique d'un métier quelconque, durant ſix ans dans la colonie, en aſſuroit le libre exercice en France. Une derniere faveur, fut l'entrée franche de tous les ouvrages manufacturés dans ces contrées éloignées. Cette prérogative ſinguliere, dont il n'eſt pas aiſé de pénétrer les motifs, donnoit aux ouvriers de la Nouvelle-France, un avantage incomparable ſur ceux de l'ancienne, enveloppés de péages, de lettres de maîtriſe, de fraix de marque, de toutes les entrâves que l'ignorance & l'avarice y avoient multipliées à l'infini.

Pour répondre à tant de preuves de prédilection, la compagnie, qui avoit un fonds de cent mille écus, s'engagea à porter dans la colonie, dès l'an 1628, qui étoit le premier de ſon privilege, deux ou trois cent ouvriers des profeſſions les plus convenables, & juſqu'à ſeize mille hommes avant 1643. Elle devoit les loger, les nourrir, les entretenir pendant trois ans, & leur diſtribuer enſuite une quantité de terres défrichées, ſuffiſantes pour leur ſubſiſtance, avec le bled néceſſaire pour les enſemencer la premiere fois.

La fortune ne ſeconda pas les avances que le gouvernement avoit faites à la nouvelle compagnie. Les premiers vaiſſeaux qu'elle expédia furent pris par les Anglois, que le ſiege de la Rochelle venoit de brouiller avec la France. Richelieu, Buckingam, ennemis par jalouſie, par caractere, par intérêt d'état, par tout ce qui peut rendre irréconciliables deux miniſtres ambitieux, ſaiſirent cette occaſion pour mettre aux priſes les deux rois qu'ils gouvernoient, les deux nations qu'ils travailloient à opprimer. La nation Angloiſe, qui combattoit pour ſes intérêts, eut l'avantage ſur les François. Ceux-ci perdirent le Canada en 1629. Le conſeil de Louis XIII connoiſſoit ſi peu l'importance de cet établiſſement, qu'il opinoit à n'en pas demander la reſtitution : mais l'orgueil de ſon chef, qui regardoit l'irruption des Anglois comme ſon injure perſonnelle, parce qu'il étoit à la tête de la compagnie, fit changer d'avis. On n'éprouva pas autant de difficultés qu'on

en craignoit ; & le traité de Saint-Germain-en-Laye rendit aux François, en 1631, & la paix & le Canada.

L'adverſité ne les corrigea pas. Ce fut après le recouvrement de la colonie, la même ignorance, la même négligence. Le monopole ne rempliſſoit aucun des engagemens qu'il avoit pris. Cette infidélité, loin d'être punie, fut, pour ainſi dire, récompenſée par la prolongation du privilege. Les cris que pouſſoit le Canada ſe perdoient dans l'immenſité des mers ; & les députés, chargés d'aller peindre l'horreur de ſa ſituation, ne pouvoient jamais arriver au pied du trône, où la prévention ne laiſſe approcher la vérité tremblante, que pour lui impoſer ſilence par des menaces & des châtimens. Cette conduite, qui bleſſoit également l'humanité, les intérêts particuliers & la politique, eut les ſuites qu'elle devoit avoir naturellement.

Les François avoient mal formé leurs établiſſemens. Pour paroître régner ſur d'immenſes contrées, pour ſe rapprocher des pelleteries, ils avoient placé leurs habitations à une telle diſtance les unes des autres, qu'elles n'avoient preſque point de communication, qu'elles étoient hors d'état de ſe ſécourir. Les malheurs dont cette imprudence avoit été ſuivie ne les avoient pas fait changer de conduite. L'intérêt du moment leur avoit toujours fait perdre le ſouvenir du paſſé, leur avoit ôté la prévoyance de l'avenir. Ils n'étoient pas proprement dans un état ſocial, puiſque le magiſtrat ne pouvoit pas ſurveiller à leurs mœurs, ni le gou-

vernement pourvoir à la ſureté de leurs perſonnes, à celles de leurs propriétés.

L'audacieux & ardent Iroquois ne tarda pas à démêler le vice de cette conſtitution, & ſe mit en mouvement pour en profiter. Auſſitôt les foibles hordes de ſauvages qu'on avoit dérobées à ſes fureurs, privées de l'appui qui faiſoit leur ſureté, s'enfuirent devant lui. Ce premier ſuccès lui fit eſpérer qu'il réduiroit leurs protecteurs à repaſſer les mers, & que même il enlèveroit à ces étrangers leurs enfans, pour remplacer les guerriers que les guerres précédentes lui avoient fait perdre. Pour éviter ces calamités, ces humiliations, les François ſe virent réduits à élever dans chacun des diſtricts qu'ils occupoient, une eſpece de fort où ils ſe réfugioient, où ils retiroient leurs vivres & leurs troupeaux à l'approche de cet ennemi irréconciliable. Ces paliſſades, communément ſoutenues de quelques mauvais canons, ne furent jamais forcées, ni peut-être même bloquées : mais tout ce qui étoit hors des retranchemens, étoit détruit ou emporté par ces barbares. Telle étoit la miſere & la dégradation de la colonie, qu'elle ne ſubſiſtoit que par les aumônes que les miſſionnaires recevoient d'Europe.

VII. Les François ſortent de l'inaction. Par quels moyens.

Enfin le miniſtere, tiré de ſa léthargie par un mouvement général qui changeoit alors l'eſprit des nations, fit paſſer en 1662 quatre cent hommes de bonnes troupes dans le Canada. Ce corps fut renforcé deux ans après.

On reprit par degrés un aſcendant décidé ſur les Iroquois. Trois de leurs nations, effrayées de leurs pertes, propoſerent un accommodement, & les deux autres y furent amenées en 1668, par les ſuites de leur affoibliſſement. La colonie jouït alors pour la premiere fois d'une profonde paix. C'étoit le gérme de la proſpérité; la liberté du commerce le fit éclorre. Le caſtor ſeul reſta ſous le monopole.

Cette révolution dans les affaires fit fermenter l'induſtrie. Les anciens colons, concentrés par foibleſſe autour de leurs paliſſades, donnerent plus d'étendue à leurs plantations, & les cultiverent avec plus de ſuccès & de confiance. Tous les ſoldats qui conſentirent à ſe fixer dans le Nouveau-Monde, obtinrent leur congé & une propriété. On accorda aux officiers un terrein proportionné à leur grade. Les établiſſemens déja formés acquirent plus de conſiſtance; on en forma de nouveaux, où l'intérêt & la ſureté de la colonie l'exigeoient. Cet eſprit de vie & d'activité multiplia les échanges des ſauvages avec les François, & ce commerce ranima les liaiſons entre les deux mondes. Il ſembloit que ces commencemens de proſpérité devoient aller en augmentant, par l'attention qu'avoient les adminiſtrateurs de la colonie, non-ſeulement de bien vivre avec les peuples voiſins, mais encore d'établir entr'eux une harmonie générale. Dans un eſpace de quatre ou cinq cent lieues, il ne ſe commettoit pas un ſeul acte d'hoſtilité, choſe peut-être inouïe juſqu'alors

dans l'Amérique Septentrionale. On eût dit que les François n'y avoient d'abord échauffé la guerre à leur arrivée, que pour l'éteindre plus efficacement.

Mais cette concorde ne pouvoit pas durer chez des peuples toujours armés pour la chaſſe, à moins que la puiſſance qui l'avoit cimentée, n'employât à la maintenir, une grande ſupériorité de forces. Les Iroquois s'appercevant qu'on négligeoit ce moyen, revinrent à ce caractere remuant que leur donnoit l'amour de la vengeance & de la domination. Ils eurent pourtant l'attention de ne ſe faire que des ennemis qui ne fuſſent ni alliés, ni voiſins des François. Malgré ce ménagement, on leur ſignifia qu'il falloit mettre bas les armes, rendre tous les priſonniers qu'ils avoient faits, ou s'attendre à voir leur pays détruit, & leurs habitations brûlées. Une ſommation ſi fiere irrita leur orgueil. Ils répondirent qu'ils ne laiſſeroient jamais porter la moindre atteinte à leur indépendance; & qu'on devoit ſavoir qu'ils n'étoient ni des amis à négliger, ni des ennemis à mépriſer. Cependant, ébranlés par le ton impoſant qu'on avoit pris, ils accorderent en partie ce qu'on exigeoit, & l'on ferma les yeux ſur le reſte.

Mais cette eſpece d'humiliation aigrit le reſſentiment d'une nation plus accoutumée à faire qu'à ſouffrir des outrages. Les Anglois qui, en 1664, avoient chaſſé les Hollandois de la Nouvelle-Belge, & qui étoient reſtés en poſſeſſion de leur conquête, qu'ils avoient nommée la Nouvelle-Yorck, profiterent des diſpoſi-

tions où ils voyoient les Iroquois. Aux ſemences de défection qu'ils jettoient dans leur ame ulcérée, ils ajouterent des préſens pour les y engager. On tâcha de débaucher également les autres alliés de la France. Ceux qui réſiſterent à la ſéduction furent attaqués. Tous furent invités, & quelques-uns forcés à porter leur caſtor & les autres pelleteries à la Nouvelle-Yorck, où elles étoient beaucoup mieux vendues que dans la colonie Françoiſe.

Denonville, envoyé depuis peu dans le Canada, pour faire reſpecter l'autorité du plus fier des rois, ſouffroit impatiemment tant d'inſultes. Quoiqu'il fût non-ſeulement en état de couvrir ſes frontieres, mais d'entreprendre même ſur les Iroquois; comme on ſentoit qu'il ne falloit point attaquer cette nation ſans la détruire, on convint de reſter dans une inaction apparente, juſqu'à ce qu'on eût reçu d'Europe les moyens d'exécuter une ſi extrême réſolution. Ces ſecours arriverent en 1687; & la colonie eut alors onze mille deux cent quarante-neuf perſonnes, dont on pouvoit armer environ le tiers.

Avec cette ſupériorité de forces, Denonville eut pourtant recours aux armes de la foibleſſe. Il déshonora le nom François chez les ſauvages par une infâme perfidie. Sous prétexte de vouloir terminer les différends par la négociation, il abuſa de la confiance que les Iroquois avoient dans le jéſuite Lambreville, pour attirer leurs chefs à une conférence. A peine ils s'y étoient rendus, qu'ils furent mis

aux fers, embarqués à Quebec, & conduits aux galeres.

Au premier bruit de cette trahiſon, les anciens des Iroquois firent appeler leur miſſionnaire. « Tout nous autoriſe à te traiter en » ennemi, lui dirent-ils, mais nous ne pou» vons nous y réſoudre. Ton cœur n'a point » eu de part à l'inſulte qu'on nous a faite ; » & il ſeroit injuſte de te punir d'un crime » que tu déteſtes plus que nous. Mais il faut » que tu nous quittes. Une jeuneſſe inconſi» dérée pourroit ne voir en toi qu'un per» fide, qui a livré les chefs de la nation à » un indigne eſclavage ». Après ce diſcours, ces ſauvages, que les Européens ont toujours appelés barbares, donnerent au miſſionnaire des conducteurs, qui ne le quitterent qu'après l'avoir mis hors de danger, & des deux côtés on courut aux armes.

Les François porterent d'abord la terreur chez les Iroquois voiſins des grands lacs: mais Denonville n'avoit ni l'activité, ni la célérité propres à faire valoir ce premier ſuccès. Tandis qu'il réfléchiſſoit au lieu d'agir, la campagne ſe trouva finie ſans aucun avantage permanent. L'audace en redoubla parmi les peuplades Iroquoiſes, qui n'étoient pas éloignées des établiſſemens françois. Elles y firent à pluſieurs repriſes les plus horribles dégâts. Les colons voyant leurs travaux ruinés par ces dévaſtations, qui leur ôtoient juſqu'à la reſſource d'y remédier, ne ſoupirerent que pour la paix. Le caractere de Denonville ſécondoit ces deſirs: mais il étoit difficile d'amener à une con-

ciliation, un ennemi que l'injure devoit rendre implacable. Lambreville, qui conſervoit encore ſon premier aſcendant ſur des eſprits effarouchés, fit des ouvertures de paix : elles furent écoutées.

Pendant qu'on négocioit, un Machiavel né dans les forêts; le Rat, qui étoit le ſauvage le plus brave, le plus ferme, le plus éclairé qu'on ait jamais trouvé dans l'Amérique Septentrionale, arriva au fort de Frontenac, avec une troupe choiſie de Hurons, bien déterminé à faire des actions dignes de la réputation qu'il avoit acquiſe. On lui dit qu'un traité étoit entamé; que des députés Iroquois étoient en chemin pour le conclure à Montréal; qu'ainſi ce ſeroit déſobliger le gouverneur François, que de continuer les hoſtilités contre une nation avec qui l'on étoit en voie d'accommodement.

Le Rat, vivement offenſé de ce que les François diſpoſoient ainſi de la guerre & de la paix, ſans conſulter leurs alliés, réſolut de punir cet orgueil outrageant. Il dreſſa une embuſcade aux députés; les uns furent tués, les autres priſonniers. Quand ceux-ci lui dirent le ſujet de leur voyage, il en parut d'autant plus étonné, que Denonville, leur répondit-il, l'avoit envoyé pour les ſurprendre. Pouſſant la feinte juſqu'au bout, il les relâcha tous ſur l'heure, à l'exception d'un ſeul qu'il garda, diſoit-il, pour remplacer un de ſes Hurons tué dans l'attaque. Enſuite il ſe rendit avec la plus grande diligence à Michillimakinac, où il fit préſent de ſon priſonnier au commandant François, qui, ne ſachant point que Denonville trai-

toit avec les Iroquois, fit caſſer la tête à ce malheureux ſauvage. Dès qu'il fut mort, le Rat fit venir un vieux Iroquois, depuis long-tems captif chez les Hurons, & lui donna la liberté pour aller apprendre à ſa nation, que tandis que les François amuſoient leurs ennemis par des négociations, ils continuoient à faire des priſonniers, & les maſſacroient. Cet artifice, digne de la politique Européenne la plus conſommée en méchanceté, réuſſit au gré du ſauvage le Rat. La guerre recommença plus vive qu'auparavant. Elle fut d'autant plus durable, que l'Angleterre, depuis peu brouillée avec la France, à l'occaſion du détrônement de Jacques II, crut de ſon intérêt de s'allier avec les Iroquois.

Une flotte Angloiſe, partie d'Europe en 1690, arriva devant Quebec au mois d'octobre, pour en former le ſiege. Elle avoit dû compter ſur une foible réſiſtance, par la diverſion que les ſauvages feroient en occupant les principales forces de la colonie. Mais elle fut obligée de renoncer honteuſement à ſon entrepriſe après de grandes pertes, trompée dans ſon attente par des cauſes ſingulieres qui méritent quelqu'attention.

Le miniſtere de Londres, en formant le projet d'aſſervir le Canada, avoit décidé que ſes forces de terre & celles de mer, y arriveroient par des mouvemens parallèles. Cette ſage combinaiſon fut exécutée avec la plus grande préciſion. A meſure que les vaiſſeaux remontoient le fleuve Saint-Laurent, les troupes franchiſſoient les terres, pour aboutir en-même-tems

que la flotte au théâtre de la guerre. Elles y touchoient preſque, quand les Iroquois, qui leur ſervoient de guide & de ſoutien, ouvrirent les yeux ſur le danger qu'ils couroient, en menant leurs alliés à la conquête de Quebec. Placés, dirent-ils, dans leur conſeil, entre deux nations Européennes, chacune aſſez forte pour nous exterminer, également intéreſſées à notre deſtruction lorſqu'elles n'auront plus beſoin de notre ſecours; que nous reſte-t-il, ſinon d'empêcher qu'aucune ne l'emporte ſur l'autre? Alors elles ſeront forcées de briguer notre alliance, ou même d'acheter notre neutralité. Ce ſyſtême, qu'on eût dit imaginé par la politique profonde qui préſide à l'équilibre de l'Europe, détermina les Iroquois à reprendre tous, ſous divers prétextes, la route de leurs bourgades. Leur retraite entraîna celle des Anglois; & les François, en ſûreté dans les terres, réunirent avec autant de ſuccès que de concert, toutes leurs forces à la défenſe de leur capitale.

Les Iroquois enchaînant par politique leur reſſentiment contre la France, & reſtant attachés plus au nom qu'à l'intérêt de l'Angleterre; ces deux puiſſances de l'Europe, irréconciliables par rivalité, mais ſéparées par le territoire d'une nation ſauvage, qui craignoit également les ſuccès de l'une & de l'autre, ne ſe cauſerent pas la moitié des maux qu'elles ſe ſouhaitoient; & la guerre ſe réduiſit à quelques ravages funeſtes aux colons, mais preſque indifférens pour toutes les nations qui la faiſoient. Au milieu des cruautés qu'elle enfanta parmi tous les petits partis combinés d'Anglois

& d'Iroquois, de François & de Hurons, qui couroient faire le dégât à cent lieues de leurs habitations, on vit éclorre des actions qui ſembloient élever la nature humaine au-deſſus de tant de fureurs.

Des François & des ſauvages s'étoient réunis pour une expédition qui demandoit une longue marche. Les proviſions leur manquerent en chemin. Les Hurons chaſſoient, abattoient beaucoup de gibier, & ne manquoient jamais d'en offrir aux François, moins habiles chaſſeurs. Ceux-ci vouloient ſe défendre de cette généroſité. *Vous partagez avec nous les fatigues de la guerre*, leur dirent les ſauvages; *il eſt juſte que nous partagions avec vous les alimens de la vie, nous ne ſerions pas hommes d'en agir autrement avec des hommes.* Si quelquefois des Européens ont été capables de cette grandeur d'ame, voici ce qui n'appartient qu'à des ſauvages.

Un corps d'Iroquois, averti qu'un parti de François & de leurs alliés s'avançoit avec des forces ſupérieures, ſe diſperſa précipitamment. Un Onnontagué qui menoit cette troupe, âgé de cent ans, dédaigna de fuir, & préféra de tomber entre les mains des ſauvages ennemis, quoiqu'il n'en pût attendre que des tourmens horribles. Quel ſpectacle ce fut de voir quatre cent barbares acharnés autour d'un vieillard qui, loin de pouſſer un ſoupir, traitant les François avec un profond mépris, reprochoit aux Hurons de s'être rendus eſclaves de ces vils Européens! Un de ſes bourreaux, outré de ſes invectives, lui donna trois coups de

poignard, pour mettre fin à tant d'inſultes. *Tu as tort*, lui dit froidement l'Onnontagué, *d'abréger ma vie ; tu aurois eu plus de tems pour apprendre à mourir en homme.* Et ce ſont de tels hommes que les François & les Anglois conſpirent à détruire depuis un ſiècle ! Apparemment qu'ils auroient trop à rougir de vivre au milieu de ces modeles d'héroïſme & de grandeur d'ame.

La paix de Riſwick fit ceſſer tout à la fois les calamités de l'Europe & les hoſtilités de l'Amérique. A l'exemple des Anglois & des François, les Iroquois & les Hurons ſentirent le beſoin qu'ils avoient d'un long repos, pour réparer les pertes de la guerre. Les ſauvages commencerent à reſpirer, les Européens reprirent leurs travaux ; & le commerce des pelleteries, le premier qu'on eût pu faire avec des peuples chaſſeurs, acquit plus de conſiſtance.

Avant la découverte du Canada, les forêts qui le couvroient n'étoient, pour ainſi dire, qu'un vaſte repaire de bêtes ſauves. Elles s'y étoient prodigieuſement multipliées ; parce que le peu d'hommes qui couroient dans ces déſerts, ſans troupeaux & ſans animaux domeſtiques, laiſſoient plus d'eſpace & de nourritures aux eſpeces errantes & libres comme eux. Si la nature du climat ne varioit pas ces eſpeces à l'infini ; du moins chacune y gagnoit par la multitude des individus. Mais enfin elles payoient tribut à la ſouveraineté de l'homme, titre ſi cruel & ſi coûteux à tous les êtres vivans ! Faute d'arts & de culture, le ſauvage ſe nourriſſoit & s'habilloit uniquement aux dépens des bêtes.

bêtes. Dès que notre luxe eut adopté l'uſage de leurs peaux, les Américains leur firent une guerre d'autant plus vive, qu'elle leur valoit une abondance & des jouiſſances nouvelles pour leurs ſens; d'autant plus meurtriere, qu'ils avoient adopté nos armes à feu. Cette induſtrie deſtructive fit paſſer, des bois du Canada, dans les ports de France, une grande quantité, une grande diverſité de pelleteries, dont une partie fut conſommée dans le royaume, & l'autre alla dans les états voiſins. La plupart de ces fourrures étoient connues dans l'Europe. Elle les tiroit du nord de notre hémiſphere; mais en trop petit nombre pour que l'uſage en fût étendu. Le caprice & la nouveauté leur ont donné plus ou moins de vogue, depuis que l'intérêt des colonies de l'Amérique a voulu qu'elles priſſent faveur dans les métropoles. Il faut dire quelque choſe de celles dont la mode exiſte encore.

La loutre eſt un animal vorace, qui, courant ou nageant ſur les bords des lacs & des rivieres, vit ordinairement de poiſſon; & quand il manque, mange de l'herbe & l'écorce même des plantes aquatiques. Son ſéjour & ſon goût dominant, l'ont fait ranger parmi les amphibies qui vivent également dans l'air & dans l'eau: mais c'eſt improprement, puiſque la loutre a beſoin de reſpirer à-peu-près comme tous les animaux terreſtres. On trouve quelquefois celui-ci dans tous les climats arroſés, qui ne ſont pas brûlans: mais il eſt bien plus commun & plus grand dans le nord de l'Amérique. Sa fourrure y eſt auſſi plus noire & plus belle que

par-tout ailleurs : mais en cela même plus nuiſible, puiſqu'elle y eſt l'objet des piéges que les hommes tendent à la loutre.

La fouine a le même attrait pour les chaſſeurs du Canada. Cet animal y eſt de trois eſpeces. La premiere eſt la commune ; la ſeconde s'appelle viſon ; & la troiſieme eſt nommée puante, parce que l'urine, que la peur ſans doute lui fait lâcher quand elle eſt pourſuivie, empeſte l'air à une grande diſtance. Leur poil eſt plus brun, plus luſtré, plus ſoyeux que dans nos contrées.

Le rat même eſt utile par ſa peau dans l'Amérique Septentrionale. Il y en a ſurtout deux eſpeces, dont la dépouille entre dans le commerce. L'un, qu'on appelle rat de bois, a deux fois la groſſeur de nos rats. Son poil eſt communément d'un gris argenté, quelquefois d'un très-beau blanc. Sa femelle a ſous le ventre une bourſe qu'elle ouvre & ferme à ſon gré. Quand elle eſt pourſuivie, elle y met ſes petits, & ſe ſauve avec eux. L'autre rat, qu'on appelle muſqué, parce que ſes teſticules renferment du muſc, a toutes les inclinations du caſtor, dont il paroît même être un diminutif, & ſa peau ſert aux mêmes uſages.

L'hermine, qui eſt de la groſſeur de l'écureuil, mais un peu moins alongée, a comme lui les yeux vifs, la phyſionomie fine, & les mouvemens ſi promts, que l'œil ne peut les ſuivre. L'extrêmité de ſa queue, longue, épaiſie & bien fournie, eſt d'un noir de jais. Son poil, roux en été comme l'or des moiſſons ou des fruits, devient en hiver blanc

comme la neige. Cet animal vif, léger & joli, fait une des beautés du Canada : mais plus petit que la martre, il n'y eſt pas auſſi commun.

La martre ſe trouve uniquement dans les pays froids, au centre des forêts, loin de toute habitation, animal chaſſeur, & vivant d'oiſeaux. Quoiqu'elle n'ait pas un pied & demi de long, les traces qu'elle fait ſur la neige, paroiſſent être d'un animal très-grand ; parce qu'elle ne va qu'en ſautant, & qu'elle marche toujours des deux pieds à la fois. Sa fourrure eſt recherchée, quoiqu'infiniment moins précieuſe que celle de la martre, ſi diſtinguée ſous le nom de zibeline. Celle-ci eſt d'un noir luiſant. La plus belle, parmi les autres, eſt celle dont la peau la plus brune s'étend le long du dos, juſqu'au bout de la queue. Les martres ne quittent communément le fond de leurs bois impénétrables, que tous les deux ou trois ans. Les naturels du pays en augurent un bon hiver ; c'eſt-à-dire, beaucoup de neige qui doit procurer un grande chaſſe.

Un animal que les anciens appeloient lynx, connu en Sibérie ſous le nom de loup-cervier, ne s'appelle que chat-cervier dans le Canada, parce qu'il y eſt plus petit que dans notre hémiſphere. Cet animal, à qui l'erreur populaire n'auroit pas donné des yeux merveilleuſement perçans, s'il n'avoit la faculté de voir, d'entendre ou de ſentir de loin, vit du gibier qu'il peut attraper, & qu'il pourſuit juſqu'à la cime des plus grands arbres. On convient que ſa chair eſt blanche & d'un goût exquis : mais on ne le recherche à la chaſſe que pour ſa peau, dont

le poil eſt fort long & d'un beau gris-blanc; moins eſtimée pourtant que celle du renard.

Cet animal carnivore & deſtructeur, eſt originaire des climats glacés, où la nature, qui fournit peu de végétaux, ſemble obliger tous les animaux à ſe manger les uns les autres. Naturaliſé dans les Zones tempérées, il n'y a pas gardé ſa premiere beauté. Son poil y a dégénéré. Dans le Nord, il l'a conſervé long & touffu, quelquefois blanc, quelquefois gris, & ſouvent d'un rouge tirant ſur le roux. Le plus beau, ſans comparaiſon, eſt le poil tout-à-fait noir : mais c'eſt un mérite plus rare au Canada, que dans la Moſcovie, qui eſt plus ſeptentrionale & moins humide.

On tire de l'Amérique Septentrionale, outre ces menues pelleteries, des peaux de cerf, de daim & de chevreuil; des peaux de renne, ſous le nom de caribou; des peaux d'élan, ſous le nom d'orignal. Les deux dernieres eſpeces, qui, dans notre hémiſphère, ne ſe trouvent que vers le cercle polaire, l'élan en-deçà, le renne au-delà, ſe trouvent dans le Nouveau-Monde à de moindres latitudes; ſoit parce que le froid eſt plus vif en Amérique, par des cauſes ſingulieres d'exception à la loi générale; ſoit peut-être auſſi, parce que ces nouvelles terres ſont moins habitées par l'homme dépopulateur. Leurs peaux fortes, douces & moëlleuſes, ſervent à faire d'excellens buffles, qui peſent très-peu. La chaſſe de tous ces animaux, ſe fait pour les Européens. Mais les ſauvages en ont une par excellence, qui fut, de tout tems, leur chaſſe

favorite. Elle convenoit plus à leurs mœurs guerrieres, à leur bravoure & ſur-tout à leurs beſoins : c'eſt la chaſſe de l'ours.

Sous un climat froid & rigoureux, cet animal eſt le plus ordinairement noir. Plus farouche que féroce, au lieu de cavernes, il choiſit pour retraite un tronc creux & pourri de quelque vieux arbre mort ſur pied. C'eſt-là qu'il ſe loge en hiver, le plus haut qu'il peut grimper. Comme il eſt très-gras à la fin de l'automne, qu'il eſt vêtu d'un poil très-épais, qu'il ne ſe donne aucun mouvement, & qu'il dort preſque continuellement, il doit perdre peu par la tranſpiration, & rarement ſortir de ſon aſyle pour chercher de la nourriture. Mais on l'y force en y mettant le feu ; & dès qu'il veut deſcendre, il eſt abattu ſous les flêches avant d'arriver à terre. Les ſauvages ſe nourriſſent de ſa chair, ſe frottent de ſa graiſſe, ſe couvrent de ſa peau. C'étoit-là le but de la guerre qu'ils faiſoient à l'ours, lorſqu'un intérêt nouveau tourna leur inſtinct vers la chaſſe du caſtor.

IX. Forme, caractère, gouvernement des caſtors.

Cet animal qui poſſede les dons ſécourables de la ſociété, ſans en éprouver comme nous les vices & les malheurs ; cet animal à qui la nature donna le beſoin, inſpira l'inſtinct de vivre avec ſes ſemblables, pour la propagation & la conſervation de ſon eſpece ; cet animal doux, touchant, plaintif, dont l'exemple & le ſort arrachent des larmes d'admiration & d'attendriſſement au philoſophe ſenſible,

qui contemple ſa vie & ſes mœurs : le caſtor, qui ne nuit à aucun être vivant, qui n'eſt ni carnacier, ni ſanguinaire, ni guerrier, eſt devenu la plus furieuſe paſſion de l'homme chaſſeur ; la proie à laquelle le ſauvage eſt le plus cruellement acharné, grace à l'implacable avidité des peuples les plus policés de l'Europe.

Long d'environ trois à quatre pieds, épais dans une proportion qui lui donne entre cinquante & ſoixante livres de peſanteur, qu'il doit ſur-tout à la groſſeur de ſes muſcles ; il a la tête comme un rat, & il la porte baiſſée avec le dos arqué comme une ſouris. Lucrece a dit, non pas que l'homme a reçu des mains pour s'en ſervir ; mais qu'il a eu des mains & qu'il s'en eſt ſervi. De même le caſtor a des membranes aux pieds de derriere, & il nage ; il a des doigts ſéparés aux pieds de devant, & ceux-ci lui tiennent lieu de mains ; il a la queue plate, ovale, couverte d'écailles, & il l'emploie à traîner & à travailler ; il a quatre dents inciſives & tranchantes, & il en fait des outils de charpente. Tous ces inſtrumens, qui ne ſont preſque d'aucun uſage, quand l'animal vit ſeul, ou qui ne le diſtinguent point alors des autres animaux, lui donnent une induſtrie ſupérieure à tous les inſtincts, quand il vit en ſociété.

Sans paſſions, ſans violence & ſans ruſe, dans l'état iſolé, à peine oſe-t-il ſe défendre. A moins qu'il ne ſoit pris, il ne ſait pas mordre. Mais au défaut d'armes & de malice, il a dans l'état ſocial tous les moyens de ſe conſerver ſans guerre, & de vivre ſans faire ni

ſouffrir d'injure. Cet animal paiſible, & même familier, eſt d'ailleurs indépendant, & ne s'attachant à perſonne, parce qu'il n'a beſoin que de lui-même; il entre en communauté, mais il ne veut point ſervir, ni ne prétend commander. Un inſtinct muet au-dehors, mais qui lui parle en-dedans, préſide à ſes travaux.

C'eſt le beſoin commun de vivre & de peupler, qui rappelle les caſtors, & les raſſemble en été, pour bâtir leurs bourgades d'hiver. Dès le mois de juin & de juillet, ils viennent de tous les côtés, & ſe réuniſſent au nombre de deux ou trois cent; mais toujours ſur le bord des eaux; parce que c'eſt ſur l'eau que doivent habiter ces républicains, à l'abri des invaſions. Quelquefois ils préferent les lacs dormans au milieu des terres peu fréquentées, parce que les eaux y ſont toujours à la même hauteur. Quand ils ne trouvent point d'étang, ils en forment dans les eaux courantes des fleuves ou des ruiſſeaux; & c'eſt par le moyen d'une chauſſée ou d'une digue. La ſeule penſée de cet ouvrage, eſt un ſyſtême d'idées très-compoſées, très-compliquées, qui ſemble n'appartenir qu'à des êtres intelligens; & ſi ce n'étoit la crainte du feu dans ce monde ou dans l'autre, un chrétien croiroit ou diroit que les caſtors ont une ame ſpirituelle, ou que celle de l'homme n'eſt que matérielle. Il s'agit d'un pilotis de cent pieds de longueur ſur une épaiſſeur de douze pieds à la baſe, qui décroît juſqu'à deux ou trois pieds, par un talus; dont la pente & la hauteur répondent à la profondeur des eaux.

Pour épargner ou faciliter le travail, on choiſit l'endroit d'une riviere, où il y a le moins d'eau. S'il ſe trouve ſur les bords du fleuve un gros arbre, il faut l'abattre, pour qu'il tombe de lui-même en travers ſur le courant. Fût-il plus gros que le corps d'un homme, on le ſcie, ou plutôt on le ronge au pied, avec quatre dents tranchantes. Il eſt bientôt dépouillé de ſes branches par le peuple ouvrier, qui veut en faire une poutre. Une foule d'autres arbres plus petits, ſont également abattus, mis en pieces & taillés pour le pilotis qu'on prépare. Les uns traînent ces arbres juſqu'aux bords de la riviere; d'autres les conduiſent ſur l'eau juſqu'à l'endroit où doit ſe faire la chauſſée. Mais comment les enfoncer dans l'eau, quand on n'a que des dents, une queue & des pieds? Le voici. Avec les ongles, on creuſe un trou dans la terre ou au fond de l'eau. Avec les dents, on appuie le gros bout du pieu ſur le bord de la riviere ou contre le madrier qui la traverſe. Avec les pieds, on dreſſe le pieu & on l'enfonce par la pointe, dans le trou, où il ſe plante debout. Avec la queue, on fait du mortier, dont on remplit tous les intervalles des pieux entrelacés de branches, pour mâçonner le pilotis. Le talus de la digue eſt oppoſé au courant de l'eau, pour mieux en rompre l'effort par degrés; & les pieux y ſont plantés obliquement, à raiſon de l'inclinaiſon du plan. On les plante perpendiculairement du côté où l'eau doit tomber; &, pour lui ménager un écoulement, qui diminue l'action de ſa pente & de ſon poids, on ouvre deux ou trois iſſues au ſommet de la

digue, par où la riviere débouche une partie de ſes eaux.

Quand cet ouvrage eſt achevé en commun par la république, le citoyen ſonge à ſe loger. Chaque compagnie ſe conſtruit une cabane dans l'eau, ſur le pilotis. Elles ont depuis quatre juſqu'à dix pieds de diametre, ſur une enceinte ovale ou ronde. Il y en a de deux ou trois étages, ſelon le nombre des familles ou des ménages. Une cabane en contient au moins un ou deux, & quelquefois de dix à quinze. Les murailles, plus ou moins élevées, ont environ deux pieds d'épaiſſeur, & ſe terminent toutes en forme de voûte ou d'anſe de panier maçonnées en-dedans & en-dehors avec autant de propreté que de ſolidité. Les parois en ſont revêtues d'une eſpece de ſtuc impénétrable à l'eau, même à l'air extérieur. Chaque maiſon a deux portes; l'une du côté de la terre pour aller faire des proviſions; l'autre vers le cours des eaux pour s'enfuir à l'approche de l'ennemi, c'eſt-à-dire, de l'homme deſtructeur des cités & des républiques. La fenêtre de la maiſon eſt ouverte du côté de l'eau. On y prend le frais durant le jour, plongé dans le bain à mi-corps. Elle ſert, en hiver, à garantir des glaces, qui ſe forment épaiſſes de deux ou trois pieds. La tablette, qui doit empêcher qu'elles ne bouchent cette fenêtre, eſt appuyée ſur des pieux qu'on coupe ou qu'on enfonce en pente, & qui, faiſant un bâtardeau devant la maiſon, laiſſe une iſſue pour s'échapper ou nager ſous les glaces. L'intérieur du logis a pour tout ornement, un

plancher jonché de verdure, & tapiſſé de branches de ſapin. On n'y ſouffre point d'ordures.

Les matériaux de ces édifices, ſont toujours voiſins de l'emplacement. Ce ſont des aulnes, des peupliers, des arbres qui aiment l'eau, comme les républicains qui s'en conſtruiſent des logemens. Ces citoyens ont le plaiſir, en taillant ce bois, de s'en nourrir en même tems. A l'exemple de certains ſauvages de la mer glaciale, ils en mangent l'écorce. Il eſt vrai que ceux-là ne l'aiment que ſeche, pilée, & apprêtée avec des ragoûts; au lieu que ceux-ci la mâchent & la ſucent toute fraîche.

On fait des proviſions d'écorce & de branches tendres, dans des magaſins particuliers à chaque cabane, & proportionnés au nombre de ſes habitans. Chacun reconnoît ſon magaſin, & perſonne ne va piller celui de ſes voiſins. Chaque tribu vit dans ſon quartier, contente de ſon domaine, mais jalouſe de la propriété qu'elle s'en eſt acquiſe par le travail. On y ramaſſe, on y dépenſe, ſans querelles, les proviſions de la communauté. On ſe borne à des mets ſimples, que le travail prépare. L'unique paſſion eſt l'amour conjugal, qui a pour baſe & pour terme, la reproduction de l'eſpece.

Deux êtres aſſortis & réunis par un goût, par un choix réciproques, après s'être éprouvés dans une aſſociation à des travaux publics, pendant les beaux jours de l'été, conſentent à paſſer enſemble la rude ſaiſon des hivers. Ils s'y préparent par l'approviſionnement qu'ils font en ſeptembre. Les deux époux ſe reti-

rent dans leur cabane dès l'automne, qui n'eſt pas moins favorable aux amours que le printems. Si la ſaiſon des fleurs invite les oiſeaux du ciel à ſe perpétuer dans les bois; la ſaiſon des fruits excite peut-être auſſi fortement les habitans de la terre à la repeupler. L'hiver donne au moins le loiſir d'aimer; & cette douceur vaut toutes celles de l'année. Les époux alors ne ſe quittent plus. Aucun travail, aucun plaiſir ne fait diverſion, ne dérobe du tems à l'amour. Les meres conçoivent & portent les doux gages de cette paſſion univerſelle de la nature. Si quelque beau ſoleil vient égayer la triſte ſaiſon, le couple heureux ſort de ſa cabane, va ſe promener ſur le bord de l'étang ou de la riviere, manger de l'écorce fraîche, y reſpirer les ſalutaires exhalaiſons de la terre. Cependant la mere met au jour, vers la fin de l'hiver, les fruits de l'hymen conçus en automne; & tandis que le pere, attiré dans les bois par les douceurs du printems, laiſſe à ſes petits la place qu'il occupoit dans ſa cabane étroite, elle les allaite, les ſoigne, les éleve au nombre de deux ou trois. Enſuite elle les mene dans ſes promenades, où le beſoin de ſe refaire & de les nourrir lui fait chercher des écreviſſes, du poiſſon, de l'écorce nouvelle, juſqu'à la ſaiſon du travail.

Ainſi vit cette république, dans des bourgades qu'on pourroit comparer de loin à de grandes chartreuſes. Mais elles n'en ont que l'apparence; & ſi le bonheur habite dans ces deux ſortes de communautés, il faut avouer qu'il ne ſe reſſemble guere à lui-même dans

ſes moyens ; puiſque là c'eſt à ſuivre la nature qu'on le fait conſiſter, & qu'ici c'eſt à la contrarier & à la détruire. Mais l'homme, en ſa folie, a cru trouver la ſageſſe. Une foule d'êtres vivent dans une ſorte de ſociété, qui ſépare à jamais les deux ſexes. L'un & l'autre, iſolés dans des cellules, où, pour être heureux, ils n'auroient qu'à ſe réunir, conſument les plus beaux jours de leur vie à étouffer & à déteſter le penchant qui les attire, à travers les priſons & les portes de fer que la peur a élevées entre des cœurs tendres & des ames innocentes. Où eſt l'impiété, ſinon dans l'inhumanité de ces inſtitutions ſombres & féroces, qui dénaturent l'homme pour le diviniſer, qui le rendent ſtupide, imbécille & muet comme les bêtes, pour qu'il devienne ſemblable aux anges ? Dieu de la nature, c'eſt à ton tribunal qu'il faut en appeler de toutes les loix qui violent le plus beau de tes ouvrages, en le condamnant à une ſtérilité que ton exemple déſavoue ! N'es-tu pas eſſentiellement fécond & reproductif, toi qui as tiré l'être du néant & du cahos, toi qui fais ſans-ceſſe ſortir & renaître la vie du ſein de la mort même. Qui eſt ce qui chante le mieux tes louanges, l'être ſolitaire qui trouble le ſilence de la nuit pour te célébrer parmi les flambeaux ; ou le peuple heureux, qui, ſans ſe vanter de l'inſtinct de te connoître, te glorifie dans ſes amours, en perpétuant la ſuite & la merveille de tes créatures vivantes ?

Ce peuple républicain, architecte, induſtrieux, intelligent, prévoyant & ſyſtémati-

que dans ſes plans de police & de ſociété, c'eſt le caſtor dont on vient de tracer les mœurs douces & dignes d'envie. Heureux ſi ſa dépouille n'acharnoit pas l'homme impitoyable & ſauvage à la ruine de ſes cabanes & de ſa race! Souvent les Américains ont détruit les établiſſemens des caſtors, & ces animaux infatigables ont eu la confiance de les réédifier pluſieurs étés de ſuite dans l'enceinte d'où ils avoient été chaſſés. C'eſt en hiver qu'on vient les inveſtir. L'expérience les avertit du danger. A l'approche des chaſſeurs, un coup de queue frappé fortement ſur l'eau, ſonne l'alarme dans toutes les cabanes de la république, & chacun cherche à ſe ſauver ſous les glaces. Mais il eſt bien difficile d'échapper à tous les pieges qu'on tend à ce peuple innocent.

On prend quelquefois le caſtor à l'affut. Cependant, comme il voit & qu'il entend de loin, on ne peut guere le tirer au fuſil ſur les bords de l'étang, dont il ne s'éloigne jamais aſſez pour être ſurpris. L'eût-on bleſſé avant qu'il ſe fût jetté dans l'eau, il a toujours le tems de s'y plonger; & s'il meurt de ſa bleſſure, on le perd parce qu'il ne ſurnage point.

Un moyen plus ſûr d'attrapper les caſtors, eſt de dreſſer des trappes dans les bois où ils vont ſe régaler d'écorces tendres des jeunes arbres. On garnit ces trappes de copeaux de bois fraîchement coupés; & dès qu'ils y touchent, un poids énorme tombe & leur caſſe les reins. L'homme, caché dans un lieu voiſin, accourt, ſe jette ſur ſa proie, acheve de la tuer & l'emporte.

D'autres ſortes de chaſſe ſont encore plus uſitées, & d'un plus grand ſuccès. Quelquefois on attaque les cabanes pour en faire ſortir les habitans, & l'on va les attendre au bord des trous qu'on a pratiqués dans la glace, parce qu'ils ont beſoin d'y venir reſpirer l'air. On prend ce moment pour leur caſſer la tête. D'autres fois l'animal, chaſſé de ſon logement, tombe dans des filets dont on l'a environné tout autour, en briſant la glace à quelques toiſes de ſa cabane. Veut-on prendre la peuplade entiere, au lieu de rompre les écluſes pour noyer les habitans, comme on pourroit le tenter en Hollande; on ouvre la chauſſée, pour laiſſer écouler l'eau de l'étang où les caſtors vivent. Reſtés à ſecs, hors d'état de s'échapper ou de ſe défendre, on les prend à loiſir & à volonté. Mais on a ſoin d'en laiſſer toujours un certain nombre, mâles & femelles, pour repeupler l'habitation; & cette généroſité n'eſt qu'avarice. La cruelle prévoyance de l'homme ne fait conſerver peu, que pour avoir plus à détruire. Le caſtor, dont le cri plaintif ſemble implorer ſa clémence & ſa pitié, ne trouve dans le ſauvage, que les Européens ont rendu barbare, qu'un implacable ennemi, qui ne combat plus tant pour ſes propres beſoins, que pour les ſuperfluïtés d'un monde étranger. O nature! où eſt ta providence, où eſt ta bienfaiſance, d'avoir armé les animaux, eſpece contre eſpece, & l'homme contre tous?

Si l'on compare maintenant les mœurs, la police & l'induſtrie des caſtors, avec la vie

errante des ſauvages du Canada ; peut-être avouera-t-on que, vu la ſupériorité des organes de l'homme ſur ceux de tous les animaux, le caſtor s'étoit bien plus avancé dans les arts de la ſociabilité que le chaſſeur, quand l'Européen alla étendre & porter ſes connoiſſances & ſes progrès dans l'Amérique Septentrionale.

Plus ancien habitant de ce Nouveau-Monde que l'homme ; tranquille poſſeſſeur de ces contrées favorables à ſon eſpece, le caſtor avoit mis à profit une paix de pluſieurs ſiecles, pour perfectionner l'uſage de ſes facultés. Sous notre hémiſphere, l'homme s'eſt emparé des régions les plus ſaines & les plus fertiles ; il en a chaſſé ou il y a ſubjugué tous les autres animaux. C'eſt grace à leur petiteſſe, que l'abeille & la fourmi ont dérobé leurs loix & leur gouvernement à la jalouſe & deſtructive domination de ce tyran de la nature vivante. C'eſt ainſi qu'on voit quelques républiques ſans éclat & ſans vigueur, ſe ſoutenir par leur foibleſſe même, au milieu des vaſtes monarchies de l'Europe, qui, tôt ou tard, les engloutiront. Mais les quadrupedes ſociables, relégués dans des climats inhabités & contraires à leur multiplication, ſe ſont trouvés par-tout iſolés, incapables de ſe réunir en communauté, d'étendre leurs connoiſſances ; & l'homme, qui les a réduits à cet état précaire, s'applaudit de la dégradation où il les a plongés, pour ſe croire d'une nature ſupérieure, & s'attribuer une intelligence qui forme une barriere éternelle entre ſon eſpece & toutes les autres.

Les animaux, dit-on, ne perfectionnent rien ;

leurs opérations ne peuvent donc être que mé-chaniques, & ne ſuppoſent aucun principe ſemblable à celui qui meut l'homme. Sans examiner en quoi conſiſte la perfection; ſi l'être le plus civiliſé ſe trouve le plus parfait; ſi ce qu'il gagne en propriété des choſes, il ne le perd pas en propriété de ſa perſonne; ſi tout ce qu'il ajoute à ſes jouiſſances n'eſt pas retranché de ſa durée: le caſtor qui, parmi nous, eſt errant, ſolitaire, timide, ignorant, ne connoiſſoit-il pas, dans le Canada, le gouvernement civil & domeſtique; les ſaiſons du travail & du repos; certaines regles d'architecture; l'art curieux & ſavant de conſtruire des digues? Cependant il étoit parvenu à ce degré de perfectibilité, avec des inſtrumens foibles & peu maniables. A peine peut-il voir le travail qu'il fait avec ſa queue. Ses dents, qui lui ſervent à la place de mille outils, ſont circulaires & gênées par les levres. L'homme, au contraire, avec une main qui ſe plie à tout & ſe ſoumet à tout, a dans ce ſeul organe du tact, tous les inſtrumens réunis de la force & de l'adreſſe. Mais ne doit-il pas principalement à cet avantage de ſon organiſation, la ſupériorité de ſon eſpece ſur toutes les autres? Ce n'eſt point parce qu'il leve les yeux au ciel comme tous les oiſeaux, qu'il eſt le roi des animaux; c'eſt parce qu'il eſt armé d'une main ſouple, flexible, induſtrieuſe, terrible & ſécourable. Sa main eſt ſon ſceptre. Ce même bras, qu'il leve au ciel comme pour y chercher ſon origine, il l'étend & l'appéſantit ſur la terre, pour y dominer par la deſtruction, pour en boule-

verſer la ſurface & dire quand il a tout ravagé : JE REGNE. La plus ſûre marque de la population de l'eſpece humaine eſt la dépopulation des autres eſpeces. Ainſi diminue & diſparoît inſenſiblement dans le Canada celle du caſtor, depuis que les Européens ſe ſont fait un beſoin de ſa peau.

Celle-ci varie avec le climat, qui change la couleur en modifiant l'eſpece. Dans le même canton où ſont les peuplades des caſtors civiliſés, il y a pourtant des caſtors ſauvages & ſolitaires. Ces animaux rejettés, dit-on, de la ſociété pour leurs défauts, vivent ſans maiſon, ſans magaſin, dans un boyau ſous terre. On les appelle caſtors terriers. Leur robe eſt ſale ; leur poil eſt rongé ſur le dos par le frottement de leur corps contre la voûte qu'ils ſe creuſent. Ce terrier, qu'ils ouvrent pour l'ordinaire au bord de quelqu'étang ou d'un foſſé plein d'eau, s'étend quelquefois à plus de cent pieds en longueur, & va toujours en s'élevant, pour leur donner la facilité de ſe garantir de l'inondation dans la crue des eaux. Quelques-uns de ces caſtors ſont aſſez ſauvages pour s'éloigner de toute communication avec l'élément naturel à leur eſpece ; ils n'aiment que la terre. Tels ſont nos bievres d'Europe. Ces caſtors, ſolitaires & terriers, n'ont pas le poil auſſi luiſant, auſſi poli que ceux qui vivent en ſociété. Leur fourrure ſe reſſent de leurs mœurs.

On trouve des caſtors en Amérique, depuis le trentieme degré de latitude ſeptentrionale juſqu'au ſoixantieme. Toujours clair-ſe-

més au Midi, leur nombre croît & leur poil brunit en avançant au Nord. Jaunes & couleur de paille chez les Illinois, châtains un peu plus haut, couleur foncée de marron au nord du Canada, on en trouve enfin de tout noirs, & ce ſont les plus beaux. Cependant, ſous ce climat, le plus froid qui ſoit habité par cette eſpece, il y en a parmi les noirs de tout-à-fait blancs; d'autres d'un blanc taché de gris, & quelquefois de roux ſur la croupe: tant la nature ſe plaît à marquer les nuances du chaud & du froid, & la variété de toutes ſes influences, non-ſeulement dans la figure, mais juſques ſur le vêtement des animaux. De la couleur de leurs peaux dépend le prix que les hommes attachent à leur vie. Il y en a qu'ils mépriſent juſqu'à ne pas daigner les tuer. Mais ceux-là ſont rares.

X. En quels lieux & de quelle manière ſe faiſoit le commerce des fourrures.

La traite des pelleteries fut le premier objet du commerce des Européens au Canada. La colonie Françoiſe fit d'abord ce commerce à Tadouſſac, port ſitué à trente lieues au-deſſous de Quebec. Vers l'an 1640, la ville des Trois-Rivieres, bâtie à vingt-cinq lieues plus haut que la capitale, devint un ſecond entrepôt. Avec le tems, Montréal attira ſeul toutes les pelleteries. On les voyoit arriver au mois de juin ſur des canots d'écorce d'arbre. Le nombre des ſauvages qui les apportoient, ne manqua pas de groſſir à meſure que le nom François s'étendit au loin. Le récit de l'accueil qu'on

leur avoit fait, la vue de ce qu'ils avoient reçu en échange de leurs marchandiſes, tout augmentoit le concours. Jamais ils ne revenoient vendre leurs fourrures, ſans conduire avec eux une nouvelle nation. C'eſt ainſi qu'on vit ſe former une eſpece de foire, où ſe rendoient tous les peuples de ce vaſte continent.

Les Anglois furent jaloux de cette branche de richeſſe; & la colonie qu'ils avoient fondée à la Nouvelle-Yorck, ne tarda pas à détourner une ſi grande circulation. Après s'être aſſurés de leur ſubſiſtance, en donnant leurs premiers ſoins à l'agriculture, ils penſerent au commerce des pelleteries. Il fut borné d'abord au pays des Iroquois. Les cinq nations de ce nom ne ſouffroient pas qu'on traverſât leurs terres, pour aller traiter avec d'autres nations ſauvages qu'ils avoient conſtamment pour ennemies, ni que celles-ci vinſſent ſur leur territoire leur diſputer, par la concurrence, les profits d'un commerce ouvert avec les Européens. Mais le tems ayant éteint ou piutôt ſuſpendu les hoſtilités nationales entre les ſauvages, l'Anglois ſe répandit de tous côtés, & de tous côtés on accourut à lui. Ce peuple avoit des avantages infinis pour obtenir des préférences ſur le François ſon rival. Sa navigation étoit plus facile, & dès-lors ſes marchandiſes s'offroient à meilleur marché. Il fabriquoit ſeul les groſſes étoffes qui convenoient le mieux au goût des ſauvages. Le commerce du caſtor étoit libre chez lui, tandis que, chez les François, il étoit & fut toujours aſſervi à la tyrannie du monopole. C'eſt avec cette

liberté, cette facilité qu'il intercepta la plus grande partie des marchandiſes qui faiſoient la célébrité de Montréal.

Alors s'étendit chez les François du Canada, un uſage qu'ils avoient d'abord reſſerré dans des bornes aſſez étroites. La paſſion de courir les bois, qui fut celle des premiers colons, avoit été ſagement reſtreinte aux limites du territoire de la colonie. Seulement on accordoit chaque année à vingt-cinq perſonnes la permiſſion de franchir ces bornes, pour aller faire le commerce chez les ſauvages. L'aſcendant que prenoit la Nouvelle-York, rendit ces congés beaucoup plus fréquens. C'étoient des eſpeces de privileges excluſifs, qu'on exerçoit par ſoi-même, ou par d'autres. Ils duroient un an, ou même au-delà. On les vendoit; & le produit en étoit diſtribué par le gouverneur de la colonie, aux officiers ou à leurs veuves & à leurs enfans, aux hôpitaux ou aux miſſionnaires, à ceux qui s'étoient ſignalés par une belle action ou par une entrepriſe utile; quelquefois enfin aux créatures du commandant lui-même, qui vendoit les permiſſions. L'argent qu'il ne donnoit pas, ou qu'il vouloit bien ne pas garder, étoit verſé dans les caiſſes publiques: mais il ne devoit compte à perſonne de cette adminiſtration.

Elle eut des ſuites funeſtes. Pluſieurs de ceux qui faiſoient la traite ſe fixoient parmi les ſauvages, pour ſe ſouſtraire aux aſſociés dont ils avoient négocié les marchandiſes. Un plus grand nombre encore alloit s'établir chez les

Anglois, où les profits étoient plus conſidérables. Sur des lacs immenſes, ſouvent agités de violentes tempêtes; parmi des caſcades qui rendent ſi dangereuſe la navigation des fleuves les plus larges du monde entier; ſous le poids des canots, des vivres, des marchandiſes qu'il falloit voiturer ſur les épaules dans les *portages*, où la rapidité, le peu de profondeur des eaux obligent de quitter les rivieres pour aller par terre; à travers de tant de dangers & de fatigues, on perdoit beaucoup de monde. Il en périſſoit dans les neiges, ou dans les glaces; par la faim, ou par le fer de l'ennemi. Ceux qui rentroient dans la colonie avec un bénéfice de ſix ou ſept cent pour cent, ne lui devenoient pas toujours plus utiles; ſoit parce qu'ils s'y livroient aux plus grands excès; ſoit parce que leur exemple inſpiroit le dégoût des travaux aſſidus. Leurs fortunes ſubitement amaſſées, diſparoiſſoient auſſi vîte: ſemblables à ces montagnes mouvantes, qu'un tourbillon de vent éleve & détruit tout-à-coup dans les plaines ſablonneuſes de l'Afrique. La plupart de ces coureurs, épuiſés par les fatigues exceſſives de leur avarice, par les débauches d'une vie errante & libertine, traînoient dans l'indigence & dans l'opprobre une vieilleſſe prématurée. Le gouvernement ouvrit les yeux ſur ces inconvéniens, & donna une nouvelle direction au commerce des pelleteries.

Depuis long-tems la France travailloit ſans relâche à élever une échelle de forts, qu'elle croyoit néceſſaire à ſa conſervation, à ſon agrandiſſement dans l'Amérique Septentrio-

nale. Ceux qu'elle avoit conſtruits, ſoit à l'oueſt, ſoit au midi du fleuve Saint-Laurent, pour reſſerrer l'ambition des Anglois, avoient de la grandeur, de la ſolidité. Ceux qu'elle avoit jettés ſur les différens lacs, dans les poſitions importantes, formoient une chaîne qui s'étendoit au Nord juſqu'à mille lieues de Quebec : mais ce n'étoient que de miſérables paliſſades, deſtinées à contenir les ſauvages, à s'aſſurer de leur alliance & du produit de leurs chaſſes. Il y avoit dans tous une garniſon plus ou moins nombreuſe, à raiſon de l'importance du poſte & des ennemis qui le menaçoient. C'eſt au commandant de chacun de ces forts, qu'on jugea devoir confier le droit excluſif d'acheter & de vendre dans toute l'étendue de ſa domination. Ce privilege s'achetoit : mais comme il étoit toujours une occaſion de gain, ſouvent même d'une fortune conſidérable, il n'étoit accordé qu'aux officiers les plus favoriſés. S'il s'en rencontroit parmi eux qui n'euſſent pas les fonds néceſſaires pour l'exploitation, ils trouvoient aiſément des capitaliſtes qui s'aſſocioient à leur entrepriſe. On prétendoit que, loin de contrarier le bien du ſervice, ce ſyſtême lui étoit favorable, parce qu'il mettoit les militaires dans la néceſſité d'avoir des liaiſons plus ſuivies avec les naturels du pays, de mieux éclairer leurs mouvemens, de ne rien négliger pour s'aſſurer de leur amitié. Perſonne ne voyoit ou ne vouloit voir, que cette diſpoſition ne manqueroit pas d'étouffer tout autre ſentiment que celui de l'intérêt, & ſeroit la ſource d'une oppreſſion conſtante.

Cette tyrannie, devenue en peu de tems universelle, se fit sentir plus fortement à Frontenac, à Niagara, à Toronto. Les fermiers de ces trois forts, abusant de leur privilege exclusif, estimoient si peu ce qu'on leur présentoit, donnoient une si grande valeur à ce qu'ils offroient en échange, que les sauvages perdirent peu-à-peu l'habitude de s'y arrêter. Ils se rendoient en foule à Choueguen, sur le lac Ontario, où les Anglois leur accordoient des conditions plus avantageuses. On fit craindre à la cour de France les suites de ces nouvelles liaisons. Elle réussit à les affoiblir, en prenant elle-même le commerce de ces trois postes, & donnant un meilleur traitement aux sauvages que la nation rivale.

Qu'arriva-t-il ? Le Roi fut seul en possession des pelleteries qu'on rebutoit ailleurs ; le roi eut, sans concurrence, les peaux des bêtes qu'on tuoit en été & en automne ; ce qu'il y avoit de moins beau, de moins garni de poil, de plus sujet à se corrompre, fut pour le compte du roi. Toutes ces mauvaises pelleteries, achetées sans fidélité, étoient entassées avec soin dans des magasins où elles devenoient la proie des vers. Lorsque la saison de les envoyer à Quebec étoit venue, on les chargeoit sur des bateaux, abandonnées à la merci des soldats, des passagers, des matelots, qui, n'ayant aucun intérêt sur ces marchandises, ne portoient pas la moindre attention à les garantir de l'humidité. Arrivées sous les yeux des administrateurs de la colonie, elles étoient vendues la moitié du peu qu'elles valoient.

C'eſt ainſi que les avances conſidérables faites par le gouvernement, lui retournoient preſque en pure perte.

Mais ſi ce commerce ne produiſoit rien au roi, l'on peut douter qu'il fût beaucoup plus avantageux aux ſauvages, quoique l'or & l'argent n'en fuſſent point le ſigne dangereux. En échange de leurs pelleteries, ils recevoient à la vérité des ſcies, des couteaux, des haches, des chaudieres, des hameçons, des aiguilles, du fil, des toiles communes, de groſſes étoffes de laine, premiers inſtrumens ou gages de la ſociabilité. Mais on leur vendoit auſſi ce qui leur eût été préjudiciable, même à titre de don & de préſent, des fuſils, de la poudre, du plomb, du tabac, & ſur-tout de l'eau-de-vie.

Cette boiſſon, le préſent le plus funeſte que l'ancien monde ait fait au nouveau, n'eut pas plutôt été connue des ſauvages, qu'elle devint l'objet de leur plus forte paſſion. Il leur étoit également impoſſible, & de s'en abſtenir, & d'en uſer avec modération. On ne tarda pas à s'appercevoir qu'elle troubloit leur paix domeſtique, qu'elle leur ôtoit le jugement; qu'elle les rendoit furieux; qu'elle portoit les maris, les femmes, les peres, les meres, les enfans, les ſœurs, les freres, à s'inſulter, à ſe mordre, à ſe déchirer. Inutilement quelques François honnêtes voulurent les faire rougir de ces excès. C'eſt vous, répondirent-ils, qui nous avez accoutumés à cette liqueur; nous ne pouvons plus nous en paſſer; & ſi vous refuſez de nous en donner, nous en irons chercher chez les Anglois.

Anglois. C'eſt vous qui avez fait le mal; il eſt ſans remede.

La cour de France, tantôt bien tantôt mal informée des déſordres qu'occaſionnoit un ſi funeſte commerce, l'a tour-à-tour proſcrit, toléré, autoriſé, en raiſon des biens ou des maux qu'on faiſoit enviſager à ſes miniſtres. Au milieu de ces variations, l'intérêt des marchands s'arrêta rarement. La vente de l'eau-de-vie fut à-peu-près égale dans tous les tems. Cependant les eſprits ſages la regardoient comme la cauſe principale de la diminution d'hommes, & par conſéquent des peaux de bêtes, diminution qui devenoit tous les jours plus ſenſible.

XI. *Guerres dans leſquelles les François ſe trouvent engagés dans le Canada.*

Cette décadence n'étoit pas encore arrivée au point où on l'a vue depuis, lorſque l'élévation du duc d'Anjou ſur le trône de Charles-Quint, remplit l'Europe d'inquiétudes, & la replongea dans les horreurs d'une guerre univerſelle. Les flammes de l'incendie général allerent juſqu'au-delà des mers. Il approchoit du Canada. Les Iroquois empêcherent qu'il ne s'y communiquât. Depuis long-tems les François briguoient à l'envi l'alliance de ce peuple. Ces témoignages ou d'eſtime ou de crainte, avoient enflé ſon cœur naturellement haut. Il ſe croyoit l'arbitre des deux nations rivales, & prétendoit que ſes intérêts devoient régler leur conduite. Comme la paix lui convenoit alors, il déclara fiérement qu'il pren-

droit les armes contre celui des deux ennemis qui commenceroit les hoſtilités. Cette réſolution s'accordoit avec la ſituation de la colonie Françoiſe, qui n'avoit que peu de moyens pour la guerre, & n'en attendoit point de ſa métropole. La Nouvelle-Yorck, au contraire, dont les forces déjà conſidérables, augmentoient tous les jours, vouloit entraîner les Iroquois dans ſa querelle. Ses inſinuations, ſes préſens, ſes négociations furent inutiles juſqu'en 1709. A cette époque, elle réuſſit à ſéduire quatre des cinq nations; & ſes troupes reſtées juſqu'alors dans l'inaction, s'ébranlerent, ſoutenues d'un grand nombre de guerriers ſauvages.

L'armée s'avançoit fiérement vers le centre du Canada, avec l'aſſurance preſque infaillible de le conquérir; lorſqu'un chef Iroquois, qui n'avoit jamais approuvé la conduite qu'on tenoit, dit ſimplement aux ſiens: que deviendrons-nous, ſi nous réuſſiſſons à chaſſer les François? Ce peu de mots, prononcés avec un air de myſtere & d'inquiétude, rappela promtement à tous les eſprits leur premier ſyſtême, qui étoit de tenir la balance égale entre les deux peuples étrangers, pour aſſurer l'indépendance de la nation Iroquoiſe. Auſſitôt il fut réſolu d'abandonner un parti qu'on avoit pris témérairement contre l'intérêt public: mais comme il paroiſſoit honteux de s'en détacher ouvertement, on crut pouvoir ſuppléer à une défection manifeſte, par une trahiſon ſecrette. Les Sauvages ſans loix, les vertueux Spartiates, les religieux Hébreux,

les Grecs & les Romains, éclairés & belliqueux; tous les peuples brutes ou policés, ont toujours compoſé ce qu'on appelle le droit des gens, de la ruſe & de la force.

On s'étoit arrêté ſur le bord d'une petite riviere, où l'on attendoit les munitions & l'artillerie. L'Iroquois, qui paſſoit à la chaſſe tout le loiſir que lui laiſſoit la guerre, imagina de jetter dans la riviere, un peu au-deſſus du camp, toutes les peaux des animaux qu'il écorchoit. Les eaux en furent bientôt infectées. Les Anglois, qui ne ſe défioient pas d'une ſemblable perfidie, continuerent malheureuſement à puiſer dans cette ſource empeſtée. Il en périt ſubitement un ſi grand nombre, qu'on fut obligé de renoncer à la ſuite des opérations militaires.

Un danger plus grand encore menaça la colonie Françoiſe. Une flotte nombreuſe, deſtinée contre Quebec, & qui portoit cinq ou ſix mille hommes de débarquement, entra l'année ſuivante dans le fleuve Saint-Laurent. Elle paroiſſoit sûre de vaincre, ſi elle fût arrivée au terme de ſa deſtination. Mais la préſomption de ſon amiral, & le courroux des élémens, la firent périr dans la route. Ainſi le Canada, tout-à-la-fois délivré de ſes inquiétudes, & du côté de la terre & du côté de la mer, eut la gloire de s'être maintenu ſans ſecours & ſans perte, contre la force & la politique des Anglois.

XII. *La France eſt réduite à céder une partie des provinces qui étoient unies au Canada.*

Cependant la France, qui, pendant quarante ans, avoit ſoutenu ſeule tous les efforts de l'Europe conjurée, vaincu ou repouſſé toutes les nations réunies, fait avec ſes propres ſujets ſous Louis XIV, ce que Charles-Quint n'avoit pu faire avec les troupes innombrables de ſes divers royaumes; la France, qui avoit produit dans ſon ſein aſſez de grands hommes pour immortaliſer vingt regnes, & ſous un ſeul regne, tout ce qui peut élever la grandeur de vingt peuples; la France alloit couronner tant de gloire & de ſuccès, en plaçant une branche de ſa maiſon royale ſur le trône des Eſpagnes. Elle avoit alors, & moins d'ennemis & plus d'alliés, qu'elle n'en avoit eus dans le tems de ſes plus éclatantes proſpérités. Tout lui promettoit des avantages faciles, une ſupériorité promte & déciſive.

Ce ne fut pas la fortune, mais la nature même qui changea ſes deſtinées. Fiere & vigoureuſe ſous un roi brillant de toutes les graces & de la force de la jeuneſſe, après s'être élevée avec lui par tous les degrés de la gloire & de la grandeur, elle deſcendit & déclina comme lui par tous les périodes de la décadence attachée à l'humanité. L'eſprit de bigoterie, qui étoit entré à la cour avec une prude ambitieuſe, décida du choix des miniſtres, des généraux, des adminiſtrateurs; & ce choix fut toujours aveugle & malheureux. Les rois qui, comme les autres hommes,

s'attachent au ciel quand la terre va leur manquer, ſemblent chercher dans leur vieilleſſe une nouvelle eſpece de flatteurs qui les bercent d'eſpérances, au moment où toutes les réalités leur échappent. C'eſt ainſi que l'hypocriſie, toujours prête à ſurprendre les deux enfances de la vie humaine, réveille dans l'ame des princes les idées qu'elle y avoit ſemées; &, ſous prétexte de les conduire au ſeul bonheur qui peut leur reſter, elle gouverne toutes leurs volontés. Mais comme ce dernier âge eſt un état de foibleſſe, ainſi que le premier, une variation continuelle regne dans le gouvernement. La brigue a plus d'ardeur & de pouvoir que jamais; l'intrigue eſpere davantage, & le mérite obtient moins; les talens ſe retirent, & les ſollicitations de toute eſpece s'avancent; les places tombent au haſard, ſur des hommes qui, tous également incapables de les remplir, ont la préſomption de s'en croire dignes; fondant l'eſtime d'eux-mêmes ſur le mépris qu'ils ont pour les autres. La nation dès-lors perd ſa force avec ſa confiance; & tout va comme tout eſt mené, ſans deſſein, ſans vigueur, ſans intelligence.

Tirer un peuple de l'état de barbarie, le ſoutenir dans ſa ſplendeur, l'arrêter ſur le penchant de ſa chûte, ſont trois opérations difficiles: mais la dérniere l'eſt davantage. On ſort de la barbarie, par des élans intermittens; on ſe ſoutient au ſommet de la proſpérité, par les forces qu'on a acquiſes; on décline par un affaiſſement général, auquel on s'eſt ache-

miné par des ſymptômes imperceptibles. Il faut aux nations barbares de longs regnes ; il faut des regnes courts aux nations heureuſes. La longue imbécillité d'un monarque caduc, prépare à ſon ſucceſſeur des maux preſque impoſſibles à réparer.

Telle fut la fin du regne de Louis XIV. Après une ſuite de défaites & d'humiliations, il fut trop heureux d'acheter la paix par des ſacrifices, qui marquoient ſon abaiſſement. Mais il ſembla les dérober aux yeux de ſon peuple, en les faiſant ſur-tout au-delà des mers. On peut juger combien il en dut couter à ſa fierté, de céder aux Anglois la baie d'Hudſon, Terre-Neuve & l'Acadie, trois poſſeſſions qui formoient, avec le Canada, l'immenſe pays, connu ſous le nom glorieux de Nouvelle-France. On verra dans le livre ſuivant comment cette puiſſance, accoutumée à des conquêtes, tâcha de réparer ſes pertes.

Fin du quinzieme Livre.

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ETABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPEENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE SEIZIÈME.

Un nouvel ordre de choſes s'établit dans les colonies Françoiſes de l'Amérique Septentrionale. A quoi aboutiſſent ces nouvelles combinaiſons ?

LA guerre pour la ſucceſſion d'Eſpagne avoit embrâſé les quatre parties du monde ; où l'Europe a répandu depuis deux ſiecles l'inquiétude qui la tourmente. On ébranloit tous les trônes, pour en diſputer un ſeul, qui, ſous Charles-Quint, les avoit fait tous trembler. Une maiſon, ſouveraine de cinq ou ſix états, avoit donné à la nation Eſpagnole cette grandeur coloſſale qui devoit enchanter ſon

imagination. Une maiſon plus puiſſante encore, parce qu'avec un corps moins grand, elle avoit plus de bras, ambitionnoit de commander cette nation ſuperbe. Les noms d'Autriche & de Bourbon, rivaux depuis deux cent ans, faiſoient les derniers efforts pour s'aſſurer une ſupériorité qui ne dût plus être incertaine & balancée entr'eux. Il s'agiſſoit de ſavoir lequel ſe glorifieroit de plus de couronnes. L'Europe partagée entre deux maiſons dont les prétentions avoient quelque fondement, vouloit bien qu'elles puſſent étendre leurs branches, mais non que pluſieurs ſceptres fuſſent réunis, comme autrefois, dans une ſeule main. Tout s'arma pour diſperſer ou ſéparer un vaſte héritage; & l'on réſolut de le mettre en pieces, plutôt que de l'attacher à une puiſſance qui, avec ce nouveau poids, dût infailliblement détruire l'équilibre de toutes les autres. Une guerre qui fut longue, parce qu'elle étoit ſoutenue de tous côtés par de grandes forces & de grands talens, par des peuples belliqueux & des généraux ſoldats, déſola tous les pays qu'elle devoit ſecourir, ruina les nations même qui n'y avoient aucun intérêt. La victoire devoit faire la loi : mais ſon inconſtance ne ceſſoit d'irriter le feu de la diſcorde. Les mêmes drapeaux proſpéroient dans un pays, & ſuccomboient dans l'autre. Le parti qui triomphoit ſur mer étoit défait ſur terre. On apprenoit en même tems, & la perte d'une flotte, & le gain d'une bataille. La fortune erroit d'un camp à l'autre, pour les dévorer tous. Enfin, après que

les états eurent été épuiſés d'or & de ſang; après douze ans de calamités & de dépenſes, les peuples qui s'étoient éclairés par leurs malheurs & affoiblis par leurs efforts, s'empreſſerent à réparer leurs pertes. On chercha dans le Nouveau-Monde les moyens de repeupler & de rétablir l'ancien. La France tourna ſes premiers regards vers l'Amérique Septentrionale, où ſembloit l'appeler la conformité du ſol & du climat; & ce fut l'isle du cap Breton qui fixa d'abord ſon attention.

I. *Pour réparer ſes pertes, la France peuple, fortifie l'Isle-Royale, & y établit de grandes pêcheries.*

Les Anglois regardoient cette poſſeſſion comme l'équivalent de tout ce que les François avoient perdu par le traité d'Utrecht. Auſſi s'oppoſoient-ils avec acharnement à ce qu'il fût permis à un ennemi, avec lequel ils étoient mal reconciliés, de peupler cette isle & de la fortifier. Ils ne voyoient que ce moyen, pour l'exclure de la pêche de la morue, & pour rendre l'entrée du Canada difficile à ſes navigateurs. La modération de la reine Anne, ou peut-être la corruption de ſes miniſtres, ſauva cette nouvelle humiliation à la France. Cette puiſſance fut autoriſée à faire, au cap Breton, tous les arrangemens qui lui conviendroient.

L'isle, ſituée entre les quarante-cinq & les quarante-ſept degrés de latitude nord, eſt à l'entrée du golfe Saint-Laurent. Terre-Neuve, à ſon orient, ſur la même embouchure, n'en eſt éloignée que de quinze ou

ſeize lieues; l'Acadie, à ſon couchant, n'en eſt ſéparée que par un détroit de trois ou quatre lieues. Ainſi placée entre les domaines cédés à ſes ennemis, elle menaçoit leurs poſſeſſions, en protégeant celles de ſes maîtres. Sa longueur eſt d'environ trente-ſix lieues, & ſa plus grande largeur de vingt-deux. Elle eſt hériſſée dans toute ſa circonférence, de petits rochers ſéparés par les vagues, au-deſſus deſquelles pluſieurs élevent leur ſommet. Tous ſes ports ſont ouverts à l'orient, en tournant au ſud. On ne trouve ſur le reſte de ſon enceinte que quelques mouillages pour de petits bâtimens, dans des anſes ou entre des islets. A l'exception des lieux montueux, la ſurface du pays a peu de ſolidité. Ce n'eſt par-tout qu'une mouſſe légere & de l'eau. La grande humidité du terrein s'exhale en brouillards, ſans rendre l'air malſain. Du reſte, le climat eſt très-froid; ce qui doit provenir, ſoit de la prodigieuſe quantité de lacs long-tems glacés, qui couvrent plus de la moitié de l'isle, ſoit des forêts qui la rendent inacceſſible aux rayons du ſoleil, d'ailleurs affoiblis par des nuages continuels.

Quoique le cap Breton attirât depuis long-tems quelques pêcheurs qui y venoient tous les étés, il n'en avoit jamais fixé vingt ou trente. Les François, qui en prirent poſſeſſion au mois d'août 1713, furent proprement ſes premiers habitans. Ils changerent ſon nom en celui de l'Isle-Royale, & jetterent les yeux ſur le fort Dauphin, pour former leur principal établiſſement. Ce havre préſentoit un circuit de deux

lieues. Les vaiſſeaux qui venoient juſqu'aux bords, y ſentoient à peine les vents. Les bois de chêne, néceſſaires pour bâtir, pour fortifier une grande ville, ſe trouvoient fort près. La terre y paroiſſoit moins ſtérile qu'ailleurs, & la pêche y étoit plus abondante. On pouvoit à peu de fraix rendre ce port imprenable; mais la difficulté d'y arriver, qui, d'abord avoit moins frappé que ſes avantages, le fit abandonner, même après des travaux aſſez conſidérables. Les vues ſe tournerent vers Louiſbourg, dont l'abord étoit plus facile; & la commodité fut préférée à la ſûreté.

Le port de Louisbourg, ſitué ſur la côte orientale de l'isle, a pour le moins une lieue de profondeur, & plus d'un quart de lieue de largeur dans l'endroit où il eſt le plus étroit. Le fond en eſt bon. On y trouve ordinairement depuis ſix juſqu'à dix braſſes d'eau; & il eſt aiſé d'y louvoyer, ſoit pour entrer ſoit pour ſortir, même dans les mauvais tems. Il renferme un petit golfe très-commode pour le radoub des vaiſſeaux de toute grandeur, qu'on peut même y faire hiverner avec quelques précautions. Le ſeul inconvénient de ce havre excellent, eſt de ſe trouver fermé par les glaces dès le mois de novembre & de ne s'ouvrir qu'en mai & ſouvent en juin. Son entrée, naturellement fort reſſerrée, eſt encore gardée par l'iſle aux Chevres, dont l'artillerie, battant à fleur d'eau, couleroit immanquablement à fond, tous les bâtimens grands ou petits qui voudroient y forcer le paſſage. Deux batteries, l'une de trente-ſix, &

l'autre de douze pieces de canon de vingt-quatre livres de balle, placées vis-à-vis ſur les côtes oppoſées, fortifient & croiſent ce feu terrible.

La ville, édifiée ſur une langue de terre qui s'avance dans la mer, eſt de figure oblongue. Elle a environ une demi-lieue de tour; ſes rues ſont larges & régulieres. On n'y voit guere que des maiſons de bois. Celles qui ſont de pierre, ont été bâties aux dépens du gouvernement, & ſont deſtinées à loger les troupes. On y a conſtruit des calles: ce ſont des ponts, qui, avançant conſidérablement dans le port, ſont très-commodes pour charger ou pour décharger les navires.

Ce ne fut qu'en 1720 qu'on commença à fortifier Louisbourg. Cette entrep iſe fut exécutée ſur de très-bons plans, avec tous les ouvrages qui rendent une place reſpectable. On laiſſa ſeulement ſans rempart un eſpace d'environ cent toiſes du côté de la mer; parce qu'on le jugea ſuffiſamment défendu par ſa ſituation. On ſe contenta de le fermer d'un ſimple batardeau. La mer y étoit ſi baſſe, qu'elle formoit une eſpece de lagune inacceſſible par ſes écueils à toute ſorte de bâtimens. Le feu des baſtions collatéraux achevoit de mettre cette eſtacade à couvert d'une deſcente.

La néceſſité de tranſporter d'Europe les pierres & beaucoup de matériaux néceſſaires pour ces grandes conſtructions, retarda quelquefois les travaux, mais ne les fit pas abandonner. On y dépenſa trente millions. On ne crut pas que ce fût trop pour ſoutenir les pêcheries,

pour assurer la communication de la France avec le Canada, pour ouvrir un asyle en tems de guerre, aux vaisseaux qui viendroient des isles méridionales. La nature & la politique vouloient que les richesses du midi fussent gardées par les forces du nord.

L'an 1714 vit arriver dans l'isle les pêcheurs François, fixés jusqu'alors à Terre-Neuve. On espéra que leur nombre seroit bientôt grossi par les Acadiens, auxquels les traités avoient assuré le droit de s'expatrier, d'emporter leurs effets mobiliers, de vendre même leurs habitations. Cette attente fut trompée. Les Acadiens aimerent mieux garder leurs possessions sous la domination de l'Angleterre, que de les sacrifier, pour des avantages équivoques, à leur attachement pour la France. La place qu'ils refuserent d'occuper, fut successivement remplie par quelques malheureux, qui arrivoient de tems en tems d'Europe; & la population fixe de la colonie, s'éleva peu-à-peu au nombre de quatre mille ames. Elle étoit repartie à Louisbourg, au fort Dauphin, au port Toulouse, à Nericka, sur toutes les côtes où l'on avoit trouvé des grêves pour sécher la morue.

L'agriculture n'occupa jamais les habitans de l'isle. La terre s'y refuse. Les grains qu'on a tenté d'y semer à plusieurs repriſes, le plus souvent n'ont pu mûrir. Lors même qu'ils ont paru mériter d'être recoltés, ils avoient trop dégénéré, pour servir de semence à la moisson suivante. On ne s'est opiniâtré qu'à faire croître quelques herbes potageres, dont le goût étoit assez bon, mais qui demandoient qu'on

en renouvellât tous les ans la graine. Le vice & la rareté des pâturages ont également empêché les troupeaux de ſe multiplier. La terre ſembloit n'appeler à l'iſle-Royale que des pêcheurs & des ſoldats.

Quoique la colonie fût toute couverte de forêts, lorſqu'elle reçut des habitans, le bois n'y a guere été un objet de commerce. Ce n'eſt pas qu'on n'y ait trouvé beaucoup d'arbres tendres qui étoient propres au chauffage, pluſieurs même qui pouvoient ſervir pour la charpente : mais le chêne y a toujours été fort rare, & le ſapin n'a jamais donné beaucoup de réſine.

La traite des pelléteries étoit un objet aſſez peu important. Elle ſe réduiſoit à un petit nombre de peaux de loup-cerviers, d'orignaux, de rats muſqués, de chats ſauvages, d'ours, de loutres & de renards rouges ou argentés. Une partie étoit fournie par une peuplade ſauvage de Mikmaks, qui s'étoit établie dans l'iſle avec les François, & qui n'eut jamais plus de ſoixante hommes en état de porter les armes. Le reſte venoit de Saint-Jean, ou du continent voiſin.

Il eût été poſſible de tirer un meilleur parti des mines de charbon de terre, très-communes dans la colonie. Elles ont l'avantage d'être horizontales, de n'avoir jamais plus de ſix ou huit pieds de profondeur, & de pouvoir être exploitées ſans qu'on ſoit réduit à creuſer la terre ou à détourner les eaux. Quoique la Nouvelle-Angleterre en eût tiré une quantité prodigieuſe depuis 1745 juſqu'en 1749, ces mines auroient

été peut-être abandonnées, ſi les bâtimens expédiés pour les iſles Françoiſes n'avoient eu beſoin de leſt.

Toute l'activité de la colonie ſe tourna conſtamment vers la pêche de la morue ſeche. Les habitans, moins aiſés, y employoient annuellement deux cent chaloupes, & les plus riches, cinquante à ſoixante bateaux ou goelettes de trente à cinquante tonneaux. Les chaloupes ne s'éloignoient jamais au-delà de quatre ou cinq lieues de la côte, & revenoient tous les ſoirs porter leur poiſſon, qui, préparé ſur le champ, avoit toujours le degré de perfection dont il étoit ſuſceptible. Les bâtimens plus conſidérables alloient faire leur pêche plus loin, gardoient pluſieurs jours leur morue; & comme elle prenoit ſouvent trop de ſel, elle en étoit moins recherchée. Mais ils étoient dédommagés de cet inconvenient, par l'avantage de ſuivre leur proie, à meſure que le défaut de nourriture lui faiſoit abandonner l'Iſle-Royale; & par la facilité de porter eux-mêmes, durant l'automne, le produit de leurs travaux aux iſles méridionales, ou même en France.

Indépendamment des pêcheurs fixés dans l'iſle, il en arrivoit tous les ans de France, qui ſéchoient leur morue, ſoit dans les habitations, où ils s'arrangeoient avec les propriétaires, ſoit ſur les grêves, dont l'uſage leur étoit toujours réſervé.

La métropole envoyoit auſſi régulièrement des bâtimens chargés de vivres, de boiſſons, de vêtemens, de meubles, de toutes les choſes qui étoient néceſſaires aux habitans de la colo-

nie. Les plus grands de ces navires, ſe bornant au commerce, reprenoient la route d'Europe, auſſi-tôt qu'ils avoient échangé leurs marchandiſes contre la morue. Ceux de cinquante à cent tonneaux, après avoir débarqué leur petite cargaiſon, alloient faire la pêche eux-mêmes; & ne repartoient pas qu'elle ne fût finie.

L'Iſle-Royale n'envoyoit pas toute ſa pêche en Europe. Une partie paſſoit aux iſles Françoiſes du Midi, ſur vingt ou vingt-cinq bâtimens qui portoient depuis ſoixante-dix juſqu'à cent quarante tonneaux. Outre la morue, qui devoit former au moins la moitié de la cargaiſon, on exportoit de cette colonie aux autres des madriers, des planches, du merrain, du ſaumon & du maquereau ſalés, de l'huile de poiſſon, du charbon de terre. Tous ces envois étoient payés avec du ſucre & du café, mais plus encore avec des ſirops & du taffia.

L'Iſle-Royale ne pouvoit conſommer tous ces retours. Le Canada n'emportoit que très-peu de leur ſuperflu. Il étoit enlevé, pour la plus grande partie, par les colons de la Nouvelle-Angleterre, qui donnoient des fruits, des légumes, des bois, des briques, des beſtiaux. Ce commerce d'échange leur étoit permis. Ils y ajoutoient en fraude des farines, & même une aſſez grande quantité de morue.

Malgré cette circulation, qui ſe faiſoit toute entiere à Louisbourg, la plupart des colons languiſſoient dans une miſere affreuſe. Ce mal tiroit ſa ſource de la dépendance où leur état de pauvreté les avoit jettés en arrivant dans l'isle. Dans l'impuiſſance de ſe pourvoir d'uſ-

tenſiles & des premiers moyens de pêche, ils les avoient empruntés à un intérêt exceſſif. Ceux même qui n'avoient pas eu beſoin de ces avances, ne tarderent pas à ſubir la dure loi des emprunts. La cherté du ſel & des vivres, les pêches malheureuſes les y réduiſirent en peu de tems. Des ſecours qu'il falloit payer vingt ou vingt-cinq pour cent par année, les ruinerent ſans reſſource.

Telle eſt à chaque inſtant la poſition relative de l'indigent, qui ſollicite des ſecours, & du citoyen opulent, qui ne les accorde qu'à des conditions ſi dures, qu'elles deviennent en peu de tems fatales à l'emprunteur & au créancier; à l'emprunteur, à qui l'emploi du ſecours ne peut autant rendre qu'il lui a coûté; au créancier, qui finit par n'être plus payé d'un débiteur, que ſon uſure ne tarde pas à rendre inſolvable. Il eſt difficile de trouver un remede à cet inconvénient: car enfin, il faut que le prêteur ait ſes ſûretés, & que l'intérêt de la ſomme prêtée ſoit d'autant plus grand que les ſûretés ſont moindres.

Il y a de part & d'autre un vice de calcul, qu'un peu de juſtice & de bienfaiſance de la part du prêteur pourroit réparer. Il faudroit que celui-ci ſe dit à lui-même. Ce malheureux qui s'adreſſe à moi eſt intelligent, laborieux, économe. Je veux lui tendre la main pour le tirer de la miſere. Voyons ce que ſon induſtrie la plus avantageuſe lui rendra, & ne lui prêtons point; ou ſi nous nous déterminons à lui prêter, que l'intérêt que nous exigerons de la ſomme prêtée, ſoit au-deſſous du produit de

ſon travail. S'il y avoit égalité entre l'intérêt & le produit, mon débiteur reſteroit conſtamment dans la miſere, & le moindre accident inattendu amèneroit ſa faillite, & la perte de mon capital. Au contraire, ſi le produit excede l'intérêt, la fortune de mon débiteur s'accroît d'année en année; & avec elle la ſûreté du fonds que je lui aurai confié. Mais malheureuſement l'avidité ne raiſonne pas comme la prudence & l'humanité. Il n'y a preſque point de pactes & de baux, entre le riche & le pauvre, auxquels ces principes ne ſoient applicables. Voulez-vous être payé de votre fermier, dans les bonnes & les mauvaiſes années, n'en exigez pas à la rigueur tout ce que votre terre peut rendre; ſans quoi, ſi le feu prend à vos granges, c'eſt à vos dépens qu'elles ſeront incendiées. Si vous voulez proſpérer ſeul, la proſpérité vous échappera ſouvent. Il eſt rare que votre bien puiſſe ſe ſéparer abſolument du bien d'un autre. Vous ſerez la dupe de celui qui s'engage à plus qu'il ne peut, s'il le ſait; il ſera la vôtre, s'il l'ignore; & l'homme qui réunit la prudence à l'honnêteté, ne veut ni duper ni être dupe.

II. *Etabliſſemens des François dans l'Isle de Saint-Jean. But de cette entrepriſe.*

Toutes les parties de la Nouvelle-France n'étoient pas prédeſtinées, dès leur origine, au même état de langueur. Plus heureuſe que l'Iſle-Royale, l'iſle de Saint-Jean traita mieux ſes habitans. Plus avancée dans le golfe Saint-Laurent, elle a vingt-deux lieues de long,

mais n'en a guere qu'une dans ſa plus grande largeur. Sa courbure naturelle, qui ſe termine en pointe aux deux extrêmités, lui donne la figure d'un croiſſant. Quoique la propriété n'en eût jamais été diſputée à la France, cette couronne ſembloit l'avoir dédaignée avant la pacification d'Utrecht. La perte de l'Acadie & de Terre-Neuve, lui ouvrit les yeux ſur ce foible reſte; & le gouvernement voulut ſavoir ce qu'on pourroit en faire.

On trouva que l'hiver y étoit long, le froid exceſſif, la neige abondante, la quantité d'inſectes prodigieuſe : mais qu'une côte ſaine, un port excellent & des havres commodes, rachetoient ces déſagrémens. On y vit un pays uni, que la nature avoit enrichi & coupé de prairies abondantes, par une infinité de petites ſources qui le traverſoient; un ſol extrêmement varié, ouvert à la culture de toutes les eſpeces de grains; du gibier & des bêtes fauves ſans nombre; un grand abord des meilleures ſortes de poiſſon; une population de ſauvages plus conſidérable que dans les autres iſles. Ce dernier fait confirmoit ſeul tant d'avantages.

Le bruit qui s'en répandit en France, y fit naître, en 1619, une compagnie qui forma le double projet de défricher une iſle ſi productive, & d'y établir une grande pêche de morue. Malheureuſement, l'intérêt qui avoit uni les aſſociés les diviſa, avant même qu'ils euſſent mis la main à l'exécution de leur entrepriſe. Saint-Jean étoit retombé dans l'oubli, lorſque les Acadiens commencerent à paſſer dans cette iſle en 1749. Avec le tems, ils s'y

réunirent juſqu'au nombre de trois mille cent cinquante-quatre. Comme ils étoient la plupart cultivateurs, & ſur-tout habitués à élever des troupeaux, le gouvernement crut devoir les fixer à ce genre d'occupation. Ainſi, la pêche de la morue ne fut permiſe qu'à ceux qui s'établirent à la Tracadie & à Saint-Pierre.

Borner l'induſtrie par des prohibitions ou des privilèges excluſifs, c'eſt nuire tout-à-la-fois au travail que l'on permet, & à celui que l'on défend. Quoique l'iſle de Saint-Jean n'offre pas aſſez de grèves pour ſécher la grande quantité de poiſſon qui ſe porte ſur ſes côtes, & que ce poiſſon ſoit trop gros pour être aiſément ſéché, une puiſſance, dont les pêcheries ne ſuffiſoient pas à la conſommation de ſes nombreux ſujets, devoit encourager ce genre d'exploitation. Si elle avoit moins de ſécheries que de pêche, on pouvoit préparer de la morue verte, qui auroit fait ſeule une excellente branche de commerce.

En bornant les colons de Saint-Jean à l'agriculture, on les privoit de toute reſſource dans les années, trop fréquentes, où la moiſſon étoit dévorée ſur pied par les mulots & les ſauterelles. On réduiſoit à rien les échanges que la métropole pouvoit & devoit faire avec ſa colonie. Enfin on arrêtoit la culture même qu'on vouloit favoriſer, par l'impoſſibilité où l'on mettoit les habitans d'acquérir les moyens de l'étendre.

L'iſle ne recevoit annuellement d'Europe, qu'un ou deux petits bâtimens qui abordoient au port la Joie. C'eſt Louisbourg qui fourniſ-

ſoit à ſes beſoins. Elle les payoit avec ſon froment, ſon orge, ſon avoine, ſes légumes, ſes bœufs & ſes moutons. Un détachement de cinquante hommes veilloit à ſa police, plutôt qu'à ſa ſûreté. Celui qui étoit à leur tête dépendoit de l'Iſle-Royale, qui relevoit elle-même du gouverneur du Canada. Cet adminiſtrateur commandoit au loin ſur un vaſte continent, dont la Louyſiane formoit la portion la plus intéreſſante.

III. *Découverte du Miſſiſſipi par les François.*

Cette grande & belle contrée, que les Eſpagnols comprenoient autrefois dans la Floride, reſta long-tems inconnue aux habitans du Canada. Ce ne fut qu'en 1660 qu'ils en ſoupçonnerent l'exiſtence. Avertis, à cette époque, par les ſauvages, qu'il y avoit à l'Occident de la colonie un grand fleuve, qui ne couloit ni à l'Eſt, ni au nord, ils en conclurent qu'il devoit ſe rendre au golfe du Mexique, s'il couloit au Sud, ou dans l'Océan pacifique, s'il ſe déchargeoit à l'Oueſt. Le ſoin d'éclaircir ces faits importans, fut confié, en 1673, à Joliet, habitant de Quebec, homme très-intelligent, & au jéſuite Marquette, dont les mœurs douces & compatiſſantes, étoient généralement chéries.

Auſſi-tôt, ces deux hommes, également déſintéreſſés, également actifs, également paſſionnés pour leur patrie, partent enſemble du lac Michigan, entrent dans la riviere des Renards, qui s'y décharge, la remontent juſque vers ſa ſource, malgré les courans qui en ren-

dent la navigation difficile. Après quelques jours de marche, ils ſe rembarquent ſur le Ouiſconſing, & navigant toujours à l'Oueſt, ils ſe trouvent ſur le Miſſiſſipi, qu'ils deſcendent juſqu'aux Akanſas, vers les trois degrés de latitude. Leur zèle les pouſſoit plus loin : mais ils manquoient de ſubſtances ; mais ils ſe trouvoient dans des régions inconnues ; mais ils n'avoient que trois ou quatre hommes avec eux ; mais l'objet de leur voyage étoit rempli, puiſqu'ils avoient découvert le fleuve qu'on cherchoit, & qu'ils étoient aſſurés de ſa direction. Ces conſidérations les déterminerent à reprendre la route du Canada à travers le pays des Illinois, peuple aſſez nombreux & très-diſpoſé à s'allier avec leur nation. Sans rien cacher, ſans rien exagérer, ils communiquerent au chef de la colonie les lumieres acquiſes.

La Nouvelle-France comptoit alors au nombre de ſes habitans, un Normand nommé Laſale, poſſédé de la double paſſion de faire une grande fortune, & de parvenir à une réputation brillante. Ce perſonnage avoit acquis dans la ſociéte des jéſuites, où il avoit paſſé ſa jeuneſſe, l'activité, l'enthouſiaſme, le courage d'eſprit & de cœur, que ce corps célebre ſavoit ſi bien inſpirer aux ames ardentes, dont il aimoit à ſe recruter. Laſale, prêt à ſaiſir toutes les occaſions de ſe ſignaler, impatient de les faire naître, audacieux & entreprenant, voit enfin dans la découverte qui vient d'être faite, une vaſte carriere ouverte à ſon ambition & à ſon génie. De concert avec

Frontenac, gouverneur du Canada, il s'embarque pour l'Europe, ſe préſente à la cour de Verſailles, s'y fait écouter, preſque admirer dans un tems où la paſſion des grandes choſes échauffoit à la fois le monarque & la nation. Il en revient comblé de faveurs & avec l'ordre d'achever ce qu'on avoit ſi heureuſement commencé.

C'étoit un beau projet. Pour en rendre l'exécution utile & ſolide, il falloit, par des forts placés de diſtance en diſtance, s'aſſurer des contrées qui ſéparoient le Miſſiſſipi des établiſſemens François; il falloit gagner l'affection des peuplades errantes ou ſédentaires, dans ce vaſte eſpace. Ces opérations, lentes de leur nature, furent encore retardées par des accidens inattendus, par la malveillance des Iroquois, par les émeutes répétées des ſoldats, que le deſpotiſme & l'inquiétude de leur chef aigriſſoient continuellement. Auſſi Laſale, qui avoit commencé ſes préparatifs au mois de ſeptembre 1678, ne put-il naviguer que le 2 février 1682 ſur le grand fleuve, qui fixoit ſes vœux & ſes eſpérances. Le 9 avril, il en reconnut l'embouchure, qui, comme on l'avoit prévu, ſe trouva dans le golfe du Mexique; & il étoit de retour à Quebec, au printems de l'année ſuivante.

Il part auſſi-tôt pour aller propoſer en France la découverte du Miſſiſſipi par mer, & l'établiſſement d'une grande Colonie ſur les fertiles rives qu'arroſe ce fleuve. La cour ſe rend à ſon éloquence ou à ſes raiſons. On lui donne quatre petits bâtimens avec leſquels il vogue

qu'au commencement de 1687 il eſt maſſacré par quelques-uns de ſes compagnons, irrités de ſes hauteurs & de ſes violences.

La mort du chef diſperſe la troupe. Les ſcélérats qui l'ont aſſaſſiné périſſent par les mains les uns des autres. Pluſieurs s'incorporent aux tribus Indiennes. La faim & les fatigues en conſument un aſſez grand nombre. Les Eſpagnols voiſins chargent de fers quelques-uns de ces aventuriers, qui finiſſent leurs jours dans les mines. Les ſauvages ſurprennent le fort qu'on avoit conſtruit, & immolent à leur rage ce qui s'y trouve. Il n'échappe à tant de déſaſtres que ſept hommes qui, ayant erré juſqu'au Miſſiſſipi, ſe rendent au Canada par les Illinois. Ces malheurs font oublier en France une région encore peu connue.

D'Iberville, gentilhomme Canadien, qui avoit fait à la baie d'Hudſon, en Acadie & à Terre-Neuve des coups de main très-hardis & non moins heureux, réveille, en 1697, l'attention du miniſtere. On le fait partir de Rochefort, avec deux vaiſſeaux. Il découvre le Miſſiſſipi, en 1699, le remonte juſqu'aux Natchez, &, après s'être aſſuré par lui-même de tout ce qu'on avoit publié d'avantageux, il conſtruit à ſon embouchure un petit fort qui ne ſubſiſte que quatre ou cinq ans. Cependant il va établir ailleurs ſa colonie.

§. V. *Les François s'établiſſent dans le pays arroſé par le Miſſiſſipi, & l'appellent Louyſiane.*

Entre le fleuve & Penſacole, que les Eſpagnols venoient d'élever dans la Floride, eſt

une côte d'environ quarante lieues d'étendue, où aucun bâtiment ne peut aborder. Le ſol en eſt ſablonneux & le climat brûlant. On n'y voit que quelques cèdres, quelques pins épars. Dans ce grand eſpace eſt un canton nommé Biloxi. Cette poſition, la plus triſte, la plus ſtérile de ces contrées, eſt celle qu'on choiſit pour fixer le petit nombre d'hommes, qu'Iberville avoit amenés ſous l'appât des plus grandes eſpérances.

Deux ans après arrive une nouvelle peuplade. On retire la premiere des ſables arides où elle avoit été jettée, & toutes deux ſont réunies ſur les bords de la Maubile. Cette riviere n'eſt navigable que pour des pirogues; les terres qu'elle arroſe ne ſont pas fertiles. C'étoient des motifs ſuffiſans pour abandonner l'idée d'un pareil établiſſement. Il n'en fut pas ainſi. On décida que ces déſavantages ſeroient compenſés par la facilité des communications avec les ſauvages voiſins, avec les Eſpagnols, avec les iſles Françoiſes & avec l'Europe. Le port, qui devoit former ces liaiſons, ne tenoit pas au continent. Un haſard heureux ou malheureux l'avoit placé à quelques lieues de la côte, dans une iſle déſerte, ingrate & ſauvage, qu'on décora du grand nom d'iſle Dauphine.

Une colonie, fondée ſur de ſi mauvaiſes baſes, ne pouvoit proſpérer. La mort d'Iberville qui, en 1706, termina ſa carriere devant la Havane, en ſervant glorieuſement ſa patrie dans la marine, acheva d'éteindre le peu d'eſpoir qui reſtoit aux plus crédules. On voyoit

la France trop occupée d'une guerre déſaſtreuſe, pour en pouvoir attendre des ſecours. Les habitans ſe croyoient à la veille d'un abandon total ; & ceux qui ſe flattoient de pouvoir trouver ailleurs un aſyle, s'empreſſoient de l'aller chercher. Il ne reſtoit que vingt-huit familles, plus miſérables les unes que les autres, lorſqu'on vit avec ſurpriſe Crozat demander en 1712 & obtenir pour quinze ans le commerce excluſif de la Louyſiane.

C'étoit un négociant célebre, qui, par de vaſtes entrepriſes ſagement combinées, avoit élevé l'édifice d'une fortune immenſe. Il n'avoit pas renoncé à augmenter ſes richeſſes, mais il vouloit que ſes nouveaux projets contribuâſſent à la proſpérité de la monarchie. Une ambition ſi noble tourna ſes regards vers le Miſſiſſipi. Le ſoin d'en défricher le ſol fertile ne l'occupa pas. Son but étoit d'ouvrir par terre & par mer des communications avec l'ancien & le nouveau Mexique, d'y verſer des marchandiſes de toutes les eſpeces, & d'en tirer le plus qu'il pourroit de métaux. La conceſſion qu'il avoit deſirée lui paroiſſoit l'entrepôt naturel & néceſſaire de ſes vaſtes opérations ; & les démarches de ſes agens furent dirigées ſur ce plan magnifique. Mais, diverſes tentatives, toutes infructueuſes, l'ayant déſabuſé de ſes eſpérances, il ſe dégoûta de ſon privilege & le remit, en 1717, à une compagnie dont le ſuccès étonna toutes les nations.

V. *La Louysiane a une grande célébrité au tems du système imaginé par Law. Pourquoi?*

Cette compagnie fut formée par Law, ce célebre Ecossois, sur lequel on n'eut pas, dans le tems, des idées bien arrêtées, & dont le nom paroît aujourd'hui placé entre la foule des simples aventuriers & le petit nombre des grands hommes. L'occupation de ce génie hardi étoit, depuis son enfance, de porter un œil curieux & réfléchi sur toutes les puissances de l'Europe, d'en approfondir les ressorts, d'en calculer les forces. L'état où l'ambition désordonnée de Louis XIV avoit plongé la France, fixa singuliérement ses regards. Ils s'arrêterent sur des ruines. Un empire qui, durant quarante ans, avoit causé tant de jalousie, tant d'inquiétude à tous ses voisins, ne montroit plus ni vigueur, ni vie. La nation étoit écrasée par les besoins du fisc, & le fisc par l'énormité de ses engagemens. Envain on avoit réduit la dette publique dans l'espoir de redonner du prix aux créances respectées. Cette banqueroute du gouvernement n'avoit produit que très-imparfaitement l'espece de bien qu'on en attendoit. Les papiers royaux étoient encore infiniment au-dessous de leur valeur originaire.

Il falloit ouvrir un débouché aux effets pour prévenir leur discrédit total. La voie du remboursement étoit impraticable, puisque les intérêts pour les sommes dues absorboient presque entiérement les revenus du gouvernement. Law imagina un autre expédient. Au

mois d'août 1717, il fit créer, ſous le nom de compagnie d'Occident, une aſſociation dont les fonds devoient être faits avec des billets d'état. Ce papier étoit reçu pour ſa valeur entiere, quoiqu'il perdit cinquante pour cent dans le commerce. Auſſi le capital, qui n'étoit que de cent millions, fut-il rempli dans peu de jours. Il eſt vrai qu'avec ces ſinguliers moyens on ne pouvoit pas fonder une puiſſante colonie dans la Louyſiane, comme le privilege excluſif ſembloit l'exiger : mais un eſpoir d'un autre genre ſoutenoit l'auteur de ces nouveautés.

Ponce de Léon n'eut pas plutôt abordé à la Floride, en 1512, qu'il ſe répandit dans l'Ancien & le Nouveau-Monde, que cette région étoit remplie de métaux. Ils ne furent découverts, ni par François de Cordoue, ni par Velaſquez de Ayllon, ni par Philippe de Narvaez, ni par Ferdinand de Soto, quoique ces hommes entreprenans les euſſent cherchés pendant trente ans, avec des fatigues incroyables. L'Eſpagne avoit enfin renoncé à ſes eſpérances ; elle n'avoit même laiſſé aucun monument de ſes entrepriſes ; & cependant il étoit reſté vaguement dans l'opinion des peuples que ces contrées renfermoient des tréſors immenſes. Perſonne ne déſignoit le lieu précis où ces richeſſes pouvoient être : mais cette ignorance même ſervoit d'encouragement à l'exagération. Si l'enthouſiaſme ſe refroidiſſoit par intervalles, ce n'étoit que pour occuper plus vivement les eſprits quelque tems après. Cette diſpoſition générale à une cré-

dulité avide pouvoit devenir un merveilleux inſtrument dans des mains habiles.

Dans les tems malheureux, il en eſt des eſpérances du peuple comme de ſes terreurs, comme de ſes fureurs. Dans ſes fureurs, en un clin-d'œil, les places ſont remplies d'une multitude qui s'agite, qui menace & qui hurle. Le citoyen ſe barrica de dans ſa maiſon. Le magiſtrat tremble dans ſon hôtel. Le ſouverain s'inquiette dans ſon palais. La nuit vient; le tumulte ceſſe & la tranquillité renaît. Dans ſes terreurs, en un clin-d'œil, la conſternation ſe répand d'une ville dans une autre ville, & plonge dans l'abattement toute une nation. Dans ſes eſpérances, le fantôme du bonheur, non moins rapide, ſe préſente par-tout. Partout il releve les eſprits; & les bruyans tranſports de l'allégreſſe ſuccedent au morne ſilence de l'infortune. La veille, tout étoit perdu; le jour ſuivant, tout eſt ſauvé.

De toutes les paſſions qui s'allument dans le cœur de l'homme, il n'y en a point dont l'ivreſſe ſoit auſſi violente que celle de l'or. On connoît le pays des belles femmes, & l'on n'eſt point tenté d'y voyager. L'ambition ſédentaire s'agite dans une enceinte aſſez étroite. La fureur des conquêtes eſt la maladie d'un ſeul homme qui en entraîne une multitude d'autres à ſa ſuite. Mais ſuppoſez tous les peuples de la terre également policés; & l'avidité de l'or déplacera les habitans de l'un & l'autre hémiſphere. Partis des deux extrêmités du diametre de l'équateur, ils ſe croiſeront ſur la route d'un pole à l'autre.

Law, auquel ce grand reſſort étoit bien connu, perſuada aiſément aux François, la plupart ruinés, que les mines de la Louyſiane, dont on avoit ſi long-tems parlé, étoient enfin trouvées; qu'elles étoient même plus abondantes que la renommée ne l'avoit publié. Pour donner plus de poids à cette fauſſeté, déja trop accréditée, on fit partir les ouvriers deſtinés à mettre en valeur une découverte ſi précieuſe, avec les troupes néceſſaires pour les ſoutenir.

L'impreſſion que fit ce ſtratagême ſur un peuple ſinguliérement paſſionné pour les nouveautés, eſt inexprimable. Chacun s'agitoit pour acquérir le droit de puiſer dans cette ſource regardée comme inépuiſable. Le Miſſiſſipi devint un centre où tous les vœux, toutes les eſpérances, toutes les combinaiſons ſe réuniſſoient. Bientôt des hommes riches, puiſſans, & qui la plupart paſſoient pour éclairés, ne ſe contenterent pas de participer au gain général du monopole, ils voulurent avoir des propriétés particulieres dans une région qui paſſoit pour le meilleur pays du monde. Pour l'exploitation de ces domaines, il falloit des bras. La France, la Suiſſe & l'Allemagne fournirent avec abondance des cultivateurs qui, après avoir travaillé trois ans gratuitement pour celui qui auroit fait les fraix de leur tranſplantation, devoient devenir citoyens, poſſéder eux-mêmes des terres, & les défricher.

Durant les accès de cette fievre ardente, ou dans les années 1718 & 1719, on entaſ-

ſoit, ſans ſoin & ſans choix dans des navires, tous ces malheureux. Ils n'étoient pas dépoſés à l'iſle Dauphine, dont des monceaux de ſable venoient de combler la rade. Ils n'étoient pas jettés à la Maubile, à laquelle il ne reſtoit plus rien depuis qu'elle avoit perdu ſon port. C'étoit le Biloxi, cet affreux Biloxi, qui recevoit tous les nationaux, tous les étrangers qu'on avoit ſéduits. Ils périſſoient par milliers, de faim, d'ennui & de chagrin. Pour les conſerver, il n'auroit fallu que les faire entrer dans le Miſſiſſipi, que les placer ſur les terreins qu'ils devoient mettre en valeur. Mais telle étoit l'impéritie ou la négligence de ceux qui dirigeoient l'entrepriſe, qu'ils ne firent jamais conſtruire les bateaux néceſſaires pour une opération ſi ſimple. Après même qu'on ſe fut aſſuré que les navires qui arrivoient d'Europe, pouvoient la plupart remonter le fleuve, le Biloxi continua à être le tombeau des triſtes victimes d'une impoſture politique. On ne transféra le quartier général de la colonie à la nouvelle Orléans qu'au bout de cinq ans, c'eſt-à-dire, lorſqu'il ne reſtoit preſqu'aucun des infortunés qui s'étoient ſi légérement expatriés.

Mais à cette époque trop tardive, le charme étoit rompu. Les mines avoient diſparu. Il ne reſtoit que la confuſion d'avoir embraſſé des chimeres. La Louyſiane éprouvoit le ſort de ces hommes ſinguliers, dont on s'eſt fait d'abord une idée trop avantageuſe, & qu'on punit de cette renommée en les rabaiſſant au deſſous de leur valeur réelle. On cherche par l'excès du

blâme à perſuader qu'on n'a pas donné dans l'erreur commune. Comment en effet imaginer qu'on s'acharnât à dire du mal de ſoi ? Ce pays d'enchantement fut en exécration. Son nom devint un nom d'opprobre. Le Miſſiſſipi fut la terreur des hommes libres. On ne lui trouva plus de colons que dans les priſons, que dans les lieux de débauche. Ce fut un cloaque où aboutirent toutes les immondices du royaume.

Que pouvoit-on eſpérer d'un édifice élevé avec ces matériaux ? Le vice ne peuple point, ne travaille point, ne ſe fixe point. Pluſieurs des miſérables qui avoient été tranſplantés dans ces climats ſauvages, allerent étaler dans les établiſſemens Anglois ou Eſpagnols le dégoûtant ſpectacle de leur nudité. D'autres périrent très-rapidement du poiſon dont ils avoient apporté le germe. Le plus grand nombre erra dans les forêts, juſqu'à ce que la faim & les fatigues euſſent terminé ſon ſort. Rien n'étoit commencé dans la colonie, & cependant on y avoit enterré vingt-cinq millions. Les adminiſtrateurs de la compagnie, qui faiſoit ces énormes avances, avoient la folle prétention de former dans la capitale de la France le plan des entrepriſes qui convenoient à ce Nouveau-Monde. Paris, qui ne connoît pas même les provinces qu'il dédaigne & qu'il épuiſe, Paris vouloit tout ſoumettre aux opérations de ſes frivoles & rapides calculateurs. De l'hôtel de la compagnie, on arrangeoit, on façonnoit, on dirigeoit chaque habitant de la Louyſiane, avec les gênes & les entrâves qu'on jugeoit

bien ou mal favorables au monopole. De légers encouragemens, accordés à des citoyens qu'on auroit appelés dans la colonie, en leur assurant cette liberté que tout homme desire, la propriété qu'il a droit d'attendre de son travail, & la protection que toute société doit à ses membres : ces encouragemens donnés à des propriétaires guidés par les circonstances locales, éclairés par l'intérêt personnel, auroient produit des effets infiniment plus grands & plus durables, des établissemens plus étendus, plus solides & plus utiles que tous ceux qu'un privilege exclusif avoit pu faire avec ses trésors, administrés & distribués par des agens, qui ne pouvoient avoir, ni toutes les connoissances nécessaires à tant d'opérations différentes, ni même un intérêt immédiat au succès.

Cependant le ministere croyoit important au bien de l'état de laisser la Louysiane entre les mains de la compagnie. Ce corps eut besoin de tout son crédit pour obtenir la permission d'aliéner cette portion de son privilege. On lui fit même acheter en 1731 cette faveur par le sacrifice d'une somme de 1,450,000 livres. Car il est des empires où l'on vend également le droit de se ruiner, celui de se libérer & celui de s'enrichir, parce que le bien & le mal, soit public, soit particulier, peuvent y devenir un objet de finance.

Tout le tems que le privilege exclusif avoit tenu la Louysiane dans les fers, il avoit exigé, selon les distances, cinquante, soixante, quatre-vingt, cent pour cent de bénéfice sur les

marchandiſes qu'il y faiſoit paſſer ; il avoit réglé par un tarif plus oppreſſeur encore le prix des denrées que la colonie lui livroit. Comment un établiſſement naiſſant auroit-il pu faire des progrès ſous le joug d'une tyrannie ſi atroce ? Auſſi le découragement étoit-il univerſel. Pour redonner du reſſort & de l'énergie aux eſprits, le gouvernement voulut qu'une poſſeſſion, devenue vraiment nationale, éprouvât de plus heureuſes influences. Dans cette vue, il régla que tout ce que le commerce de France porteroit dans cette contrée, que tout ce qu'il en rapporteroit, ſeroit exempt pendant dix ans de tous les droits d'entrée & de ſortie. Voyons à quel degré de proſpérité une diſpoſition ſi ſage éleva cette région célebre.

VI. *Etendue, ſol & climat de la Louyſiane.*

La Louyſiane eſt une vaſte contrée, bornée au midi par la mer, au levant par la Floride & la Caroline, au couchant par le nouveau-Mexique, au Nord par le Canada & par des terres inconnues, qui doivent s'étendre juſqu'à la baie d'Hudſon. Il n'eſt pas poſſible de fixer ſa longueur avec préciſion ; mais ſa largeur commune eſt de deux cent lieues.

Le climat varie beaucoup dans un ſi grand eſpace. A la baſſe Louyſiane, les brouillards ſont trop communs au printems & durant l'automne ; l'hiver eſt pluvieux, & accompagné de loin en loin de foibles gelées ; la plupart des jours d'été ſont gâtés par de violens orages. Sur ce vaſte eſpace, les chaleurs ne ſont

nulle part telles qu'on devroit les attendre de ſa latitude. Les épaiſſes forêts qui empêchent les rayons du ſoleil d'échauffer ce ſol ; des rivieres innombrables qui y entretiennent une humidité habituelle ; les vents, qui, par une longue continuité de terres, arrivent du Nord : toutes ces raiſons expliquent aux yeux des phyſiciens ce phénomene étonnant pour le vulgaire.

Quoique les maladies ne ſoient pas communes dans la haute Louyſiane, elles ſont peut-être plus rares dans la baſſe. Ce n'eſt toutefois qu'une langue de terre de deux ou trois lieues de largeur, remplie d'inſectes, d'eaux ſtagnantes, de matieres végétales qui croupiſſent dans une atmoſphere humide & chaude, principe conſtant de la diſſolution des corps. Sous ce ciel, où tous les êtres morts ſubiſſent généralement une putréfaction rapide, l'homme jouït d'une ſanté plus affermie que dans les régions que tout porteroit à croire plus ſalubres. A l'exception du tétanos, qui emporte avant le douzieme jour la moitié des enfans noirs, & un grand nombre d'enfans blancs, on ne connoît guere d'autres infirmités dans cette contrée que des affections vaporeuſes, & des obſtructions, qu'on pourroit même regarder comme une ſuite du genre de vie qu'on y mene. D'où peut venir cette ſalubrité dans l'air ? peut-être des fréquens tonnerres qui ſe font entendre ſur ce ſol étroit ? peut-être des vents qui y regnent preſque continuellement ? peut-être des feux qu'il y faut allumer ſans ceſſe, pour réduire en cendres les nombreux roſeaux qui s'oppoſent à la culture ?

Antérieurement à tous les eſſais, on devoit croire cette région ſuſceptible d'une grande fécondité. Elle étoit remplie de fruits ſauvages. Une multitude prodigieuſe d'oiſeaux & de bêtes fauves y trouvoient une ſubſiſtance abondante. Ses prairies, formées par la nature ſeule, étoient couvertes de chevreuils & de biſons. Les arbres étoient remarquables par leur groſſeur, par leur élévation; & il n'y manquoit que les bois de teinture, qui ne croiſſent qu'entre les tropiques. D'heureuſes expériences ont depuis confirmé ces augûres favorables.

On n'a pas encore découvert la ſource du fleuve, qui coupe du Nord au Sud ce pays immenſe. Les voyageurs les plus déterminés ne l'ont guere remonté que deux cent lieues au-deſſus du ſaut Saint-Antoine, qui en barre le cours par une caſcade aſſez haute, vers les quarante-ſix degrés de latitude. De-là juſqu'à la mer, c'eſt-à-dire, dans un circuit de ſept cent lieues, la navigation n'eſt pas interrompue. Le Miſſiſſipi arrive ſans obſtacle à l'Océan, après avoir été groſſi par la riviere des Illinois, par le Miſſouri, par l'Ohio, par cent rivieres moins conſidérables. Tout concourt à démontrer que le fleuve a lui-même beaucoup étendu ſon lit, formé en partie d'un terrein aſſez nouveau, puiſqu'on n'y trouve pas une ſeule pierre. La mer rejettant cette quantité prodigieuſe de vaſe, de feuilles, de troncs & de branches d'arbre, que le Miſſiſſipi roule continuellement avec ſes ondes, il s'aſſemble & ſe lie de tous ces matériaux, pouſſés & repouſ-

ſés, une maſſe ferme & ſolide qui prolonge toujours ce vaſte continent. Le fleuve n'a pas des époques bien déterminées pour augmenter ou pour décroître. Cependant il eſt communément plus majeſtueux depuis le mois de janvier juſqu'à celui de juin, que dans le reſte de l'année. Profondément encaiſſé dans ſa partie ſupérieure, il ne ſe déborde guere qu'à ſoixante lieues du côté de l'Eſt, & à cent du côté de l'Oueſt, c'eſt-à-dire, dans les terres baſſes, & que nous croyons nouvelles. Ces terres vaſeuſes, comme celles qui n'ont pas acquis toute leur conſiſtance, produiſent une quantité prodigieuſe de gros roſeaux, qui, embarraſſant les corps étrangers que charrie le fleuve, manquent rarement de les arrêter. L'amas de tous ces débris, dont les intervalles ſe rempliſſent ſucceſſivement de limon, compoſé avec le tems des bords plus élevés que les parties latérales, qui forment des deux côtés un plan incliné. Il arrive de-là que les eaux une fois ſorties de leur cours naturel n'y rentrent jamais, & qu'elles ſont réduites à s'écouler vers l'Océan, ou à former de petits lacs.

Quand on ne conſidere que la largeur & la profondeur du Miſſiſſipi, on eſt porté à croire que la navigation y eſt très-facile. Cependant elle eſt lente, même en deſcendant, parce qu'il y auroit du danger à la continuer pendant la nuit dans des tems obſcurs; & qu'au lieu de ces légers canots d'écorce, qui ſont d'un uſage ſi commode dans le reſte de l'Amérique, il faut employer des pirogues plus ſoli-

des, & par conſéquent plus lourdes, plus difficiles à manier. Sans ces précautions, on ſeroit ſans ceſſe expoſé à heurter contre les branches ou contre les racines des arbres entraînés en foule par le fleuve, & ſouvent arrêtés ſous l'eau. Les difficultés augmentent encore quand il s'agit de remonter.

A une aſſez grande diſtance des terres, il faut, avant que d'entrer dans le Miſſiſſipi, ſe débarraſſer des bois flottans qui ſont deſcendus de la Louyſiane. La côte eſt ſi plate, qu'on l'apperçoit à peine de deux lieues, & qu'il n'eſt pas facile d'y aborder. Les embouchures du fleuve ſont multipliées : elles changent d'un moment à l'autre, & la plupart n'ont que fort peu d'eau. Lorſque les navires ont heureuſement franchi tant d'obſtacles, ils naviguent aſſez paiſiblement dix ou douze lieues, à travers un pays noyé, où l'œil n'apperçoit que des joncs & quelques arbuſtes. Ils trouvent alors ſur les deux rives des forêts épaiſſes, qu'ils franchiſſent en deux ou trois jours, à moins que des calmes, aſſez ordinaires durant l'été, n'arrêtent leur marche. Il faut enſuite ſe faire touer, ou attendre un nouveau vent pour paſſer le détroit à l'Anglois, & arriver à la Nouvelle-Orléans. Le reſte de la navigation, ſur un fleuve ſi rapide, ſi rempli de courans, ſe fait avec des bateaux à rame & & à voile, qui ſont forcés d'aller de pointe en pointe, & qui, partis dès l'aurore, ont beaucoup avancé, quand, à l'entrée de la nuit, ils ſe trouvent avoir fait cinq ou ſix lieues. Les Européens qui y ſont embarqués ſe ſont

ſuivre par terre de chaſſeurs ſauvages, qui fourniſſent à leur ſubſiſtance, pendant un eſpace d'environ trois mois & demi que dure la navigation, d'une extrêmité de la colonie à l'autre.

Ces difficultés locales ſont les plus grandes que la France ait eu à ſurmonter, dans la formation de ſes établiſſemens à la Louyſiane.

Les Anglois fixés à l'eſt ont toujours été ſi occupés de leurs cultures, qu'ils n'ont jamais ſongé qu'à les étendre, qu'à les perfectionner. L'eſprit de conquête ou de ravage ne les a pas détournés de leurs travaux. Euſſent-ils eu du penchant à la jalouſie, les François ne ſe conduiſoient pas de maniere à la provoquer.

Les Eſpagnols, pour leur malheur, furent plus entreprenans du côté de l'Oueſt. L'envie d'éloigner du nouveau Mexique un voiſin actif, leur fit former, en 1720, le projet de pouſſer une peuplade conſidérable fort au-delà des limites dans leſquelles ils s'étoient juſqu'alors renfermés. La nombreuſe caravane qui devoit la compoſer, partit de Santa-Fé. Elle dirigea ſa marche vers les Oſages, qu'on vouloit armer contre leurs éternels ennemis, les Miſſouris, dont on avoit réſolu d'occuper la place. Les Eſpagnols s'égarerent. Ils arriverent préciſément chez la nation dont ils méditoient la ruine; &, ſe croyant où ils avoient voulu ſe rendre, ils expliquerent ſans détour le ſujet qui les amenoit.

Le chef des Miſſouris, inſtruit par cette mépriſe ſinguliere du danger que lui & les

ſiens avoient couru, diſſimula ſon reſſentiment. Il promit de coucourir avec joie au ſuccès de l'entrepriſe qui lui étoit propoſée, & ne demanda que quarante-huit heures pour raſſembler ſes guerriers. Lorſqu'ils ſe virent armés au nombre de deux mille, ils fondirent ſur les Eſpagnols qu'on avoit amuſés par des jeux, & les égorgerent dans le ſommeil. Tout fut maſſacré, hommes, femmes, enfans. L'aumônier ſeul échappa au carnage; & encore ne dut-il ſa conſervation qu'à la ſingularité de ſes vêtemens. Cette cataſtrophe ayant raſſuré la Louyſiane du côté qui paroiſſoit le plus menacé, la colonie ne pouvoit plus être troublée que par les naturels du pays. Quoique plus nombreux alors que de nos jours, ils n'étoient pas fort redoutables.

VII. *Caractère général des ſauvages de la Louyſiane, & celui des Nat-chez en particulier.*

Ces ſauvages ſe trouvoient diviſés en pluſieurs nations, toutes très-foibles, toutes ennemies, quoique ſéparées par des déſerts immenſes. Quelques-unes avoient une demeure fixe. Des feuillages entrelacés, étendus ſur des pieux, formoient leurs habitations. Des peaux de bêtes fauves couvroient les tribus qui n'alloient pas tout-à-fait nues. La chaſſe, la pêche, le maïs, quelques fruits fourniſſoient à leur nourriture. On leur trouvoit les mêmes habitudes qu'aux peuples du Canada : mais avec moins de force & de courage, moins d'énergie & d'intelligence, moins de caractere.

Entre ces nations, la plus remarquable étoit celle des Natchez. Elle obéiſſoit à un homme qui s'appeloit GRAND SOLEIL, parce qu'il portoit ſur ſa poitrine l'image de cet aſtre brillant, dont il prétendoit deſcendre. La police, la guerre, la religion : tout dépendoit de lui. Peut-être le globe entier n'eût-il pas offert un ſouverain plus abſolu. Sa compagne jouiſſoit de la même autorité, des mêmes honneurs. Dès qu'un de ces ſauvages eſclaves avoit eu le malheur de déplaire à l'un ou l'autre de ſes maîtres : *qu'on me défaſſe de ce chien*, diſoient-ils à leurs gardes, & ils étoient obéis. C'étoit une obligation de leur apporter tout ce que la chaſſe, la pêche, la culture offroient de meilleur. Lorſqu'il mouroit, lui ou ſa femme, il falloit que pluſieurs de leurs ſujets terminaſſent auſſi leur carriere, pour les aller ſervir dans un autre monde. La religion des Natchez ſe bornoit à l'adoration du ſoleil : mais cette croyance étoit accompagnée de beaucoup de culte & par conſéquent ſuivie de mauvais effets. Cependant il n'y avoit qu'un temple pour toute la nation. Il fut embrâſé un jour par le feu qu'on y entretenoit perpétuellement, du moins habituellement ; & la conſternation fut générale. On faiſoit de vains efforts pour arrêter l'incendie. Quelques meres y jetterent leurs enfans, & le feu s'éteignit enfin. L'éloge de ces barbares héroïnes fut prononcé le lendemain par le pontife deſpote. C'eſt ainſi qu'il régnoit. On s'étonne qu'un peuple auſſi pauvre, auſſi ſauvage fût ſi cruellement aſſervi : mais la ſuperſtition ex-

plique tout ce que la raiſon trouve inconcevable. Elle ſeule pouvoit ôter la liberté à des hommes qui n'avoient guere à perdre que la liberté.

La plupart des relations aſſurent, ſur la ſoi douteuſe de quelques traditions, que les Natchez occuperent long-tems la rive orientale du Miſſiſſipi, depuis la riviere d'Iberville juſqu'à l'Ohio, c'eſt-à-dire, un eſpace de quatre cent lieues. Alors, ils devoient former la nation la plus floriſſante de l'Amérique Septentrionale. On peut ſoupçonner que le joug ſous lequel un gouvernement oppreſſeur & arbitraire les faiſoit gémir, les dégoûta de leur patrie. Ils dûrent ſe diſperſer; & quelques traces de leur culte, qu'on trouve de loin en loin dans ces régions, paroiſſent donner du poids à ces conjectures. Ce qui eſt ſûr, c'eſt que, lorſque les François parurent à la Louyſiane, ce peuple ne comptoit que deux mille guerriers, & ne formoit que quelques bourgades, placées à une aſſez grande diſtance les unes des autres, mais toutes rapprochées du Miſſiſſipi.

Ce défaut de population n'empêchoit pas que le pays des Natchez ne fut excellent. Le climat en eſt ſain & tempéré; le ſol ſe prête à des cultures riches & variées; le terrein eſt aſſez élevé pour n'avoir rien à craindre des inondations du fleuve. Cette contrée eſt généralement ouverte, étendue, arroſée, couverte de jolis côteaux, d'agréables prairies, de bois délicieux juſqu'aux Apalaches. Auſſi les premiers François qui la reconnurent, juge-

rent-ils que, malgré l'éloignement où elle étoit de la mer, ce ſeroit, avec le tems, le centre de la colonie. Cette opinion les y attira en foule. Ils furent accueillis favorablement, & ſoulagés par les ſauvages dans l'établiſſement des plantations qu'ils vouloient former. Des échanges réciproquement utiles commencerent entre les deux nations une amitié qui paroiſſoit ſincere. Elle ſeroit devenue ſolide, ſi les liens n'en avoient été chaque jour affoiblis par l'avidité des Européens. Ces étrangers n'avoient d'abord demandé les productions du pays qu'en négocians honnêtes. Ils dicterent depuis impérieuſement les conditions du commerce. A la fin, ils râvirent ce qu'ils étoient las de payer, même à vil prix. Leur audace s'accrut, au point de chaſſer le cultivateur indigene des champs qu'il avoit défrichés.

Cette tyrannie étoit atroce. Pour en arrêter le cours, les Natchez employerent, mais ſans ſuccès, les plus humiliantes ſupplications. Dans leur déſeſpoir, ils tenterent d'aſſocier à leur reſſentiment les peuples de l'Eſt, dont les diſpoſitions leur étoient connues; & ils réuſſirent à former ſur la fin de 1729, une ligue preſque univerſelle, dont le but étoit d'exterminer en un ſeul jour la race entiere de leurs oppreſſeurs. La négociation fut ſi heureuſement conduite que le ſecret n'en fut pénétré ni par les ſauvages amis des François, ni par les François eux-mêmes. Le complot ne pouvoit être déconcerté que par un haſard heureux. Il arriva.

Selon les relations du tems, les Natchez envoyerent aux nations conjurées, qui ne con-

noiſſoient pas mieux qu'eux l'art de l'écriture, des paquets compoſés d'un égal nombre de buchettes. Pour ne pas ſe méprendre ſur l'époque où la haine commune devoit éclater, on convint d'en brûler une tous les jours dans chaque bourgade, & que la derniere donneroit par-tout le ſignal de la ſanglante tragédie qu'on vouloit jouer. Il arriva que la femme, ou la mere du grand chef, fut inſtruite de la conſpiration, par un fils qu'elle avoit eu d'un François. Elle en avertit, à pluſieurs repriſes, l'officier de cette nation, qui commandoit à ſon voiſinage. L'indifférence ou le mépris qu'on montra pour ſes avis, n'étouffa pas dans ſon cœur l'affection qu'elle avoit pour ces étrangers. Sa dignité l'autoriſoit à entrer dans le temple du ſoleil, aux heures qui lui convenoient. Cette prérogative la mettoit à portée d'enlever ſucceſſivement les buchettes qu'on y avoit dépoſées; & elle s'y détermina pour déranger les calculs de la ligue; au riſque d'avancer, puiſqu'il le falloit, la perte des François qui lui étoient inconnus. Ce qu'elle avoit prévu, ſe vérifia. Au ſignal convenu, les Natchez fondirent inopinément ſur leur ennemi, perſuadés que la même ſcene ſe répétoit chez leurs alliés: mais comme il n'y avoit pas eu ailleurs de perfidie, tout fut tranquille & devoit l'être.

Ces détails paroiſſent bien fabuleux. Mais il eſt très-vrai que l'époque convenue entre tous les membres de la confédération pour délivrer la Louyſiane d'un joug étranger, fut prévenue par les Natchez. Peut-être ne

purent-ils pas contenir plus long-tems leur haine ? peut-être furent-ils entraînés par des facilités inattendues ? peut-être craignirent-ils, bien ou mal-à-propos, qu'on ne commençât à ſoupçonner leurs intentions ? Ce qui eſt ſûr, c'eſt que, ſur deux cent vingt François, qui étoient alors dans cet établiſſement, il y en eut deux cent de maſſacrés, que les femmes enceintes ou qui avoient des enfans en bas âge, n'eurent pas une deſtinée plus heureuſe; & que les autres, reſtées priſonnieres, furent expoſées à la brutalité des aſſaſſins de leurs fils & de leurs époux.

Au bruit de cet événement, la colonie entiere ſe crut perdue. Elle ne pouvoit oppoſer à la foule d'ennemis qui la menaçoient de toutes parts, que quelques paliſſades à demi-pourries, qu'un petit nombre de vagabonds, mal armés & ſans diſcipline. Perrier, en qui réſidoit l'autorité, n'avoit pas une meilleure opinion de la ſituation des choſes. Cependant il montra de l'aſſurance, & cette audace lui tint lieu de forces. Les ſauvages ne le crurent pas ſeulement en état de ſe défendre, mais encore de les attaquer. Pour écarter les ſoupçons qu'on pouvoit avoir conçu contr'eux, ou dans l'eſpoir d'obtenir leur grace, pluſieurs de ces nations joignirent leurs guerriers aux ſiens, pour aſſurer ſa vengeance.

Il eut fallu, pour réuſſir, d'autres troupes que des alliés mal intentionnés, & des ſoldats qui ſervoient par force. Cette milice marcha vers le pays des Natchez, avec une lenteur qui n'étoit pas d'un bon augure ; elle atta-

qua leurs forts avec une molleſſe, qui ne promettoit aucun ſuccès. Heureuſement les aſſiégés offrirent de relâcher tous les priſonniers qu'ils avoient en leur puiſſance, ſi l'on conſentoit à ſe retirer; & cette propoſition fut acceptée avec une extrême joie.

Mais Perrier ayant reçu quelques ſecours d'Europe, recommença les hoſtilités, dans les premiers jours de 1731. A la vue de ce nouveau péril, la diviſion ſe mit parmi les Natchez, & cette méſintelligence entraîna la ruine de la nation entiere. Quelques foibles corps de ces ſauvages furent paſſés au fil de l'épée; un grand nombre furent envoyés eſclaves à Saint-Domingue. Ce qui avoit échappé à la ſervitude & à la mort, ſe refugia chez les Chicachas.

C'étoit le peuple le plus intrépide de ces contrées. On connoiſſoit ſes liaiſons intimes avec les Anglois. Sa vertu chérie étoit l'hoſpitalité. Pour toutes ces raiſons, on craignit de lui propoſer d'abord de livrer ceux des Natchez auxquels il avoit accordé aſyle. Mais le ſucceſſeur de Perrier, Bienville, ſe crut autoriſé à demander cette lâcheté. La réponſe des Chicachas, fut celle de l'indignation & du courage. Des deux côtés, on courut aux armes en 1736. Les François furent battus en raſe campagne, & repouſſés avec perte ſous les paliſſades de leur ennemi. Encouragés quatre ans après par les ſecours qu'ils avoient reçus du Canada, ils voulurent tenter de nouveau la fortune. Ils ſuccomboient encore, lorſque des circonſtances favorables les reconcilierent

avec ces ſauvages. Depuis cette époque, la tranquillité de la Louyſiane ne fut plus troublée. On va voir à quel degré de proſpérité cette longue paix a élevé la colonie.

VIII. *Etabliſſemens formés par les François à la Louyſiane.*

Ses côtes, toutes ſituées ſur le golfe du Mexique, ſont généralement baſſes & couvertes d'un ſable aride. Elles ſont inhabitées & inhabitables. On n'a jamais ſongé à y élever aucune fortification.

Quoique les François duſſent ſouhaiter de s'approcher du Mexique, ils n'ont formé aucun établiſſement ſur la côte, qui eſt à l'oueſt du Miſſiſſipi. On aura craint, ſans doute, d'offenſer l'Eſpagne, qui n'auroit pas ſouffert patiemment ce voiſinage.

A l'eſt du fleuve, on voit le fort la Maubile, élevé ſur les bords d'une riviere, qui prend ſa ſource dans les Apalaches. Il ſervoit à contenir dans l'alliance des François les Chactas, les Alimabous, d'autres peuplades moins nombreuſes, & à s'aſſurer de leurs pelleteries. Les Eſpagnols de Penſacole tiroient de cet établiſſement quelques denrées, quelques marchandiſes.

L'embouchure du Miſſiſſipi offre un grand nombre de paſſes, qui n'ont point de ſtabilité. Pluſieurs ſont quelquefois à ſec. Il y en a qui ne peuvent recevoir que des canots ou des chaloupes. Celle de l'eſt, la ſeule aujourd'hui fréquentée par des navires, eſt très-tortueuſe, n'offre qu'une voie infiniment étroite, & n'a qu'onze ou douze pieds d'eau, dans les plus

plus hautes marées. Le petit fort, nommé la Baliſe, qui défendoit autrefois l'embouchure de la riviere, a perdu toute ſon utilité, depuis que ſon canal s'eſt comblé, & que les bâtimens naviguent hors de la portée du canon.

La Nouvelle-Orléans, ſituée à trente lieues de l'océan, eſt le premier établiſſement qui ſe préſente. Cette ville, deſtinée à être l'entrepôt de toutes les liaiſons que la métropole & la colonie formeroient entr'elles, fut bâtie ſur le bord oriental du fleuve, autour d'un croiſſant acceſſible à tous les navires, & où ils jouiſſent d'une ſûreté entiere. On en jetta les fondemens en 1717: mais ce ne fut qu'en 1722 qu'elle prit quelque conſiſtance, qu'elle devint la capitale de la Louyſiane. Jamais elle n'a compté plus de ſeize cent habitans, partie libres, & partie eſclaves. Les cabanes qui la couvroient originairement, ont été ſucceſſivement remplacées par des maiſons commodes, mais bâties de bois ſur brique; parce que le ſol n'avoit pas aſſez de ſolidité, pour ſoutenir des édifices plus peſans.

La ville s'éleve dans une iſle qui a ſoixante lieues de long, ſur une largeur médiocre. Cette iſle, dont la plus grande partie n'eſt pas ſuſceptible de culture, eſt formée par l'océan, par le Miſſiſſipi, par le lac Pontchartrain, & par le Manchac, ou la rivière d'Iberville, canal que le Miſſiſſipi s'eſt creuſé pour y verſer le ſuperflu de ſes eaux, dans la ſaiſon de ſa trop grande abondance. Il peut y avoir ſur ce territoire une centaine de poſſeſſions, où l'on trouve quatre ou cinq cent blancs & quatre

majeure partie du tabac qui ſe conſomme dans le pays, & beaucoup de bois pour le commerce extérieur. Ces travaux occupent cinq ou ſix cent blancs & douze cent noirs.

Sur toute la longueur des terres cultivées dans ces divers établiſſemens, qui appartiennent à la baſſe Louyſiane, regne une chauſſée deſtinée à les garantir des inondations du fleuve. Des larges & profonds foſſés, dont chaque champ eſt entouré, aſſurent une iſſue aux fluides qui auroient percé ou ſurmonté la digue. Ce ſol eſt entiérement vaſeux. Lorſqu'il doit être mis en valeur, on coupe par le pied les groſſes cannes dont il eſt couvert. Dès qu'elles ſont ſéches, on y met le feu. Alors, pour peu qu'on fouille la terre, elle ouvre un ſein fécond à toutes les productions qui demandent un terrein humide. Le bled n'y proſpere pas, & il ne pouſſe que des épis ſans grain.

La plupart des arbres fruitiers ne réuſſiſſent pas davantage. Ils croiſſent fort vîte; ils fleuriſſent deux fois chaque année: mais le fruit, piqué des vers, ſéche & tombe généralement, avant d'avoir atteint ſa maturité. Il n'y a que le pêcher, l'oranger & le figuier dont on ne peut aſſez vanter la fertilité.

On trouve une nature différente dans la haute Louyſiane. A l'eſt du Miſſiſſipi, cette région commence un peu au-deſſus de la riviere d'Iberville. Son terrein, anciennement formé, aſſez élevé pour être à l'abri des inondations, & qui n'a que le degré d'humidité convenable, exige moins de ſoins & promet une plus grande variété de productions. Ainſi

le penſerent les premiers François qui parurent dans ces contrées. Ils s'établirent aux Natchez, y eſſayerent pluſieurs cultures qui réuſſirent toutes, & ſe fixerent enfin à celle du tabac, qui ne tarda pas à avoir dans la métropole la réputation dont il étoit digne. Le gouvernement s'attendoit à voir arriver bientôt de cet établiſſement l'approviſionnement entier de la monarchie, lorſque la tyrannie de ſes agens en cauſa la ruine. Depuis cette funeſte époque, ce ſol inépuiſable eſt reſté en friche, juſqu'à ce que la Grande-Bretagne en ayant acquis la propriété par les traités, y ait fait paſſer une population ſuffiſante pour le féconder.

Un peu plus haut, mais ſur la rive occidentale, ſe décharge dans le Miſſiſſipi la riviere Rouge. C'eſt à trente lieues de ſon embouchure & ſur les terres des Natchitoches, que les François, à leur arrivée dans la Louyſiane, éleverent quelques paliſſades. Ce poſte avoit pour objet de tirer du nouveau Mexique des bêtes à poil & à cornes, dont une colonie naiſſante a toujours beſoin, & celui d'ouvrir un commerce interlope avec le fort Eſpagnol des Adayes, qui n'en eſt éloigné que de ſept lieues. Il y a long-tems que la multiplication des troupeaux, dans les campagnes où il falloit les naturaliſer, a fait ceſſer la premiere liaiſon; on avoit encore plutôt compris, que la ſeconde, avec un des plus pauvres établiſſemens du monde, n'auroit jamais d'utilité réelle. Auſſi les Natchitoches ne tarderent-ils pas à être abandonnés par ceux que l'eſpoir

d'une grande fortune y avoit attirés. On n'y voit plus que les deſcendans de quelques ſoldats, qui s'y ſont fixés à la fin de leur engagement. Leur nombre ne paſſe pas deux cent. Ils vivent du maïs ou des légumes qu'ils cultivent, & vendent le ſuperflu de ces productions à leur indolent voiſin. L'argent qu'ils reçoivent de cette foible garniſon, leur ſert à payer les boiſſons & les vêtemens qu'ils ſont obligés de tirer d'ailleurs.

L'établiſſement formé aux Akanſas eſt plus miſérable encore. Infailliblement il ſeroit devenu très-floriſſant, ſi les troupes, les armes, les engagés : les vivres & les marchandiſes que Law y faiſoit paſſer pour ſon compte particulier, n'euſſent été confiſqués après la diſgrace de cet homme entreprenant. Il ne s'eſt depuis fixé dans cet excellent pays que quelques Canadiens, qui ont pris pour compagnes des femmes indigènes. De ces liaiſons eſt bientôt ſortie une race preſque ſauvage. Les familles en ſont très-peu nombreuſes : elles vivent diſperſées, & ne s'occupent guere que de la chaſſe.

Pour arriver des Akanſas aux Illinois, il faut faire trois cent lieues : car les peuples ne ſe touchent pas en Amérique comme en Europe, & n'en ſont que plus indépendans. Ils n'ont point des chefs liés entr'eux pour ſe les arracher, ſe les ſacrifier tour-à-tour, & les rendre ſi malheureux, qu'ils n'aient rien à gagner ou à perdre, en changeant de patrie & de maître. Les Illinois, placés dans la partie la plus ſeptentrionale de la Louyſiane,

étoient continuellement battus, & toujours à la veille d'être détruits par les Iroquois ou par d'autres nations belliqueuſes. Il leur falloit un défenſeur, & le François le devint, en occupant une partie de leur territoire à l'embouchure de leur riviere & ſur les rives plus riantes, plus fécondes du Miſſiſſipi. Raſſemblés autour de lui, ils ont évité la deſtinée de la plupart des peuplades de ce Nouveau-Monde, dont il reſte à peine quelque ſouvenir. Cependant leur nombre a diminué à meſure que celui de leurs protecteurs s'eſt accru. Ces étrangers ont formé peu-à-peu une population de deux mille trois cent quatre-vingt perſonnes libres & de huit cent eſclaves, diſtribués dans ſix bourgades, dont cinq ſont ſituées ſur le bord oriental du fleuve.

Malheureuſement, la plupart d'entr'eux ont eu la paſſion de courir les bois pour y acheter des pelleteries, ou d'attendre dans leurs magaſins que les ſauvages leur apportaſſent le produit de leurs chaſſes. Ils auroient travaillé plus utilement pour eux, pour la colonie & pour la France, s'ils euſſent fouillé le ſol excellent où la fortune les avoit placés, s'ils lui avoient demandé les grains de l'ancien monde, que la Louyſiane a toujours été obligée de tirer de l'Europe ou de l'Amérique Septentrionale. Mais combien l'établiſſement formé par les François au pays des Illinois, combien leurs autres établiſſemens ſont reſtés loin de cette proſpérité !

Jamais, dans ſon plus grand éclat, la colonie n'eut plus de ſept mille blancs, ſans y

comprendre les troupes, qui varierent depuis trois cent juſqu'à deux mille hommes. Cette foible population étoit diſperſée ſur les bords du Miſſiſſipi, dans un eſpace de cinq cent lieues, & ſoutenue par quelques mauvais forts ſitués à une diſtance immenſe l'un de l'autre. Cependant elle n'étoit point engendrée de cette écume de l'Europe, que la France avoit comme vomie dans le Nouveau-Monde, au tems du ſyſtême. Tous ces miſérables avoient péri, ſans ſe reproduire. Les colons étoient des hommes forts & robuſtes, ſortis du Canada, ou des ſoldats congédiés, qui avoient ſu préférer les travaux de l'agriculture à la fainéantiſe, où le préjugé les laiſſoit orgueilleuſement croupir. Les uns & les autres recevoient du gouvernement un terrein convenable & de quoi l'enſemencer, un fuſil, une hache, une pioche, une vache & ſon veau, un coq & ſix poules, avec une nourriture ſaine & abondante durant trois ans. Quelques officiers, quelques hommes riches avoient formé des plantations aſſez conſidérables, qui occupoient huit mille eſclaves.

Cette peuplade envoyoit à la France quatre-vingt milliers d'indigo, quelques cuirs & beaucoup de pelleteries. Elle envoyoit aux iſles, du ſuif, des viandes fumées, des légumes, du riz, du maïs, du brai, du goudron, du merrein & des bois de charpente. Tant d'objets réunis pouvoient valoir 2,000,000 livres. Cette ſomme lui étoit payée en marchandiſes d'Europe & en productions des Indes Occidentales. La colonie recevoit même beaucoup plus

qu'elle ne donnoit ; & c'étoient les fraix de ſouveraineté qui lui procuroient ce ſingulier avantage.

Les dépenſes publiques furent toujours trop conſidérables à la Louyſiane. Elles ſurpaſſerent ſouvent, même en pleine paix, le produit entier de cet établiſſement. Peut-être les agens du gouvernement auroient-ils été plus circonſpects, ſi les opérations euſſent été faites avec des métaux. La malheureuſe facilité de tout payer avec du papier, qui ne devoit être acquitté que dans la métropole, les rendit généralement prodigues. Pluſieurs même furent infidèles. Pour leur intérêt particulier, ils ordonnerent la conſtruction des forts, qui n'étoient d'aucune utilité, & qui coutoient vingt fois plus qu'il ne falloit. Ils multiplierent, ſans motif comme ſans meſure, les préſens annuels que la cour de Verſailles étoit dans l'habitude de faire aux tributs ſauvages.

Les exportations & les importations de la Louyſiane ne ſe faiſoient pas ſur des navires qui lui fuſſent propres. Jamais elle ne s'aviſa d'en avoir un ſeul. Il lui arrivoit quelquefois de foibles embarcations des ports de France. Quelquefois les iſles à ſucre lui envoyoient de gros bateaux. Mais le plus ſouvent des vaiſſeaux, partis de la métropole pour Saint-Domingue, dépoſoient dans ce riche établiſſement une partie de leur cargaiſon, alloient vendre le reſte au Miſſiſſipi, & s'y chargeoient en retour de ce qui pouvoit convenir à Saint-Domingue, de ce qui pouvoit convenir à la métropole.

IX. La France pouvoit retirer de grands avantages de la Louyſiane. Fautes qui ont empêché ce ſuccès.

La Louyſiane, que la nature ſembloit appeler à une grande proſpérité, y ſeroit ſans doute arrivée, ſi l'on eût eu la ſageſſe d'écouter les vœux des proteſtans François, réfugiés dans les colonies établies par les Anglois au Nord du Nouveau-Monde.

Sous le regne le plus brillant & ſous l'époque la plus heureuſe de ce régne, trois cent mille familles calviniſtes jouiſſoient paiſiblement en France des droits de l'homme & du citoyen, droits confirmés par l'édit fameux qui avoit aſſoupi tant de troubles & terminé tant de malheurs, l'édit de Nantes. L'effroi de ſes voiſins & l'idole de ſes ſujets, Louis XIV, n'avoit à redouter ni des ennemis au-dehors, ni des rebelles au-dedans de ſes provinces. Les proteſtans, tranquilles par devoir & par intérêt, ne ſongeoient qu'à ſervir l'état & qu'à contribuer à ſa puiſſance & à ſa gloire. On les voyoit à la tête de beaucoup de nouvelles manufactures; &, répandus dans les contrées maritimes, une marine formidable à ſa naiſſance trouvoit ſa force principale dans leurs bras. Où régne une aiſance honnête, fruit du travail & de l'induſtrie, là ſont ordinairement les bonnes mœurs. Elles diſtinguoient les proteſtans, parce qu'ils étoient les plus foibles, les plus laborieux, & qu'ils avoient encore à juſtifier leur croyance par leurs vertus.

Je le répete. Tout étoit tranquille dans l'intérieur du royaume: mais l'orgueil ſacerdotal,

mais l'ambition pharisienne ne l'étoient pas. Le clergé de France, Rome & les jésuites obsédoient le trône de leurs calomnieuses remontrances. Des François qui ne s'humilioient pas au pied d'un confesseur; qui ne voyoient que du pain dans la sainte hostie; qui se passoient de messes; qui n'apportoient aucune offrande à l'autel; qui épousoient leurs cousines sans acheter des dispenses: ces François ne pouvoient aimer ni la patrie, ni le souverain. Ce n'étoient, au fond du cœur, que des traîtres hypocrites, qui, pour secouer le joug de l'obéissance, n'attendoient qu'une circonstance favorable, que tôt ou tard, ils sauroient bien faire naître.

Lorsque l'imposture allarmera le souverain sur la fidélité de ses sujets, il est difficile qu'elle ne soit pas attentivement écoutée. Cependant nous oserons demander si Louis XIV fut excusable, lorsqu'il parut ignorer combien ses sujets protestans lui étoient utiles; s'il pouvoit croire sérieusement qu'ils le seroient davantage en devenant catholiques; & si la tolérance d'un maître aussi puissant, aussi absolu, pouvoit jamais amener aucune de ces fâcheuses conséquences dont on ne cessoit de le menacer. Les protestans avoient été séditieux, il est vrai: mais, alternativement avec les catholiques, le jouet de l'ambition turbulente des grands. Tant de sang versé sous les regnes précédens, devoit-il pas lui faire craindre d'en verser encore? Les événemens passés lui apprendre qu'un roi ne peut rien sur les opinions religieuses; que les consciences ne se forcent

point; que la fortune, la vie, les dignités ne ſe comparent point avec les peines éternelles; & que, s'il eſt bon de fermer l'entrée d'un pays où l'on n'obſerve qu'un ſeul culte à toute ſuperſtition étrangere, la force n'en exclura jamais celle qui y eſt établie. Louis XIV l'éprouva. Vous, qui êtes chargés du ſoin de conduire les hommes, ſouverains, apprenez à les connoître. Etudiez leurs paſſions, pour les régir par leurs paſſions. Sachez qu'un prince qui dit à ſes ſujets, votre religion me déplaît; vous l'abjurerez, je le veux, peut faire dreſſer des potences & des roues : que ſes bourreaux ſe tiennent prêts.

Louis XIV chargea de l'exécution de ſon projet impie en religion, abſurde en politique, deux miniſtres impérieux comme lui; deux hommes qui haïſſoient les proteſtans, parce que Colbert s'en étoit ſervi; un Letellier, homme dur & fanatique; un Louvois, homme cruel & ſanguinaire : c'eſt celui-ci qui opinoit à ſubmerger la Hollande, & qui depuis fit réduire le Palatinat en cendres. Sur le moindre prétexte, on ferme au calviniſte ſon temple; on l'exclut des fermes du roi; il ne peut être admis dans aucune corporation; on inſcrit ſes miniſtres ſur le rôle de la taille; on prive ſes maires de la nobleſſe; on applique aux hôpitaux les legs faits à ſes conſiſtoires; les officiers de la maiſon du prince, les ſecrétaires du roi, les notaires, les avocats, les procureurs ont ordre de quitter leurs fonctions ou leur croyance. L'abſurdité ſuccède à la violence. Une déclaration du con-

ſeil de 1681 autoriſe les enfans à l'âge de ſept ans de renoncer à leur foi. Des enfans de ſept ans qui ont une foi ! qui ont une volonté civile ! qui en font des actes publics ! Ainſi donc le ſouverain & le prêtre peuvent également, & des enfans en faire des hommes, & des hommes en faire des enfans !

Mais il falloit ſouſtraire les nefans à l'autorité de leurs parens. La force y pourvoit. Des ſoldats les enlèvent de la maiſon paternelle, & s'inſtallent à leur place. Le cri de la déſolation rétentit d'un bout du royaume à l'autre. On ſonge à s'éloigner de l'oppreſſeur. Des familles entieres déſertent leurs ſoyers transformés en corps-de-garde. Les puiſſances rivales de la France leur offrent des aſyles. Amſterdam s'agrandit de mille maiſons qui les attendent. Les provinces ſe dépeuplent. Le gouvernement voit ces émigrations, & il en eſt troublé. Les galeres ſont-décernées contre l'artiſan & le matelot fugitifs. On ferme les paſſages. On n'oublie rien de ce qui pouvoit accroître le mérite du ſacrifice, & plus de cinq cent mille citoyens utiles s'échappent, au haſard de recevoir en chemin la couronne du martyre.

C'eſt en 1685, au milieu de ces horreurs, que paroît la fatale révocation de l'édit de Nantes. Il eſt ordonné aux miniſtres opiniâtres de ſortir du royaume dans l'intervalle de quinze jours, ſous peine de mort. Les enfans ſont arrachés d'entre les bras de leurs peres & de leurs meres. Et ce ſont des hommes réfléchis; une aſſemblée de grâves perſonages; une cour ſuprême, qui

légitime de pareilles horreurs ! ils étoient peres, & ils ne frémirent pas en ordonnant l'infraction des loix les plus ſacrées de la nature !

Cependant les eſprits s'échauffent. Les proteſtans s'aſſemblent. On les attaque. Ils ſe défendent. On envoye contr'eux des dragons. Et voilà les hameaux, les villages, les champs, les grands chemins, les entrées des villes hériſſés d'échafauds & trempés de ſang. Les intendans des provinces ſe diſputent de barbarie. Quelques miniſtres oſent prêcher, oſent écrire. Ils ſont ſaiſis & mis à mort. Bientôt le nombre des cachots ne ſuffit plus au nombre des perſécutés ; & c'eſt la volonté d'un ſeul qui peut faire tant de malheureux ! Il parle, & les liens civils & moraux ſe briſent ! Il parle, & mille citoyens révérés par leurs vertus, leurs dignités, leurs talens, ſont dévoués à la mort & à l'infamie. O peuples ! ô troupeau d'imbéciles & de lâches !

Et toi, tyran aveugle ! parce que tes prêtres n'ont pas l'art perſuaſif qui feroit triompher leurs raiſons ; parce qu'ils ne peuvent effacer de l'eſprit de ces innocens les traces profondes que l'éducation y a gravées ; parce que ceux-ci ne veulent être ni des lâches, ni des hypocrites, ni des infames ; parce qu'ils aiment mieux obéir à leur Dieu qu'à toi, il faut que tu les ſpolies, que tu les enchaînes, que tu les brûles, que tu les pendes ; que tu traînes leurs cadavres ſur une claie. Lorſque tu retires d'eux ta protection, parce qu'ils ne penſent pas comme toi ; pourquoi ne retirent-ils pas de toi leur obéiſſance, parce que tu ne penſes

pas comme eux ? C'eſt toi qui romps le pacte.

Les temples des proteſtans ſont détruits. Leurs miniſtres ont été mis à mort ou ſe ſont enfuis. La déſertion des perſécutés s'eſt-elle arrêtée ? Non. Quel parti prendra-t-on ? On imaginera que la fuite ſera moins fréquente, lorſque la ſortie ſera libre. L'on ſe trompera ; &, après avoir ouvert les paſſages, on les refermera une ſeconde fois avec auſſi peu de ſuccès que la premiere.

L'horrible plaie que le fanatiſme fit alors à la la nation, a ſaigné juſqu'à nos jours, & ſaignera long-tems encore. Des armées détruites ſe refont. Des provinces envahies ſe reprennent. Mais l'émigration d'hommes utiles, qui, en portant chez des nations étrangeres leur induſtrie & leurs talens, les élevent tout-à-coup au niveau de la nation qu'ils ont abandonnée, eſt un mal qui ne ſe répare point. Le coſmopolite, dont l'ame vaſte embraſſe les intérêts de l'eſpece humaine, s'en conſolera peut-être. Pour le patriote, il ne ceſſera jamais de s'en affliger.

Ce patriote, c'eſt lui qui dit aux rois dans ce moment. Maîtres de la terre, lorſqu'un homme, ſous le nom de prêtre, aura ſu lier ſes intérêts aux prétendus intérêts d'un Dieu ; quand ſa haine ombrageuſe pourra faire ſervir le nom de ce Dieu, qu'il ne manquera pas de peindre jaloux & cruel, pour allumer la perſécution contre celui qui ne penſera pas comme lui, ou, pour parler plus exactement, qui ne penſera pas comme il veut que l'on penſe ; malheur à vous & à vos ſujets, ſi vous l'écoutez.

Cependant les proteſtans François, diſperſés dans les différentes parties du globe, tournoient par-tout de triſtes regards vers leur ancienne patrie. Ceux qui avoient trouvé un aſyle au Nord de l'Amérique, déſeſpérant de revoir jamais leurs premiers foyers, vouloient du moins être réunis à la nation aimable dont la tyrannie les avoit ſéparés. Ils offroient de porter leur induſtrie & leurs capitaux à la Louyſiane, pourvu qu'il leur fût permis d'y profeſſer leur culte. Le malheur de l'état voulut que la ſuperſtition de Louis XIV, que la foibleſſe du régent, fiſſent rejetter ces propoſitions.

Cependant, quel rapport y a-t-il entre les dogmes de la religion & les ſpéculations du miniſtere? pas plus, ce me ſemble, qu'entre l'ordonnance du médecin & les dogmes qu'il profeſſe. Le malade s'eſt-il jamais aviſé de demander à Dumoulin s'il alloit au ſermon ou au prêche, s'il croyoit en Dieu ou s'il n'y croyoit pas? Maîtres de la terre, celui qui fait luire indiſtinctement ſon ſoleil ſur les contrées orthodoxes & ſur les contrées hérétiques; celui qui laiſſe également tomber la roſée féconde ſur leurs champs, ne vous dit-il pas avec aſſez d'évidence & de force, combien il doit vous être indifférent par quels hommes elles ſoient peuplées, par quels bras elles ſoient cultivées? c'eſt à vous de les protéger tous; c'eſt à vous à encourager leur induſtrie & leurs vertus. C'eſt à lui à lire au fond de leurs cœurs & à les juger. Rend-il les meres des calviniſtes ſtériles, ou étouffe-t-il l'enfant dans le ſein des meres luthériennes, lorſqu'elles ſont fé-

condes ? Comment oſez-vous donc condamner à l'exil, à la mort, à la miſere pire qu'elle, celui à qui le ſouverain des ſouverains, votre pere & le leur, permet de vivre & de proſpérer ? Parce qu'on n'auroit pas célébré la meſſe & chanté vêpres à la Louyſiane, les productions du ſol en auroient-elles été moins abondantes, moins précieuſes & moins utiles ? Si cette contrée eût été peuplée d'orthodoxes, & que quelque raiſon d'état vous en eût fait tenter la conquête, vous les euſſiez tous égorgés ſans ſcrupule : & vous en avez à confier ſa culture à l'hérétique ? De quelle étrange manie êtes-vous donc tourmentés ? La conformité du culte n'arrête point votre férocité ; la diverſité l'excite. Eſt-il de la dignité du chef d'un état, de régler ſa conduite ſur l'eſprit fanatique & les vues étroites d'un directeur de ſéminaire ? Eſt-il de ſa ſageſſe de n'admettre au nombre de ſes ſujets que les eſclaves de ſes prêtres ? Qu'après avoir déterminé un vieux monarque puſillanime & humilié, par une longue ſuite de calamités, à y mettre le comble en révoquant un édit ſalutaire, les ſuperſtitieux & les hypocrites qui l'environnoient l'aient amené, de conſéquence en conſéquence, à rejetter les propoſitions avantageuſes des religionaires du Nouveau-Monde, je n'en ſerai point étonné : mais que des conſidérations, qu'on peut appeler monacales, aient eu la même autorité ſur le prince éclairé qui tenoit les rênes de l'empire après le vieux monarque, & qui certes ne fut jamais ſoupçonné de bigotterie, c'eſt ce que je ne ſaurois expliquer.

Indépendamment de ce fatal ſyſtême, peut-être la Louyſiane n'auroit-elle pas langui ſi long-tems, ſans la faute qu'on fit dès l'origine, d'accorder des terres au haſard & ſelon le caprice de ceux qui les demandoient. Des déſerts immenſes n'auroient pas ſéparé les colons les uns des autres. Rapprochés d'un centre commun, ils ſe ſeroient prêtés des ſecours mutuels, & auroient heureuſement joui de tous les avantages d'une ſociété réguliere & bien ordonnée. A meſure que la population auroit augmenté, le cercle des défrichemens ſe ſeroit étendu. Au lieu de quelques hordes de ſauvages, on eût vu s'élever une riche colonie, qui ſeroit peut-être devenue avec le tems une nation puiſſante. Que d'avantages il en eût réſulté pour la France même ?

Ce royaume, qui achette chaque année dix-huit à vingt millions peſant de tabac, auroit pu le faire cultiver dans la Louyſiane, & tirer de cette poſſeſſion tout ce qu'il lui en falloit pour ſa conſommation. Ainſi le penſoit & l'eſpéroit le gouvernement, quand il fit arracher cette plante en France. Convaincu que les terres de ſes provinces étoient propres à des cultures plus riches & plus importantes, il crut ſervir à la fois la métropole & la colonie, en aſſurant à cet établiſſement naiſſant le débouché de la production, qui demandoit le moins d'avance, le moins de tems & le moins d'expérience. Le diſcrédit où tomba Law, auteur du projet, fit tomber dans l'oubli cette vue, dont les avantages étoient ſi ſenſibles, avec celles qui n'avoient pour baſe qu'une ima-

gination déréglée. L'aveuglement du miniſtere fut perpétué par les intérêts particuliers des agens du fiſc, & ce n'eſt pas un des moindres maux que la finance ait faits à la monarchie.

Les richeſſes que le tabac eût fait entrer dans la colonie, lui auroient ouvert les yeux ſur l'utilité des vaſtes & belles prairies dont elle eſt remplie. Bientôt, elles ſe fuſſent couvertes de nombreux troupeaux, dont les cuirs auroient diſpenſé la métropole d'en acheter de pluſieurs nations, & dont la chair préparée & ſalée, auroit remplacé le bœuf étranger dans les isles. Les chevaux & les mulets, qui s'y ſeroient multipliés dans la même proportion, euſſent tiré les colonies Françoiſes de la dépendance où elles ont toujours été, où elles ſont encore, des Anglois, & des Eſpagnols pour cet objet indiſpenſable.

Une fois mis en action, les eſprits ſeroient montés d'une branche d'induſtrie à l'autre. Auroient-ils pu ſe refuſer à la conſtruction des vaiſſeaux ? Le pays étoit couvert des bois propres pour le corps du navire. La mâture & le goudron ſe trouvoient dans les pins, qui rempliſſoient les côtes. Le chêne ne manquoit pas pour le bordage, & il pouvoit être remplacé par le cyprès, moins ſujet à ſe fendre, à ſe courber, à ſe rompre, & rachetant par un peu d'épaiſſeur ce que la nature lui refuſoit de force & de dureté. Il étoit facile de faire croître du chanvre, pour les voiles & pour les cordages. On n'eût été réduit qu'à tirer du fer des autres contrées ; & encore paroît-il

prouvé qu'il en exiſte des mines dans la Louyſiane.

Les forêts, ainſi défrichées ſans fraix & même avec profit, auroient laiſſé le ſol libre aux grains, à l'indigo, même à la ſoie, lorſqu'une population abondante auroit permis de ſe livrer à une occupation à laquelle la douceur du climat, la multitude des mûriers, quelques expériences heureuſes ne ceſſoient d'inviter. Que n'eût-on pas fait d'une poſſeſſion où le ciel eſt tempéré, où le terrein eſt uni, vierge, fertile; & qui avoit été moins habité que parcouru par quelques vagabonds auſſi inappliqués que mal-habiles?

Si la Louyſiane fût parvenue à la fécondité que la nature y ſembloit attendre de la main des hommes, on n'auroit pas tardé à s'occuper du ſoin de rendre ſon entrée plus acceſſible. Peut-être y eût-on réuſſi, en bouchant les petites paſſes avec les arbres flottans que les eaux entraînent, & en réuniſſant toute la force du courant dans un ſeul canal. Si la molleſſe du terrein, ſi la rapidité du fleuve, ſi le refoulement de la mer euſſent oppoſé à ce projet des obſtacles inſurmontables, le génie eût trouvé des reſſources. Tous les arts, tous les biens ſeroient nés les uns des autres, pour former dans cette plaine de l'Amérique, une colonie floriſſante & vigoureuſe.

Cette perſpective, qu'on n'avoit jamais entrevue que dans le lointain, ſembloit ſe rapprocher à la paix derniere. Les habitans auxquels le fiſc devoit ſept millions, acquis la plupart par des manœuvres criminelles, dé-

ſeſpérant d'être jamais payés de cette dette impure, ou ne pouvant ſe flatter que de l'être tard & imparfaitement, tournoient heureuſement leurs travaux vers des cultures importantes. Ils voyoient groſſir leur commerce d'une partie des pelleteries, qu'attiroit autrefois le Canada. Les isles Françoiſes, dont les beſoins augmentoient continuellement, & les reſſources venoient de diminuer, leur demandoient plus de bois & de ſubſiſtances. Les liaiſons frauduleuſes avec le Mexique, interrompues par la guerre, reprenoient leur cours. Les navigateurs de la métropole, exclus d'une partie des marchés qu'ils avoient fréquentés, tournoient leurs voiles vers le Miſſiſſipi, dont les bords, trop long-tems déſerts, alloient enfin être habités. Déjà deux cent familles Acadiennes s'y étoient fixées, & les reſtes infortunés de cette nation, diſperſés dans les établiſſemens Anglois, faiſoient leurs arrangemens pour les ſuivre. Les mêmes diſpoſitions ſe remarquoient dans pluſieurs colons de Saint-Vincent & de la Grenade, mécontens de leurs nouveaux maîtres. Douze ou quinze cent Canadiens s'étoient mis en marche pour la Louyſiane, & ils devoient être ſuivis par beaucoup d'autres. On a même de fortes raiſons pour croire qu'un aſſez grand nombre de catholiques alloient paſſer des poſſeſſions Britanniques dans cette vaſte & belle contrée.

X. Le miniſtère de France cede la Louyſiane à l'Eſpagne. En avoit-il le droit ?

Tel étoit l'état des choſes, lorſque la cour

de Verſailles annonça, le 21 avril 1764, aux habitans de la Louyſiane, que, par une convention ſecrette du 3 novembre 1762, on avoit abandonné à celle de Madrid, la propriété de leur territoire. La langueur de cette colonie ; les obſtacles qui s'oppoſoient à ſon amélioration ; l'impoſſibilité de la mettre en état de réſiſter à la maſſe des forces ennemies, réunies ſur ſa frontiere : ces conſidérations dûrent aiſément déterminer le miniſtere en France à cette ceſſion, en apparence ſi conſidérable. Mais quel fut le motif qui porta l'Eſpagne à l'accepter ? Ne valoit-il pas mieux qu'elle ſacrifiât gratuitement la Floride au rétabliſſement de la tranquillité publique, que de recevoir en échange une poſſeſſion, dont la défenſe lui étoit impoſſible ? Si c'étoit une barriere contre les entrepriſes qu'une nation ambitieuſe, active & puiſſante pouvoit projetter contre le Mexique, n'étoit-il pas de ſon intérêt qu'un allié fidèle eût à ſoutenir un premier choc, qui l'avertiroit de l'orage & lui donneroit peut-être le tems de le conjurer ?

Mais, de quelque maniere que la politique veuille enviſager cet événement, ce ſera toujours au tribunal de la morale un crime d'avoir vendu ou donné des citoyens à une puiſſance étrangere.

De quel droit, en effet, un prince diſpoſe-t-il d'un peuple qui ne conſent pas à changer de maître ?

Les nations doivent-elles tout aux rois, & les rois ne doivent-ils rien aux nations ? Que ſignifie donc le droit des gens ? N'eſt-il que

le droit des princes ? Ceux-ci ne tiennent ; diſent-ils, leur pouvoir que de Dieu ſeul. Cette maxime, imaginée par le clergé, qui ne met les rois au-deſſus des peuples, que pour commander aux rois mêmes au nom de la divinité, n'eſt donc qu'une chaîne de fer, qui tient une nation entiere ſous les pieds d'un ſeul homme ? Ce n'eſt donc plus un lien réciproque d'amour & de vertu, d'intérêt & de fidélité, qui fait régner une famille au milieu d'une ſociété ? Si l'obéiſſance des peuples eſt une loi de conſcience impoſée par Dieu ſeul, ils peuvent donc en appeler aux interprêtes de cette volonté éternelle, contre l'abus de l'autorité ſubordonnée à ce grand être ? Si l'on fait de l'obéiſſance paſſive une loi de religion, dès-lors elle eſt ſoumiſe, comme toutes les autres loix religieuſes, au tribunal de la conſcience ; &, dans un état où l'on reconnoit la loi de Dieu pour la premiere, il faut attendre que la déciſion de l'égliſe éclaire & dirige les conſciences, ſur l'étendue & la nature du pouvoir des rois. En vain dira-t-on que les livres ſaints ordonnent eux-mêmes d'obéir aux puiſſances de la terre. C'eſt à l'égliſe que la lettre & le ſens de ces livres ont été révélés, & par l'égliſe, aux nations qui les ont adoptés. Elle ſeule peut donc ſavoir juſqu'à quel point, & à quel deſſein, Dieu a confié ſon autorité aux puiſſances de la terre. Les rois, en s'appuyant des textes de la bible, ſe remettent dès-lors ſous la tutelle des miniſtres de l'évangile. Ainſi, quand ils empruntent les armes du clergé pour tenir les peuples

dans les fers, le clergé peut retirer ſes propres armes, & s'en ſervir contre les rois. Il trouvera dans l'évangile même, où ils ont pris le droit de régner, un bouclier à oppoſer contre l'épée ; & le glaive contre le glaive.

C'eſt donc en vain que les princes ont recours au ciel pour rappeler leurs droits, quand ils manquent à leurs devoirs. La loi qu'ils invoquent s'éleve contre eux. Elle tonne, & les foudroie par la bouche des pontifes. Elle crie au fond des cœurs d'un peuple qui gémit. Ainſi leur puiſſance n'en eſt pas moins conditionnelle, précaire, interprétative ; elle n'eſt pas moins limitée par le code religieux, où ils l'ont puiſée, qu'elle ne doit l'être par le code naturel des nations : car la religion étant l'unique frein du deſpotiſme, ſeul pouvoir qui ſe croie établi de Dieu même, & les fondemens de ce pouvoir n'étant pas plus évidens que les dogmes & les principes de la religion qui lui ſert de baſe, le deſpote tombe entre les mains du clergé, ſi le peuple eſt dirigé par des prêtres, ou à la diſcrétion de ſes ſujets, parce qu'au défaut de pontifes, ils ſont eux-mêmes les juges de la foi.

Mais pourquoi l'autorité voudroit-elle ſe déguiſer qu'elle vient des hommes ? La nature, l'expérience, l'hiſtoire, le ſentiment intérieur, apprennent aſſez aux rois qu'ils tiennent des peuples tout ce qu'ils poſſédent, ſoit qu'ils l'aient conquis par les armes, ſoit qu'ils l'aient acquis par des traités. Puiſqu'on reçoit du peuple tous les fruits de l'obéiſſance, pourquoi ne pas accepter de lui ſeul tous les droits de

l'autorité? Qu'a-t-on à craindre des volontés qui ſe donnent, & que gagne-t-on à l'abus d'une puiſſance qu'on uſurpe? Ne faut-il pas la retenir par la violence, quand on s'en eſt emparé par ſurpriſe? Et quel eſt le bonheur d'un prince qui ne commande que par la force, & qui n'eſt obéi que par la crainte? Eſt-il tranquille ſur le trône, lorſqu'il ſe voit forcé de dire, pour régner, que c'eſt de Dieu ſeul qu'il a reçu ſa couronne? Tout homme ne tient-il pas encore plus de Dieu ſa vie & ſa liberté, le droit impreſcriptible de n'être gouverné que par la raiſon & par la juſtice?

Mais qu'a-t-on beſoin d'invoquer le ſacré nom de Dieu, dont il eſt ſi facile d'abuſer? Dans les ſiecles malheureux de l'enthouſiaſme de religion, on a pu repaître de mots ambigus les eſprits égarés par un fanatiſme épidémique. Mais dans le calme de la paix & de la raiſon; lorſqu'un état s'eſt policé, agrandi, affermi par l'eſprit de diſcuſſion & de calcul, par les recherches & la découverte des vérités utiles, que la phyſique offre à la morale pour le maintien de la politique: eſt-ce alors qu'il faut encore chercher dans les ténébres de l'ignorance & de l'erreur, les fondemens d'une autorité légitime? Le bien & le ſalut des peuples, voilà la ſuprême loi d'où toutes les autres dépendent, & qui n'en reconnoit point au-deſſus d'elle. C'eſt-là, ſans-doute, la véritable loi fondamentale de toutes les ſociétés. C'eſt par elle qu'il faut interpréter les loix particulieres, qui doivent toutes émaner de ce principe, en être le développement & le ſoutien.

Or,

Or, en appliquant cette regle aux traités de partage & de ceſſion que les rois ſont entre eux, voit-on qu'ils aient le droit d'acheter, de vendre & d'échanger les peuples ſans les conſulter ? Quoi, les princes s'arrogeront le droit barbare d'aliéner ou d'hypothéquer leurs provinces & leurs ſujets, comme des biens meubles & immeubles; tandis que les apanages de leur maiſon, les forêts de leur domaine, les joyaux de leur couronne, ſont des effets inaliénables & ſacrés, auxquels on n'oſe toucher dans les beſoins les plus preſſans d'un état !... J'entends une voix qui crie du fond de l'Amérique; c'eſt la voix d'une nombreuſe colonie. Elle dit à ſa métropole :

« Que t'ai-je fait, pour me livrer à un étran-
» ger ? Ne ſuis-je pas ſortie de ton ſein ? N'ai-je
» pas ſemé, planté, cultivé, moiſſonné pour
» toi ſeule ? Quand tes vaiſſeaux m'exporterent
» ſur ces rivages ſi différens de ton heureux cli-
» mat, ne me promis-tu pas de me couvrir tou-
» jours de tes armes & de tes voiles ? N'ai-
» je pas combattu pour tes droits, & défendu
» le ſol que tu m'avois donné ? Après l'avoir
» fertiliſé de mes ſueurs, ne l'ai-je pas arroſé
» de mon ſang pour te le conſerver ? Tes
» enfans ſont mes peres ou mes freres ? tes
» loix faiſoient ma gloire, & ton nom mon
» honneur. J'ai tâché de l'illuſtrer, ce nom,
» chez les nations même qui ne le connoiſ-
» ſoient pas. Je t'avois fait des amis & des al-
» liés parmi les ſauvages. J'aimois à croire
» qu'un jour je pourrois être l'égale de tes
» rivaux, la terreur de tes ennemis. Mais

» non, tu m'as abandonnée. Tu m'as engagée
» à mon inſu, par un marché dont le ſecret
» même étoit une trahiſon. Mere inſenſible,
» ingrate, as-tu pu rompre, contre le vœu
» de la nature, les nœuds qui m'attachoient
» à toi par ma naiſſance même? Quand je te
» rendois, par le tribut de mes pénibles la-
» beurs, le ſang & le lait que j'avois reçu
» de tes veines, je n'aſpirois qu'à la conſo-
» lation de vivre & de mourir ſous ta loi.
» Tu ne l'as pas voulu. Tu m'as arrachée à
» ma famille pour me donner à un maître qui
» n'étoit pas de mon choix. Rends-moi mon
» pere, cruelle; rends-moi à celui dont j'ai
» appris à bégayer le nom dès ma plus ten-
» dre enfance. Tu peux bien me ſoumettre
» malgré moi-même au joug que mon cœur
» repouſſe; mais ce ſera pour un tems. Je
» languirai, je périrai de douleur & de foi-
» bleſſe, ou, ſi je reprends de la vie & des
» forces, ce ſera pour me ſouſtraire aux liens
» que je déteſte; duſſai-je me livrer à tes en-
» nemis. ».

XI. Conduite des Eſpagnols à la Louyſiane.

Cette averſion des habitans de la Louy-ſiane, pour la domination Eſpagnole, ne fit rien changer aux arrangemens des cours de Madrid & de Verſaillles. Le 28 Février 1766, M. Ulloa arriva dans la colonie avec quatre-vingt hommes de ſa nation. La priſe de poſ-ſeſſion devoit, dans les regles ordinaires, ſuivre ſon débarquement. Il n'en fut pas ainſi. Les ordres continuerent à être donnés au nom

du roi de France; la juſtice fut rendue par ſes magiſtrats; & les troupes ne ceſſerent point de faire le ſervice ſous ſes enſeignes. C'étoit le repréſentant de Louis XV qui avoit toujours le commandement. Toutes ces raiſons perſuaderent aux habitans que Charles III faiſoit étudier le pays, & qu'il ſe détermineroit à l'accepter ou à le rejetter, ſelon qu'il le croiroit utile ou nuiſible à ſa puiſſance. Cet examen étoit fait par un agent, qui paroiſſoit prendre une idée peu favorable de la région qu'il étoit venu reconnoître; & il étoit raiſonnable d'eſpérer qu'il en dégouteroit ſon maître.

On étoit aſſez généralement dans cette illuſion, lorſqu'une loi arrivée d'Eſpagne défendit à la Louyſiane toute liaiſon de commerce avec les marchés qui avoient ſervi juſqu'alors au débouché de ſes productions. Ce funeſte décret fut ſuivi, ſelon tous les témoignages, d'une hauteur intolérable, d'odieux monopoles, d'actes répétés d'une autorité arbitraire: maux d'autant plus fâcheux qu'ils paroiſſoient l'ouvrage du commandant François, qu'Ulloa avoit ſubjugué au point de le rendre le ſervile inſtrument de tous ſes caprices. Peut-être les accuſations étoient-elles exagérées? mais il ne falloit pas dédaigner toutes les meſures, qui auroient pu détromper les eſprits prévenus, qui auroient pu ramener des cœurs aigris.

Ce mépris, qui fut regardé comme le plus grand des outrages, comme le comble de la tyrannie, pouſſa les peuples au déſeſpoir. Un

moyen infaillible d'arriver au bonheur & au repos ſe préſentoit à eux. Ils n'avoient que le fleuve à traverſer pour le trouver. Le gouvernement Anglois les preſſoit d'accepter un excellent territoire, des encouragemens à la culture, toutes les prérogatives de la liberté: mais un lien cher & ſacré les attachoit à leur patrie. Ils aimerent mieux demander au conſeil, qu'Ulloa fût obligé de ſe retirer, & que la priſe de poſſeſſion, qu'il avoit différée juſqu'alors, ne lui fût pas permiſe, avant que la cour de Verſailles eût écouté les repréſentations de la colonie. Le tribunal prononça, le 28 octobre 1768, l'arrêt qu'on lui demandoit; & les Eſpagnols s'embarquerent paiſiblement ſur la frégate qui les avoit amenés. Durant trois jours que dura cette grande criſe, il n'y eut pas le plus léger tumulte, il n'y eut pas la moindre indécence à la Nouvelle-Orléans. Lorſqu'elle fut finie, les habitans de la ville & ceux de la baſſe Louyſiane, qui avoient uni leurs reſſentimens pour opérer la révolution, reprirent leurs travaux, avec l'eſpoir conſolant, que la conduite qu'ils avoient tenue ſeroit approuvée par la cour de France.

Le ſuccès ne répondit pas à leur attente. Les députés de la colonie n'arriverent en Europe que ſix ſemaines après Ulloa; & ils trouverent le miniſtere de Verſailles très-mécontent de ce qui s'étoit paſſé, ou affectant de l'être. Ces diſpoſitions furent hautement blâmées par la nation, qui ne voyoit dans les colons de la Louyſiane que des hommes gé-

néreux, dont tout le crime étoit d'avoir eu un attachement ſans bornes pour leur métropole. Il s'éleva en leur faveur un cri ſi unanime & ſi éclatant, que le gouvernement ne put ſe diſpenſer avec bienſéance de montrer quelque intérêt pour ces malheureux. Cette compaſſion tardive ne produiſit rien. La cour de Madrid, qui l'avoit prévue, avoit fait partir rapidement Monſieur Orelly pour l'iſle de Cuba. Là, ce général avoit pris trois mille hommes de troupes réglées ou de milices, qu'il embarqua ſur vingt-cinq bâtimens de tranſport; &, le 25 juillet 1769, il fit voir ſon pavillon à l'embouchure du Miſſiſſipi.

A cette nouvelle, tous les cœurs ſe livrent à une rage inexprimable, contre une patrie qui ſacrifie librement une colonie affectionnée, contre une puiſſance qui prétend régner ſur un peuple qui repouſſe ſon joug inhumain. On ſe diſpoſe à empêcher le débarquement des troupes & à brûler les navires qui les portent. Rien n'étoit plus facile, s'il en faut croire ceux qui ont bien connu la diſpoſition des lieux. Les ſuites de cette réſolution hardie n'étoient pas auſſi dangereuſes qu'elles le pourroient paroître au premier coup-d'œil. Les habitans de la Louyſiane pouvoient eſpérer de former une république indépendante. Si l'Eſpagne & la France les attaquoient avec de trop grandes forces, ils ſe mettoient ſous la protection de l'Angleterre; & ſi enfin la Grande-Bretagne ſe trouvoit dans une poſition qui ne lui permit pas de leur accorder ſon appui, il leur reſtoit pour derniere reſſource de paſſer ſur la

rive orientale du fleuve, avec leurs eſclaves, leurs troupeaux & leurs mobiliers.

On étoit dans l'attente d'événemens terribles, lorſque les promeſſes du général Eſpagnol, les ſupplications d'Aubry, ce foible commandant François, dont l'imbécillité avoit tout perdu; les diſcours pleins de véhémence d'un magiſtrat éloquent, calmerent la fermentation. Perſonne ne s'oppoſa à la marche de la petite flotte, qui arriva devant la Nouvelle-Orléans le 17 août. Le lendemain, tous les citoyens furent déchargés de l'obéiſſance qu'ils devoient à leur premiere patrie. On prit poſſeſſion de la colonie au nom de ſon nouveau maître; & les jours ſuivans, ceux des habitans qui conſentoient à porter le joug de la Caſtille, prêterent leur ſerment.

Tout étoit conſommé, tout, excepté les vengeances. On vouloit des victimes. Il en fut choiſi douze dans ce que le militaire, la magiſtrature & le commerce avoient de plus diſtingué. Six de ces hommes généreux payèrent de leur tête la conſidération dont ils jouiſſoient. Les autres, plus infortunés peut-être, allerent languir dans les cachots de la Havane; & le miniſtere Eſpagnol avoit ordonné cette horrible tragédie! & le miniſtere François n'en conçut aucune indignation!

Maîtres inhumains! maîtres cruels! qui ſera tenté de vous appartenir? qui ſera tenté de s'appeler votre ſujet? qui voudra vous ſervir? contre le droit de la nature, contre le droit des gens, vous diſpoſez de vos colons comme d'un troupeau de bêtes, vous les cédez ſans

leur conſentement. Et s'ils étoient accourus, la torche dans une main & le poignard dans l'autre; s'ils avoient brûlé les vaiſſeaux Eſpagnols; s'ils avoient aſſaſſiné le porteur des ordres de la cour de Madrid, quelle eſt la bouche aſſez vile pour oſer les blâmer? Le gouvernement François auroit-il pu s'offenſer d'un ſoulevement dont la violence n'auroit été que la meſure de l'attachement qu'on avoit pour lui? Le gouvernement Eſpagnol n'auroit-il pas reçu le châtiment qu'il méritoit? mais ils ſont demeurés tranquilles: mais ils ſe ſont préſentés avec réſignation au nouveau joug qu'on leur impoſoit: mais ils ont étouffé le murmure de leur cœur, pour prêter le ſerment qu'on leur demandoit. Barbares, ſanguinaires, perfides Eſpagnols, ils juroient de vous être fideles; & c'eſt dans ce moment que vos yeux déſignoient dans la foule les premieres victimes de votre autorité. Colons ſtupides, colons lâches, où êtes-vous? que faites-vous? On entraîne à l'échafaud, on va précipiter dans des foſſes obſcures, vos amis, vos parens, vos chefs, vos défenſeurs, les objets de votre tendreſſe, de votre vénération; & vous êtes immobiles! quand & pourquoi, vous expoſerez-vous donc à mourir? Venez du moins apprendre à connoître la puiſſance ſous laquelle vous avez à vivre. Vile canaille, venez vous inſtruire du ſort qui vous attend, par celui de vos citoyens qui valent mieux que vous.

Effrayés de ces atrocités, ceux des habitans que les intérêts de leur négoce avoient appelés dans la colonie, porterent ailleurs leur

activité. Le déſeſpoir fit abandonner pluſieurs riches plantations par leurs propriétaires. Le reſte vécut ſous l'oppreſſion & dans la miſere. Sans quelques liaiſons furtives avec l'Anglois qui navigue ſur le Miſſiſipi, dont il poſſéde & enrichit une des deux rives, ces malheureux habitans n'auroient connu aucun débouché pour leurs productions; ils n'auroient eu aucune voie pour ſe procurer les premiers beſoins. Leur deſtinée doit, avec le tems, devenir un peu moins fâcheuſe, & parce que les communications de l'Eſpagne avec ſes colonies ont été débarraſſées de beaucoup d'entrâves, & parce qu'il a été accordé aux iſles Françoiſes la liberté de tirer de cette grande province, ſur leurs propres navires, des bois & des ſubſiſtances. Cependant la cour de Madrid a dans le nouvel hémiſphere tant d'autres intérêts plus grands, qu'on peut prédire qu'elle ne s'occupera jamais bien ſérieuſement des proſpérités de la Louyſiane.

Mais peut-on plaindre bien vivement la triſte ſituation de ces colons, qui ont laiſſé égorger leurs compatriotes? Leur miſere n'eſt-elle pas le vrai châtiment qu'ils ont mérité? La conſcience, ce juge ſévere de tous les devoirs, ne leur crie-t-elle pas, ſans interruption: « Tu avois des magiſtrats honnêtes & ver-
» tueux qui veilloient le jour à ton bonheur,
» la nuit à ta ſécurité, pendant tout le cours
» de l'année à tes intérêts; tu avois à tes cô-
» tés des concitoyens qui t'aimoient & te ſe-
» couroient: ils t'étoient la plupart attachés
» par les liens les plus ſacrés. C'étoient ton

» pere, ton frere, ton enfant; & tu les as
» vus tranquillement conduire à l'échafaud
» ou charger de chaînes! & tu marches froi-
» dement ſur la pierre qu'ils ont teinte de leur
» ſang! & tu t'inclines devant leurs bourreaux,
» & tu obéis à leurs ordres! Lâche, il faut
» que tu ſubiſſes le ſort du lâche, & que
» tu le ſubiſſes juſqu'à ce qu'un noble reſſenti-
» ment t'abſolve à tes yeux & aux nôtres... »

Voyons quel a été le ſort du Canada, qui a auſſi changé de métropole.

XII. Etat du Canada à la paix d'Utrecht.

Cette vaſte contrée s'étoit trouvée, à l'époque de la pacification d'Utrecht, dans un état de foibleſſe & de miſere inconcevable. C'étoit la faute des premiers François qu'on avoit vu s'y jetter plutôt que s'y établir. La plupart s'étoient contentés de courir les bois. Les plus raiſonnables avoient eſſayé quelques cultures; mais ſans choix & ſans ſuite. Un terrein, où l'on avoit bâti & ſemé à la hâte, étoit auſſi légérement abandonné que défriché. Cependant les dépenſes que faiſoit la métropole dans cet établiſſement, & le commerce des pelleteries, donnerent par intervalle quelque aiſance aux habitans. Mais ils la perdirent bientôt dans une ſuite de guerres malheureuſes. En 1714, les exportations du Canada ne paſſoient pas cent mille écus. Cette ſomme, jointe à celle de trois cent cinquante mille livres, que le gouvernement y verſoit chaque année, étoit toute la reſſource de la colonie

pour payer les marchandiſes qui lui venoient d'Europe. Auſſi en recevoit-elle ſi peu, qu'on étoit aſſez généralement réduit à ſe couvrir de peaux, à la maniere des ſauvages. Telle étoit la déplorable ſituation du plus grand nombre des vingt-mille François, qu'on comptoit dans ces régions immenſes.

XIII. Population du Canada, & diſtribution de ſes habitans.

Le bon eſprit qui ſe répandit alors dans une grande partie du globe, tira le Canada de l'engourdiſſement où il avoit été ſi long-tems plongé. On voit, par les dénombremens de 1753 & de 1758, qui ont donné à-peu-près les mêmes réſultats, que la population s'y éleva à quatre-vingt-onze mille ames, indépendamment des troupes réglées, qui furent plus ou moins multipliées, ſelon les circonſtances.

Ce calcul ne comprenoit pas les nombreux alliés, répandus dans un eſpace de douze cent lieues de long, ſur une aſſez grande largeur; ni même les ſeize mille Indiens domiciliés au centre ou dans le voiſinage des habitations Françoiſes. Les uns ni les autres ne furent jamais ſujets. Au milieu d'une grande colonie Européenne, les moindres peuplades gardoient leur indépendance. Tous les hommes parlent de la liberté; les ſauvages ſeuls la poſſédent. Ce n'eſt pas ſimplement la nation entiere, c'eſt l'individu qui eſt vraiment libre. Le ſentiment de ſon indépendance agit ſur toutes ſes penſées, ſur toutes ſes actions. Il

entreroit dans le palais d'un deſpote de l'Aſie, comme dans la cabane d'un laboureur, ſans être ébloui ni des richeſſes, ni de la puiſſance. C'eſt l'eſpece, c'eſt l'homme, c'eſt ſon égal qu'il aime & qu'il reſpecte. Il ne pourroit que haïr un maître & le tuer.

Une partie des habitans de la colonie Françoiſe étoit concentrée dans trois villes. Quebec, capitale du Canada, eſt à quinze cent lieues de la France, & à cent vingt lieues de la mer. Bâtie en amphithéâtre ſur une péninſule formée par le fleuve Saint-Laurent & par la riviere Saint-Charles, elle domine de vaſtes campagnes qui l'enrichiſſent, & une rade très-ſûre, ouverte à plus de deux cent vaiſſeaux. Son enceinte eſt de trois milles. Les eaux & les rochers en couvrent les deux tiers, & la défendent encore mieux que les fortifications élevées ſur les remparts qui coupent la péninſule. Ses maiſons ſont d'une aſſez bonne architecture. On y comptoit environ dix mille ames au commencement de 1759. C'étoit le centre du commerce, & le ſiége du gouvernement.

La ville des Trois-Rivieres, bâtie dix ans après Quebec, & ſituée trente lieues plus haut, dut ſa naiſſance à la facilité que les ſauvages du Nord devoient y trouver pour faire leurs échanges. Mais cet établiſſement, qui fut brillant dans ſon origine, n'a jamais pu pouſſer ſa population au-delà de quinze cent habitans; parce que le commerce des pelleteries ne tarda pas à ſe détourner de ce marché, pour ſe porter tout entier à Montréal.

C'eſt une iſle longue de dix lieues, large de quatre au plus, formée par le fleuve Saint-Laurent, ſoixante lieues au-deſſus de Quebec. De tous les pays qui l'environnent, il n'en eſt point où le climat ſoit auſſi doux, la nature auſſi belle, la terre auſſi fertile. Quelques cabanes, qui s'y étoient comme formées au haſard en 1640, ſe changerent en une ville régulièrement bâtie & bien percée, qui contenoit quatre mille habitans. Elle fut d'abord expoſée aux inſultes des ſauvages : mais on l'entoura d'une mauvaiſe paliſſade, & bientôt d'un mur crenelé d'environ quinze pieds de hauteur. Elle dégénéra; lorſque les incurſions des Iroquois obligerent les François de jetter des forts plus loin, pour s'aſſurer du commerce des fourrures.

Les autres colons, qui n'étoient point renfermés dans les remparts de ces trois villes, n'habitoient point de bourgades : mais ils étoient épars ſur les rives du fleuve Saint-Laurent. On n'en voyoit point auprès de ſon embouchure. Le terrein y eſt montueux, ſtérile, & ne laiſſe pas mûrir les grains. Les habitations commençoient, au Sud cinquante lieues, au Nord vingt lieues, plus bas que la ville de Quebec, fort éloignées entr'elles & ſur des terres d'un médiocre rapport. Ce n'étoit qu'au voiſinage de cette capitale que commençoient les champs vraiment fertiles, mais dont la bonté croiſſoit à meſure qu'on avançoit vers Montréal. Rien de plus délicieux à voir que les riches bordures de ce long & vaſte canal. Des bois jettés çà & là, qui dé-

coroient des montagnes chevelues; des prairies couvertes de troupeaux; des champs couronnés d'épis; des ruiſſeaux qui ſe perdoient dans le fleuve; des égliſes & des châteaux que l'on découvroit de diſtance en diſtance au travers des arbres: tout cela formoit une continuité de payſages, que l'œil ne ſe laſſoit pas d'admirer. Ce ſpectacle touchant ne s'étendoit pas loin de la riviere; & voici pourquoi.

Lorſque le miniſtere de France entreprit de former un établiſſement dans le Canada, il donna un terrein aſſez étendu aux hommes actifs ou malheureux qui voulurent s'y fixer. Mais, comme on introduiſit, à la même époque, dans cette région, la coutume de Paris, qui ordonne que tous les deſcendans d'un chef de famille aient une part égale à ſa ſucceſſion, ce domaine fut réduit à rien, ou preſque rien, par des partages multipliés, dans une longue ſuite de générations.

Si, comme le bien public l'auroit exigé, les loix euſſent aſſuré l'indiviſibilité de la poſſeſſion au fils aîné, la province auroit pris une autre face. Le pere, pouſſé à l'économie & au travail par le deſir de préparer un ſort heureux à ſes autres enfans, auroit demandé de nouvelles terres; il les eût couvertes de bâtimens, de troupeaux, de moiſſons, & y auroit placé ſa nombreuſe poſtérité. Les nouveaux propriétaires auroient ſuivi, à leur tour, cet exemple d'une tendreſſe très-bien entendue; &, avec le tems, la colonie entiere auroit été peuplée & cultivée.

Les avantages de cette politique, qui avoient

échappé à la cour de Verſailles, la frapperent enfin en 1745. Elle défendit la diviſion ultérieure de toute plantation qui n'auroit pas un arpent & demi de front, ſur trente ou quarante de profondeur. Ce reglement ne guériſſoit pas les plaies de deux ſiecles d'ignorance : mais il arrêtoit un déſordre qui auroit fini par tout anéantir.

Ce plan d'inégalité, dans la répartition des héritages, ſera regardé par le vulgaire comme un ſyſtême inhumain, & oppoſé aux loix de la nature : mais ce reproche ſera-t-il fondé ? Un homme, qui a terminé ſa carriere, peut-il avoir des droits ? En ceſſant d'exiſter, n'a-t-il pas perdu toutes ſes capacités ? Le grand être, en le privant de la lumiere, ne lui a-t-il pas ôté tout ce qui en étoit une dépendance ? Ses volontés dernieres peuvent-elles avoir quelque influence ſur les générations qui le ſuivront ? Non. Tout le tems qu'il a vécu, il a joui & dû jouir des terres qu'il cultivoit. A ſa mort, elles appartiennent au premier qui s'en ſaiſira, & qui voudra les enſemencer. Voilà la nature. S'il s'eſt établi ſur le globe preſqu'entier un autre ordre de choſes, c'eſt une ſuite néceſſaire des inſtitutions ſociales. Leurs loix ont dérogé aux loix de la nature, pour aſſurer la tranquillité, pour encourager l'induſtrie, pour affermir la liberté. Ce que les gouvernemens ont fait, ils ſeront en droit de le faire encore, lorſqu'ils le jugeront convenable à leurs intérêts, au bonheur commun des membres qui les compoſent, & par conſéquent d'une maniere plus ou moins favo-

rable à tel ou tel individu. Entre les différentes inſtitutions poſſibles ſur l'héritage des citoyens après leur décès, il en eſt une qui trouveroit peut-être des approbateurs. C'eſt que les biens des morts rentraſſent dans la maſſe des biens publics, pour être employés d'abord à ſoulager l'indigence; après l'indigence, à rétablir perpétuellement une égalité approchée entre les fortunes des particuliers; &, ces deux points importans remplis, à récompenſer les vertus, à encourager les talens.

Pour revenir au Canada, la nature elle-même dirigeoit les travaux du cultivateur. Elle lui avoit appris à dédaigner les terres aquatiques, ſablonneuſes; celles où le pin, le ſapin, le cèdre cherchoient un aſyle iſolé. Mais, quand il voyoit un ſol couvert d'érables, de chênes, de hêtres, de charmes & de meriſiers, il pouvoit lui demander d'abondantes récoltes de froment, de ſeigle, de maïs, d'orge, de lin, de chanvre, de tabac, de légumes & d'herbes potageres de toutes les eſpeces.

La plupart des habitans avoient une vingtaine de moutons, dont la toiſon leur étoit précieuſe; dix ou douze vaches, qui leur donnoient du lait; cinq ou ſix bœufs conſacrés au labourage. Tous ces animaux étoient petits, mais d'une chair exquiſe. Ils faiſoient portion d'une aiſance inconnue, en Europe, aux gens de la campagne.

Cette eſpece d'opulence permettoit aux colons d'avoir un aſſez grand nombre de chevaux, qui n'étoient pas beaux, mais durs à la

Au-delà du lac Erié s'étend une terre diſtinguée ſous le nom de Détroit. Elle ſurpaſſe tout le Canada par la douceur du climat, par la beauté, la variété du payſage par la fertilité du ſol, par l'abondance de la chaſſe & de la pêche. La nature a tout prodigué, pour en faire un ſéjour délicieux. Mais ce ne fut pas la beauté du lieu qui engagea les François à s'y établir, vers le commencement du ſiecle : ce fut plutôt le voiſinage de pluſieurs nations ſauvages, dont on pouvoit tirer beaucoup de fourrures. Ce commerce s'accrut avec aſſez de rapidité.

Le ſuccès de ce nouvel établiſſement fit décheoir le poſte de Michillimakinac, placé cent lieues plus loin entre le lac Michigan, le lac Huron & le lac Supérieur, tous trois navigables. La plus grande partie du commerce, qu'on y faiſoit avec les naturels du pays, ſe porta au Détroit, où il ſe fixa.

Outre les forts dont nous venons de parler, on en voyoit de moins conſidérables, élevés çà & là ſur des rivieres ou dans des gorges de montagnes. Car le premier ſentiment de l'intérêt eſt la défiance; & ſon premier mouvement, pour l'attaque ou pour la défenſe. Chacun de ſes forts avoit une garniſon, qui couvroit de ſes armes les François établis aux environs. De leur réunion réſultoit le nombre de huit mille ames, qu'on comptoit dans les pays d'en-haut.

XIV. Mœurs des François Canadiens.

Peu de colons avoient les mœurs qu'on leur

auroit desirées. Ceux que les travaux champêtres fixoient à la campagne, ne donnoient durant l'hiver que des momens au soin de leurs troupeaux, & à quelques autres occupations indispensables. Le reste du tems étoit consumé dans l'inaction, au cabaret, ou à courir sur la neige avec des traîneaux, comme les citoyens les plus distingués. Quand le printems les appeloit au travail indispensable des terres, ils labouroient superficiellement sans engrais, ensemençoient sans soin, & rentroient dans leur profond loisir, en attendant la saison de la maturité. Dans un pays où les habitans étoient trop glorieux ou trop indolens pour s'engager à la journée, chaque famille étoit réduite à faire elle-même sa récolte ; & l'on ne voyoit point cette vive allégresse, qui, dans les beaux jours de l'été, anime des moissonneurs réunis pour dépouiller ensemble de vastes guérêts.

D'où venoit cet excès de négligence ou de paresse ? De plusieurs causes. Le froid excessif des hivers qui suspendoit le cours des fleuves, enchaînoit toute l'activité des hommes. L'habitude du repos, qui, durant huit mois, étoit comme la suite d'une saison si rigoureuse, rendoit le travail insupportable, même dans les beaux jours. Les fêtes nombreuses d'une religion qui s'est étendue par les fêtes même, empêchoient la naissance, interrompoient le cours de l'industrie. Il est si facile, si naturel d'être dévôt, quand c'est pour ne rien faire ! Enfin, la passion des armes qu'on avoit excitée à dessein parmi ces hommes courageux &

fiers, achevoit de les dégoûter des travaux champêtres. Uniquement épris de la gloire militaire, ils n'aimoient rien tant que la guerre, quoiqu'ils la fiſſent ſans paie.

Les habitans des villes, ſur-tout de la capitale, paſſoient l'hiver comme l'été, dans une diſſipation générale & continuelle. On ne leur trouvoit aucune ſenſibilité pour le ſpectacle de la nature, ni pour les plaiſirs de l'imagination; nul goût pour les ſciences, pour les arts, pour la lecture, pour l'inſtruction. L'amuſement étoit l'unique paſſion; & la danſe faiſoit, dans les aſſemblées, les délices de tous les âges. Ce genre de vie donnoit le plus grand empire aux femmes, qui avoient tous les appas, excepté ces douces émotions de l'ame, qui ſeules font le prix & le charme de la beauté. Vives, gaies, coquettes & galantes, elles étoient plus heureuſes d'inſpirer une paſſion que de la ſentir. On remarquoit dans les deux ſexes plus de dévotion que de vertu, plus de religion que de probité, plus d'honneur que de véritable honnêteté. La ſuperſtition y affoibliſſoit le ſens moral, comme il arrive partout où l'on ſe perſuade que les cérémonies tiennent lieu de bonnes œuvres, & que les crimes s'effacent par des prieres.

XV. Gouvernement établi dans le Canada. Quels obſtacles il oppoſoit à la culture, à l'induſtrie & à la pêche.

L'oiſiveté, les préjugés, la frivolité n'auroient pas pris cet aſcendant au Canada, ſi le gouvernement avoit ſu y occuper les eſprits à des objets utiles & ſolides. Mais tous

les colons y devoient, ſans exception, une obéiſſance aveugle à une autorité purement militaire. La marche lente & ſûre des loix n'y étoit pas connue. La volonté du chef, ou de ſes lieutenans, étoit un oracle qu'on ne pouvoit même interpréter, un décret terrible qu'il falloit ſubir ſans examen. Les délais, les repréſentations, étoient des crimes aux yeux d'un deſpote, qui avoit uſurpé le pouvoir de punir ou d'abſoudre par ſa ſimple parole. Il tenoit dans ſes mains les graces & les peines, les récompenſes & les deſtitutions, le droit d'empriſonner ſans ombre de délit, le droit plus redoutable encore de faire révérer comme des actes de juſtice, toutes les irrégularités de ſon caprice.

Cet abſolu pouvoir ne ſe borna pas dans les premiers tems aux choſes dépendantes de la guerre & de l'adminiſtration politique. Il s'étendit à la juriſdiction civile. Le gouverneur décidoit arbitrairement & ſans appel, de tous les procès qui s'élevoient entre les colons. Heureuſement ces conteſtations naiſſoient rarement, dans un pays où tout étoit, pour ainſi dire, en commun. Une autorité ſi dangereuſe fut maintenue juſqu'en 1663, époque à laquelle on érigea dans la capitale un tribunal, pour juger définitivement tous les procès de la colonie. La coutume de Paris, modifiée par des combinaiſons locales, forma le code de ſes loix.

Ce code ne fut point mutilé ni défiguré par un mêlange de loix fiſcales. L'adminiſtration des finances ne percevoit au Canada que le

cinquieme du produit des fiefs à chaque vente ; qu'une légere contribution des habitans de Quebec & de Montréal, pour l'entretien des fortifications de ces places ; que quelques droits à l'entrée, à la ſortie des denrées & des marchandiſes. Ces objets réunis ne produiſoient au fiſc, dans les tems les plus floriſſans de la colonie, que 260,200 livres.

Les terres n'étoient pas impoſées par le gouvernement : mais elles étoient grêvées d'autres charges. Dès les premiers jours de cet établiſſement, le roi faiſoit à ſes officiers civils ou militaires, & à d'autres de ſes ſujets qu'il vouloit récompenſer ou enrichir, des conceſſions, qui avoient depuis deux juſqu'à ſix lieues en quarré. Ces grands propriétaires hors d'état par la médiocrité de leur fortune, ou par leur peu d'aptitude à la culture, de mettre en valeur de ſi vaſtes poſſeſſions, furent comme forcés de les diſtribuer à des ſoldats vétérans, ou à d'autres colons, pour une redevance perpétuelle.

Chacun de ces vaſſaux recevoit ordinairement quatre-vingt-dix arpens de terre, & s'engageoit à donner annuellement à ſon ſeigneur un ou deux ſols par arpent, & un demi-minot de bled pour la conceſſion entiere : il s'engageoit à moudre à ſon moulin, & à lui céder pour droit de mouture la quatorzieme partie de la farine ; il s'engageoit à lui payer un douzieme pour les lods & ventes, & reſtoit ſoumis au droit de retrait.

Il s'eſt trouvé des écrivains qui ont applaudi avec enthouſiaſme à un ſyſtême qui leur paroiſ-

ſoit propre à aſſurer l'ordre & la ſubordination; mais n'étoit-ce pas introduire en Amérique l'image du gouvernement féodal, qui fut ſi long-tems la ruine de l'Europe? mais n'étoit-ce pas faire ſubſiſter un grand nombre de gens oiſifs, aux dépens de la ſeule claſſe de citoyens dont il falloit peupler un état naiſſant? Ces colons utiles virent encore augmenter le fardeau d'une nobleſſe rentiere, par la ſurcharge des exactions du clergé. Ce corps avide obtint en 1663 du miniſtere, qu'il lui ſeroit donné *le treizieme de tout ce que la terre produiroit par le travail des hommes, de tout ce que la terre produiroit d'elle-même.* Cette vexation intolérable dans un pays mal établi, duroit depuis quatre ans, lorſque le conſeil ſupérieur de Quebec prit ſur lui en 1667 de réduire les dîmes au vingt-ſixieme, & un édit de 1769 confirma cette diſpoſition, encore trop favorable aux prêtres.

Tant d'entraves jettées d'avance ſur l'agriculture, mirent la colonie dans l'impuiſſance de payer ce qu'il lui falloit tirer de la métropole. Le miniſtere de France en fut enfin ſi convaincu, qu'après s'être toujours obſtinément refuſé à l'établiſſement des manufactures en Amérique, il crut, en 1706, devoir même les y encourager. Mais ſes invitations tardives ne produiſirent que de foibles efforts. Peu de toiles communes, & quelques mauvaiſes étoffes de laine, épuiſerent toute l'induſtrie des colons.

Les pêcheries ne les tentoient guere plus que les manufactures. La ſeule qui fût un objet

d'exportation, étoit celle du loup-marin. Cet animal a été rangé parmi les poiſſons, quoiqu'il ne ſoit pas muet, & que, né conſtamment à terre, il y vive plus communément que dans l'eau. Sa tête approche un peu de celle du dogue. Il a quatre pattes fort courtes, ſurtout celles de derriere, qui lui ſervent plutôt à ramper qu'à marcher. Auſſi ſont-elles en forme de nâgeoire, tandis que celles de devant ont des ongles. Il a la peau dure, & couverte d'un poil ras. Il naît blanc, mais il devient roux ou noir en croiſſant. Quelquefois il réunit les trois couleurs.

On diſtingue deux ſortes de loup-marin. Ceux de la plus groſſe eſpece, peſent juſqu'à deux mille livres, & ſemblent avoir le nez plus pointu que les autres. Les petits, dont la peau eſt communément tigrée, ſont plus vifs, plus adroits à ſe tirer des piéges qu'on leur tend. Les ſauvages les apprivoiſent juſqu'à s'en faire ſuivre.

C'eſt ſur des rochers, & quelquefois ſur la glace, que les uns & les autres s'accouplent, & que les meres font leurs petits. Leur portée ordinaire eſt de deux ; & elles les allaitent ſouvent dans l'eau, mais plus ſouvent à terre. Quand elles veulent les accoutumer à nâger, elles les portent, dit-on, ſur le dos, les laiſſent aller de tems en tems dans l'eau, puis les reprennent, & continuent ce manege juſqu'à ce qu'ils ſoient en état de braver ſeuls les flots. La plupart des petits oiſeaux voltigent de branche en branche, avant de voler dans l'air. L'aigle porte ſes aiglons, pour les accoutu-

mer à défier les vents. Eſt-il ſurprenant que le loup-marin, né ſur la terre, exerce ſes petits à vivre dans l'eau?

On ne pêche cet amphibie qu'à Labrador. Les Canadiens ſe rendent à cette glaciale & preſqu'inhabitable côte vers le milieu d'octobre, & y ſéjournent juſqu'au commencement de juin. C'eſt entre le continent & quelques petites iſles peu éloignées, qu'ils tendent leurs filets. Les loups-marins, qui viennent ordinairement de l'Eſt, & en grandes bandes, veulent paſſer ces eſpeces de détroits, & s'y trouvent pris. Portés à terre, ils y reſtent gelés juſqu'au mois de mai. Alors, on les jette dans une chaudiere ardente, d'où leur graiſſe coule dans un autre vaſe où elle ſe refroidit. Sept ou huit de ces animaux donnent une barrique d'huile.

La peau des loups-marins ſervit originairement à faire des manchons. On l'employa depuis à couvrir des malles, à faire des ſouliers & des bottines. Lorſqu'elle eſt bien tannée, elle a preſque le même grain que le maroquin. Si d'une part elle eſt moins fine, de l'autre, elle conſerve plus long-tems ſa fraîcheur.

On convient généralement que la chair du loup-marin n'eſt pas mauvaiſe; mais on gagne davantage à la réduire en huile. Elle eſt long-tems claire; elle n'a point d'odeur; elle ne laiſſe point de lie; elle ſert à brûler, ou bien à préparer des cuirs.

Le Canada envoyoit annuellement à la pêche du loup-marin, cinq ou ſix petits bâtimens; & il en expédioit un ou deux de moins

moins pour les Antilles. Il recevoit des iſles neuf à dix bateaux chargés de taffia, de melaſſe, de café, de ſucre; & de France, environ trente navires, dont la réunion pouvoit former neuf mille tonneaux.

Durant l'intervalle des deux dernieres guerres, qui fut le tems le plus floriſſant de la colonie, ſes exportations ne paſſerent pas 1,200,000 liv. en pelleteries, 800,000 livres en caſtor, 250,000 livres en huile de loup-marin, une pareille ſomme en farines ou en pois, & 150,000 livres en bois de toutes les eſpeces. Ces objets ne formoient chaque année qu'un total de 2,650,000 livres, ſomme inſuffiſante pour payer les marchandiſes qui arrivoient de la métropole. Le gouvernement rempliſſoit le vuide.

XVI. Impôts exigés dans le Canada. Dépenſes qu'y faiſoit le miniſtere. De quelle maniere elles étoient payées. A quels excès elles furent portées, & comment on s'en déchargea.

Dans les commencemens de la poſſeſſion du Canada, les François n'y voyoient preſque point d'argent. Le peu qu'en apportoient ceux qui venoient ſucceſſivement s'y établir, n'y ſéjournoit pas long-tems; parce que les beſoins de la colonie l'en faiſoient promtement ſortir. C'étoit un inconvénient qui rallentiſſoit le commerce, & retardoit les progrès de l'agriculture. La cour de Verſailles fit fabriquer, en 1670, pour tous ſes établiſſemens d'Amérique, une monnoie à laquelle on donna un coin particulier, & une valeur idéale, d'un

quart plus forte que celle des eſpeces qui circuloient dans la métropole. Mais cet expédient ne procura pas l'avantage qu'on s'en étoit promis, du moins pour la Nouvelle-France. On jugea donc convenable, vers la fin du ſiecle dernier, de ſubſtituer en Canada le papier aux métaux, pour le paiement des troupes, & pour les autres dépenſes du gouvernement. Cette invention réuſſit juſqu'en 1713, où l'on ceſſa d'être fidèle aux engagemens contractés par les adminiſtrateurs de la colonie. Les lettres-de-change qu'ils tiroient ſur le fiſc de la métropole, ne furent pas acquitées; & dès-lors tomberent dans l'aviliſſement. On les liquida en 1720, mais avec perte de cinq huitiemes.

Cet événement fit reprendre au Canada l'uſage de l'argent, qui ne dura qu'environ deux ans. Les négocians, tous ceux des colons qui avoient des remiſes à faire en France, trouvoient embarraſſant, coûteux & dangereux d'y envoyer des eſpeces; & ils furent les premiers à ſolliciter le rétabliſſement du papier-monnoie. On fabriqua des cartes qui portoient l'empreinte des armes de France & de Navarre, & qui étoient ſignées par le gouverneur, l'intendant & le contrôleur. Il y en avoit de vingt-quatre, de douze, de ſix, de trois livres; & de trente, de quinze, de ſept ſols ſix deniers. Leurs valeurs réunies, ne s'élevoient pas au-deſſus d'un million. Lorſque cette ſomme ne ſuffiſoit pas pour les beſoins publics, on y ſuppléoit par des ordonnances ſignées du ſeul intendant, premiere faute; &

non limitées pour le nombre, abus encore plus criant. Les moindres étoient de vingt ſols, & les plus conſidérables de cent livres. Ces différens papiers circuloient dans la colonie; ils y rempliſſoient les fonctions de l'argent juſqu'au mois d'octobre. C'étoit la ſaiſon la plus reculée, où les vaiſſeaux dûſſent partir du Canada. Alors on convertiſſoit tous ces papiers en lettres-de-change, qui devoient être acquittées en France par le gouvernement, qui étoit cenſé en avoir employé la valeur. Mais la quantité s'en étoit tellement accrue, qu'en 1754 le tréſor du prince n'y pouvoit plus ſuffire, & qu'il fallut en éloigner le paiement. Une guerre malheureuſe, qui ſurvint deux ans après, en groſſit encore le nombre, au point qu'elles furent décriées. Bientôt les marchandiſes monterent hors de prix; & comme, à raiſon des dépenſes énormes de la guerre, le grand conſommateur étoit le roi, ce fut lui ſeul qui ſupporta le diſcrédit du papier & le préjudice de la cherté. Le miniſtere, en 1759, fut forcé de ſuſpendre le paiement des lettres-de-change, juſqu'à ce qu'on en eût démêlé la ſource & la valeur réelle. La maſſe en étoit effrayante.

Les dépenſes annuelles du gouvernement, pour le Canada, qui ne paſſoient pas quatre cent mille francs, en 1729, & qui, avant 1749, ne s'étoient jamais élevées au-deſſus de dix-ſept cent mille livres, n'eurent plus de bornes après cette époque. L'an 1750, coûta deux millions cent mille livres. L'an 1751, deux millions ſept cent mille livres. L'an 1752,

quatre millions quatre-vingt-dix mille livres. L'an 1753, cinq millions trois cent mille livres. L'an 1754, quatre millions quatre cent cinquante mille livres. L'an 1755, ſix millions cent mille livres. L'an 1756, onze millions trois cent mille livres. L'an 1757, dix-neuf millions deux cent cinquante mille livres. L'an 1758, vingt-ſept millions neuf cent mille livres. L'an 1759, vingt-ſix millions. Les huit premiers mois de l'an 1760, treize millions cinq cent mille livres. De ces ſommes prodigieuſes, il étoit dû à la paix quatre-vingt millions.

On remonta à l'origine de cette dette impure. Les malverſations furent effrayantes. Quelques-uns de ceux qui étoient devenus prévaricateurs, par l'abus du pouvoir illimité que le gouvernement leur avoit accordé, furent flétris, bannis, dépouillés d'une partie de leurs brigandages. D'autres, non moins coupables, répandirent l'or à pleines mains; échapperent à la reſtitution, à l'infamie; & jouirent inſolemment d'une fortune ſi criminellement acquiſe. Les lettres-de-change furent réduites à la moitié, & les ordonnances au quart de leur valeur. Les unes & les autres furent payées en contrats à quatre pour cent, qui tomberent dans le plus grand aviliſſement.

Dans la dette de quatre-vingt millions, les Canadiens étoient porteurs de trente-quatre millions d'ordonnances, & de ſept millions de lettres-de-change. Leur papier ſubit la loi commune : mais la Grande-Bretagne, dont ils étoient devenus les ſujets, obtint pour eux un

dédommagement de trois millions en contracts, & de ſix cent mille livres en argent ; de ſorte qu'ils reçurent cinquante-cinq pour cent de leurs lettres-de-change, & trente-quatre pour cent de leurs ordonnances.

XVII. Avantages que la France pouvoit tirer du Canada. Fautes qui l'en privèrent.

Le Canada méritoit-il le ſacrifice de ce qu'il coûtoit à la métropole ? Non ; mais c'étoit la faute de la puiſſance qui lui donnoit des loix. La nature avoit diſpoſé cette région pour la production de tous les grains. Ils y ſont d'une qualité ſupérieure & expoſés à peu d'accidens, puiſque ſemés en mai, ils ſont cueillis avant la fin d'août. Les beſoins des isles de l'Amérique & d'une partie de l'Europe, en aſſuroient le débit à un prix avantageux. Cependant il ne fut jamais cultivé de bled que ce qu'il en falloit pour les colons, qui même furent quelquefois réduits à tirer leur ſubſiſtance des marchés étrangers.

Si la culture s'étoit étendue & perfectionnée, les troupeaux ſe ſeroient multipliés. L'abondance du grain & la quantité des pâturages auroient mis les colons à portée d'élever aſſez de bœufs & de cochons, pour remplacer dans les isles Françoiſes les viandes ſalées que leur fourniſſoit l'Irlande. Peut-être même leur nombre ſe ſeroit-il accru avec le tems, au point d'approviſionner les navigateurs de la métropole.

On n'auroit pas retiré les mêmes avantages des bêtes à laine, quand même la rigueur du

climat ne ſe ſeroit pas invinciblement oppoſée à leur multiplication. Leur toiſon deſtinée à être toujours groſſiere, ne pourra jamais être utilement employée que dans la colonie même à des étoffes plus ou moins communes.

On ne doit pas dire la même choſe du gin-ſeng. Cette plante que les Chinois tirent de la Corée ou de la Tartarie, & qu'ils achettent au poids de l'or, fut trouvée en 1718 par le jéſuite Lafitau, dans les forêts du Canada. Elle y fut très-priſée & chérement vendue. Ce ſuccès fit que la livre de gin-ſeng, qui ne valoit d'abord à Quebec que trente ou quarante ſols, y monta juſqu'à vingt-cinq livres. Il en ſortit en 1752 pour cinq cent mille livres. L'empreſſement qu'excitoit cette plante, pouſſa les Canadiens à cueillir dès le mois de mai, ce qui ne devoit être cueilli qu'en ſeptembre, & à faire ſécher au four ce qu'il falloit ſécher à l'ombre & lentement. Cette faute décria le gin-ſeng du Canada, chez le ſeul peuple de la terre qui le recherchoit ; & la colonie fut cruellement punie de ſon exceſſive avidité, par la perte entiere d'une branche de commerce, qui, bien dirigée, pouvoit devenir une ſource d'opulence.

Une veine plus ſûre encore s'offroit à l'induſtrie. C'étoit l'exploitation des mines de fer ſi communes dans ces contrées. M. Dantic a travaillé long-tems à découvrir un moyen par lequel on pût ſûrement claſſer tous les fers connus. Après un grand nombre d'expériences, dont les détails ſeroient ici déplacés, il

a trouvé que le fer de Styrie eſt le meilleur. Viennent enſuite les fers de l'Amérique Septentrionale, de Danemara en Suede, d'Eſpagne, de Bayonne, de Rouſſillon, du pays de Foix, du Berri, de la Thierache, de Suede, deuxieme marque, les communs de France, & enfin ceux de Sibérie. S'il en eſt ainſi, quel parti la cour de Verſailles auroit pu tirer de la mine découverte aux Trois-Rivieres, à la ſuperficie de la terre, & de la plus grande abondance! On n'y fit d'abord que des travaux foibles & mal dirigés. Un maître de forge, arrivé d'Europe en 1739, les augmenta, les perfectionna. La colonie ne connut plus d'autres fers; on en exporta même quelques eſſais, mais on s'arrêta là. Cette négligence étoit d'autant plus blâmable, qu'à cette époque on avoit pris la réſolution, après bien des incertitudes, de former un établiſſement de marine dans le Canada.

Les premiers Européens qui aborderent dans cette vaſte contrée, la trouverent couverte de forêts. Les arbres qui y dominoient, étoient des chênes d'une hauteur prodigieuſe, & des pins de toutes les grandeurs. L'extraction de ces bois étoit facile par le fleuve Saint-Laurent, & par les innombrables rivieres qui s'y jettent. On ne ſait par quelle fatalité tant de richeſſes furent long-tems négligées ou mépriſées. La cour de Verſailles ouvrit enfin les yeux. Par ſes ordres s'éleverent enfin à Quebec des atteliers, pour la conſtruction des vaiſſeaux de guerre. Malheureuſement elle plaça

ſa confiance dans des agens qui n'avoient que leurs intérêts particuliers en vue.

Il falloit couper des bois ſur les hauteurs, où le froid & l'air rendent les arbres plus durs en reſſerrant leurs fibres; on les prit conſtamment dans les marais & ſur le bord des rivieres, où l'humidité leur donne un tiſſu gras & lâche. Au lieu de les tranſporter dans des barques, on les faiſoit flotter ſur des radeaux juſqu'à l'endroit de leur deſtination, où ils étoient oubliés & laiſſés dans l'eau: ils y contractoient une moiſiſſure, une eſpece de mouſſe qui les échauffoit. Il eût fallu les recevoir à terre ſous des hangards; ils reſtoient expoſés au ſoleil de l'été, aux neiges de l'hiver, aux pluies du printems & de l'automne. De-là, traînés dans les chantiers, ils y eſſuyoient encore pendant deux ou trois ans l'inclémence de toutes les ſaiſons. La négligence ou la mauvaiſe foi multiplioient les frais au point qu'on tiroit d'Europe les voiles, les cordages, le bray, le goudron, pour un pays qui, avec quelques ſoins & du travail, pouvoit approviſionner la France entiere de toutes ces matieres. Une adminiſtration ſi vicieuſe avoit totalement décrié le bois du Canada, & anéanti les reſſources que cette contrée offroit à la marine.

La colonie préſentoit aux manufactures de la métropole, une branche d'induſtrie preſque excluſive. C'étoit la préparation du caſtor. Cette marchandiſe tomba d'abord ſous le joug & dans les entrâves du monopole. La compagnie des Indes fit, & ne pouvoit que faire,

un uſage pernicieux de ſon privilege. Ce qu'elle achetoit des ſauvages ſe payoit ſur-tout avec des écarlatines d'Angleterre, étoffes de laine, dont ces peuples aimoient à s'habiller & à ſe parer. Mais comme ils trouvoient, dans les établiſſemens Anglois, vingt-cinq & trente pour cent au-deſſus du prix que la compagnie mettoit à leurs marchandiſes, ils y portoient tout ce qu'ils pouvoient en dérober à la recherche de ſes agens, & prenoient en échange de leur caſtor, des draps d'Angleterre ou des toiles des Indes. Ainſi la France, par l'abus d'une inſtitution que rien ne l'obligeoit de maintenir, s'ôtoit à elle-même le double avantage de procurer les matieres premieres à quelques-unes de ſes manufactures, & d'aſſurer des débouchés aux productions de quelques autres. Cette puiſſance ne connut pas mieux les facilités qu'elle avoit pour établir la pêche de la baleine dans le Canada.

Le détroit de Davis & le Groenland, ſont les ſources les plus abondantes de cette pêche. Le premier de ces parages voit arriver annuellement cinquante navires, & le ſecond cent cinquante. Les Hollandois y concourent pour plus des trois quarts. Le reſte eſt expédié de Brême, de Hambourg, des ports d'Angleterre. On eſtime que l'armement entier de deux cent bâtimens, qui l'un dans l'autre peuvent être de trois cent cinquante tonneaux, coûte 10,000,000 de liv. Le produit ordinaire de chacun eſt évalué à 80,000 liv., & par conſéquent la pêche entiere doit monter à 3,200,000 liv. Lorſqu'on a prélevé de cette

ſomme ce qui doit revenir aux navigateurs qui ſe livrent à ces pénibles & dangereux voyages, il reſte fort peu de bénéfice pour les négocians qui les mettent en activité.

Telle eſt la raiſon qui, peu-à-peu, a dégoûté les Baſques d'une carriere où ils étoient entrés les premiers. D'autres François ne les ont pas remplacés ; & il eſt arrivé que la nation, qui faiſoit la plus grande conſommation de l'huile, des fanons & du blanc de la baleine, en a tout-à-fait abandonné la pêche.

Il étoit aiſé de la reprendre dans le golfe Saint-Laurent, & même à l'embouchure du Saguenay, tout près de l'excellent port de Tadouſſac. On veut même qu'elle y ait été eſſayée à l'arrivée des François dans le Canada, & qu'elle n'ait été interrompue que parce que les fourrures offroient des profits plus faciles & plus rapides. Ce qui eſt ſûr, c'eſt que les pêcheurs auroient couru moins de riſque, auroient été obligés à moins de dépenſe que ceux qui ſe rendent annuellement au détroit de Davis, ou dans les mers du Groenland. Le deſtin de cette colonie a toujours voulu que les meilleurs projets n'y euſſent point de conſiſtance ; & le gouvernement n'a rien fait en particulier pour encourager la pêche de la baleine, qui pouvoit former un eſſaim de navigateurs, & donner à la France une nouvelle branche de commerce.

Cette indifférence s'eſt étendue plus loin. La morue ſe plaît ſur le fleuve Saint-Laurent juſqu'à quatre-vingt-lieues de la mer. On peut la prendre paſſagérement ſur ce vaſte eſpace,

Cependant il ſeroit avantageux d'établir une pêche ſédentaire au havre de Montlouis, placé à l'embouchure d'une jolie riviere qui reçoit des bâtimens de cent tonneaux, & qui les met à l'abri de tous dangers. Le poiſſon y abonde plus qu'ailleurs; le rivage offre pour le faire ſécher toutes les facilités qu'on peut deſirer; & les terres voiſines ſont très-propres au pâturage & à la culture. Tout porte à croire qu'une peuplade y proſpéreroit. On le penſa ainſi en 1697. Par les ſoins de Riverin, homme actif & intelligent, fut formée à cette époque une aſſociation pour commencer cette entrepriſe. Des contrariétés ſans nombre la firent échouer. Ce projet fut repris depuis, mais très-mollement exécuté. Ce fut un grand malheur pour le Canada, dont un ſuccès marqué en ce genre, auroit beaucoup étendu les liaiſons avec l'Europe, & avec les Indes Occidentales.

Tout concouroit donc à la proſpérité des établiſſemens du Canada, s'ils euſſent été ſecondés par les hommes qui ſembloient y avoir le plus d'intérêt. Mais d'où provenoit l'inaction inconcevable qui les laiſſa languir dans leur premier néant?

XVIII. Difficultés que la France avoit à vaincre pour tirer un parti avantageux du Canada.

On ne peut diſconvenir que la nature n'oppoſât quelque obſtacle aux entrepriſes de la politique. Le fleuve Saint-Laurent eſt fermé ſix mois de l'année par les glaces. Le reſte du tems, ce ſont des brouillards épais, des cou-

rans rapides, des bancs de ſable, & des rochers à fleur d'eau, qui rendent la navigation impraticable durant la nuit, dangereuſe pendant le jour. Depuis Quebec juſqu'à Montréal, la riviere n'eſt praticable que pour des bâtimens de trois cent tonneaux ; & encore ſont-ils trop ſouvent contrariés par des vents terribles, qui les retiennent quinze jours ou trois ſemaines dans ce court trajet. De Montréal au lac Ontario, les voyageurs trouvent juſqu'à ſix cataractes, qui les réduiſent à la triſte néceſſité de décharger leurs canots, & de les porter avec les marchandiſes, par des routes de terre aſſez conſidérables.

Loin d'encourager l'homme à vaincre la nature, un gouvernement mal inſtruit n'imagina que des projets ruineux. Pour avoir l'avantage ſur les Anglois dans le commerce des pelleteries, on éleva trente-trois forts à une grande diſtance les uns des autres. Le ſoin de les conſtruire, de les approviſionner, détourna les Canadiens des ſeuls travaux qui devoient les occuper. Cette mépriſe les jetta dans une route ſemée d'écueils & de périls.

Les ſauvages ne voyoient pas ſans inquiétude ſe former des établiſſemens qui pouvoient menacer leur liberté. Ces ſoupçons leur mirent les armes à la main, & la colonie fut rarement ſans guerre. La néceſſité rendit ſoldats tous les Canadiens. Une éducation mâle & toute militaire, les endurciſſoit de bonne-heure à la fatigue, & les familiariſoit avec le danger. A peine ſortis de l'enfance, on les voyoit parcourir un continent immenſe, l'été en canot,

l'hiver à pied, au travers des neiges & des glaces. Comme ils n'avoient qu'un fuſil pour moyen de ſubſiſtance, ils étoient continuellement expoſés à mourir de faim : mais rien ne les effrayoit, pas même le danger de tomber entre les mains des ſauvages, qui avoient épuiſé tout leur génie à imaginer, pour leurs ennemis, des ſupplices, dont le plus doux étoit la mort.

Les arts ſédentaires de la paix, les travaux ſuivis de l'agriculture, ne pouvoient pas avoir d'attrait pour des hommes accoutumés à une vie active, mais errante. La cour, qui ne voit ni ne connoît les douceurs & l'utilité de la vie ruſtique, augmenta l'averſion que les Canadiens en avoient conçu, en verſant excluſivement les graces & les honneurs ſur les exploits guerriers. La nobleſſe fut l'eſpece de diſtinction qu'on prodigua le plus, & qui eut des ſuites plus funeſtes. Non-ſeulement elle plongea les Canadiens dans l'oiſiveté, mais elle leur donna encore un penchant invincible pour tout ce qui avoit de l'éclat. Des produits qui auroient dû être conſacrés à l'amélioration des terres, furent prodigués en vaines parures. Un luxe ruineux couvroit une pauvreté réelle.

XIX. Origine de la guerre des Anglois & des François dans le Canada.

Tel étoit l'état de la colonie, lorſque le gouvernement en fut confié en 1747, à la Galiſſoniere, qui joignoit à des connoiſſances étendues un courage actif, & d'autant plus

inébranlable, qu'il étoit raiſonné. Les Anglois vouloient étendre les limites de la Nouvelle-Ecoſſe ou de l'Acadie, juſqu'à la rive méridionale du fleuve Saint-Laurent. Il jugea que ces prétentions étoient injuſtes, & il réſolut de les reſſerrer dans la péninſule où il croyoit que les traités même les avoient bornés. L'ambition qui les pouſſoit dans l'intérieur des terres, ſinguliérement du côté de l'Ohio ou de la Belle-Riviere, ne lui paroiſſoit pas moins outrée. Les Apalaches, à ſon avis, devoient être les limites de leurs poſſeſſions; & il ſe promit de ne pas leur laiſſer franchir ces montagnes. Le ſucceſſeur qu'on lui donna, pendant qu'il raſſembloit les moyens de ſoutenir ce vaſte deſſein, embraſſa ſes vues avec toute la chaleur qu'elles pouvoient inſpirer. On vit s'élever de tous côtés des forts qui devoient donner de la ſolidité à un ſyſtême que la cour avoit adopté, peut-être ſans en prévoir, peut-être ſans en peſer aſſez les ſuites.

Alors commencerent entre les Anglois & les François de l'Amérique-Septentrionale, des hoſtilités, plutôt autoriſées qu'avouées par leurs métropoles. Cette guerre ſourde convenoit extrêmement au miniſtere de Verſailles, qui, ſans commettre ſa foibleſſe, réparoit peu-à-peu les pertes qu'il avoit faites dans les traités où il avoit reçu la loi. Des échecs réitérés ouvrirent enfin les yeux à la Grande-Bretagne, ſur la politique de ſa rivale. Georges II penſa qu'une ſituation équivoque ne convenoit pas à la ſupériorité de ſes forces maritimes. Son pavillon reçut l'ordre d'inſulter le pavillon

François ſur toutes les mers. Il avoit pris ou diſperſé tous les vaiſſeaux qu'il avoit rencontrés, lorſqu'en 1758 il cingla vers l'Iſle-Royale.

XX. *Conquête de l'Isle-Royale par les Anglois.*

Cette porte du Canada avoit déja été attaquée en 1745; & cet événement mérite, par ſa ſingularité, qu'on l'expoſe avec quelque détail. C'étoit à Boſton qu'avoit été formé le plan de cette premiere invaſion, & la Nouvelle-Angleterre avoit fait les dépenſes de l'éxécution. Un négociant, c'étoit Pepperel, qui avoit allumé, nourri & dirigé l'enthouſiaſme de la colonie, fut chargé de commander l'armée de ſix mille hommes, qu'on avoit levée pour cette expédition.

Quoique ces forces, convoyées par une eſcadre de neuf vaiſſeaux de guerre, portaſſent elles-mêmes à l'Iſle-Royale le premier avis du danger qui la menaçoit; quoique l'avantage d'une ſurpriſe eût aſſuré leur débarquement ſans oppoſition; quoiqu'elles n'euſſent à combattre que ſix cent hommes de troupes reglées & huit cent habitans qui s'étoient armés à la hâte, on pouvoit douter du ſuccès de l'entrepriſe. Quels exploits, en effet, devoit-on attendre d'une milice aſſemblée avec précipitation, qui n'avoit point vu de ſiege; qui même n'avoit jamais fait la guerre; qui n'étoit enfin dirigée que par des officiers de marine? L'inexpérience de ces troupes avoit beſoin de quelques faveurs du haſard. Elle en fut ſinguliérement ſecourue.

La garniſon de Louisbourg avoit toujours

été chargée de la conſtruction, de la réparation des fortifications. Elle ſe livroit d'autant plus volontiers à ces travaux, qu'elle les regardoit comme un principe de ſûreté, comme un moyen d'aiſance. Lorſqu'elle s'apperçut que ceux qui devoient la payer s'approprioient le fruit de ſes ſueurs, elle demanda juſtice. On oſa la lui refuſer ; & elle ne craignit pas de ſe la faire à elle-même. Comme les chefs de la colonie avoient partagé avec les officiers ſubalternes le prix de cette déprédation, il ne ſe trouva perſonne qui pût rétablir l'ordre. L'indignation des ſoldats contre ces avides concuſſionnaires, leur fit mépriſer toute autorité. Depuis ſix mois ils vivoient dans une révolte éclatante, lorſque les Anglois ſe préſenterent devant la place.

C'étoit le moment de rapprocher les eſprits. Les troupes firent les premiers pas : mais leurs commandans ſe méfierent d'une généroſité dont ils n'étoient pas capables. Si ces lâches oppreſſeurs avoient pu ſuppoſer dans le ſoldat aſſez d'élévation pour ſacrifier ſon reſſentiment au bien de la patrie, ils auroient profité de cette chaleur pour fondre ſur l'ennemi, pendant qu'il formait ſon camp, & qu'il commençoit à ouvrir ſes tranchées. Un aſſiégeant qui n'avoit aucun principe militaire, auroit été déconcerté par des attaques régulieres & vigoureuſes. Les premiers échecs pouvoient le décourager, & lui faire abandonner ſon entrepriſe. Mais on s'obſtina à croire que la garniſon ne demandoit à faire des ſorties que pour déſerter ; & ſes propres chefs la tinrent comme

priſonniere, juſqu'à ce qu'une ſi mauvaiſe défenſe eût réduit la ville à capituler. L'iſle entiere ſuivit le ſort de Louisbourg, ſon unique boulevard.

Une poſſeſſion ſi précieuſe, reſtituée à la France par le traité d'Aix-la-Chapelle, fut attaquée de nouveau par les Anglois en 1758. Ce fut le 2 de juin qu'une flotte, compoſée de vingt-trois vaiſſeaux de ligne, de dix-huit frégates, qui portoient ſeize-mille hommes de troupes aguerries, jetta l'ancre dans la baie de Gabarus, à une demi-lieue de Louisbourg. Comme il étoit démontré qu'un débarquement, fait à une plus grande diſtance, ne pouvoit ſervir de rien, parce qu'il ſeroit impoſſible de tranſporter l'artillerie & les autres choſes néceſſaires pour un ſi grand ſiege, on s'étoit attaché à le rendre impraticable au voiſinage de la place. L'aſſaillant vit la ſageſſe des meſures qui lui annonçoient des périls & des difficultés. Son courage n'en fut pas affoibli. Mais, appelant la ruſe à ſon ſecours, pendant que, par une ligne prolongée il menaçoit & couvroit toute la côte, il deſcendit en force ſur le rivage de l'anſe au Cormoran.

Cet endroit étoit foible par ſa nature. Les François l'avoient étayé d'un bon parapet, fortifié par des canons dont le feu ſe ſoutenoit, & par des pierres d'un gros calibre. Derriere ce rempart étoient deux mille bons ſoldats & quelques ſauvages. En avant, on avoit fait un abatis d'arbres ſi ſerré, qu'on auroit eu bien de la peine à y paſſer, quand même il n'auroit pas été défendu. Cette eſ-

pece de paliſſade, qui cachoit tous les préparatifs de défenſe, ne paroiſſoit dans l'éloignement qu'une plaine verdoyante.

C'étoit le ſalut de la colonie, ſi l'on eût laiſſé à l'aſſaillant le tems d'achever ſon débarquement, & de s'avancer avec la confiance de ne trouver que peu d'obſtacles à forcer. Alors, accablé tout-à-coup par le feu de l'artillerie & de la mouſquetterie, il eût infailliblement péri ſur le rivage, ou dans la précipitation de l'embarquement, d'autant plus que la mer étoit dans cet inſtant fort agitée. Cette perte inopinée auroit pu rompre le fil de tous ſes projets.

Mais l'impétuoſité Françoiſe fit échouer toutes les précautions de la prudence. A peine les Anglois eurent fait quelque mouvement pour s'approcher du rivage, qu'on ſe hâta de découvrir le piége où ils devoient être pris. Au feu bruſque & précipité qu'on fit ſur leurs chaloupes, & plus encore à l'empreſſement qu'on eut de déranger les branches d'arbres qui maſquoient des forces qu'on avoit tant d'intérêt à cacher, ils devinerent le péril où ils alloient ſe jetter. Dès ce moment, revenant ſur leurs pas, ils ne virent plus d'autre endroit pour deſcendre, qu'un ſeul rocher, qui même avoit paru juſqu'alors inacceſſible. Wolf, quoique fortement occupé du ſoin de faire rembarquer ſes troupes & d'éloigner les bateaux, fit ſigne au major Scott de s'y rendre.

Cet officier s'y porte auſſi-tôt avec les ſoldats qu'il commande. Sa chaloupe étant arrivée la premiere, & s'étant enfoncée dans le

moment qu'il mettoit pied à terre, il grimpe ſur les rochers tout ſeul. Il eſpéroit y trouver cent des ſiens, qu'on y avoit envoyés depuis quelques heures. Il n'y en avoit que dix. Avec ce petit nombre, il ne laiſſe pas de gagner le haut des rochers. Dix ſauvages & ſoixante François lui tuent deux hommes, & en bleſſent trois mortellement. Malgré ſa foibleſſe il ſe ſoutient dans ce poſte important à la faveur d'un taillis épais. Enfin ſes intrèpides compatriotes, bravant le courroux de la mer & le feu du canon pour le joindre, achevent de le rendre maître de la ſeule poſition qui pouvoit aſſurer leur deſcente.

Dès que les François virent l'aſſaillant ſolidement établi ſur le rivage, ils prirent l'unique parti qui leur reſtoit, celui de s'enfermer dans Louisbourg. Ses fortifications étoient défectueuſes; parce que le ſable de la mer, dont on avoit été obligé de ſe ſervir pour leur conſtruction, ne convient nullement aux ouvrages de maçonnerie. Les revêtemens des différentes courtines étoient entiérement écroulés. Il n'y avoit qu'une caſemate & un petit magaſin à l'abri des bombes. La garniſon qui devoit défendre la place, n'étoit que de deux mille neuf cent hommes.

Malgré tant de déſavantage, les aſſiégés ſe déterminerent à la plus opiniâtre réſiſtance. Pendant qu'ils ſe défendoient avec cette fermeté, les grands ſecours qu'on leur faiſoit eſpérer du Canada pouvoient arriver. A tout événement, ils préſerveroient cette grande colonie de toute invaſion pour le reſte de la

campagne. Qui croiroit que tant de réſolution fut ſoutenue par le courage d'une femme ? Madame de Drucourt, continuellement ſur les remparts : la bourſe à la main, tirant elle-même trois coups de canon chaque jour, ſembloit diſputer au gouverneur, ſon mari, la gloire de ſes fonctions. Rien ne décourageoit les aſſiégés, ni le mauvais ſuccès des ſorties qu'ils tenterent à pluſieurs repriſes, ni l'habileté des opérations concertées par l'amiral Boſcawen & le général Amherſt. Ce ne fut qu'à la veille d'un aſſaut impoſſible à ſoutenir, qu'on parla de ſe rendre. La capitulation fut honorable ; & le vainqueur ſut eſtimer aſſez ſon ennemi, s'eſtimer aſſez lui-même, pour ne ſouiller ſa gloire par aucun trait de férocité, ni d'avarice.

XXI. Les Anglois attaquent le Canada. Ils y éprouvent d'abord de grands revers. Cauſes de ces infortunes.

La conquête de l'Iſle-Royale ouvroit le chemin du Canada. Dès l'année ſuivante, on y porta la guerre, ou plutôt on y multiplia les ſcenes de carnage dont cet immenſe pays étoit depuis long-tems le théâtre. Voici quel en étoit le principe.

Les François établis dans ces contrées y avoient pouſſé leur ambition vers le Nord, où les belles pelleteries étoient en plus grande abondance. Lorſque cette veine de richeſſe tarit ou diminua, le commerce ſe tourna vers le Sud, où l'on découvrit l'Ohio, qui mérita le nom de Belle-Riviere. Elle ouvroit la communication naturelle du Canada avec la

Louyſiane. En effet, quoique les vaiſſeaux qui entrent dans le fleuve Saint-Laurent s'arrêtent à Quebec, la navigation continue ſur des barques juſqu'au lac Ontario, qui n'eſt ſéparé du lac Erié que par un détroit, ſur lequel la France éleva de bonne-heure le fort Niagara. C'eſt-là, c'eſt au voiſinage du lac Erié, que ſe trouve la ſource de l'Ohio, qui arroſe le plus beau pays du monde, & qui, groſſi par pluſieurs rivieres, va porter le tribut de ſes eaux au Miſſiſſipi, dont il augmente la majeſté.

Cependant les François ne faiſoient aucun uſage d'un canal ſi magnifique. Les foibles liaiſons qui ſubſiſtoient entre les deux colonies, étoient toujours entretenues par les régions du Nord. La nouvelle route, beaucoup plus courte, beaucoup plus facile que l'ancienne, ne commença à être fréquentée que par un corps de troupes qu'on envoya du Canada, en 1739, au ſecours de la Louyſiane, qui étoit en guerre ouverte avec les ſauvages. Après cette expédition, la route du Sud retomba dans l'oubli, dont elle ne ſortit guere qu'en 1753. Ce fut l'époque où l'on éleva pluſieurs petits forts ſur l'Ohio, dont on étudioit le cours depuis quatre ans. Le plus conſidérable de ces forts, reçut le nom du gouverneur Duqueſne, qui l'avoit fait bâtir.

Les colonies Angloiſes ne purent voir ſans chagrin s'élever derriere eux des établiſſemens François, qui, joints aux anciens, ſembloient les envelopper. Elles craignirent que les Apalaches, qui devoient ſervir de limites natu-

relles aux deux nations, ne fuſſent une barriere inſuffiſante contre les entrepriſes d'un voiſin inquiet & belliqueux. Dans cette défiance, elles paſſerent elles-mêmes ces célébres montagnes, pour diſputer à la nation rivale la poſſeſſion de la Belle-Riviere. Cette premiere démarche ne fut pas heureuſe. On battit les détachemens qui ſe ſuccédoient; on détruiſit les forts à meſure qu'ils s'élevoient.

Pour arrêter le cours de ces diſgraces, & venger l'affront qu'elles imprimoient à la nation, la métropole fit paſſer des forces conſidérables au Nouveau-Monde, ſous les ordres de Braddock. Ce général alloit attaquer, dans l'été de 1755, le fort Duqueſne avec trente-ſix canons & ſix mille hommes, lorſqu'il fut ſurpris à quatre lieues de la place, par deux cent cinquante François & ſix cent cinquante ſauvages, qui exterminerent ſon armée. Ce revers inexplicable arrêta la marche des trois corps nombreux, qui alloient fondre ſur le Canada. La terreur les obligea de regagner leurs quartiers; &, dans la campagne ſuivante, la circonſpection la plus timide accompagna tous leurs mouvemens.

Cet embarras enhardit les François. Malgré l'infériorité prodigieuſe de leurs forces, ils oſerent, au mois d'août de l'an 1756, ſe préſenter devant Oſwego. C'étoit originairement un magaſin fortifié, à l'embouchure de la riviere de Choueguen, ſur le lac Ontario. Situé preſque au centre du Canada, l'avantage de ſa poſition y avoit fait élever ſucceſſivement pluſieurs ouvrages, qui l'avoient rendu un

des meilleurs poſtes de ces contrées. Il étoit défendu par dix-huit cent hommes, qui avoient cent vingt & une pieces d'artillerie, & une grande abondance de munitions de toutes les eſpeces. Malgré tant de ſoutiens, il ſe rendit, après quelques jours d'une attaque vive & audacieuſe, à trois mille hommes qui en formoient le ſiege.

Cinq mille cinq cent François & dix-huit cent ſauvages marcherent, dans le mois d'août de l'année ſuivante, au fort George, ſitué ſur le lac Saint-Sacrement, & regardé avec raiſon comme le boulevard des établiſſemens Anglois; comme l'entrepôt où devoient ſe réunir les forces deſtinées contre le Canada. La nature & l'art avoient tout fait pour rendre impraticables les chemins qui conduiſoient à cette place. Des corps diſtribués de diſtance en diſtance, dans les meilleures poſitions, étoient encore venus au ſecours de l'art & de la nature. Cependant ces obſtacles furent ſurmontés avec une intelligence, une intrépidité, qui ne demandoient qu'un théâtre plus connu, pour embellir l'hiſtoire. Les aſſaillans, après avoir maſſacré ou mis en fuite un grand nombre de leurs ennemis, arriverent devant la place, où ils réduiſirent deux mille deux cent ſoixante-quatre hommes à capituler.

Ce nouveau malheur réveilla les Anglois. Leurs généraux s'appliquerent, durant l'hiver, à mettre de la diſcipline dans les différens corps; ils les accoutumerent à combattre dans les bois, à la maniere des ſauvages. Au retour de la belle ſaiſon, l'armée, compoſée de ſix

mille trois cent hommes de troupes réglées, & de treize mille hommes des milices des colonies, s'aſſembla ſur les ruines du fort George. Elle s'embarqua ſur le lac de ce nom, qui ſéparoit les colonies des deux nations, & ſe porta ſur Carillon, qui n'en étoit éloigné que d'une lieue.

Ce fort, qui venoit d'être bâti au commencement de la guerre, pour couvrir le Canada, n'avoit pas l'étendue convenable pour arrêter les forces qui l'alloient aſſaillir. On forma donc à la hâte, ſous le canon de la place, des retranchemens de troncs d'arbres couchés les uns ſur les autres, & l'on mit en avant de grands arbres renverſés, dont les branches, coupées & affilées, faiſoient l'effet de chevaux de friſe. Les drapeaux étoient plantés ſur le ſommet des remparts, qui renfermoient trois mille cinq cent hommes.

Cet appareil formidable n'étonna pas les Anglois, réſolus à laver la honte qui terniſſoit depuis ſi long-tems la gloire de leurs armes, dans un pays où la proſpérité de leur commerce tenoit au ſuccès de leur bravoure. Le 8 juillet 1758, ils ſe précipiterent ſur ces paliſſades avec la fureur la plus aveugle. Inutilement on les foudroyoit du haut du parapet, ſans qu'ils puſſent ſe défendre. Inutilement ils tomboient enfilés, embarraſſés dans les troncons d'arbres, au travers deſquels leur fougue les avoit emportés. Tant de pertes ne faiſoient qu'accroître cette rage effrénée. Elle ſe ſoutint plus de quatre heures, & leur coûta plus de quatre mille de leurs braves guerriers, avant qu'ils

qu'ils abandonnaſſent une entrepriſe auſſi téméraire que forcenée.

Les actions de détail ne leur furent pas moins funeſtes. Ils n'inſultoient pas un poſte, où ils ne fuſſent repouſſés. Ils ne haſardoient pas un détachement, qui ne fût battu; pas un convoi, qui ne fût enlevé. La rigueur même des hivers, qui devoit les garder & les défendre, étoit la ſaiſon où les ſauvages & les Canadiens alloient porter le fer & le feu ſur les frontieres, & juſques dans le centre des coloniès Angloiſes.

Tous ces déſaſtres avoient leur ſource dans un faux principe du gouvernement. La Cour de Londres s'étoit toujours perſuadée, que pour dominer dans le Nouveau-Monde, elle n'avoit beſoin que de la ſupériorité de ſa marine, qui pouvoit facilement y tranſporter des ſecours, & intercepter les forces de ſes ennemis.

Quoique l'expérience eût démenti cette vaine prétention, le miniſtere ne chercha pas même à en diminuer les fâcheux effets par le choix de ſes généraux. Preſque tous ceux qu'il chargea de remplir ſes vues, manquerent également d'intelligence, de vigueur & d'activité.

Les armées n'étoient pas propres à réparer les fautes des chefs. Les troupes avoient bien cette fierté de caractere, ce courage invincible que le gouvernement, encore plus que le climat, donne aux ſoldats Anglois: mais ces qualités nationales étoient contre-balancées ou épuiſées par des fatigues exceſſives, que rien ne ſoulageoit, dans un pays dépourvu de toutes

les commodités de l'Europe. Quant aux milices des colonies, elles étoient compoſées de cultivateurs paiſibles, qui n'étoient point aguerris au carnage par l'habitude de la chaſſe, & par la vivacité militaire de la plupart des colons François.

A ces inconvéniens, pris dans la nature des choſes, il s'en joignit qui provenoient uniquement de la faute des hommes. Les poſtes élevés pour la ſûreté des divers établiſſemens Anglois, n'avoient pas cette réciprocité de ſoutien & de défenſe, cet enſemble ſans lequel il n'y a point de force. Les Provinces, qui avoient toutes des intérêts diſtincts, & qui n'étoient pas rapprochées par l'autorité d'un chef unique, ne coopéroient pas au bien commun avec ce concours d'efforts & cette unité de ſentimens, qui ſeuls peuvent aſſurer le ſuccès. La ſaiſon d'agir ſe paſſoit en vaines diſputes entre les colons & les gouverneurs. Tout plan d'opérations rejetté par quelque aſſemblée, étoit abandonné. Convenoit-on d'en adopter un, il devenoit public avant ſon exécution; & ſa publicité le faiſoit ſouvent échouer. Enfin, on étoit irréconciliablement brouillé avec les ſauvages.

Ces peuples avoient toujours la prédilection la plus marquée pour la France. C'étoit une ſorte de retour, qu'ils croyoient devoir à la conſidération qu'on leur avoit témoignée en leur envoyant des miſſionnaires, qu'ils regardoient plutôt comme des ambaſſadeurs du prince; que comme des envoyés de Dieu. Ces miſſionnaires, en étudiant la langue des

ſauvages; en ſe conformant à leur caractere, à leurs inclinations; en uſant de tous les moyens propres à gagner leur confiance, avoient acquis un pouvoir abſolu ſur leur ame. Les colons François, loin de leur donner les mœurs de l'Europe, avoient pris celles du pays qu'ils habitoient: l'indolence de ces peuples pendant la paix, leur activité durant la guerre; & leur amour conſtant pour la vie errante & vagabonde. On avoit même vu pluſieurs Officiers diſtingués ſe faire adopter parmi ces nations. La haine & la jalouſie des Anglois ont calomnié cette conduite, juſqu'à dire que ces hommes généreux avoient acheté à prix d'argent les crânes de leurs ennemis; avoient mené les danſes horribles qui accompagnent chez ces peuples l'exécution des priſonniers, avoient imité leurs cruautés & partagé leurs barbares feſtins. Mais ces excès d'horreur appartiendroient plutôt à la fureur nationale d'un peuple qui a ſubſtitué le fanatiſme de la patrie à celui de la religion, & qui ſait bien mieux haïr les autres nations, qu'aimer ſon propre gouvernement.

De l'attachement décidé pour les François, naiſſoit, dans ces nations, l'averſion la plus inſurmontable pour les Anglois. C'étoient, de tous les ſauvages Européens, les plus difficiles à apprivoiſer, ſi l'on en croyoit ceux de l'Amérique. La haîne de ceux-ci devint bientôt une rage, une ſoif de ſang, quand ils virent leur tête miſe à prix; quand ils ſe virent proſcrits ſur leur terre natale par des aſſaſſins étrangers. Les mêmes mains, qui, ſi long-tems,

avoient enrichi la colonie Angloiſe du trafic des pelleteries, prirent la hache pour la détruire. Les ſauvages coururent à la chaſſe des Bretons comme à celle des ours. Ce ne fut plus la gloire, ce fut le carnage qu'ils chercherent dans les combats. Ils détruiſirent des armées que les François n'auroient voulu que vaincre. Leur fureur étoit ſi exaltée, qu'un priſonnier Anglois ayant été conduit dans une habitation écartée, la femme lui coupa auſſi-tôt un bras, & fit boire à ſa famille le ſang qui en dégoûtoit. *Je veux*, répondit-elle, à un miſſionnaire jéſuite, qui lui reprochoit l'atrocité de cette action, *je veux que mes enfans ſoient guerriers; il faut donc qu'ils ſoient nourris de la chair de leurs ennemis.*

XXII. Priſe de Quebec par les Anglois. La conquête de la capitale entraîne, avec le tems, la ſoumiſſion de la colonie entière.

Telle étoit la ſituation des choſes, lorſqu'une flotte Angloiſe, où l'on comptoit trois cent voiles, & qui étoit commandée par l'amiral Saunders, ſe fit voir ſur le fleuve Saint-Laurent, à la fin de juin 1759. Par une nuit obſcure & un vent très-favorable, huit brulots furent lancés pour la réduire en cendres. Tout eût péri infailliblement, hommes & vaiſſeaux, ſi l'opération avoit été conduite avec l'intelligence, le ſang-froid & le courage qu'elle exigeoit. Mais ceux qui s'en étoient chargés n'avoient peut-être aucune de ces qualités, ou du moins ne les réuniſſoient pas toutes. Impatiens d'aſſurer leur retour à terre, ils mirent

beaucoup trop tôt le feu aux bâtimens dont ils avoient la direction. Auſſi l'aſſaillant, averti à tems du danger qui le menaçoit, vint-il à bout de s'en garantir par ſon activité & par ſon audace. Il ne lui en coûta que deux foibles navires.

Tandis que les forces navales échappoient ſi heureuſement à leur deſtruction, l'armée, qui étoit de dix mille hommes, attaquoit la pointe de Levy, en chaſſoit les troupes Françoiſes qui y étoient retranchées, y établiſſoit ſes batteries, & bombardoit, avec le plus grand ſuccès, la ville de Quebec, qui, quoique ſituée ſur la rive oppoſée du fleuve, n'étoit éloignée que de ſix cent toiſes.

Mais ces avantages ne conduiſoient pas au but qu'on s'étoit propoſé. Il s'agiſſoit de ſe rendre maître de la capitale de la colonie; & la côte qui y conduiſoit étoit ſi bien défendue par des redoutes, par des batteries & par des troupes, qu'elle paroiſſoit inacceſſible. Les aſſaillans furent de plus en plus confirmés dans cette opinion, après qu'ils eurent tâté le ſaut de Montmorency, & où ils auroient pu aiſément perdre tout ce qui y avoit été imprudemment débarqué.

Cependant la ſaiſon avançoit. Le général Amherſt, qui devoit faire une diverſion du côté des lacs, ne paroiſſoit point. On avoit perdu tout eſpoir de forcer l'ennemi dans ſes poſtes. Le découragement commençoit à ſe manifeſter, lorſque M. Murray propoſe de monter avec l'armée & une partie de la flotte deux milles au-deſſus de la place, & de s'em-

parer des hauteurs d'Abraham, que les François avoient négligé de garder, parce qu'ils les croyoient ſuffiſamment défendues par les rochers très-eſcarpés qui les entouroient. Cette idée heureuſe & brillante eſt reçue avec tranſport. Le 13 décembre, cinq mille Anglois débarquent avant le jour, & ſans être apperçus, au pied des hauteurs. Ils y grimpent, ſans perdre un moment, & s'y trouvent en ordre de bataille, lorſqu'à neuf heures ils ſont attaqués par deux mille ſoldats, cinq mille Canadiens & cinq cent ſauvages. Le combat s'engage & ſe décide en faveur de l'Anglois, qui, dès le commencement de l'action, avoit perdu l'intrépide Wolf, ſon général, ſans perdre la confiance & la réſolution.

C'étoit avoir remporté un avantage conſidérable, mais il pouvoit n'être pas déciſif. Douze heures de tems ſuffiſoient pour raſſembler des troupes diſtribuées à quelques lieues du champ de bataille, pour les joindre à l'armée battue, & marcher au vainqueur avec des forces ſupérieures à celles qu'il avoit défaites. C'étoit l'avis du général Montcalm, qui, bleſſé mortellement dans la retraite, avoit eu le tems, avant d'expirer, de ſonger au ſalut des ſiens, en les encourageant à réparer leur déſaſtre. Un ſentiment ſi généreux ne fut pas ſuivi du conſeil de guerre. On s'éloigna de dix lieues. M. le chevalier de Levy, accouru de ſon poſte pour remplacer Montcalm, blâma cette démarche de foibleſſe. On en rougit; on voulut revenir ſur ſes pas, & ramener la victoire. Il n'étoit plus tems. Quebec, quoique

aux trois quarts détruit, avoit capitulé dès le 17 avec trop de précipitation.

L'Europe entiere crut que la priſe de cette place finiſſoit la grande querelle de l'Amérique Septentrionale. Perſonne n'imagina qu'une poignée de François, qui manquoient de tout, à qui la fortune même ſembloit interdire juſqu'à l'eſpérance, oſaſſent ſonger à retarder une deſtinée inévitable. On les connoiſſoit mal. On perfectionna à la hâte des retranchemens qui avoient été commencés à dix lieues au-deſſus de Quebec. On y laiſſa des troupes ſuffiſantes pour arrêter les progrès de de la conquête; & l'on alla s'occuper à Montréal des moyens d'en effacer la honte & la diſgrace.

C'eſt là qu'il fut arrêté qu'on marcheroit dès le printems en force ſur Quebec, pour le reprendre par un coup de main, ou par un ſiege, au défaut d'une ſurpriſe. On n'avoit encore rien de ce qu'il falloit pour attaquer une place en regle : mais tout étoit combiné de façon à n'entamer cette entrepriſe qu'au moment où les ſecours qu'on attendoit de France ne pouvoient manquer d'arriver.

Malgré la diſette affreuſe de toutes choſes, où ſe trouvoit depuis long-tems la colonie, les préparatifs étoient déja faits, quand la glace qui couvroit tout le fleuve, venant à ſe rompre vers le milieu de ſa largeur, y ouvrit un petit canal. On fit gliſſer les bateaux à force de bras, pour les mettre à l'eau. L'armée, compoſée de citoyens & de ſoldats qui ne faiſoient qu'un corps, qui n'avoient qu'une ame, ſe préci-

pita, dès le 20 avril 1760, dans ce courant du fleuve avec une ardeur inconcevable. Les Anglois la croyoient encore paiſible dans ſes quartiers d'hiver ; & déja toute débarquée, elle touchoit à une garde avancée de quinze cent hommes, qu'ils avoient placée à trois lieues de Quebec. Ce gros détachement alloit être taillé en pieces, ſans un de ces haſards ſinguliers qu'il n'eſt pas donné à la prudence humaine de prévoir.

Un canonnier, en voulant ſortir de ſa chaloupe, étoit tombé dans l'eau. Un glaçon ſe rencontra ſous ſes mains ; il y grimpa, & ſe laiſſa aller au gré du flot. Le glaçon, en deſcendant, raſa la rive de Quebec. La ſentinelle Angloiſe placée à ce poſte, voit un homme prêt à périr, & crie au ſecours. On vole au malheureux que le courant emporte, & on le trouve ſans mouvement. Son uniforme, qui le fait reconnoître pour un ſoldat François, détermine à le porter chez le gouverneur, où la force des liqueurs ſpiritueuſes le rappelle un moment à la vie. Il recouvre aſſez de voix pour dire qu'une armée de dix mille François eſt aux portes de la place ; & il meurt. Auſſi-tôt on expédie un ordre à la garde avancée de rentrer dans la ville en toute diligence. Malgré la célérité de ſa retraite, on eut le tems d'entamer ſon arriere-garde. Quelques momens plus tard, la défaite de ce corps eût entraîné ſans doute la perte de la place.

L'aſſaillant y marche cependant avec une intrépidité qui ſembloit tout attendre de la

valeur, & rien d'une ſurpriſe. Il n'en étoit plus qu'à une lieue, lorſqu'il rencontra un corps de quatre mille hommes, ſorti pour l'arrêter. L'attaque fut vive, la réſiſtance opiniâtre. Les Anglois furent repouſſés dans leurs murailles, après avoir laiſſé dix-huit cent de leurs plus braves ſoldats ſur la place, & leur artillerie entre les mains du vainqueur.

La tranchée fut auſſi-tôt ouverte devant Quebec. Mais comme on n'avoit que des pieces de campagne, qu'il ne vint point de ſecours de France, & qu'une forte eſcadre Angloiſe remonta le fleuve, il fallut lever le ſiege dès le 16 mai, & ſe replier de poſte en poſte juſqu'à Montréal. Trois armées formidables, dont l'une avoit deſcendu le fleuve, l'autre l'avoit remonté, & la troiſieme étoit arrivée par le lac de Champlain, entourerent ces troupes qui, peu nombreuſes dans l'origine, exceſſivement diminuées par des combats fréquens & des fatigues continuelles, manquoient, tout-à-la-fois, de munitions de bouche & de guerre, & ſe trouvoient enfermées dans un lieu ouvert. Ces miſérables reſtes d'un corps de ſept mille hommes qui n'avoit jamais été recruté; & qui, aidé de quelques miliciens, de quelques ſauvages, avoit fait de ſi grandes choſes!, furent enfin réduits à capituler; & ce fut pour la colonie entiere. Les traités de paix cimenterent la conquête. Elle augmenta la maſſe des poſſeſſions Angloiſes dans le nord de l'Amérique.

XXIII. L'acquiſition du Canada a-t-elle été un bien ou un mal pour l'Angleterre ?

Combien les vues de la politique ſont bornées ! Les Anglois regardoient cette acquiſition comme le dernier terme de leur grandeur. Le miniſtere François n'étoit pas plus éclairé que le conſeil Britannique. D'un côté, l'on croyoit avoir tout gagné par cette conquête ; de l'autre, on croyoit avoir tout perdu par un ſacrifice qui devoit entraîner la ruine d'un ennemi irréconciliable. Tel eſt l'enchaînement néceſſaire des événemens, qui changent ſans ceſſe les intérêts des empires, qu'il eſt ſouvent arrivé, & qu'il arrivera ſouvent ; que les ſpéculations les plus profondes, que les combinaiſons les plus ſages en apparence, ont été trompées & le ſeront encore. On ne ſaiſit que l'avantage du moment, dans la choſe, où rien n'eſt ſi commun que de voir le bien naître du mal & le mal naître du bien. S'il eſt vrai des particuliers qu'ils ont long-tems ſoupiré après leur malheur ; cela l'eſt plus encore des ſouverains. On ne fait jamais entrer en calcul les caprices du ſort ſi ſujet à ſe jouer de la prudence des hommes ; & l'on a raiſon toutes les fois qu'un fâcheux haſard ſe cache dans un avenir éloigné & obſcur ; qu'il eſt preſque ſans vraiſemblance ; & qu'en le ſuppoſant arrivé, il ne s'enſuivra pas une ruine totale. Mais un peuple ſera gouverné par un miniſtere inſenſé, lorſqu'on fermera les yeux ſur la tranquillité, ſur la ſûreté de l'état, pour ne les tenir ouverts que ſur ſon agrandiſſement ; lorſque, ſans con-

ſidérer ſi une miſérable petite isle n'occaſionnera pas des ſoins & des dépenſes qui ne ſeront compenſés par aucun fruit, on ſe laiſſera éblouïr de la gloire frivole de l'avoir ajoutée à la domination nationale ; lorſqu'en ſe refuſant à des reſtitutions ſtipulées, on cimentera entre la puiſſance uſurpatrice & la puiſſance lézée des haines, qui ſeront tôt ou tard ſuivies d'effuſion de ſang ſur les mers & ſur le continent ; lorſque, pour la conſervation de quelques places, on ſera forcé d'y empriſonner des ſoldats, qui s'abâtardiront dans une longue oiſiveté ; lorſqu'on ſuſcitera des jalouſies durables, ou des prétentions toujours prêtes à ſe renouveller & à mettre deux peuples en armes ; lorſqu'on oubliera qu'une nation, établie entre un empire & un autre empire, eſt quelquefois la meilleure barriere qu'ils puiſſent avoir, & qu'il eſt imprudent & dangereux de ſe donner, par l'extinction de la nation interpoſée, un voiſin ambitieux, turbulent, guerrier & puiſſant ; que tout domaine ſéparé d'un état par une grande diſtance eſt précaire, diſpendieux, mal-défendu & mal-adminiſtré ; que ce ſeroit, ſans contredit, un vrai malheur pour deux nations, qu'une poſſeſſion en-deçà ou au-delà du fleuve qui leur ſert de limite ; que renoncer à une contrée, que diverſes puiſſances revendiquent, c'eſt communément s'épargner des dépenſes ſuperflues, des allarmes & des guerres ; & que, la céder à l'un de ceux qui l'envient, c'eſt lui faire préſent des mêmes calamités ; en un mot, qu'un ſouverain, qui auroit vraiment du génie, le montreroit peut-être moins encore à ſaiſir

les avantages réels de ſon pays, qu'à abandonner à des nations rivales des avantages trompeurs, dont elles ne ſentiroient qu'avec le tems les conſéquences funeſtes. C'eſt une eſpece de piége, ſur lequel la fureur de s'étendre les aveuglera toujours.

Fin du ſeizième Livre.

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ETABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPEENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE DIX-SEPTIEME.

Colonies Angloiſes de la baie d'Hudſon, du Canada, de l'Isle Saint-Jean, de Terre-Neuve, de la Nouvelle Ecoſſe, de la Nouvelle-Angleterre, de la Nouvelle-York, de la Nouvelle-Jerſey.

LA paſſion de lire dans l'avenir a été la fureur de tous les âges. Les entrailles des animaux, le ſang des victimes parurent à quelques peuples un moyen infaillible pour découvrir la deſtinée des empires. D'autres placerent la ſcience de la divination dans des ſonges, qu'ils ſe plaiſoient à regarder comme les plus ſûrs interprêtes des volontés céleſtes. Des

nations entieres prétendirent, par le vol des oiſeaux, par d'autres préſages auſſi frivoles, forcer le ſort à ſe déceler. Mais ce furent principalement les aſtres qu'on ſe plaiſoit à conſulter. On croyoit y voir, tracées en caracteres ineffaçables, les révolutions plus ou moins importantes qui devoient agiter le globe. Ces rêveries n'avoient pas ſubjugué ſeulement le vulgaire; elles prirent un égal aſcendant ſur les plus beaux génies.

Depuis que la ſaine philoſophie a détruit ces chimeres, on a donné dans un nouvel écueil. Une préſomption trop commune a fait penſer que rien n'étoit plus aiſé que de déterminer par des combinaiſons aſſez faciles, ce qui devoit arriver en politique. Sans doute il eſt poſſible à des eſprits attentifs & réfléchis de prévoir quelques événemens: mais pour une conjecture heureuſe, combien d'erreurs!

Les isles Britanniques ſont plongées dans des flots de ſang. Des factions, des ſectes ſans nombre s'y détruiſent avec un acharnement dont les déplorables annales du monde ont rarement donné le funeſte exemple. Qui pouvoit conjecturer que les proſpérités du nord de l'Amérique, ſortiroient du ſein de tant de calamités?

I. Premieres expéditions des Anglois dans l'Amérique Septentrionale.

L'Angleterre n'étoit connue dans le Nouveau-Monde, que par des pirateries ſouvent heureuſes & toujours brillantes; lorſque Walter Raleigh forma le projet de faire entrer ſa

nation en partage des richeſſes prodigieuſes, qui, depuis près d'un ſiecle, couloient de cet hémiſphere dans le nôtre. La côte orientale du nord de l'Amérique attacha les regards de cet homme, né pour imaginer des choſes hardies. Le talent qu'il avoit de ſubjuguer les eſprits, en donnant à tout ce qu'il propoſoit un air de grandeur, lui fit aiſément trouver des aſſociés à la cour & chez les négocians. La compagnie qui ſe forma ſous l'appât de ſes magnifiques promeſſes, obtint du gouvernement, en 1584, la diſpoſition abſolue de toutes les découvertes qui ſe feroient, & ſans autre encouragement, elle expédia, dès le mois d'avril de l'année ſuivante, deux bâtimens qui mouillerent dans la baie de Roenoque, qui fait aujourd'hui partie de la Caroline. Ceux qui les commandoient, dignes d'une confiance dont ils ſe ſentoient honorés, montrerent une complaiſance ſans bornes dans un pays où il s'agiſſoit d'établir leur nation; & laiſſerent les ſauvages arbitres des échanges qu'ils leur propoſoient, dans le nouveau commerce qu'on alloit ouvrir avec eux.

Tout ce que ces heureux navigateurs publierent à leur retour en Europe, ſur la température du climat, ſur la fertilité du ſol, ſur le caractere des habitans qu'ils venoient de connoître, encouragea la ſociété qui les avoit employés. Elle fit partir au printems ſuivant ſept navires, qui débarquerent à Roenoque cent huit hommes libres, deſtinés à commencer un établiſſement. Une partie de ces premiers colons ſe fit maſſacrer par les ſauvages

qu'on avoit outragés ; le reſte, pour avoir négligé de pourvoir à ſa ſubſiſtance par la culture, périſſoit de faim & de miſere, lorſqu'il lui vint un libérateur.

Ce fut François Drake, ſi diſtingué de la foule des navigateurs, pour avoir le premier après Magellan, fait le tour du globe. Le talent qu'il avoit montré dans cette grande expédition, le fit choiſir par Eliſabeth, pour humilier Philippe II, dans la partie de ſes vaſtes poſſeſſions dont il abuſoit, pour la tranquillité des autres peuples. Peu d'ordres furent jamais mieux exécutés. Sant-Iago, Cartagene, San-Domingo, pluſieurs autres places importantes, un grand nombre de vaiſſeaux, devinrent la proie de la flotte Angloiſe. Ses inſtructions portoient qu'après ſes opérations, elle iroit offrir à Roenoque les ſecours dont on auroit beſoin. Le déſeſpoir les fit rejetter par le petit nombre de malheureux, qui avoient échappé à des infortunes de tous les genres. Ils demanderent pour toute grace d'être ramenés dans leur patrie ; & la complaiſance qu'eut l'amiral de ſouſcrire à leur demande, rendit inutiles les dépenſes qui avoient été faites juſqu'à cette époque.

Cet événement imprévu ne découragea pas les aſſociés. Ils firent ſucceſſivement quelques foibles expéditions dans la colonie. On y voyoit, en 1589, cent quinze perſonnes, des deux ſexes, aſſujetties à un gouvernement régulier, & ſuffiſamment pourvues de tout ce qui étoit néceſſaire pour leur défenſe, pour la culture & pour le commerce. Ces commen-

cemens donnoient des eſpérances : mais elles ſe perdirent dans le cahos & la diſgrace où ſe précipita Raleigh, entraîné par les caprices d'une imagination ardente. La colonie, privée de l'appui de ſon fondateur, tomba dans un entier oubli.

Il y avoit douze ans qu'on l'avoit entiérement perdue de vue ; lorſque Goſnold, l'un des premiers aſſociés, réſolut, en 1602, de la viſiter. Son expérience dans la navigation, lui fit ſoupçonner qu'on n'avoit pas connu juſqu'alors la route qu'il falloit tenir ; & qu'en prenant par les Canaries, par les iſles Caraïbes, on avoit inutilement allongé le voyage de plus de mille lieues. Ses conjectures le déterminerent à s'éloigner du Sud, & à tourner à l'Oueſt. La tentative lui réuſſit : mais, en arrivant ſur lés côtes d'Amérique, il ſe trouva plus au nord que tous ceux qui l'avoient précédé. La contrée où il aborda, enclavée depuis dans la Nouvelle-Angleterre, lui fournit une grande abondance de belles pelleteries avec leſquelles il regagna l'Europe.

La rapidité, le ſuccès de cette entrepriſe, firent impreſſion ſur les négocians Anglois. Pluſieurs ſe réunirent, en 1606, pour former un établiſſement dans le pays que Goſnold venoit de découvrir. Leur exemple réveilla, dans quelques autres, le ſouvenir de la colonie de Roenoque. Il y eut alors deux aſſociations privilégiées. Comme le continent où elles devoient exercer leur monopole, n'étoit connu en Angleterre que ſous le nom général de Virginie, l'une fut appelée compagnie

de la Virginie méridionale, & l'autre, compagnie de la Virginie ſeptentrionale.

La chaleur qui s'étoit manifeſtée dans les premiers jours, ne tarda pas à ſe refroidir. Il y eut entre les deux corps plus de jalouſie que d'émulation. Quoiqu'on leur eût accordé le ſecours de la premiere loterie qui ait été tirée en Angleterre, leurs progrès furent ſi lents, qu'en 1614, on ne comptoit que quatre cent perſonnes dans les deux établiſſemens. L'aiſance qu'exigeoient les mœurs ſimples du tems, étoit alors ſi générale en Angleterre, que le deſir de s'expatrier, pour courir après la fortune, ne tentoit perſonne. C'eſt le ſentiment du malheur qui dégoûte les hommes de leur patrie, plus encore que l'amour des richeſſes. Il falloit une fermentation extraordinaire pour peupler, même un excellent pays. Elle arriva. Ce fut la ſuperſtition, qui la fit naître du choc des opinions religieuſes.

II. Les guerres de religion qui déchirent l'Angleterre, peuplent le continent de l'Amérique.

Les Bretons eurent pour leurs premiers prêtres, ces druides ſi fameux dans les annales de la Gaule. Pour jetter un voile impoſant ſur les cérémonies d'un culte ſauvage, ſes myſteres ne ſe célébroient jamais que dans des réduits obſcurs, & le plus ſouvent dans des bocages, où la peur enfante des ſpectres & des apparitions. Il n'y avoit qu'un petit nombre d'initiés qui poſſédaſſent la doctrine ſacrée: encore ne leur étoit-il pas permis de rien écrire ſur cet important objet, pour n'en pas met-

tre les ſecrets ſous les yeux d'un profane vulgaire. Les autels d'une divinité redoutable étoient enſanglantés de victimes humaines ; ils étoient enrichis des plus précieuſes dépouilles de la guerre. Quoique la terreur des vengeances céleſtes fut l'unique gardienne de ces tréſors, ils furent toujours reſpectés par la cupidité, qu'on avoit eu l'art de réprimer par le dogme fondamental de la tranſmigration éternelle des ames : dogme ſi naturel à tous les eſprits qui craignent ou eſperent une autre vie ! La principale autorité du gouvernement réſidoit dans les miniſtres de cette religion terrible ; parce que l'empire de l'opinion eſt le plus puiſſant de tous & le plus conſtant. L'éducation de la jeuneſſe étoit dans leurs mains ; & c'eſt par ce premier âge qu'ils s'emparoient de toute la vie de l'homme. Ils connoiſſoient des affaires civiles & criminelles, & décidoient auſſi ſouverainement des querelles des états, que des conteſtations des citoyens. Quiconque oſoit réſiſter à leurs décrets, n'étoit pas ſeulement exclu de toute participation aux divins miſteres, mais étoit encore banni de la ſociété des hommes. C'étoit un crime, un opprobre de le fréquenter. Irrévocablement privé de la protection des loix, la mort ſeule pouvoit mettre fin à ſes infortunes. L'hiſtoire des ſuperſtitions humaines n'en offre aucune qui ait pris un auſſi fier aſcendant que celle des druides. Ce fut la ſeule qui mérita d'armer contr'elle la rigueur des Romains : tant les druides oppoſoient de force à la puiſſance de ces conquérans.

Cependant cette religion avoit beaucoup perdu de ſon pouvoir, lorſque le chriſtianiſme la fit entiérement diſparoître au ſeptieme ſiecle. Les peuples du Nord, qui avoient envahi ſucceſſivement les provinces méridionales de l'Europe, y avoient trouvé les germes de cette religion nouvelle, ſemés dans les ruines & les débris d'un empire qui crouloit de toutes parts. Soit indifférence pour leurs dieux éloignés, ſoit ignorance facile à perſuader, ils avoient embraſſé, ſans peine, un culte que la multiplicité de ſes cérémonies faiſoit aimer à des hommes groſſiers & ſauvages. Leur exemple entraîna aiſément les Saxons, qui s'emparerent depuis de l'Angleterre. Ils adopterent, ſans répugnance, une doctrine qui juſtifioit leur conquête, en expioit tous les crimes, en aſſuroit la ſtabilité par l'extinction des cultes anciens.

Cette religion ne tarda pas à produire les fruits qu'on en devoit attendre. Bientôt de vaines contemplations remplacerent les vertus actives & ſociales. Une vénération ſtupide pour des ſaints ignorés, étoit ſubſtituée au culte du premier être. Le merveilleux des miracles, étouffoit la connoiſſance des cauſes naturelles. Des prieres, ou des offrandes, expioient les forfaits les plus inhumains. Toutes les ſemences de la raiſon étoient altérées, tous les principes de la morale étoient corrompus.

Ceux qui avoient coopéré du moins à ce déſordre, en ſurent profiter. Les prêtres obtinrent un reſpect qu'on refuſoit aux rois;

leur perſonne devint ſacrée. Le magiſtrat perdit toute inſpection ſur leur conduite ; ils ſe déroberent à la vigilance de la loi civile. Leur tribunal éluda tous les autres, ou même les ſupplanta. Ils mêlerent la religion à toutes les queſtions de juriſprudence, à toutes les matieres d'état ; & devinrent arbitres ou juges de toutes les cauſes. Vouloit-on raiſonner ? la foi parloit, & tous écoutoient, en ſilence, ſes oracles inexplicables. Tel étoit l'aveuglement, dans ces ſiecles, que les débauches ſcandaleuſes du clergé n'affoibliſſoient pas ſon autorité.

C'eſt qu'elle étoit dès-lors fondée ſur de grandes richeſſes. Auſſi-tôt qu'on eût prêché que la religion, qui vivoit de ſacrifices, exigeoit avant tous, celui de la fortune & des biens de la terre ; la nobleſſe, qui avoit concentré dans ſes mains toutes les propriétés, employa les bras de ſes eſclaves à édifier des temples, & ſes terres à doter ces fondations. Les rois donnerent à l'égliſe tout ce qu'ils avoient ravi au peuple ; ſe dépouillerent juſqu'à ne ſe réſerver ni de quoi payer les ſervices militaires, ni de quoi ſoutenir les autres charges du gouvernement. Cette impuiſſance n'étoit jamais ſoulagée par ceux qui l'avoient cauſée. Le maintien de la ſociété ne les touchoit point. Contribuer aux impôts avec les biens de l'égliſe, c'étoit un ſacrilege, une proſtitution des choſes ſaintes à des uſages profanes. Ainſi parloient les clercs ; ainſi le croyoient les laïcs. La poſſeſſion du tiers des fiefs du royaume ; les offrandes volontaires d'un peuple aveugle, le prix auquel étoient

taxées toutes les fonctions ſacerdotales, ne raſſaſioient pas l'avidité toujours active d'un clergé ſavant dans ſes intérêts. Il trouva dans l'ancien-teſtament que la dîme de toutes les productions lui appartenoit par un droit divin & inconteſtable. La facilité avec laquelle s'établit cette prétention, la lui fit étendre au dixieme de l'induſtrie, des gains du commerce, des gages des laboureurs, de la paie des ſoldats, quelquefois même du revenu des charges de la cour.

Rome, qui s'étoit d'abord contentée de contempler, avec une orgueilleuſe ſatisfaction, les ſuccès qu'avoient en Angleterre les riches & ſuperbes apôtres d'un Dieu né dans la miſere & mort dans l'ignominie, ne tarda pas à vouloir participer aux dépouilles de ce malheureux pays. Elle commença par y ouvrir un commerce de reliques, toujours accréditées par de grands miracles, & toujours vendues à proportion du prix qu'y mettoit la crédulité. Les grands, les monarques même, furent invités à venir en pélerinage dans la capitale du monde, y acheter une place dans le ciel, aſſortie au rang qu'ils tenoient ſur la terre. Les papes s'attribuerent inſenſiblement la collation des bénéfices, & les vendirent après les avoir donnés. Par cette voie, leur tribunal évoqua toutes les cauſes eccléſiaſtiques; & leur fiſc s'accrut avec le tems du dixieme des revenus d'un clergé, qui levoit le dixieme de tous les biens du royaume.

Lorſque ces pieuſes vexations eurent été portées en Angleterre, auſſi loin qu'elles pou-

voient aller ; Rome chrétienne y aſpira au pouvoir ſuprême. Les fraudes de ſon ambition étoient couvertes d'un voile ſacré. Elle ne ſappoit les fondemens de la liberté, qu'avec les armes de l'opinion. C'étoit oppoſer l'homme à lui-même, & ſubjuguer ſes droits par ſes préjugés. On la vit s'établir arbitre deſpotique entre l'autel & le trône, entre le prince & les ſujets, entre un monarque & les rois ſes voiſins. Elle allumoit l'incendie de la guerre avec ſes foudres ſpirituels. Mais il lui falloit des émiſſaires, pour répandre la terreur de ſes armes. Elle appela les moines à ſon ſecours. Le clergé ſéculier, malgré le célibat qui le ſéparoit des attachemens du monde, y tenoit par les liens de l'intérêt, ſouvent plus forts que ceux du ſang. Une claſſe d'hommes iſolés de la ſociété, par des inſtitutions ſingulieres qui devoient les porter au fanatiſme, par une ſoumiſſion, un dévouement aveugles aux volontés d'un pontife étranger, étoient propres à ſéconder les vues de ce ſouverain. Ces vils & malheureux inſtrumens de la ſuperſtition, remplirent leur vocation funeſte. Par leurs intrigues, ſécondées de la faveur des événemens, l'Angleterre, que les anciens Romains avoient eu tant de peine à conquérir, devint feudataire de Rome moderne.

Les paſſions & les caprices violens de Henri VIII, briſerent enfin cette honteuſe dépendance. Déja, l'abus d'un pouvoir ſi monſtrueux avoit deſſillé les yeux de la nation. Le prince oſa, d'un ſeul coup, ſe ſouſtraire à l'autorité

des papes, abolir les cloîtres, & s'arroger la ſuprématie de ſon égliſe.

Ce ſchiſme éclatant amena d'autres changemens ſous le regne d'Edouard, ſucceſſeur de Henri. Les opinions religieuſes, qui changeoient alors la face de l'Europe, furent diſcutées. On prit quelque choſe de chacune; on retint pluſieurs dogmes, pluſieurs rits de l'ancien culte; & l'on forma, de ces divers fragmens, une communion nouvelle, qui fut honorée du grand nom de Religion-Anglicane.

Eliſabeth, qui mit la derniere main à cet important ouvrage, en trouva la théorie trop ſubtile, & crut devoir y ajouter des cérémonies, pour attacher les eſprits par les ſens. Son goût naturel pour la magnificence, le deſir d'étouffer les diſputes ſur le dogme, en amuſant par les ſpectacles du culte, la faiſoient pancher vers une plus grande augmentation des ſolemnités. Mais la politique gêna ſes inclinations, & l'obligea de les ſacrifier aux préjugés d'un parti, qui, lui ayant applani le chemin du trône, pouvoit l'y affermir.

Loin de ſoupçonner que Jacques I exécuteroit ce qu'Eliſabeth n'avoit pas même oſé tenter, on devoit le croire porté à reſtreindre les rits eccléſiaſtiques. Ce prince avoit été élevé dans le ſein du presbytérianiſme, ſecte altiere, à qui la ſimplicité de ſes habits, la gravité de ſes mœurs, l'auſtérité de ſes principes, un uſage habituel des expreſſions de l'écriture, l'affectation même de ne prendre ſes noms de baptême que dans l'ancien teſtament, ſembloient devoir inſpirer une averſion inſurmontable pour le faſte

faſte du culte catholique, & pour tout ce qui pouvoit en retracer l'image. L'eſprit de ſyſtême prévalut dans le nouveau roi, ſur les principes de ſon éducation. Frappé de la juriſdiction épiſcopale qu'il trouvoit établie en Angleterre, & qui lui parut conforme aux idées qu'il avoit du gouvernement civil, il abandonna par conviction les premieres impreſſions qu'il avoit reçues; & ſe paſſionna pour une hiérarchie modelée ſur l'économie politique d'un empire bien conſtitué. Dans ſon enthouſiaſme, il voulut aſſujettir l'Ecoſſe, ſa patrie, à cette diſcipline merveilleuſe; il voulut y attacher un grand nombre d'Anglois qui s'en tenoient éloignés. Il ſe propoſoit même d'ajouter l'éclat des plus auguſtes cérémonies, à la majeſté du plan; lorſque le tems auroit mûri ſes grands projets. Mais l'émotion qu'il cauſa dès les premiers pas, ne lui permit pas d'aller plus avant dans ſon ſyſtême de réformation. Il ſe contenta de recommander à ſon fils de reprendre le fil de ſes vues, quand il y verroit les conjonctures favorables; il lui peignit les presbytériens, comme également dangereux pour la religion & pour le trône.

Charles adopta aiſément des conſeils qui n'étoient que trop conformes aux principes de deſpotiſme qu'il avoit reçus de Buckingham, ſon favori, le plus corrompu des hommes, le plus corrupteur des courtiſans. Pour préparer de loin la révolution qu'il méditoit, il éleva pluſieurs évêques aux premieres dignités du gouvernement, & leur conféra la plupart des charges qui donnoient une grande influence dans les réſolutions publiques. Ces ambitieux pré-

lats, devenus comme les maîtres d'un prince qui avoit la foibleſſe de ſe conduire par les inſpirations d'autrui, montrerent l'ambition, ſi familiere au clergé, d'élever la juriſdiction eccléſiaſtique, à l'ombre de la prérogative royale. On les vit multiplier à l'infini les cérémonies de l'égliſe, ſous prétexte qu'elles étoient d'inſtitution apoſtolique; & recourir, pour les faire obſerver, aux actes de l'autorité arbitraire du prince. Le deſſein paroiſſoit formé de rétablir, dans tout ſon éclat, ce que les proteſtans appeloient l'idolâtrie romaine, dût-on employer, pour y réuſſir, les voies les plus violentes. Ce projet cauſoit d'autant plus d'ombrage, qu'il étoit ſoutenu par les intrigues d'une reine audacieuſe, qui avoit apporté de France une paſſion immodérée pour le pouvoir abſolu & pour le papiſme.

On concevroit à peine l'aigreur que des ſoupçons ſi grâves avoient répandue dans les eſprits. Une prudence ordinaire auroit laiſſé à la fermentation le tems de ſe calmer. L'eſprit de fanatiſme fit choiſir ces jours nébuleux, pour tout rappeler à l'unité de la religion Anglicane, qui étoit devenue plus odieuſe aux nonconformiſtes, depuis qu'ils la voyoient ſurchargée de pratiques qu'ils regardoient comme ſuperſtitieuſes. Il fut ordonné, dans les deux royaumes, de ſe conformer au culte & à la diſcipline de l'égliſe épiſcopale. On ſoumit à cette loi les Presbytériens, qui commençoient à s'appeler Puritains, parce qu'ils faiſoient profeſſion de ne prendre que la parole de Dieu, pure & ſimple, pour regle de leur conduite & de leur

croyance. On y assujettit tous les calvinistes étrangers qui étoient dans le royaume, quelle que fût la différence de leurs opinions. On prescrivit ce culte hiérarchique aux régimens, aux compagnies de commerce qui se trouvoient dans les diverses contrées de l'Europe. Enfin, les ambassadeurs d'Angleterre se virent contraints de se séparer par-tout de la communion des réformés, & d'ôter dès-lors à leur patrie l'influence qu'elle avoit au-dehors, en qualité de chef & de soutien de la réformation.

Dans cette fatale crise, la plupart des Puritains se partagerent entre la soumission & la résistance. Ceux qui ne vouloient avoir ni la honte de céder, ni la peine de combattre, tournerent les yeux vers l'Amérique Septentrionale, pour chercher la liberté civile & religieuse, qu'une ingrate patrie leur refusoit. Les ennemis de leur repos, pour les persécuter plus à loisir, entreprirent de fermer cet asyle aux dévôts fugitifs, qui vouloient adorer Dieu à leur maniere, dans une terre déserte. Huit vaisseaux qui étoient à l'ancre dans la Tamise, prêts à faire voile, y furent arrêtés; & Cromwel, dit-on, s'y trouva retenu par ce même roi, qu'il conduisit depuis à l'échafaud. Cependant l'enthousiasme, plus puissant encore que les persécuteurs, surmonta tous les obstacles; & cette région du Nouveau-Monde fut bientôt remplie de Presbytériens. La satisfaction dont ils jouïssoient dans leur retraite, attira successivement tous ceux de leur faction, qui n'avoient pas une ame assez atroce pour se plaire aux effroyables catastrophes, qui, bientôt après,

firent de l'Angleterre un théâtre d'horreur & de ſang. Des vues de fortune multiplierent leurs compagnons dans des tems plus calmes. Enfin l'Europe entiere ajouta beaucoup à leur population. Des milliers de malheureux, opprimés par la tyrannie ou par l'intolérance de leurs ſouverains, allerent à travers les périls de l'océan, chercher la vie & le ſalut dans cet autre hémiſphere. Ne le quittons pas; n'achevons pas de le parcourir, ſans tâcher de le connoître.

III. Parallèle de l'ancien & du Nouveau-Monde.

Combien de tems le Nouveau-Monde reſta-t-il, pour ainſi dire, ignoré, même après avoir été découvert? Ce n'étoit pas à de barbares ſoldats, à des marchands avides, qu'il convenoit de donner des idées juſtes & approfondies de cette moitié de l'univers. La philoſophie ſeule devoit profiter des lumieres ſemées dans les récits des voyageurs & des miſſionnaires, pour voir l'Amérique telle que la nature l'a faite, & pour ſaiſir ſes rapports avec le reſte du globe.

On croit être ſûr aujourd'hui que le nouveau continent n'a pas la moitié de la ſurface du nôtre. Leur figure, d'ailleurs, offre des reſſemblances ſingulieres, qui pourroient conduire à des inductions ſéduiſantes, s'il ne faloit pas ſe défier de l'eſprit de ſyſtême, qui vient nous arrêter ſouvent à la moitié du chemin de la vérité, pour nous empêcher d'arriver au terme.

Les deux continens paroiſſent former comme deux bandes de terre, qui partent du pole arctique, & vont ſe terminer au tropique du capri-

corne, ſéparées à l'eſt & à l'oueſt par l'océan qui les environne. Quels que ſoient, & la ſtructure de ces deux bandes, & le balancement ou la ſymétrie qui regne dans leur figure, on voit bien que leur équilibre ne dépend pas de leur poſition. C'eſt l'inconſtance de la mer qui fait la ſolidité de la terre. Pour fixer le globe ſur ſa baſe, il falloit, ce ſemble, un élémen qui, flottant ſans ceſſe autour de notre planete, pût contrebalancer, par ſa peſanteur, toutes les autres ſubſtances, & par ſa fluidité ramener cet équilibre que le combat & le choc des autres élémens auroient pu renverſer. L'eau, par la mobilité de ſa nature & par ſa gravité tout enſemble, eſt infiniment plus propre à entretenir cette harmonie & ce balancement des parties du globe, autour de ſon centre. Que notre hémiſphere ait au Nord une maſſe de terre extrêmement large; à nos antipodes, une maſſe d'eau tout auſſi peſante ne manquera pas d'y faire un contre-poids. Si, ſous les tropiques, nous avons un riche pays couvert d'hommes & d'animaux; ſous la même latitude, l'Amérique ſera baignée d'une mer remplie de poiſſons. Tandis que les forêts d'arbres chargés des plus grands fruits, les générations des plus énormes quadrupedes, les nations les plus nombreuſes, les éléphans & les hommes peſent ſur la terre, & ſemblent en abſorber toute la fécondité dans l'enceinte de la Zone-Torride; aux deux poles, nagent les baleines avec les innombrables colonies de morues & de harengs, avec les nuages d'inſectes, avec les peuplades infinies & prodigieuſes de la mer, comme

pour ſoutenir l'axe de la terre, & l'empêcher de s'incliner ou pancher d'aucun côté; ſi toutefois, & les baleines & les éléphans, & les hommes étoient de quelque poids ſur un globe, où tous les êtres vivans ne ſont qu'une modification paſſagere du limon qui le compoſe. En un mot, l'océan roule ſur ce globe pour le façonner au gré des loix générales de la gravité. Tantôt il couvre & tantôt il découvre un hémiſphere, un pole, une zone: mais en général il paroît affecter le cercle de l'équateur, d'autant plus que le froid des poles s'oppoſe en quelque ſorte à la fluidité qui fait ſon eſſence, & lui donne ſon activité. C'eſt entre les tropiques, ſur-tout, que la mer s'étend & s'agite; qu'elle éprouve le plus de viciſſitudes, ſoit dans ſes mouvemens périodiques & réguliers, ſoit dans ces eſpeces de convulſions, que les vents de tempête y excitent par intervalles. L'attraction du ſoleil, & les fermentations que cauſe la ténuité de ſa chaleur dans la Zone Torride, doivent influer prodigieuſement ſur l'océan. Le mouvement de la lune ajoute une nouvelle force à cette influence; & la mer, pour obéir à cette double impulſion, doit, ce ſemble, précipiter ſes eaux vers l'équateur. Il n'y a que l'applatiſſement du globe vers les poles, qui donne une raiſon ſuffiſante de cette grande étendue d'eaux qui nous a dérobé juſqu'à préſent les terres auſtrales. La mer ne peut guere ſortir de l'enceinte des tropiques, ſi les zones tempérées & glaciales ne ſe trouvent pas plus voiſines du centre de la terre que la Zone Torride. C'eſt donc la mer qui fait l'é-

quilibre de la terre, & qui diſpoſe de l'arrangement de ſes matieres. Une preuve que les deux bandes ſymétriques que préſentent au premier coup-d'œil les deux continens du globe, ne ſont pas eſſentielles à ſa conformation, c'eſt que le nouvel hémiſphere a reſté beaucoup plus long-tems que l'ancien ſous les eaux de la mer. D'ailleurs, s'il y a des reſſemblances ſenſibles entre les deux hémiſpheres, ils n'ont peut-être pas moins de différences qui détruiſent la prétendue harmonie qu'on ſe flatte d'y remarquer.

Quand, avec la mappe-monde ſous les yeux, on voit la correſpondance locale qui ſe trouve entre l'iſthme de Suez & celui de Panama, entre le cap de Bonne-Eſpérance & le cap de Horn, entre l'archipel des Indes Orientales & celui des Antilles, entre les montagnes du Chili & celles du Monomotapa; on eſt frappé du balancement qui regne dans les figures de ce tableau: par-tout on croit voir des terres oppoſées à des terres, des eaux qui font équilibre avec des eaux, des iſles & des preſqu'iſles ſemées ou jettées par les mains de la nature, comme des contrepoids; & toujours la mer par ſes mouvemens & ſa pente, entretenant la balance dans une oſcillation inſenſible. Mais, en comparant, d'un autre côté, la grande étendue de la mer Pacifique, qui ſépare les deux Indes, avec le petit eſpace que l'océan a pris entre les côtes de Guinée & celles du Bréſil; la forte maſſe des terres habitées du Nord, avec le peu qu'on connoît des terres auſtrales; la direction des montagnes de la Tartarie & de l'Europe,

qui vont de l'Eſt à l'Oueſt, avec celles des Cordelieres qui ſe prolongent du Nord au Sud; l'eſprit s'arrête & voit avec chagrin diſparoître le plan d'ordonnance & de ſymétrie, dont il avoit embelli ſon ſyſtême de la terre. Le contemplateur eſt encore plus mécontent de ſes rêves, quand il vient à conſidérer l'exceſſive hauteur des montagnes du Pérou. C'eſt alors qu'il eſt étonné de voir un continent ſi élevé & ſi nouveau, la mer ſi fort au-deſſous de ſes ſommets, & ſi récemment deſcendue des terres que ces fiers boulevards ſembloient défendre de ſes attaques. Cependant, on ne peut nier qu'elle n'ait couvert les deux continens du nouvel hémiſphere. L'air & la terre, tout l'atteſte.

Les fleuves plus larges & plus longs en Amérique; des bois immenſes au Midi; de grands lacs & de vaſtes marais au Nord; des neiges preſqu'éternelles entre les tropiques, peu de ces ſables purs qui ſemblent être le ſédiment de la terre épuiſée; point d'hommes entiérement noirs; des peuples très-blancs ſous la ligne; un air frais & doux par une latitude où l'Afrique eſt brûlante, inhabitable; un climat rigoureux & glacé, ſous le même parallele que nos climats tempérés; enfin, une différence de dix ou douze degrés de température, entre l'ancien & le nouvel hémiſphere: ce ſont autant d'empreintes d'un monde naiſſant.

Pourquoi le continent de l'Amérique ſeroit-il à proportion beaucoup plus chaud, beaucoup plus froid que celui de l'Europe, ſi ce n'étoit l'humidité que l'océan y a laiſſée, en le quit-

tant, long-tems après que notre continent avoit été peuplé? C'eſt la mer ſeule qui a pu empêcher que le Mexique ne fût auſſi anciennement habité que l'Aſie. Si les eaux qui baignent encore les entrailles du nouvel hémiſphere, n'en avoient pas inondé la ſurface, l'homme y auroit de bonne heure coupé les bois, deſſéché les marais, conſolidé un ſol pâteux, en le remuant & l'expoſant aux rayons du ſoleil, ouvert une iſſue aux vents, & donné des digues aux fleuves; le climat y eût déja changé. Mais un hémiſphere en friche & dépeuplé, ne peut annoncer qu'un monde récent; lorſque la mer, voiſine de ſes côtes, ſerpente encore ſourdement dans ſes veines. Des ſoleils moins ardens, des pluies plus abondantes, des neiges plus profondes, des vapeurs plus épaiſſes & plus ſtagnantes, y décelent, ou les ruines & le tombeau de la nature, ou le berceau de ſon enfance.

La différence du climat, provenue du ſéjour de la mer ſur les terres de l'Amérique, ne pouvoit qu'influer beaucoup ſur les hommes & les animaux. De cette diverſité de cauſes, devoit naître une prodigieuſe diverſité d'effets. Auſſi voit-on dans l'ancien continent, deux tiers plus d'eſpeces d'animaux que dans le nouveau; des animaux conſidérablement plus gros, à égalité d'eſpeces; des monſtres plus féroces & plus ſanguinaires, à raiſon d'une plus grande multiplication des hommes? Combien, au contraire, la nature paroît avoir négligé le Nouveau-Monde! Les hommes y ſont moins forts, moins courageux; ſans barbe & ſans poil; dé-

gradés dans tous les ſignes de la virilité; foiblement doués de ce ſentiment vif & puiſſant, de cet amour délicieux, qui eſt la ſource de tous les amours, qui eſt le principe de tous les attachemens, qui eſt le premier inſtinct, le premier nœud de la ſociété, ſans lequel tous les autres liens factices n'ont point de reſſorts ni de durée. Les femmes, plus foibles encore, y ſont maltraitées par la nature & par les hommes. Ceux-ci, peu ſenſibles au bonheur de les aimer, ne voient en elles que les inſtrumens de tous leurs beſoins; ils les conſacrent beaucoup moins à leurs plaiſirs, qu'ils ne les ſacrifient à leur pareſſe. C'eſt la ſuprême volupté, la ſouveraine félicité des Américains, que cette indolence dont leurs femmes ſont la victime, par les travaux continuels dont on les charge. Cependant, on peut dire qu'en Amérique, comme ſur toute la terre, les hommes ont eu l'équité, quand ils ont condamné les femmes au travail, de ſe réſerver les périls à la chaſſe, à la pêche, comme à la guerre. Mais l'indifférence pour ce ſexe, auquel la nature a confié le dépôt de la reproduction, ſuppoſe une imperfection dans les organes, une ſorte d'enfance dans les peuples de l'Amérique, comme dans les individus de notre continent, qui n'ont pas atteint l'âge de la puberté. C'eſt un vice radical dans l'autre hémiſphere, dont la nouveauté ſe décele par cette ſorte d'impuiſſance.

Si les Américains ſont un peuple nouveau, forment-ils une eſpece d'hommes originairement différente de celles qui couvrent l'ancien monde? C'eſt une queſtion qu'on ne doit pas

ſe hâter de décider. L'origine de la population de l'Amérique, eſt hériſſée de difficultés inexplicables. Si vous dites que les Norwégiens ont d'abord peuplé le Groenland, & qu'enſuite les Groenlandois ont paſſé ſur les côtes du Labrador, d'autres vous diront qu'il eſt plus naturel que les Groenlandois ſoient iſſus des Eſkimaux, auxquels ils reſſemblent plus qu'aux Européens. Si vous peuplez la Californie par le Kamtſchatka, on demandera quel motif ou quel haſard a conduit les Tartares au nord-oueſt de l'Amérique? Cependant, on imagine que c'eſt par le Groenland ou le Kamtſchatka, que les habitans de l'ancien hémiſphere ont dû paſſer dans le nouveau; puiſque c'eſt par ces deux contrées que les deux continens ſont liés, ou du moins le plus rapprochés. D'ailleurs, comment ſuppoſer que la Zone-Torride du Nouveau-Monde, a été peuplée par une de ſes zones glaciales? La population refoule bien du Nord au Midi: mais elle doit naturellement avoir commencé ſous l'équateur, où la vie germe avec la chaleur. Si les peuples de l'Amérique n'ont pu venir de notre continent, & que cependant ils paroiſſent nouveaux; il faut avoir recours au déluge, qui, dans l'hiſtoire des nations, eſt la ſource & la ſolution de toutes les difficultés.

On ſuppoſera que la mer s'étant débordée ſur l'autre hémiſphere, ſes anciens habitans ſe ſeront réfugiés ſur les Apalaches & les Andes, montagnes beaucoup plus élevées que notre mont Ararath. Mais comment auront-ils vécu ſur ces ſommets de neige; environ-

nés d'eaux ? Comment des hommes, qui avoient reſpiré ſous un ciel pur & délicieux, auront-ils pu ſurvivre à la diſette, à l'inclémence d'un air vicié, à tous les fléaux qui ſont la ſuite inſéparable d'un déluge ? Comment l'eſpece ſe ſera-t-elle conſervée & multipliée dans ces jours de calamité, ſuivis de ſiécles de langueur ? Malgré tous ces obſtacles, convenons que l'Amérique s'eſt repeuplée des reſtes déplorables de ſa dévaſtation. Tout retrace une maladie, dont la race humaine ſe reſſent encore. La ruine de ce monde eſt encore empreinte ſur le front de ſes habitans. C'eſt une eſpece d'hommes dégradée & dégénérée dans ſa conſtitution phyſique, dans ſa taille, dans ſon genre de vie, dans ſon eſprit peu avancé pour tous les arts de la civiliſation. Un air plus humide, une terre plus marécageuſe, devoient infecter juſqu'à la racine, tous les germes, ſoit de la ſubſtance, ſoit de la multiplication des hommes. Il a fallu des ſiécles pour que la population pût renaître & ſe réfaire de ſes pertes; & plus de ſiecles encore pour que la terre déſſéchée & praticable ouvrit ſon ſein à la fondation des édifices, à la culture des champs. L'air devoit ſe purifier, avant que le ciel s'épurât; & le ciel redevenir ſerein, avant que la terre fût habitable. L'imperfection de la nature en Amérique, ne prouve donc pas la nouveauté de cet hémiſphere, mais ſa renaiſſance. Il a dû ſans doute être peuplé dans le même tems que l'ancien; mais il a pu être ſubmergé plus tard. Les grands oſſemens foſſiles qu'on dé-

terre dans l'Amérique, annoncent qu'elle a poſſédé autrefois des éléphans; des rhinocéros & d'autres énormes quadrupedes, dont l'eſpece a diſparu de cette région. Les mines d'or & d'argent qui s'y découvrent preſque à fleur de terre, atteſtent une révolution du globe très-ancienne, mais poſtérieure à celles qui ont bouleverſé notre hémiſphere.

Quand même le Nouveau-Monde, on ne ſait par quelle voie, auroit été repeuplé de nos hordes errantes, cette époque ſeroit encore d'une date ſi reculée, qu'elle laiſſeroit aux habitans de l'Amérique une très-grande antiquité. Ce ne ſeroit plus trois ou quatre ſiecles, qu'il ſuffiroit de donner à la fondation des empires du Mexique & du Pérou; puiſqu'en ne trouvant dans ces pays aucun procédé de nos arts, aucune trace des opinions & des uſages répandus ſur le reſte du globe, on y a pourtant vu une police & une ſociété, des inventions & des pratiques, qui, ſans montrer aucune trace des tems antérieurs à un déluge, ſuppoſoient une aſſez longue ſuite de ſiecles poſtérieurs à cette cataſtrophe. Car, quoiqu'au Mexique, comme en Egypte, l'enceinte d'un pays environné d'eaux, de montagnes, ou d'obſtacles inſurmontables à franchir, ait dû forcer les hommes qui s'y trouvoient enfermés, à ſe policer & à s'unir, après s'être d'abord déchirés & diviſés par une guerre ſanglante & continuelle; cependant on ne pouvoit inventer & cimenter, qu'à la longue, un culte & une légiſlation qu'il étoit impoſſible d'avoir empruntés, ſoit des tems, ſoit des pays

éloignés. L'art ſeul de la parole & celui de l'écriture, même hyéroglyphique, demandent plus de ſiecles pour former une nation iſolée qui doit avoir créé ces deux arts, qu'il ne faut de jours à un enfant pour ſe perfectionner dans l'un & dans l'autre. Des ſiecles ne ſont pas autant à l'eſpece, que des années à l'individu. L'une doit occuper un aſſez vaſte champ dans la durée & dans l'eſpace; l'autre n'a que des momens & des points à remplir, ou plutôt à parcourir. La reſſemblance & l'uniformité qui régnent dans les traits & les mœurs des nations de l'Amérique, prouvent bien qu'elles ſont moins anciennes que celles de notre continent, ſi différentes entr'elles; mais ſemblent confirmer en même tems qu'elles ne ſont pas ſorties d'un hémiſphere étranger, avec lequel elles n'ont aucun rapport qui décele une deſcendance marquée.

IV. Comparaiſon des peuples policés & des peuples ſauvages.

Quoiqu'il en ſoit, & de leur origine, & de leur ancienneté, très-incertaines, un objet de curioſité plus intéreſſant peut-être, eſt de ſavoir ou d'examiner ſi ces nations, encore à demi-ſauvages, ſont plus ou moins heureuſes que nos peuples civiliſés. Si la condition de l'homme brut, abandonné au pur inſtinct animal, dont une journée employée à chaſſer, ſe nourrir, produire ſon ſemblable & ſe repoſer, devient le modele de toutes ſes journées, eſt meilleure ou pire que celle de cet être merveilleux, qui trie le duvet pour ſe coucher, file le coton du ver à ſoie pour ſe

vêtir, a changé la caverne, ſa premiere demeure, en un palais, a ſu varier ſes commodités & ſes beſoins de mille manieres différentes.

C'eſt dans la nature de l'homme qu'il faut chercher ſes moyens de bonheur. Que lui faut-il pour être auſſi heureux qu'il peut l'être? La ſubſiſtance pour le préſent: &, s'il penſe à l'avenir, l'eſpoir & la certitude de ce premier bien. Or, l'homme ſauvage, que les ſociétés policées n'ont pas repouſſé ou contenu dans les zones glaciales, manque-t-il de ce néceſſaire abſolu? S'il ne fait pas des proviſions, c'eſt que la terre & la mer ſont des magaſins & des réſervoirs toujours ouverts à ſes beſoins. La pêche ou la chaſſe ſont de toute l'année, ou ſuppléent à la ſtérilité des ſaiſons mortes. Le ſauvage n'a pas des maiſons bien fermées, ni des foyers commodes; mais ſes fourrures lui ſervent de toît, de vêtement & de poële. Il ne travaille que pour ſa propre utilité, dort quand il eſt fatigué, ne connoît ni les veilles ni les inſomnies. La guerre eſt pour lui volontaire. Le péril, comme le travail, eſt une condition de ſa nature, & non une profeſſion de ſa naiſſance, un devoir de la nation, non une ſervitude de famille. Le ſauvage eſt ſérieux & point triſte: on voit rarement ſur ſon front l'empreinte des paſſions & des maladies, qui laiſſent des traces ſi hideuſes ou ſi funeſtes. Il ne peut manquer de ce qu'il ne deſire point, ni deſirer ce qu'il ignore. Les commodités de la vie ſont la plupart des remedes à des maux qu'il ne ſent pas. Les plai-

ſirs ſont un ſoulagement des appétits, que rien n'excite dans ſes ſens. L'ennui n'entre guere dans ſon ame, qui n'éprouve ni privations, ni beſoin de ſentir ou d'agir, ni ce vuide créé par les préjugés de la vanité. En un mot, le ſauvage ne ſouffre que les maux de la nature.

Mais l'homme civiliſé, qu'a-t-il de plus heureux? Sa nourriture eſt plus ſaine & plus délicate que celle de l'homme ſauvage. Il a des vêtemens plus doux, un aſyle mieux défendu contre l'injure des ſaiſons. Mais le peuple, qui doit faire la baſe & l'objet de la police ſociale; cette multitude d'hommes, qui, dans tous les états, ſupporte les travaux pénibles & les charges de la ſociété; le peuple vit-il heureux, ſoit dans ces empires ou les ſuites de la guerre & l'imperfection de la police l'ont mis dans l'eſclavage, ſoit dans ces gouvernemens où les progrès du luxe & de la politique l'ont conduit à la ſervitude? Les gouvernemens mitoyens laiſſent entrevoir quelques rayons de félicité dans une ombre de liberté; mais à quel prix eſt-elle achetée cette ſécurité? Par des flots de ſang, qui repouſſent quelques inſtans la tyrannie, pour la laiſſer retomber avec plus de fureur & de férocité ſur une nation tôt ou tard opprimée. Voyez comment les Caligula, les Néron, ont vengé l'expulſion des Tarquins & la mort de Céſar.

La tyrannie, dit-on, eſt l'ouvrage des peuples & non des rois. Pourquoi ne réclame-t-on pas avec autant de chaleur contre les entrepriſes du deſpotiſme, qu'il emploie de violence & d'artifice lui-même, pour s'em-

parer de toutes les facultés des hommes? Mais, eſt-il permis de ſe plaindre & de murmurer ſous les verges de l'oppreſſeur? N'eſt-ce pas l'irriter, l'exciter à frapper juſqu'au dernier ſoupir de la victime? A ſes yeux, les cris de la ſervitude ſont une rébellion. On les étouffe dans une priſon, ſouvent même ſur un échafaud. L'homme qui revendiqueroit les droits de l'homme, périroit dans l'abandon ou dans l'infamie. On eſt donc réduit à ſouffrir la tyrannie, ſous le nom de l'autorité.

Dès-lors, à quels outrages l'homme civil n'eſt-il pas expoſé? S'il a quelque propriété, juſqu'à quel point en eſt-il aſſuré, quand il eſt obligé d'en partager le produit, entre l'homme de cour qui peut attaquer ſon fonds, l'homme de loi qui vend les moyens de le conſerver, l'homme de guerre qui peut le ravager, & l'homme de finance qui vient y lever des droits, toujours illimités dans le pouvoir qui les exige? Sans propriété, comment ſe promettre une ſubſiſtance durable? Quel eſt le genre d'induſtrie à l'abri des événemens de la fortune & des atteintes du gouvernement?

Dans les bois de l'Amérique, ſi la diſette regne au Nord, on dirige ſes courſes au Midi. Le vent ou le ſoleil menent une peuplade errante aux climats les moins rigoureux. Entre les portes & les barrières qui ferment nos états policés, ſi la famine, ou la guerre, ou la peſte, répandent la mortalité dans l'enceinte d'un empire, c'eſt une priſon où l'on ne peut que périr dans les langueurs de la miſere, ou dans

les horreurs du carnage. L'homme qui s'y trouve né, pour ſon malheur, s'y voit condamné à ſouffrir toutes les vexations, toutes les rigueurs que l'inclémence des ſaiſons & l'injuſtice des gouvernemens y peuvent exercer.

Dans nos campagnes, le colon ſerf de la glèbe, ou mercenaire libre, remue toute l'année des terres dont le ſol & le fruit ne lui appartiennent point, trop heureux quand ſes travaux aſſidus lui valent une portion des récoltes qu'il a ſemées. Obſervé, tourmenté par un propriétaire inquiet & dur, qui lui diſpute juſqu'à la paille où la fatigue va chercher un ſommeil court & troublé, ce malheureux s'expoſe chaque jour à des maladies, qui, jointes à la diſette où ſa condition le réduit, lui font deſirer la mort plutôt qu'une guériſon diſpendieuſe & ſuivie d'infirmités & de travaux. Tenancier ou ſujet, eſclave à double titre; s'il a quelques arpens, un ſeigneur y va recueillir ce qu'il n'a point ſemé : n'eût-il qu'un attelage de bœufs ou de chevaux, on les lui fait traîner à la corvée : s'il n'a que ſa perſonne, le prince l'enlève pour la guerre. Par-tout des maîtres, & toujours des vexations.

Dans nos villes, l'ouvrier & l'artiſan ſans attelier ſubiſſent la loi des chefs avides & oiſifs, qui, par le privilege du monopole, ont acheté du gouvernement le pouvoir de faire travailler l'induſtrie pour rien, & de vendre ſes ouvrages à très-hauts prix. Le peuple n'a que le ſpectacle du luxe dont il eſt doublement la victime, & par les veilles & les fatigues qu'il

lui coûte, & par l'insolence d'un faste qui l'humilie & l'écrase.

Quand même on supposeroit que les travaux & les périls de nos métiers destructeurs, des carrieres, des mines, des forges & de tous les arts à feu, de la navigation & du commerce dans toutes les mers, seroient moins pénibles, moins nuisibles que la vie errante des sauvages chasseurs ou pêcheurs; quand on croiroit que des hommes, qui se lamentent pour des peines, des affronts, des maux qui ne tiennent qu'à l'opinion, sont moins malheureux que des sauvages, qui, dans les tortures & les supplices même, ne versent pas une larme; il resteroit encore une distance infinie entre le sort de l'homme civil & celui de l'homme sauvage: différence toute entiere au désavantage de l'état social. C'est l'injustice qui regne dans l'inégalité factice des fortunes & des conditions: inégalité qui naît de l'oppression, & la reproduit.

En vain l'habitude, les préjugés, l'ignorance & le travail abrutissent le peuple jusqu'à l'empêcher de sentir sa dégradation: ni la religion, ni la morale, ne peuvent lui fermer les yeux sur l'injustice de la répartition des maux & des biens de la condition humaine, dans l'ordre politique. Combien de fois a-t-on entendu l'homme du peuple demander au ciel quel étoit son crime, pour naître sur la terre dans un état d'indigence & de dépendance extrêmes? Y eût-il de grandes peines inséparables des conditions élevées, ce qui, peut-être, anéantit tous les avantages & la supériorité de l'état civil sur l'état de nature; l'homme obscur

& rampant, qui ne connoît pas ces peines, ne voit dans un haut rang qu'une abondance qui fait ſa pauvreté. Il envie à l'opulence des plaiſirs dont l'habitude même ôte le ſentiment au riche qui peut en jouir. Quel eſt le domeſtique qui peut aimer ſon maître? & qu'eſt-ce que l'attachement des valets? Quel eſt le prince vraiment chéri de ſes courtiſans, même lorſqu'il eſt haï de ſes ſujets? Que ſi nous préférons notre état à celui des peuples ſauvages, c'eſt par l'impuiſſance où la vie civile nous a réduits, de ſupporter certains maux de la nature où le ſauvage eſt plus expoſé que nous; c'eſt par l'attachement à certaines douceurs dont l'habitude nous a fait un beſoin. Encore, dans la force de l'âge, un homme civiliſé s'accoutumera-t-il, avec des ſauvages, à rentrer même dans l'état de nature; témoin cet Ecoſſois qui, jetté & abandonné ſeul dans l'isle Fernandez, ne fut malheureux que juſqu'au tems où les beſoins phyſiques l'occuperent aſſez pour lui faire oublier ſa patrie, ſa langue, ſon nom, & juſqu'à l'articulation des mots. Après quatre ans, cet Européen ſe ſentit ſoulagé du grand fardeau de la vie ſociale, quand il eut le bonheur d'avoir perdu l'uſage de la réflexion & de la penſée, qui le ramenoient vers le paſſé, ou le tourmentoient de l'avenir.

Enfin le ſentiment de l'indépendance étant un des premiers inſtincts de l'homme, celui qui joint à la jouiſſance de ce droit primitif, la ſûreté morale d'une ſubſiſtance ſuffiſante, eſt incomparablement plus heureux que l'homme riche environné de loix, de maîtres, de

préjugés & de modes, qui lui font ſentir à chaque inſtant la perte de ſa liberté. Comparer l'état des ſauvages à celui des enfans, n'eſt-ce pas décider la queſtion ſi fortement débattue entre les philoſophes, ſur les avantages de l'état de nature & de l'état ſocial ? Les enfans, malgré les gênes de l'éducation, ne ſont-ils pas dans l'âge le plus heureux de la vie humaine ? Leur gaieté habituelle, tant qu'ils ne ſont pas ſous la verge du pédantiſme, n'eſt-elle pas le plus ſûr indice du bonheur qui leur eſt propre ? Après tout, un mot peut terminer ce grand procès. Demandez à l'homme civil s'il eſt heureux. Demandez à l'homme ſauvage s'il eſt malheureux. Si tous deux vous répondent, NON, la diſpute eſt finie.

Peuples civiliſés, ce parallèle eſt, ſans doute, affligeant pour vous : mais vous ne ſauriez reſſentir trop vivement les calamités ſous le poids deſquelles vous gémiſſez. Plus cette ſenſation vous ſera douloureuſe, & plus elle ſera propre à vous rendre attentifs aux véritables cauſes de vos maux. Peut-être enfin parviendrez-vous à vous convaincre qu'ils ont leur ſource dans le déréglement de vos opinions, dans les vices de vos conſtitutions politiques, dans les loix bizarres, par leſquelles celles de la nature ſont ſans ceſſe outragées.

De l'état moral des Américains, reportons nos regards vers le phyſique de leur pays. Voyons ce qu'il étoit avant l'arrivée des Anglois, & ce qu'il eſt devenu ſous leurs mains.

V. En quel état les Anglois trouverent l'Amérique Septentrionale, & ce qu'ils y ont fait.

Les premiers Européens qui allerent former les colonies Angloiſes, trouverent d'immenſes forêts. Les gros arbres que la terre y avoit pouſſés juſqu'aux nues, y étoient embarraſſés de plantes rampantes, qui en interdiſoient l'approche. Des bêtes féroces rendoient ces bois encore plus inacceſſibles. On n'y rencontroit que quelques ſauvages, hériſſés du poil & de la dépouille de ces monſtres. Les humains épars ſe fuyoient, ou ne ſe cherchoient que pour ſe détruire. La terre y ſembloit inutile à l'homme, & s'occuper moins à le nourrir qu'à ſe peupler d'animaux plus dociles aux loix de la nature. Elle produiſoit tout à ſon gré, ſans aide & ſans maître; elle entaſſoit toutes ſes productions avec une profuſion indépendante, ne voulant être belle & féconde que pour elle-même, non pour l'agrément & la commodité d'une ſeule eſpece d'êtres. Les fleuves tantôt couloient librement au milieu des forêts, tantôt dormoient & s'étendoient tranquillement au ſein de vaſtes marais, d'où, ſe répandant par diverſes iſſues, ils enchaînoient, ils enfermoient des isles dans une multitude de bras. Le printems renaiſſoit des débris de l'automne. Les feuilles ſéchées & pourries au pied des arbres, leur redonnoient une nouvelle ſève, qui repouſſoit des fleurs. Des troncs creuſés par le tems, ſervoient de retraite à d'innombrables oiſeaux. La mer bondiſſant ſur les côtes & dans les golfes qu'elle ſe plaiſoit à ronger,

à créneler, y vomiſſoit par bandes des monſtres amphibies, d'énormes cétacées, des tortues & des crabes, qui venoient ſe jouer ſur des rives déſertes, & s'y livrer aux plaiſirs de la liberté & de l'amour. C'eſt-là que la nature exerçoit ſa force créatrice, en reproduiſant ſans ceſſe ces grandes eſpeces qu'elle couve dans les abymes de l'océan. La mer & la terre étoient libres.

Tout-à-coup l'homme y parut, & l'Amérique Septentrionale changea de face. Il y porta la regle & la faulx de la ſymétrie, avec les inſtrumens de tous les arts. Auſſi-tôt des bois impraticables s'ouvrent, & reçoivent dans de larges clarieres des habitations commodes. Les animaux deſtructeurs cedent la place à des troupeaux domeſtiques; & les ronces arides, aux moiſſons abondantes. Les eaux abandonnent une partie de leur domaine, & s'écoulent dans le ſein de la terre ou de la mer, par des canaux profonds. Les côtes ſe rempliſſent de cités, les anſes de vaiſſeaux; & le Nouveau-Monde ſubit le joug de l'homme, à l'exemple de l'ancien. Quels reſſorts puiſſans ont élevé ce merveilleux édifice de l'induſtrie & de la politique Européenne? Reprenons le tableau par ſes détails. Dans l'enfoncement eſt un objet iſolé, qui ne fait point maſſe avec l'enſemble, c'eſt la baie d'Hudſon.

VI. Climat de la baie d'Hudſon. Habitudes de ſes habitans Commerce qu'on y fait.

Ce détroit, dont la profondeur eſt de dix

degrés, eſt formé par l'océan, dans les régions éloignées, au nord de l'Amérique. Son embouchure a ſix lieues de largeur. L'entrée n'en eſt praticable que depuis le commencement de juillet juſqu'à la fin de ſeptembre : encore eſt-elle alors aſſez dangereuſe. Les vaiſſeaux ont à s'y préſerver des montagnes de glace auxquelles des navigateurs ont donné quinze à dix-huit cent pieds d'épaiſſeur, & qui, s'étant formées par un hiver permanent de cinq ou ſix ans dans de petits golfes éternellement remplis de neige, en ont été détachées par le vent du nord-oueſt, ou par quelque cauſe extraordinaire. Le plus ſûr moyen d'éviter ce péril, eſt de ranger du plus près qu'il eſt poſſible la côte du Nord, que la direction des vents & des courans tient ſans doute plus libre ou moins embarraſſée.

Le vent du nort-oueſt, qui régne preſque continuellement durant l'hiver, & très-ſouvent en été, excite dans la baie même des tempêtes effroyables. Elles ſont d'autant plus à craindre, que les bas-fonds y ſont très-communs. Heureuſement on trouve de diſtance en diſtance, des grouppes d'iſles aſſez élevées pour offrir un aſyle aux vaiſſeaux. Outre ces petits archipels, on voit dans l'étendue de ce golfe des maſſes iſolées de rochers nuds & ſans arbres. A l'exception de l'algue marine, cette mer produit auſſi peu de végétaux que les autres mers du Nord.

Dans les contrées qui bordent cette baie, le ſoleil ne ſe lève, ne ſe couche jamais, ſans un grand cône de lumiere. Lorſque ce phénomène

nomène a disparu, l'aurore boréale en prend la place, & blanchit l'hémisphere de rayons colorés & si brillans, que leur éclat n'est pas même effacé par la pleine lune. Cependant le ciel est rarement serein. Dans le printems & dans l'automne, l'air est habituellement rempli de brouillards épais; & durant l'hiver, d'une infinité de fleches glaciales. Quoique les chaleurs de l'été soient assez vives pendant deux mois ou six semaines, le tonnerre & les éclairs sont rares. Les exhalaisons sulphureuses y sont trop dispersées, sans doute. Cependant elles sont quelquefois enflammées par les aurores boréales. Cette flamme légere brûle les écorces des arbres, mais sans en attaquer le corps.

Un des effets du froid rigoureux ou de la neige qui regne dans ce climat, est de rendre blanc en hiver, les animaux qui sont de leur nature, bruns ou gris. Tous ont reçu de la nature des fourrures douces, longues, épaisses; mais dont le poil tombe à mesure que le tems s'adoucit. Les pattes, la queue, les oreilles, toutes les parties où la circulation est moins vive, parce qu'elles sont le plus éloignées du cœur, se trouvent fort courtes dans la plupart de ces quadrupedes. Si quelques-uns ont ces extremités plus longues, elles sont extrêmement touffues. Sous ce ciel triste & morne, toutes les liqueurs deviennent solides en se gelant, & rompent leurs vaisseaux de quelque matiere qu'ils puissent être. L'esprit-de-vin même y perd sa fluidité. Il n'est pas extraordinaire de voir des morceaux de roc,

briſés & détachés de maſſes plus conſidérables, par la force de la gelée. On a de plus obſervé que ces effets, aſſez communs durant tout l'hiver, étoient beaucoup plus terribles à la nouvelle & à la pleine lune, qui, dans ces contrées, a ſur le tems une influence dont les cauſes ne ſont pas connues.

On a découvert ſous cette zone glaciale, du fer, du plomb, du cuivre, du marbre, une ſubſtance analogue au charbon de terre. Le ſol y eſt d'ailleurs d'une ſtérilité extrême. A la réſerve des côtes, le plus communément marécageuſes, où il croît un peu d'herbe & quelques bois mous, le reſte du pays ne préſente guere qu'une mouſſe fort haute, & de foibles arbriſſeaux aſſez clair-ſemés.

Tout s'y reſſent de la ſtérilité de la nature. Les hommes y ſont en petit nombre & d'une taille qui n'excede guere quatre pieds. Comme les enfans, ils ont la tête énorme à proportion de leur corps. La petiteſſe de leurs pieds rend leur marche vacillante & mal aſſurée. De petites mains, une bouche ronde, qui ſeroient un agrément en Europe, ſont preſque une difformité chez ce peuple; parce qu'on n'y voit que l'effet d'une foibleſſe d'organiſation, d'un froid qui reſſerre & contraint l'eſſor de la croiſſance, les progrès de la vie animale & végétale. Quoique ſans poil & ſans barbe, tous les hommes, même les jeunes gens, ont un air de vieilleſſe. Ce déſagrément vient en partie de la conformation de la lèvre inférieure, qu'ils ont groſſe, charnue, & plus avancée que la lèvre ſupérieure. Tels ſont les Eskimaux, qui habi-

tent non-ſeulement le Labrador, où ils ont pris leur nom; mais encore les contrées qui s'étendent depuis la pointe de Belle-Isle juſqu'aux régions les plus ſeptentrionales de l'Amérique.

Ceux de la baie d'Hudſon, ont, comme ceux du Groenland, le viſage plat, le nez petit, mais non écraſé, la prunelle jaunâtre, & l'iris noir. Leurs femmes ont des caracteres de laideur qui ſont particuliers à leur ſexe, entr'autres des mamelles longues & molles. Ce défaut, qui n'eſt pas naturel, provient de l'habitude où elles ſont d'allaiter leurs enfans, juſqu'à l'âge de cinq ou ſix ans. Comme elles les portent ſouvent ſur leurs épaules, ces nourriſſons leur tirent fortement les mamelles avec les mains, & s'y tiennent preſque ſuſpendus.

Les Eskimaux n'ont, ni des hordes entiérement noires, comme on a prétendu le ſoutenir & l'expliquer, ni des habitations creuſées ſous terre. Comment pourroient-ils excaver un ſol, que le froid rend plus dur que la pierre? Comment vivroient-ils dans des creux, où ils ſeroient ſubmergés à la moindre fonte des neiges?

Croiroit-on que ces peuples paſſent l'hiver ſous des huttes, conſtruites à la hâte de cailloux liés entr'eux par un ciment de glace, ſans autre feu que celui d'une lampe allumée au milieu de la cabane, pour y faire cuire le gibier & le poiſſon dont ils ſe nourriſſent? La chaleur de leur ſang & de leur haleine, jointe à la vapeur de cette légere flamme, ſuffit pour changer leurs caſes en étuves.

Les Eskimaux vivent conſtamment au voiſinage de la mer, qui fournit à toutes leurs proviſions. Leur ſang & leur chair, la couleur & l'épiderme de leur peau, ſe reſſentent de la qualité de leur nourriture. L'huile de baleine qu'ils boivent, la chair de chien-marin qu'ils mangent, leur donnent un teint olivâtre, une odeur forte de poiſſon, une ſueur graſſe & gluante, quelquefois une ſorte de lepre écailleuſe. Auſſi les meres, à l'exemple des ours, lechent-elles leurs nouveaux nés.

Cette nation foible & dégradée par la nature, eſt intrépide ſur une mer continuellement périlleuſe. Avec des bateaux faits & couſus, pour ainſi dire, comme des outres, ſi bien fermés que l'eau n'y peut entrer même par-deſſus, ils ſuivent les colonies de harengs dans toutes leurs émigrations du pole ; ils affrontent les baleines & les chiens de mer, dans une guerre où il y va de la vie pour les combattans. La baleine peut ſubmerger d'un coup de queue une centaine de ſes aggreſſeurs ; le chien-marin a des dents pour déchirer ceux qu'il ne peut noyer. Mais la faim des Eskimaux eſt plus forte que la rage des monſtres. Ils brûlent d'une ſoif dévorante pour l'huile de baleine. Cette boiſſon entretient la chaleur de leur eſtomac, & les défend contre la rigueur du froid. Les hommes, les oiſeaux, les quadrupedes & les poiſſons du Nord, ſont tous pourvus par la nature d'une graiſſe qui ſemble empêcher leurs muſcles de ſe geler, leur ſang de ſe figer. Tout eſt hui-

leux ou gommé, dans ces terres arctiques. Les arbres même y ſont réſineux.

Cependant les Eskimaux ont deux grands fléaux à craindre ; la perte de la vue, & le ſcorbut. La continuité de la neige, la réverbération des rayons du ſoleil ſur la glace, éblouiſſent tellement leurs yeux, qu'ils ſont obligés de porter preſque toujours des gardes-vue faits de deux planches minces, où l'on pratique avec une arête de poiſſon deux petites ouvertures au paſſage de la lumiere. Ces peuples, environnés d'une longue nuit de ſix mois, voient obliquement l'aſtre du jour. Encore ne ſemble-t-il les éclairer que pour les aveugler. Le plus doux préſent de la nature, la lumiere, eſt pour eux un don funeſte. La plupart en ſont privés de bonne-heure.

Un mal plus cruel encore, les conſume lentement. Le ſcorbut s'attache à leur ſang, en altere, en épaiſſit, en appauvrit la maſſe. Les brumes de la mer, qu'ils reſpirent ; l'air épais & ſans reſſort, qui regne dans l'intérieur de leurs cabanes, fermées à toute communication avec l'air du dehors ; l'inaction continuelle de leurs longs hivers ; une vie tour-à-tour errante & ſédentaire : tout provoque en eux cette maladie ſcorbutique, qui, pour comble de malignité, devient contagieuſe, ſe tranſmet par la co-habitation, & peut-être auſſi par les voies de la génération.

Malgré ces incommodités, aucun peuple n'eſt plus paſſionné pour ſa patrie, que les Eſkimaux. L'habitant du climat le plus fortuné, ne le quitte pas avec autant de regret, qu'un

de ces ſauvages du Nord en reſſent, quand il s'eſt éloigné d'un pays où la nature mourante n'a que des enfans débiles & malheureux : c'eſt que ces peuples ont de la peine à reſpirer un air plus doux & plus tiede. Londres, Amſterdam, Copenhague, ces villes couvertes de brouillards & de vapeurs fétides, ſont un ſéjour trop délicieux pour des Eskimaux. Peut-être auſſi les mœurs des peuples policés, ſont-elles plus contraires que leur climat à la ſanté des ſauvages ? Il n'eſt pas impoſſible que les douceurs d'un Européen ſoient un poiſon pour des Eſkimaux.

Tels étoient les habitans du pays qui fut découvert en 1607 par Henri Hudſon, occupé du ſoin de chercher au nord-oueſt un paſſage pour entrer dans la mer du Sud. Cet intrépide & habile navigateur parcouroit pour la troiſieme fois, en 1611, ce détroit juſqu'alors inconnu, lorſque ſes lâches & perfides compagnons le jetterent, ainſi que ſept matelots animés de ſon eſprit, dans une barque des plus fragiles, & l'expoſerent ſans proviſions, ſans armes, à tous les périls de la mer & de la terre. Les barbares qui lui refuſoient les ſecours de la vie, ne purent lui ôter la gloire de ſa découverte. La baie où il entra le premier, eſt & ſera toujours la baie d'Hudſon.

Les calamités inſéparables des guerres civiles firent perdre de vue, en Angleterre, une contrée éloignée qui n'avoit rien d'attrayant. Des jours plus ſereins n'en avoient pas rappelé le ſouvenir, lorſque Groſeillers & Radiſſon, deux François Canadiens, mécontens

de leur patrie, avertirent les Anglois, occupés à guérir par le commerce les plaies de la diſcorde, qu'il y avoit de grands profits à faire ſur les pelleteries qu'ils pouvoient tirer d'une terre où ils avoient des droits. Ceux qui propoſoient l'entrepriſe montrerent tant de capacité, qu'on les chargea de la commencer. Le premier établiſſement qu'ils formerent, ſurpaſſa leurs eſpérances & leurs promeſſes.

Ce ſuccès chagrina la France, qui craignit, avec raiſon, de voir paſſer à la baie d'Hudſon les belles fourrures que lui fourniſſoient les contrées les plus ſeptentrionales du Canada. Ses inquiétudes étoient fondées ſur le témoignage unanime de ſes coureurs de bois, qui, depuis 1656, s'étoient portés juſqu'à quatre fois ſur les bords de ce détroit. On auroit bien deſiré de pouvoir aller attaquer la nouvelle colonie, par la même route qu'avoient ſuivie ces traiteurs; mais les diſtances furent jugées trop conſidérables, malgré les facilités qu'offroient les rivieres. Il fut arrêté que l'expédition ſe feroit par mer; & elle fut confiée à Groſeillers & à Radiſſon, dont on avoit ramené l'inconſtance; ſoit que tout homme revienne aiſément à ſa patrie, ou qu'un François n'ait beſoin que de quitter la ſienne pour l'aimer.

Ces deux hommes, inquiets & audacieux, partirent en 1682 de Quebec, ſur deux bâtimens mal équipés. A leur arrivée, ne ſe trouvant pas aſſez puiſſans pour attaquer l'ennemi, ils ſe contenterent d'élever un fort au voiſinage de celui qu'ils s'étoient flattés d'emporter. Alors on vit naître entre deux compagnies,

l'une établie en Canada, l'autre en Angleterre, pour le commerce excluſif de la baie, une rivalité qui devoit toujours croître, dans les combats de cette funeſte jalouſie. Leurs comptoirs réciproques furent pris & repris. Ces miſérables hoſtilités n'auroient pas diſcontinué, ſans doute, ſi les droits, juſqu'alors partagés, n'avoient pas été réunis en faveur de la Grande-Bretagne par la paix d'Utrecht.

La baie d'Hudſon n'eſt, à proprement parler, qu'un entrepôt de commerce. La rigueur du climat y a fait périr tous les grains ſemés à pluſieurs repriſes; y a interdit aux Européens tout eſpoir de culture, & par conſéquent de population. On ne trouve ſur ces immenſes côtes que quatre-vingt-dix ou cent ſoldats & facteurs, enfermés dans quatre mauvais forts, dont celui d'York eſt le principal. Leur occupation eſt de recevoir les pelleteries, que les ſauvages voiſins viennent échanger contre quelques marchandiſes, dont on leur a fait connoître & chérir l'uſage.

Quoique ces fourrures ſoient fort ſupérieures à celles qui ſortent des contrées moins ſeptentrionales, on les obtient à meilleur marché. Les ſauvages donnent dix caſtors pour un fuſil; deux, pour une livre de poudre; un caſtor pour quatre livres de plomb; un, pour une hache; un, pour ſix couteaux; deux caſtors pour une livre de grains de verre; ſix, pour un ſurtout de drap; cinq, pour une jupe; un caſtor pour une livre de tabac. Les miroirs, les peignes, les chaudieres, l'eau-de-vie, ne valent pas moins de caſtors à proportion. Com-

me le caſtor eſt la meſure commune des échanges, un ſecond tarif, auſſi frauduleux que le premier, exige deux peaux de loutre ou trois peaux de martres, à la place d'une peau de caſtor. A cette tyrannie autoriſée, ſe joint une tyrannie au-moins tolérée. On trompe habituellement les ſauvages ſur la meſure, ſur le poids, ſur la qualité de ce qu'on leur livre; & la léſion eſt à-peu-près d'un tiers.

Ce brigandage méthodique doit faire deviner que le commerce de la baie d'Hudſon eſt ſoumis au monopole. La compagnie qui l'exerce n'avoit originairement qu'un fonds de 241,500 livres, qui a été porté ſucceſſivement à 2,380,500 livres. Ce capital lui vaut un retour annuel de quarante ou cinquante mille peaux de caſtor ou d'autres animaux, ſur leſquelles elle fait un bénéfice exorbitant qui excite l'envie & les murmures de la nation. Les deux tiers de ces belles fourrures ſont conſommés en nature dans les trois royaumes, ou employés dans les manufactures nationales. Le reſte paſſe en Allemagne, où le climat lui ouvre un débouché fort avantageux.

VII. Y a-t-il, dans la baie d'Hudſon, un paſſage qui conduiſe aux Indes orientales ?

Mais, ce n'eſt ni l'extraction de ces ſauvages richeſſes, ni l'accroiſſement que ce commerce pourroit recevoir, s'il devenoit libre, qui ont ſeuls fixé l'attention de l'Angleterre & de l'Europe entiere, ſur cette partie glaciale du Nouveau-Monde. La baie d'Hudſon a été long-tems regardée, & on la regarde encore

comme la route la plus courte de l'Europe aux Indes Orientales, aux contrées les plus riches de l'Asie.

Ce fut Cabot qui, le premier, eut l'idée d'un passage par le nord-oueſt à la mer du Sud. Ses succès se terminerent à la découverte de l'isle de Terre-Neuve. On vit entrer après lui dans la carriere, un grand nombre de navigateurs Anglois, dont plusieurs eurent la gloire de donner leur nom à des côtes sauvages, que nul mortel n'avoit abordées avant eux. Ces mémorables & hardies expéditions eurent plus d'éclat que d'utilité. La plus heureuse ne donna pas la moindre conjecture sur le but qu'on se proposoit. Les Hollandois, avec des efforts moins répétés, moins vigoureux, ne devoient pas y parvenir. On croyoit enfin que c'étoit courir après des chimeres, lorsque la découverte de la baie d'Hudson ranima des espérances prêtes à s'éteindre.

A cette époque, une ardeur nouvelle fait recommencer les travaux. Tandis que l'ancienne Angleterre est absorbée par ses guerres intestines, ou découragée par des tentatives inutiles, c'est la Nouvelle-Angleterre qui prend sa place dans la pourſuite d'un projet, où l'avantage de sa situation l'attache plus fortement. Cependant, les voyages se multiplient plus que les lumieres. L'opposition de navigateurs, partagés entre la possibilité, la probabilité, la certitude du passage que l'on cherche, tient la nation entiere dans un doute pénible. Loin de répandre du jour, les relations qu'on publie épaississent le nuage. Elles sont si confuses, si

myſtérieuſes, ſi remplies de réticences, d'ignorance ou de mauvaiſe foi, qu'avec la plus vive impatience de prononcer, on n'oſe aſſeoir un jugement ſur des témoignages ſi ſuſpects. Arrive, enfin, la fameuſe expédition de 1746, d'où l'on voit ſortir quelques clartés, après des ténebres profondes qui duroient depuis deux ſiecles. Sur quoi les derniers navigateurs fondent-ils de meilleures eſpérances? D'après quelles expériences oſent-ils former leurs conjectures? Tranſcrivons leurs raiſonnemens.

Trois vérités, dans l'hiſtoire de la nature, doivent paſſer déſormais pour démontrées. La premiere eſt, que les marées viennent de l'océan, & qu'elles entrent plus ou moins avant dans les autres mers, à proportion que ces divers canaux communiquent avec le grand réſervoir par des ouvertures plus ou moins conſidérables; d'où il s'enſuit, que ce mouvement périodique n'exiſte point, ou ne ſe fait preſque pas ſentir dans la Méditerranée, dans la Baltique, & dans les autres golfes qui leur reſſemblent. La ſeconde vérité de fait eſt, que les marées arrivent plus tard & plus foibles dans les lieux éloignés de l'océan, que dans les endroits qui le ſont moins. La troiſieme eſt, que les vents violens qui ſoufflent avec la marée, la font monter au-delà de ſes bornes ordinaires, & qu'ils la retardent en la diminuant, lorſqu'ils ſoufflent dans un ſens contraire.

D'après ces principes, il eſt conſtant que ſi la baie d'Hudſon étoit un golfe enclavé dans des terres, & qu'il ne fût ouvert qu'à la mer Atlantique, la marée y devroit être peu mar-

quée; qu'elle devroit s'affoiblir en s'éloignant de ſa ſource, & qu'elle devroit perdre de ſa force, lorſqu'elle auroit à lutter contre les vents. Or, il eſt prouvé, par des obſervations faites avec la plus grande intelligence, avec la plus grande préciſion, que la marée s'éleve à une grande hauteur dans toute l'étendue de la baie. Il eſt prouvé qu'elle s'éleve à une plus grande hauteur au fond de la baie, que dans le détroit même, ou au voiſinage. Il eſt prouvé que cette hauteur augmente encore, lorſque les vents oppoſés au détroit ſe font ſentir. Il doit donc être prouvé que la baie d'Hudſon a d'autres communications avec l'océan, que celle qu'on a déja trouvée.

Ceux qui ont cherché à expliquer des faits ſi frappans, en ſuppoſant une communication de la baie d'Hudſon avec celle de Baffin, avec le détroit de Davis, ſe ſont manifeſtement égarés. Ils ne balanceroient pas à abandonner leur conjecture, qui n'a d'ailleurs aucun fondement, s'ils vouloient faire attention que la marée eſt beaucoup plus baſſe dans le détroit de Davis, dans la baie de Baffin, que dans celle d'Hudſon.

Si les marées qui ſe font ſentir dans le golfe dont il s'agit, ne peuvent venir ni de l'océan Atlantique, ni d'aucune autre mer Septentrionale, où elles ſont toujours beaucoup plus foibles, on ne pourra s'empêcher de penſer qu'elles doivent avoir leur ſource dans la mer du Sud. Ce ſyſtême doit tirer un grand appui d'une vérité inconteſtable; c'eſt que les plus hautes marées qui ſe faſſent remarquer ſur ſes côtes, ſont toujours cauſées par les vents du nord-

oueſt, qui ſoufflent directement contre ce détroit.

Après avoir conſtaté, autant que la nature le permet, l'exiſtence d'un paſſage ſi long-tems & ſi inutilement deſiré, il reſte à déterminer dans quelle partie de la baie il doit ſe trouver. Tout invite à croire que le Welcome à la côte occidentale, doit fixer les efforts qui ont été dirigés juſqu'ici de toutes parts, ſans choix & ſans méthode. On y voit le fond de la mer, à la profondeur d'onze braſſes: c'eſt un indice que l'eau y vient de quelqu'océan, parce qu'une ſemblable tranſparence eſt incompatible avec des décharges de rivieres, de neiges fondues & de pluies. Des courans, dont on ne ſauroit expliquer la violence, qu'en les faiſant partir de quelque mer occidentale, tiennent ce lieu débarraſſé de glaces, tandis que le reſte du golfe en eſt entiérement couvert. Enfin, les baleines, qui cherchent conſtamment dans l'arriere-ſaiſon à ſe retirer dans des climats plus chauds, s'y trouvent en fort grand nombre à la fin de l'été, ce qui paroît indiquer un chemin pour ſe rendre, non à l'océan ſeptentrional, mais à la mer du Sud.

Il eſt raiſonnable de conjecturer que le paſſage eſt court. Toutes les rivieres qui ſe perdent dans la côte occidentale de la baie d'Hudſon, ſont foibles & petites, ce qui fait préſumer qu'elles ne viennent pas de loin, & que par conſéquent, les terres qui ſéparent les deux mers, ont peu d'étendue. Cet argument eſt fortifié par la hauteur & la régularité des marées. Par-tout où le flux & le reflux obſervent

des tems à-peu-près égaux, avec la ſeule différence qui eſt occaſionnée par le retardement de la lune dans ſon retour au méridien, on eſt aſſuré de la proximité de l'océan, d'où viennent ces marées. Si le paſſage eſt court, & qu'il ne ſoit pas avancé dans le Nord, comme tout annonce qu'il ne l'eſt point, on doit préſumer qu'il n'eſt pas difficile. La rapidité des courans qu'on obſerve dans ces parages, & qui ne permettent pas aux glaces de s'y arrêter, ne peut que donner du poids à cette conjecture.

L'utilité, les avantages de la découverte qui reſte à faire, ſont ſi ſenſibles, qu'il y auroit de l'inconſéquence à l'abandonner. Il eſt de l'intérêt, comme de la dignité de la Grande-Bretagne, de pourſuivre ſes tentatives, juſqu'à ce qu'elle ait réuſſi, ou que l'impoſſibilité du ſuccès lui ſoit démontrée. La réſolution qu'elle a priſe, en 1745, de promettre une récompenſe conſidérable aux navigateurs qui réuſſiroient dans ce grand projet, montre ſa ſageſſe juſques dans ſa généroſité: mais ne ſuffit pas pour atteindre au but qu'elle ſe propoſe. Le miniſtere Anglois ne peut ignorer que les efforts de l'état ou des particuliers n'y parviendront pas, juſqu'à ce que le commerce de la baie d'Hudſon ſoit entiérement libre. Il doit l'être pour toutes ſortes de raiſons, & en particulier, parce que le terme de l'octroi, accordé par Charles II, eſt expiré depuis long-tems, & n'a jamais été légalement prolongé. La compagnie qui l'exerce depuis 1670, non contente de négliger l'objet de ſon inſtitution, en ne faiſant aucune démarche pour découvrir le paſſage du Nord-Oueſt,

a contrarié de toutes ſes forces, ceux que l'amour de la gloire ou d'autres motifs pouſſoient à cette entrepriſe. Rien ne peut changer cet eſprit d'iniquité qui tient à l'eſſence même du monopole.

VIII. Le paſſage de la baie d'Hudſon aux Indes orientales a-t-il été cherché convenablement ?

Cependant, ce ne ſeroit peut-être pas aux mers ſeptentrionales qu'il faudroit s'attacher principalement, pour découvrir le paſſage ſi deſiré. Un bruit ſourd ſe répandit il y a deux ſiecles, qu'il en exiſtoit un ailleurs, qu'on déſignoit quelquefois ſous le nom d'Anian. Les Eſpagnols, qui ne connoiſſoient pas encore la voie du cap de Horn pour entrer dans la mer du Sud, & qui n'y arrivoient que par le détroit de Magellan, décrié par de fréquens naufrages, ſaiſirent avec chaleur cette opinion populaire. Ils firent cinq expéditions auſſi diſpendieuſes qu'inutiles, & finirent enfin par déſabuſer l'Europe d'une fable qu'on les accuſoit d'avoir inventée, pour détourner les autres nations du deſſein de chercher un canal vers le Septentrion.

Ce repos ne fut pas, dit-on, de durée. La cour de Madrid, avertie que la Nouvelle-Angleterre prépare, en 1636, un nouvel armement pour découvrir le paſſage par la mer Glaciale, ordonne de ſon côté, au Pérou, un autre armement, pour aller à la rencontre de ces navigateurs. L'amiral de Fuente, chargé de cette expédition, part, vers le milieu de 1640, de Callao, avec quatre bâtimens. Il ſe

débarraſſe très-rapidement de tous les obſtacles que la nature oppoſe à ſes opérations, & arrive lui-même à la baie d'Hudſon, tandis que ſes lieutenans pénetrent dans le détroit de Davis & dans la mer de Tartarie, à la pointe de l'Aſie. Après la découverte de ces trois paſſages, la petite flotte regagne très-heureuſement la mer du Sud, d'où elle étoit ſortie. On a prétendu que le conſeil des Indes avoit myſtérieuſement dérobé aux nations la connoiſſance de cet événement, & qu'il avoit ſupprimé avec le plus grand ſoin, toutes les pieces qui en pourroient, un jour, rappeler le ſouvenir. A leur tour, les Eſpagnols aſſurent que l'expédition de Fuente, la découverte, tout eſt également chimérique; & l'on ne ſauroit douter qu'ils n'aient entiérement raiſon.

Il eſt très-poſſible que les écrits, récemment publiés à cette occaſion, aient excité une curioſité louable. Le gouvernement du Mexique, animé du même feu qui commence à échauffer ſa métropole, fit partir, le 13 juin 1773, une frégate, dont la miſſion étoit de reconnoître l'Amérique à la plus haute latitude qu'il ſeroit poſſible. Ceux qui la montoient apperçurent la côte à 40, à 49, & même à 55 degrés 43 minutes, préciſément à l'endroit que le capitaine Tichivikow l'avoit découverte, à ſa premiere expédition du Kamtſchatka. Le vaiſſeau entra dans le port de San-Blas pour y prendre de nouveaux vivres & recommencer ſes courſes. On ne peut guere douter que le deſir d'éclaircir ce qui regarde le paſſage du

nord-oueſt, ne ſoit le but principal de tous ces travaux.

Après tant d'agitations infructueuſes, qu'il paroiſſe un navigateur, dont l'ame forte ne connoiſſe point de périls qui ne ſoient au-deſſous d'elle; que la grandeur & la variété des fatigues n'effraie point ſon ame; que leur durée ne puiſſe laſſer ſa patience; qu'il ſoit animé du ſentiment de la gloire, le ſeul reſſort qui ferme les yeux ſur le prix de la vie & qui pouſſe aux grandes entrepriſes; qu'il ſoit inſtruit pour bien voir; qu'il ſoit véridique pour ne dire que ce qu'il aura vu; & ſes recherches auront peut-être un meilleur ſuccès.

Cet homme extraordinaire s'eſt montré. C'eſt Cook; Cook qui laiſſe ſi loin de lui tous ſes émules, eſt parti pour Othaïti. De-là il doit ſe porter au nord de la Californie, & y chercher le paſſage de nord-oueſt. Il aura, pour le trouver, beaucoup d'avantages refuſés à ceux qui ont pris la route de la baie d'Hudſon ou des contrées limitrophes. Si ce fameux canal ſe dérobe encore à ſon audace & à ſes lumieres, il en faudra conclure qu'il n'exiſte pas, ou qu'il n'eſt pas donné aux mortels de le découvrir.

O incroyable viciſſitude des choſes humaines! ô puiſſance éternelle du ſort, qui croiſe ou favoriſe, retarde ou accélere, arrête ou ſuſpend nos entrepriſes! Cook, que la nature avoit doué du génie & de l'intrépidité qu'exigent les choſes extraordinaires; Cook, qu'une nation généreuſe & éclairée avoit pourvu de tous les moyens qui peuvent aſſurer un ſuccès; Cook, dont

un jeune roi, convaincu ſans doute que la vertu ſuit le progrès des lumieres, avoit ordonné que durant les hoſtilités on reſpectât, on ſecourût le navire comme en pleine paix; Cook, qui avoit parcouru des eſpaces immenſes & touchoit à la fin de ſes travaux : Cook trouve le terme de ſa vie ſous la main d'un ſauvage. L'homme, dont la cendre devoit repoſer à côté de celle des rois, eſt inhumé au pied d'un arbre dans une isle preſqu'ignorée.

Si ſon lieutenant Clerke, qui ſuit ſes projets, découvre enfin le paſſage ſi opiniâtrément cherché, & que ce paſſage ſoit d'un accès facile, les liaiſons de l'Europe avec les Indes Orientales & Occidentales deviendront plus vives, plus ſuivies, plus conſidérables. Le détroit de Magellan, le cap de Horn ſeront entiérement abandonnés, & le cap de Bonne-Eſpérance beaucoup moins fréquenté.

Ces révolutions, qui peuvent influer d'une maniere ſi marquée ſur la baie d'Hudſon, ne changeront jamais la deſtinée du Canada, conquis ſur la France en 1760.

IX. Etat du Canada, depuis qu'il a paſſé ſous la domination Britannique.

Pendant quatre années, cette colonie fut diviſée en trois gouvernemens militaires. C'étoient les officiers des troupes qui jugeoient les cauſes civiles & criminelles, à Quebec & aux Trois-Rivieres, tandis qu'à Montréal, ces fonctions auguſtes & délicates étoient confiées à des citoyens. Les uns & les autres ignoroient également les loix. Le commandant de chaque

diſtrict auquel on pouvoit appeler de leurs ſentences, ne les connoiſſoit pas davantage.

L'année 1764 vit éclorre un nouveau ſyſtême. On démembra du Canada la côte de Labrador, qui fut jointe à Terre-Neuve; le lac Champlain & tout l'eſpace au Sud du quarante-cinquieme degré de latitude, dont la Nouvelle-York fut accrue; l'immenſe territoire à l'oueſt du fort de la Golette & du lac Niſſiping qui fut laiſſé ſans gouvernement. Le reſte, ſous le nom de province de Quebec, fut ſoumis à un chef unique.

A la même époque, on donne à la colonie les loix de l'amirauté Angloiſe : mais, à peine cette innovation fut-elle apperçue, parce qu'elle n'intéreſſoit guere que les conquérans, en poſſeſſion de tout le commerce maritime.

On fit plus d'attention à l'établiſſement des loix criminelles d'Angleterre. C'étoit un des plus heureux préſens que pût recevoir le Canada.

Auparavant, un coupable, vrai ou préſumé, étoit ſaiſi, jetté dans une priſon, interrogé, ſans connoître, ni ſon délit, ni ſon accuſateur, ſans pouvoir appeler auprès de lui, ou ſes parens, ou ſes amis, ou des conſeils. On lui faiſoit jurer de dire la vérité, c'eſt-à-dire, de s'accuſer lui-même, & pour comble d'abſurdité, ſans attacher aucune valeur à ſon témoignage. On s'étudioit enſuite à l'embarraſſer de queſtions captieuſes, dont il étoit plus facile au crime impudent qu'à l'innocence troublée de ſe démêler. On eût dit que la fonction

d'un juge n'étoit que l'art ſubtil de trouver des coupables. On ne le confrontoit avec ceux qui avoient dépoſé contre lui qu'un inſtant avant le jugement qui prononçoit, ou l'abſolution, ou le plus ample informé, ou la torture & le ſupplice. Dans le cas d'abſolution, l'innocent n'obtenoit aucune indemnité. Au contraire, la ſentence capitale étoit toujours ſuivie de confiſcation : car telle eſt en abrégé la procédure criminelle Françoiſe. Le Canadien conçut facilement & ſentit vivement le prix d'une législation qui ne laiſſoit ſubſiſter aucun de ces déſordres.

Le code civil de la Grande-Bretagne ne cauſa pas la même ſatisfaction. Ses ſtatuts ſont compliqués, obſcurs & multipliés ; ils ſont écrits dans une langue, qui alors n'étoit pas familiere au peuple conquis. Indépendamment de ces conſidérations, les Canadiens avoient vécu cent cinquante ans ſous un autre régime. Ils y tenoient par la naiſſance, par l'éducation, par l'habitude, & peut-être auſſi par un certain orgueil national. Pouvoient-ils n'avoir pas un chagrin extrême de voir changer la regle de leurs devoirs, la baſe de leur fortune ? Si le mécontentement ne fut pas porté juſqu'à troubler l'ordre public : c'eſt que les habitans de cette région n'avoient pas encore perdu cet eſprit d'obéiſſance aveugle, qui avoit ſi long-tems dirigé toutes leurs actions; c'eſt que les adminiſtrateurs & les magiſtrats qu'on leur avoit donnés, s'écarterent conſtamment de leurs inſtructions, pour ſe rapprocher, autant qu'il étoit poſſible, des cou-

tumes & des maximes qu'ils trouvoient établies.

Cet ordre de choſes ne pouvoit pas durer. Le parlement le ſentit. Il régla qu'au premier mai 1775, le Canada recouvreroit ſes premieres limites : qu'il ſeroit régi par ſon ancienne juriſprudence & par les loix criminelles & maritimes de l'Angleterre : qu'il auroit l'exercice libre de la religion Romaine, ſans que ce culte pût jamais être un obſtacle à aucun des droits du citoyen : que la dîme eccléſiaſtique, que les obligations féodales, ſi heureuſement tombées en déſuétude depuis la conquête, recouvreroient leur premiere force. Un conſeil, formé par le roi, pouvoit annuller ces arrangemens, exercer tous les pouvoirs, excepté celui d'impoſer des taxes. Il devoit être compoſé de vingt-trois perſonnes, choiſies indifféremment dans les deux nations, & aſſujetties ſeulement à un ſerment de fidélité.

Cette ariſtocratie, très-variable, & d'un genre tout-à-fait nouveau, déplut généralement. Les anciens ſujets de la Grande-Bretagne, établis depuis peu dans cette nouvelle poſſeſſion, furent fort mécontens de ſe voir ravir une partie de leurs premiers droits. Les Canadiens, qui commençoient à connoître le prix de la liberté, & auxquels on avoit promis ou fait eſpérer le gouvernement Anglois, ſe virent, avec douleur, déchus de leurs eſpérances. Il eſt vraiſemblable que la cour de Londres elle-même ne penſoit pas plus favorablement de ſon opération. C'eſt le mécontentement, déja connu, de la plupart de ſes provinces du Nou-

veau-Monde, qui lui inſpira cet arrangement. On doit croire qu'elle reviendra ſur ſes pas, lorſque la politique & les circonſtances le lui permettront.

Mais enfin, qu'eſt devenu le Canada durant le cours de ces révolutions trop rapidement arrivées dans le gouvernement?

La population que les combats y avoient ſenſiblement diminuée, s'eſt élevée à cent trente mille ames dans l'eſpace de ſeize ans. La province n'a pas dû cet accroiſſement à de nouveaux colons. A peine y eſt-il arrivé aſſez d'Anglois pour remplacer mille ou douze cent François qui en étoient ſortis après la conquête. C'eſt la paix, c'eſt l'aiſance, c'eſt la multiplication des travaux utiles qui ſeuls ont produit cet événement heureux.

Les premieres années de tranquillité ont ſervi à tirer la colonie de l'eſpece de cahos où une guerre malheureuſe & deſtructive l'avoit plongée. Les améliorations n'ont pas tardé à ſuivre.

Depuis long-tems on faiſoit au Canada des bas, des dentelles, de groſſes toiles, des étoffes communes. Ces manufactures ſe ſont étendues, mais on ne les a point perfectionnées. Les deux dernieres doivent reſter dans cet état de dégradation juſqu'à ce qu'elles ſortent des mains des femmes qui ſeules les fabriquent; ainſi que d'autres plus convenables à leur ſexe.

Le commerce du caſtor & des pelleteries n'a pas diminué, comme on le craignoit. Il a même un peu augmenté, parce que les Canadiens, plus actifs que leurs voiſins, plus habiles à traiter avec les ſauvages, ſont parvenus à

reſſerrer les liaiſons de la baie d'Hudſon & de la Nouvelle-York. Les fourrures ont d'ailleurs doublé de valeur en Europe, tandis que les objets qu'on donne en échange n'ont que peu augmenté de prix.

Quoique les mers voiſines du Canada ſoient très-poiſſonneuſes, les Canadiens ne les ont guere fréquentées. Les obſtacles phyſiques qui les éloignent de la navigation, les dégoûtent encore de la pêche. Cependant, celle de la morue, anciennement eſſayée à Gaſpé & à Montlouis; celle du ſaumon & du loup-marin aſſez bien établie à la côte de Labrador, ont fait quelques progrès depuis la conquête. On a même tenté celle de la baleine, mais ſans un ſuccès ſuffiſant pour la continuer. On la reprendra ſans doute, lorſque le nombre des matelots, les lumieres & peut-être les gratifications auront applani les difficultés.

Les troupeaux ſe ſont multipliés. Cependant il n'a été fait encore des ſalaiſons que pour la conſommation intérieure, que pour la navigation extérieure de la colonie. Bientôt on en enverra aux Indes occidentales, comme on y porte déjà des chevaux, qui, quoique petits, ſont infatigables.

La culture des terres, du chanvre, du tabac a reçu des accroiſſemens ſenſibles. Celle du bled a ſurtout attiré l'attention de la colonie. En 1770, elle a commencé de fournir des farines aux Indes Occidentales; des grains à l'Italie, au Portugal, à l'Eſpagne, à l'Angleterre même; & cette exportation augmente continuellement.

En 1769, les productions vendues à l'étranger, s'éleverent à 4,077,602 liv. 7 ſ. 8 d. Elles furent emportées par environ ſoixante-dix navires de la vieille ou de la nouvelle Angleterre, dont pluſieurs arriverent ſur leur leſt. Les autres porterent à la colonie des Indes occidentales, du rum, des melaſſes, du café, du ſucre; à celles de l'Eſpagne, de l'Italie & du Portugal, des ſels, des huiles, du vin & des eaux-de-vie; de la métropole, des étoffes, des toiles & des meubles. Le Canada ne poſſede en propre que les bateaux néceſſaires aux conſommations intérieures; une douzaine de petits bâtimens employés à la pêche du loup-marin; & cinq ou ſix qu'on expédie pour les Antilles. Loin que la conſtruction des vaiſſeaux ait augmenté, elle a diminué depuis la conquête, & c'eſt à la cherté de la main-d'œuvre, devenue plus conſidérable, qu'il faut attribuer un changement auquel il n'étoit pas naturel de s'attendre.

Cet inconvénient n'a pas empêché que la colonie ne ſoit devenue plus riche qu'elle ne le fut ſous une autre domination. Depuis 1772, ſes dettes ſont entiérement payées, & elle n'a point de papier monnoie. Son numéraire augmente tous les jours, & par la multiplication de ſes denrées, & par les dépenſes du gouvernement. Indépendamment de ce que la Grande-Bretagne a dépenſé pour ſes troupes, ſon adminiſtration civile lui coûte annuellement 625,000 l.; tandis qu'elle ne retire que 225,000 l. des impoſitions, dont en 1765, 1772 & 1773, elle a chargé les vins, les eaux-de-vie, le rum, les melaſſes; les verres & les couleurs.

L'étendue

L'étendue du Canada, la fertilité de ſon ſol, la ſalubrité de ſon climat ſembleroient l'appeler à de grandes proſpérités : mais de puiſſans obſtacles s'y oppoſent. Cette région n'a qu'un fleuve pour ſes exportations, pour ſes importations, encore les glaces en interdiſent-elles l'approche pendant ſix mois; encore des brumes épaiſſes en rendent-elles la route lente & difficile le reſte de l'année. Il arrivera de-là que les autres colonies ſeptentrionales, qui ont les mêmes productions que cette province, & qui n'ont pas de pareils obſtacles à ſurmonter, auront toujours un avantage décidé ſur elle, pour les grandes pêcheries des mers voiſines, pour la navigation aux Indes Occidentales & en Europe. En ce point l'iſle de Saint-Jean eſt plus heureuſe.

X. Ce que les isles de St. Jean, de la Madeleine & du cap Breton ſont devenues, depuis qu'elles ont ſubi le joug Anglois.

Lorſque les Anglois s'emparerent de Saint-Jean, ſitué dans le golfe Saint-Laurent, ils eurent la mauvaiſe politique d'en chaſſer plus de trois mille François, qui, depuis peu y avoient formé des établiſſemens. La propriété de l'iſle n'eut pas été plutôt aſſurée au vainqueur par les traités, que le comte d'Egmont deſira de s'en voir le maître. Il s'engageoit à fournir, à ſes fraix, douze cent hommes armés pour la défenſe de la colonie ; pourvu qu'il lui fût permis de céder aux mêmes conditions & en arriere-fiefs, des portions conſidérables de ſon territoire. Ces offres étoient agréables à la

cour de Londres : mais une loi portée à l'époque mémorable du rétabliſſement de Charles II. avoit défendu la ceſſion du domaine de la couronne, ſous la redevance d'un hommage féodal. Les Juriſconſultes prononcerent que ce ſtatut regardoit le Nouveau-Monde comme l'ancien ; & cette déciſion fit naître d'autres idées au gouvernement.

La longue & cruelle tempête, qui avoit agité le globe, étoit appaiſée. La plupart des officiers, dont le ſang avoit ſcellé les triomphes de l'Angleterre, étoient ſans occupation & ſans ſubſiſtance. On imagina de leur partager le ſol de Saint-Jean, ſous la condition qu'après dix ans d'une jouiſſance gratuite, ils payeroient chaque année au fiſc, comme dans la plupart des provinces du continent Américain, 2 liv. 10 ſ. 7 den. & demi pour chaque centaine d'acres qu'ils poſſéderoient. Très-peu de ces nouveaux propriétaires avoient la volonté de ſe fixer dans ces régions lointaines ; très-peu étoient en état de faire les avances qu'exigeoient des défrichemens un peu étendus. Preſque tous céderent, pour plus ou moins de tems, pour une rente plus ou moins modique, leurs droits à des Irlandois, ſur-tout à des montagnards Ecoſſois. Le nombre des colons ne s'éleve pas encore au-deſſus de douze cent. La pêche de la morue & diverſes cultures les occupent. Ils n'ont aucune liaiſon d'affaires avec l'Europe. C'eſt avec Quebec, c'eſt avec Hallifax ſeulement qu'ils commercent.

Juſqu'en 1772, Saint-Jean fut une dépendance de la Nouvelle-Ecoſſe. A cette époque,

il forma un état particulier. On lui donna un gouverneur, un conſeil, une aſſemblée, une douane, une amirauté. C'eſt le port la Joie, maintenant appelé Charlotte-Town : qui eſt le chef-lieu de la colonie.

Une iſle ſi peu étendue ne paroiſſoit guere ſuſceptible de la dignité où elle étoit appelée par une faveur dont nous ignorons la cauſe. Pour donner une ſorte de réalité à cet établiſſement, on y attacha les iſles de la Madelaine, habitées par un petit nombre de pêcheurs de morue & de vaches marines; on y attacha l'Iſle-Royale, autrefois fameuſe, mais qui a perdu ſon importance en changeant de domination. Louisbourg, la terreur de l'Amérique Angloiſe, il n'y a pas vingt ans, n'eſt plus qu'un amas de ruines. Les quatre mille François, qu'une défiance injuſte & peu raiſonnée diſperſa après la conquête, n'ont été remplacés que par cinq ou ſix cent hommes, moins occupés de pêche que de contrebande. On a même ceſſé de penſer aux mines de charbon de terre.

Ces mines ſont très-abondantes à l'Iſle-Royale, d'une exploitation facile, &, en quelque maniere, inépuiſables. Il y régnoit, ſous les anciens poſſeſſeurs, un déſordre que le nouveau gouvernement a voulu prévenir, en s'en réſervant la propriété, pour ne l'abandonner qu'à ceux qui auroient des moyens ſuffiſans pour la rendre utile. Ceux qui formeront cette entrepriſe avec les fonds néceſſaires, trouveront un débouché avantageux dans toutes les iſles occidentales de l'Amérique. Ils en trouveront même ſur les côtes & dans les ports

du continent ſeptentrional, où l'on éprouv déja la chertè du bois, & où elle ſe ſera to jours ſentir davantage. Ce genre d'induſtrie fo mera à la colonie une navigation qui s'accro tra ſans ceſſe, qui accroîtra même ſes pêch ries : mais non juſqu'au point de jamais égal celles de Terre-Neuve.

XI. Deſcription de l'Isle de Terre-Neuve.

Située entre les quarante-ſix & cinquante deux degrès de latitude nord, cette iſle n'e ſéparée de la côte de Labrador que par u canal de médiocre largeur, connu ſous le non de détroit de Belle-Iſle. Sa forme triangulair renferme un peu plus de trois cent lieues d circonférence. On ne peut parler que par conjecture de ſon intérieur, parce qu'on n'y a jamais pénétré bien avant, & que vraiſemblablement perſonne n'y pénétrera, vu la difficulté de le tenter, & l'inutilité, du moins apparente, d'y réuſſir. Le peu qu'on en connoît eſt rempli de rochers eſcarpés, de montagnes couronnées de mauvais bois, de vallées étroites & ſablonneuſes. Ces lieux inacceſſibles ſont remplis de bêtes fauves, qui s'y multiplient d'autant plus aiſément, qu'on ne ſauroit les y pourſuivre. Jamais on n'y a vu d'autres ſauvages que quelques Eskimaux venus du continent dans la ſaiſon des chaſſes. La côte eſt par-tout remplie d'anſes, de rades, de ports; quelquefois couverte de mouſſe, mais plus communément de petits cailloux qui ſemblent deſtinés à ſécher le poiſſon qu'on prend aux environs. On éprouve des chaleurs

fort vives dans tous les endroits découverts, où des pierres plates réfléchiſſent les rayons du ſoleil. Le reſte du pays eſt exceſſivement froid, moins par ſa poſition que par les hauteurs, les forêts, les vents, ſur-tout par ces monſtrueuſes glaces, qui, venues des mers du Nord, ſe trouvent arrêtées ſur ſes rivages, & y ſéjournent. Les quartiers ſitués au nord & à l'oueſt jouiſſent conſtamment du ciel le plus pur : il eſt beaucoup moins ſerein à l'eſt & au ſud, trop voiſins du grand banc, où il regne un brouillard perpétuel.

XII. A quelles époques & de quelle maniere les Anglois & les François s'établirent-ils à Terre-Neuve ?

La découverte de Terre-Neuve fut faite, en 1497, par le Vénitien Jean Cabot. Cet événement n'eut aucune ſuite. Au retour de ce grand navigateur, l'Angleterre étoit trop occupée de ſes démêlés avec l'Ecoſſe, pour penſer ſérieuſement à des intérêts ſi éloignés.

Trente ans après, Henri VIII envoya deux vaiſſeaux pour étudier l'iſle qu'on n'avoit fait d'abord qu'appercevoir. L'un des bâtimens périt ſur ces côtes ſauvages, & l'autre regagna l'Europe ſans avoir acquis de lumieres.

Un nouveau voyage, entrepris en 1536, fut plus utile. Les aventuriers qui l'avoient tenté, avec le ſecours du gouvernement, apprirent à leur patrie qu'on pourroit pêcher à Terre-Neuve une grande abondance de morue. Cette inſtruction ne fut pas tout-à-fait perdue. Bientôt après, de petits bâtimens partis d'Angleterre au printems, y revenoient dans l'au-

tomne avec des cargaiſons entieres de poiſſon ſéché ou ſalé.

Dans les premiers tems, le terrein néceſſaire pour préparer la morue appartenoit au premier qui s'en emparoit. Cet uſage étoit une ſemence de diſcordes. Le chevalier Hampshrée, qu'Eliſabeth envoya, en 1582, dans ces parages avec cinq navires, fut autoriſé à aſſurer à perpétuité à chaque pêcheur la partie de la côte qu'il auroit choiſie.

Ce nouvel ordre de choſes multiplia tellement les expéditions pour Terre-Neuve, qu'on y vit, en 1615, deux cent cinquante navires Anglois, dont la réunion pouvoit former quinze mille tonneaux. Tous ces bâtimens étoient partis d'Europe. Ce ne fut que quelques années après, qu'il s'y éleva des habitations fixes. Peu à peu, elles occuperent, ſur la côte orientale, l'eſpace qui s'étend depuis la baie de la Conception, juſqu'au cap de Raſe. Les pêcheurs, placés à quelque diſtance les uns des autres, par la nature du ſol & de leurs occupations, pratiquerent entr'eux des communications faciles par des chemins coupés dans les bois. Leur point de réunion étoit à Saint-Jean. C'eſt-là que, dans un excellent port, ouvert entre deux montagnes très-rapprochées, ils trouvoient des armateurs venus de la métropole, qui, en échange des produits de la pêche, fourniſſoient à tous leurs beſoins.

Les François n'avoient pas attendu ces progrès du commerce Anglois, pour tourner leurs regards vers Terre-Neuve. Ils prétendent même avoir fréquenté les côtes de cette iſle, dès le

commencement du ſeizieme ſiecle. Cette époque peut être trop reculée : mais il eſt certain qu'elle eſt antérieure à l'année 1634, tems auquel ils obtinrent, ſelon leurs rivaux, de Charles I, la liberté de pêcher dans ces parages, en lui payant un droit de cinq pour cent, & bientôt après l'exemption de ce tribut, également onéreux & humiliant.

Quoi qu'il en ſoit de cette particularité, dont aucun monument n'a conſtaté la certitude, il eſt démontré que, vers le milieu du dix-ſeptieme ſiécle, Terre-Neuve recevoit annuellement les François. Ils ne s'occupoient pas, à la vérité, de la côte occidentale de l'iſle; quoique formant en partie le golfe Saint-Laurent, elle fût cenſée leur appartenir : mais ils fréquentoient en aſſez grand nombre la ſeptentrionale, qu'ils avoient appelée le petit Nord. Quelques-uns s'étoient même fixés ſur la méridionale, où ils avoient formé une eſpece de bourgade dans la baie de Plaiſance, qui réuniſſoit toutes les commodités qu'on pouvoit deſirer pour une pêche heureuſe.

Entre tous les établiſſemens dont les Européens ont couvert le Nouveau-Monde, il ne s'en trouve point de la nature de celui de Terre-Neuve. Les autres ont généralement ſervi de tombeau aux premiers colons qu'ils ont reçus, & à un grand nombre de ceux qui les ont ſuivis : lui ſeul n'a pas dévoré un ſeul homme; il a même rendu des forces à pluſieurs de ceux que des climats moins ſains avoient épuiſés. Les autres ont été un théâtre à jamais odieux d'injuſtices, d'oppreſſion, de carnage : lui ſeul n'a

point offenſé l'humanité, n'a bleſſé les droits d'aucun peuple. Les autres n'ont donné des productions qu'en recevant en échange des valeurs égales : lui ſeul a tiré du ſein des eaux une richeſſe formée par la nature ſeule, & qui ſert d'aliment à diverſes contrées de l'un & l'autre hémiſphere.

Combien il ſe paſſa de tems avant qu'on fît ce parallele ! Qu'étoit-ce aux yeux des peuples que du poiſſon en comparaiſon de l'argent qu'on alloit chercher dans le Nouveau-Monde ? Ce n'eſt que tard qu'on a compris, ſi même on le comprend bien encore, que la répréſentation de la choſe ne vaut pas mieux que la choſe même; & qu'un navire rempli de morue & un galion, ſont des bâtimens également chargés d'or. Il y a même cette différence remarquable, que les mines s'épuiſent, & que les pêcheries ne s'épuiſent pas. L'or ne ſe reproduit pas, & l'animal ne ceſſe de ſe reproduire.

La richeſſe des pêcheries de Terre-Neuve avoit ſi peu frappé la cour de Verſailles, en particulier, qu'elle n'avoit pas ſongé à ces parages avant 1660, & qu'elle ne voulut s'en occuper alors que pour y détruire ce que ſes ſujets y avoient fait de bien, ſans ſon influence. Elle abandonna la propriété de la baie de Plaiſance à un particulier nommé Gargot : mais cet homme avide fut repouſſé par les pêcheurs qu'on lui avoit permis de dépouiller. L'autorité ne s'opiniâtra point à ſoutenir l'injuſtice dont elle s'étoit rendue coupable; & cependant la colonie n'en fut pas moins opprimée.

Tirés de l'heureux oubli où ils étoient reſtés, les hommes laborieux, que le beſoin avoit réunis ſur cette terre ſtérile & ſauvage, furent vexés, ſans relâche, par les commandans qui ſe ſuccéderent dans un fort qu'on avoit conſtruit. Cette tyrannie, qui ne permit jamais aux colons d'arriver au degré d'aiſance néceſſaire pour pouſſer leurs travaux avec ſuccès, devoit empêcher auſſi qu'ils ne ſe multipliaſſent. La pêche Françoiſe ne put donc atteindre le niveau de la pêche Angloiſe.

Cependant, la Grande-Bretagne n'oublia pas, à Utrecht, que ces voiſins entreprenans, ſoutenus des Canadiens, accoutumés à la chaſſe & aux coups de main, avoient porté, durant les deux dernieres guerres, la déſolation dans ſes divers établiſſemens. C'en étoit aſſez pour lui faire demander la poſſeſſion entiere de Terre-Neuve; & les malheurs de la France épuiſée, déterminerent à ce ſacrifice. Cette puiſſance ſe réſerva pourtant le droit de pêcher dans une partie de l'iſle, & même ſur tout le grand banc qui en étoit une dépendance.

XIII. C'eſt la morue ſeule qui rend Terre-Neuve intéreſſante. Etat actuel de cette pêche, diviſée en pêche errante & en pêche ſédentaire.

Le poiſſon, qui rend ces parages ſi célebres, c'eſt la morue. Jamais il n'a plus de trois pieds, & communément il en a beaucoup moins. L'océan n'en nourrit aucun, dont la gueule ſoit plus large à proportion de la grandeur, ni qui ſoit auſſi vorace. On trouve dans ſon corps juſqu'à des pots caſſés, du fer & du verre.

Son eſtomac ne digere pas ces matieres, comme on l'a cru long-tems : il ſe retourne, & ſe décharge ainſi de tout ce qui l'incommode. Si l'eſtomac de ce poiſſon n'avoit pu ſe retourner, il auroit été moins vorace. C'eſt ſon organiſation qui le rend inadvertant ſur les ſubſiſtances dont il ſe nourrit. La conformation des organes eſt le principe des appétits dans toutes les ſubſtances vivantes des trois regnes de la nature.

La morue ſe montre dans les mers du Nord de l'Europe. Elle y eſt pêchée par trente bâtimens Anglois, ſoixante François, & cent cinquante Hollandois; les uns & les autres de quatre-vingt ou cent tonneaux. Ils ont pour concurrens les Iſlandois, & ſur-tout les Norwégiens. Ces derniers s'occupent, avant la ſaiſon de la pêche, à ramaſſer ſur la côte des œufs de morue, appât néceſſaire pour prendre la ſardine. Ils en vendent, année commune, vingt à vingt-deux mille tonnes, à neuf livres la tonne. Si l'on en avoit le débit, on en prendroit bien davantage; puiſqu'un phyſicien habile, qui a eu la patience de compter les œufs d'une morue, en a trouvé neuf millions trois cent quarante-quatre mille. Cette généroſité de la nature, doit être plus grande à Terre-Neuve, où la morue eſt infiniment plus abondante.

Elle eſt auſſi plus délicate, quoique moins blanche; mais elle n'eſt pas un objet de commerce, lorſqu'elle eſt fraîche. Son unique deſtination eſt de ſervir de nourriture à ceux qui la pêchent. Salée & ſéchée, ou ſeulement ſa-

lée, elle devient précieuſe pour une grande partie de l'Amérique & de l'Europe. Celle qui n'eſt que ſalée, ſe nomme morue verte, & ſe pêche au grand banc.

Cette bande de terre, eſt une de ces montagnes qui ſe forment ſous les eaux des débris du continent, que la mer emporte & accumule. Les deux extrêmités de ce banc ſe terminent tellement en pointe, qu'il n'eſt pas aiſé d'en marquer exactement les bornes. On lui donne communément cent ſoixante lieues de long, ſur quatre-vingt-dix de large. Vers le milieu, du côté de l'Europe, eſt une eſpece de baie, qui a été nommé la Foſſe. Les profondeurs, dans tout cet eſpace, ſont fort inégales. Il s'y trouve depuis cinq juſqu'à ſoixante braſſes d'eau. Le ſoleil ne s'y montre preſque jamais, & le ciel y eſt, le plus ſouvent, couvert d'une brume épaiſſe & froide. Les flots ſont toujours agités, les vents toujours impétueux dans ſon contour; ce qui doit venir de ce que la mer, irréguliérement pouſſée par des courans qui portent tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, heurte avec impétuoſité contre des bords qui ſont par-tout à pic, & en eſt repouſſée avec la même violence. Cette cauſe eſt d'autant plus vraiſemblable, que, ſur le banc même, à quelque diſtance des bords, on eſt tranquille comme dans une rade, à moins d'un vent forcé qui vienne de plus loin.

La morue diſparoît preſque toujours du grand banc & des petits bancs voiſins, depuis le milieu de juillet juſqu'à la fin d'août. A cet intervalle près, la pêche s'en fait toute l'année.

Avant de la commencer, on fait une galerie depuis le grand mât en arriere, & quelquefois dans toute la longueur du navire. Cette galerie extérieure eſt garnie de barils défoncés par le haut. Les matelots ſe mettent dedans, la tête garantie des injures du tems, par un toît goudronné, qui tient à ces barils. A meſure qu'ils prennent une morue, ils lui coupent la langue; enſuite ils la livrent à un mouſſe, pour la porter au décoleur. Celui-ci lui tranche la tête, lui arrache le foie, les entrailles, & la laiſſe tomber par un écoutillon dans l'entre-pont, où l'habilleur lui tire l'arrête juſqu'au nombril, & la fait paſſer par un autre écoutillon dans la cale. C'eſt-là qu'elle eſt ſalée, & rangée en piles. Le ſaleur a l'attention d'obſerver qu'il y ait, entre les rangs qui forment les piles, aſſez de ſel pour que les couches de poiſſon ne ſe touchent pas, mais qu'il n'y en ait que ce qu'il faut. Le trop ou le trop peu de ſel eſt également dangereux: l'un & l'autre fait avarier la morue.

Mais un phénomene bien conſtaté, c'eſt qu'à peine la pêche de ce poiſſon eſt commencée, que la mer s'engraiſſe, s'adoucit, & que les barques regnent ſur la ſurface des eaux, comme ſur une glace polie. Lorſqu'on dépece la baleine, la graiſſe qui en découle produit le même effet. Un vaiſſeau nouvellement goudronné, appaiſe la mer ſous lui, & autour des bâtimens qui l'avoiſinent. En 1756, le docteur Franklin allant à Louisbourg avec une grande flotte, remarqua que la lague de deux vaiſſeaux étoit ſinguliérement unie, tandis que celle des

autres étoit agitée. Il en demanda la raiſon au capitaine, qui lui expliqua cette différence par la lavure des uſtenſiles de cuiſine, raiſon qui ne ſatisfit pas le phyſicien; mais dont il reconnut la vérité par une ſuite d'expériences, où il vit quelques gouttes d'huile, dont la quantité réunie auroit à peine rempli une cuillere, tempérer les vagues à plus de cent toiſes, avec une célérité d'expanſion auſſi merveilleuſe que ſa diviſion. Il paroît que l'huile végétale a plus d'efficacité que l'huile animale. On eſtime la durée du calme qui en réſulte à deux heures, en pleine mer, où cet effet exige l'effuſion d'un volume d'huile conſidérable. Le ſacrifice de quelques barils de ce liquide, a ſauvé de grands bâtimens d'un naufrage, dont ils étoient menacés par la plus effroyable tempête.

Malgré une infinité de faits authentiques, juſqu'à préſent il eſt douteux que l'huile, ou en général tous les corps gras, ou fluides, ou diviſés, aient la vertu d'abaiſſer la hauteur des flots. Ils paroiſſent n'avoir d'action que contre les briſans.

On dit que la mer briſe, lorſqu'elle s'éleve très-haut en bouillonnant & en formant comme des colonnes d'eaux, qui retombent avec violence. Lorſque la mer eſt groſſe, les vagues montent, mais ſe ſuivent réguliérement, & les navires obéiſſent, ſans péril, à ce mouvement, qui ſemble les porter aux nues, ou les deſcendre aux enfers. Mais lorſque les vagues ſont agitées violemment par des vents qui ſoufflent en ſens contraires, ou par quelque autre cauſe, il n'en eſt pas ainſi. Deux vaiſſeaux,

aſſez voiſins pour ſe parler, ceſſent tout-à-coup de s'appercevoir. Il s'élève entr'eux une montagne d'eau, qui, venant à éclater & à fondre ſur eux, ſuffit pour les abymer. Cet état de mer n'eſt pas fréquent. On peut voyager longtems ſans y être expoſé. Mais l'emploi de l'huile n'en garantît-elle qu'un ſeul bâtiment, ſur la multitude de ceux qui couvrent l'océan, dans un grand nombre d'années, l'importance de ce facile ſecours ſeroit encore très-grande.

Les pêcheurs de Lisbonne & ceux des Bermudes rendent à l'eau le calme & la tranſparence avec un peu d'huile, qui arrête tout-à-coup l'irrégularité des réfractions des rayons de la lumiere, & leur permet d'appercevoir le poiſſon. Les plongeurs modernes, qui vont chercher la perle au fond de la mer, ont coutume, à l'exemple des plongeurs anciens, de ſe remplir la bouche d'huile, qu'ils lâchent goutte à goutte, à meſure que l'obſcurité leur dérobe leur proie. Il y en a qui préſument la préſence du requin & l'abondance du hareng, dans les lieux où la mer leur offre un calme qui n'exiſte pas ſur le reſte du parage. Les uns diront que c'eſt l'effet de l'huile qui s'échappe du corps du hareng, d'autres qu'elle en ſort ſous la dent du requin qui le dévore. Ils uſent du même moyen, tantôt pour diſcerner les pointes de rocher couvertes dans l'agitation des flots, tantôt pour arriver à terre avec moins de péril. Pour cet effet, les uns ſuſpendent au derriere de leurs barques un paquet d'inteſtins, remplis de la graiſſe du fumal ou pêtrel, oiſeau qui vomit toute pure

l'huile des poiſſons dont il ſe nourrit. D'autres remplacent ces inteſtins par une cruche renverſée, dont l'huile diſtille, à diſcrétion, par une ouverture faite au bouchon.

Le terrible élément qui a ſéparé les continens; qui ſubmerge les contrées; qui chaſſe devant lui les animaux, les hommes, & qui envahira tôt ou tard leurs demeures, s'appaiſera dans ſa fureur, ſi vous paſſez & repaſſez, à ſa ſurface, une plume imbibée d'huile. Qui ſait quelles peuvent être les ſuites de cette découverte; ſi l'on peut appeler de ce nom une connoiſſance qui ne peut être diſputée à Ariſtote & à Pline? Si une plume trempée dans l'huile applanit les flots, que ne produiront point de longues aîles, ſans ceſſe humectées du même fluide & artiſtement adaptées à nos vaiſſeaux?

Cette idée n'échappera pas au ridicule de nos eſprits ſuperficiels: mais eſt-ce pour eux qu'on écrit? Nous mépriſons trop les opinions populaires. Nous prononçons avec trop de précipitation ſur la poſſibilité ou l'impoſſibilité des choſes. Nous avons paſſé d'une extrémité à l'autre dans notre jugement de Pline le naturaliſte. Nos ancêtres ont trop accordé à Ariſtote; nous lui avons, nous, plus refuſé peut-être qu'il ne convenoit à des hommes, dont le plus inſtruit n'en ſavoit pas aſſez, ſoit pour approuver, ſoit pour contredire ſon livre des animaux. Ce dédain, je le pardonnerois peut-être à un Buffon, à un Daubenton, à un Linnée: mais il m'indigne toujours dans celui qui, ſortant de ſa véritable ſphere, fuyant la gloire

qui vient à lui pour courir après celle qui le fuit, ſe haſardera de prononcer ſur le mérite de ces hommes de génie, avec une intrépidité qui révolteroit, quand même elle ſeroit appuyée ſur les titres les plus éclatans & les moins conteſtés.

Dans le droit naturel, la pêche du grand banc auroit dû être libre à tous les peuples. Cependant les deux puiſſances, qui avoient formé des colonies dans le nord de l'Amérique, étoient parvenues aſſez facilement à ſe l'approprier. L'Eſpagne, qui ſeule y formoit quelques prétentions, & qui, par la multitude de ſes moines, ſembloit y avoir des droits fondés ſur leur beſoin, les abandonna dans la derniere paix. Il n'y a que les Anglois & les François qui fréquentent ces parages.

En 1773, la France y envoya cent vingt-cinq navires, qui formoient neuf mille trois cent ſoixante-quinze tonneaux, & qui étoient montés par ſeize cent quatre-vingt-quatre hommes. On prit deux millions cent quarante-un milliers de morues, qui rendirent cent vingt-deux barriques d'huile. Le produit entier fut vendu 1,421,615 livres.

La nation rivale fit une pêche beaucoup plus conſidérable. Peu de ceux qui y étoient employés étoient partis d'Europe. La plupart arrivoient de la Nouvelle-Angleterre, de la Nouvelle-Ecoſſe, de l'iſle même de Terre-Neuve. Leurs bâtimens étoient petits, faciles à manier, peu élevés ſur l'eau, & ne donnoient guere de priſe aux vents & à l'agitation des vagues. C'étoient des matelots plus

endurcis à la fatigue, plus accoutumés au froid, plus faits à une diſcipline auſtere qui les montoient. Ils portoient avec eux un appât fort ſupérieur à celui qu'on trouvoit ſur les lieux. Auſſi leur pêche fut elle infiniment ſupérieure à celle du François. Mais, comme ils avoient moins de débouchés que lui pour la morue verte, la plus grande partie du poiſſon qu'ils prirent fut porté ſur les côtes voiſines, où on le convertiſſoit en morue ſeche.

Cette autre morue s'obtient de deux manieres. Celle qu'on nomme pêche errante, appartient aux navires expédiés tous les ans d'Europe pour Terre-Neuve, à la fin de mars ou dans le courant d'avril. Souvent ils rencontrent, au voiſinage de l'iſle, une quantité de glaces que les courans du Nord pouſſent vers le Sud, qui ſe briſent dans leur choc réciproque, & qui fondent plutôt ou plus tard, à la chaleur de la ſaiſon. Ces pieces de glace ont quelquefois une lieue de circonférence, s'élevent dans les airs à la hauteur des plus grandes montagnes, & cachent dans les eaux une profondeur de ſoixante à quatre-vingt braſſes. Jointes à d'autres glaces moins conſidérables, elles occupent une longueur de cent lieues, ſur une largeur de vingt-cinq ou trente. L'intérêt, qui porte les navigateurs à toucher le plus promtement aux atterrages, pour choiſir les havres les plus favorables à la pêche, leur fait braver la rigueur des ſaiſons & des élémens, conjurés contre l'induſtrie humaine. Les remparts les plus formidables de l'art militaire, les foudres d'une place aſſiégée, la ma-

nœuvre du combat naval le plus ſavant & le plus opiniâtre, n'ont rien qui demande autant d'audace, d'expérience & d'intrépidité, que les énormes boulevards flottans que la mer oppoſe à ces petites flottes de pêcheurs. Mais la plus avide de toutes les faims, la plus cruelle de toutes les ſoifs, la faim & la ſoif de l'or percent toutes les barrieres, traverſent ces montagnes de glace, & l'on arrive enfin à cette iſle où tous les vaiſſeaux doivent ſe charger de poiſſon.

Après le débarquement, il faut couper du bois, élever ou réparer des échafauds. Ces travaux occupent tout le monde. Lorſqu'ils ſont finis, on ſe partage. La moitié des équipages reſte à terre, pour donner à la morue les façons dont elle a beſoin. L'autre moitié s'embarque ſur des bateaux. Pour la pêche du caplan, il y a quatre hommes par bateau; & trois pour la pêche de la morue. Ceux-ci, qui ſont le plus grand nombre, partent dès l'aurore, s'éloignent juſqu'à trois, quatre ou cinq lieues des côtes, & reviennent dans la nuit jetter ſur leurs échafauds, dreſſés au bord de la mer, le fruit du travail de toute la journée.

Le décoleur, après avoir coupé la tête à la morue, lui vuide le corps, & la livre à l'habilleur, qui la tranche & la met dans le ſel, où elle reſte huit ou dix jours. Après qu'elle a été lavée, elle eſt étendue ſur du gravier, où on la laiſſe juſqu'à ce qu'elle ſoit bien ſéchée. On l'entaſſe enſuite en piles, où elle ſue quelques jours. Elle eſt encore remiſe

ſur la grève, où elle acheve de ſécher, & prend la couleur qu'on lui voit en Europe.

Il n'y a point de fatigues comparables à celles de ce travail. A peine laiſſe-t-il quatre heures de repos chaque nuit. Heureuſement, la ſalubrité du climat ſoutient la ſanté contre de ſi fortes épreuves. On compteroit pour rien ſes peines, ſi elles étoient mieux récompenſées par le produit.

Mais il eſt des havres où les grèves, trop éloignées de la mer, font perdre beaucoup de tems. Il en eſt dont le fond de roc vif & ſans varec, n'attire pas le poiſſon. Il en eſt où il jaunit par les eaux douces qui s'y déchargent; & d'autres où il eſt brûlé de la réverbération du ſoleil, réfléchi par les montagnes.

Les havres, même les plus favorables, ne donnent pas l'aſſurance d'une bonne pêche. La morue ne peut abonder également dans tous. Elle ſe porte tantôt au Nord, tantôt au Sud, & quelquefois au milieu de la côte; attirée ou pouſſée par la direction du caplan ou des vents. Malheur aux pêcheurs qui ſe trouvent fixés loin des lieux qu'elle préfere. Les fraix de leurs établiſſemens ſont perdus, par l'impoſſibilité de la ſuivre avec tout l'attirail qu'exige cette pêche.

Elle finit dès les premiers jours de ſeptembre; parce que le ſoleil ceſſe alors d'avoir la force néceſſaire pour ſécher la morue. Tous les navigateurs n'attendent pas même cette époque pour mettre à la voile. Pluſieurs ſe hâtent de prendre la route des Indes Occi-

dentales ou des états catholiques de l'Europe, pour obtenir les avantages de la primeur, qu'on perdroit dans une trop grande concurrence.

Des ports de France partirent pour cette pêche, en 1773, cent quatre bâtimens qui compoſoient quinze mille ſix cent vingt-un tonneaux, & qui avoient ſept mille deux cent ſoixante-trois matelots. Cent quatre-vingt dix mille cent ſoixante quintaux & deux mille huit cent vingt-cinq barriques d'huile furent la récompenſe de leurs travaux. Ces deux objets réunis rendirent 3,816,580 l.

Mais comment eſt-il arrivé qu'un empire dont la population eſt immenſe, dont les côtes ſont très-étendues; qu'un gouvernement qui a de ſi grands beſoins, & pour ſes provinces d'Europe, & pour ſes colonies du Nouveau-Monde: comment eſt-il arrivé que la plus importante de ſes pêcheries ait été réduite à ſi peu de choſe? Des cauſes intérieures, des cauſes extérieures ont amené cet événement.

La morue fut long-tems ſurchargée de droits à l'entrée du royaume. Sa conſommation devoit de nouvelles taxes. On eſpéroit, en 1764, que ces vexations alloient finir. Le conſeil ſe diviſa malheureuſement. Quelques-uns de ſes membres s'oppoſerent à la franchiſe du poiſſon ſalé, parce que d'autres membres s'étoient déclarés contre l'exportation des eaux-de-vie de cidre & de poiré. La raiſon ſe fit entendre. Le fiſc conſentit, en 1773, au ſacrifice de la moitié des impoſitions arrachées juſqu'alors à cette branche d'induſtrie, & deux ans après,

à l'abandon entier de cette reſſource peu conſidérable.

Le ſel eſt un article principal & très-principal dans la pêche de la morue. Cette production de la mer & du ſoleil étoit montée à un prix exceſſif en France. En 1768, en 1770, on accorda pour un an ſeulement, & en 1774 pour un tems illimité, aux pêcheurs la liberté de s'en pourvoir chez l'étranger. Cette facilité leur a été depuis refuſée, mais elle leur ſera rendue. Le miniſtere comprendra que, ſans une extrême néceſſité, ſes navigateurs n'emploieront jamais les ſels d'Eſpagne & de Portugal, de préférence aux ſels fort ſupérieurs du Poitou & de la Bretagne.

Lorſque la morue verte arrive du nord de l'Amérique, il reſte entre ſes différentes couches une quantité conſidérable de ſel non fondu. Les fermiers de la couronne abuſerent long-tems de l'aſcendant qu'ils avoient pris dans les réſolutions publiques, pour le faire proſcrire comme inutile ou même comme dangereux. Ce n'eſt qu'après un ſiecle de ſollicitations, de démonſtrations, qu'il a été permis de l'employer, avec beaucoup d'avantages, dans les pêcheries de morue ſeche.

Les voilà donc détruites, la plupart de ces barrieres, qu'une puiſſance, peu éclairée ſur ſes intérêts, oppoſoit elle-même à ſes proſpérités. Voyons ce qu'il faut penſer de celles qu'une odieuſe rivalité a élevées.

Terre-Neuve eut autrefois deux maîtres. La pacification d'Utrecht aſſura la propriété de cette isle à la Grande-Bretagne; & les ſu-

jets de la cour de Verſailles ne conſerverent que le droit d'y pêcher depuis le cap Bonaviſte, en tournant au Nord, juſqu'à la Pointe-Riche. Mais cette derniere ligne de démarcation ne ſe trouvoit dans aucune des cartes qui avoient précédé le traité. Le géographe Anglois Herman Moll fut le premier qui en parla en 1715, & il la plaça au cap Raye.

On étoit aſſez généralement perſuadé qu'il en devoit être ainſi, lorſqu'en 1764, le miniſtere Britannique, ſur la foi d'une lettre de Prior, qui avoit manié l'affaire des limites, & d'une requête préſentée au parlement en 1716, par les pêcheurs Anglois, prétendit que c'étoit par les cinquante degrés trente minutes de latitude qu'il falloit établir la Pointe-Riche. Le conſeil de Louis XV déféra ſur-le-champ à des autorités qu'il auroit pû conteſter : mais ayant découvert lui-même dans ſes archives une carte manuſcrite qui avoit ſervi à la négociation, & qui plaçoit la Pointe-Riche par les quarante-neuf degrés de latitude, ſur le bord & au nord de la baie des Trois-Iſles, il demanda pour ſes titres la même déférence qu'il avoit eue pour ceux qu'on lui avoit préſentés. C'étoit le cri de la raiſon & de la juſtice. Cependant les François qui oſerent aller dans l'eſpace conteſté, eſſuyerent la honte & le dommage de voir leurs bateaux confiſqués. Tel étoit l'état des choſes, lorſque les hoſtilités ont recommencé entre les deux nations. Il faut eſpérer, qu'à la paix prochaine, la cour de Verſailles obtiendra le redreſſement de ce premier grief.

Elle s'occupera, ſans doute, d'un autre bien plus important encore. Ses ſujets, par les traités d'Utrecht & de Paris, devoient jouir de l'eſpace qui s'étend entre les caps Bonaviſte & Saint-Jean. Trois mille Anglois y ont formé, à diverſes époques, des établiſſement fixes, & en ont ainſi néceſſairement écarté des navigateurs qui arrivoient tous les ans d'Europe. La France a réclamé contre ces uſurpations, & a obtenu que le miniſtere Britannique preſcriroit à ſes pêcheurs d'aller occuper ailleurs leur activité. L'ordre n'a pas été exécuté & ne pouvoit pas l'être. Alors la cour de Verſailles a demandé, pour équivalent, la liberté de la pêche, depuis la Pointe-Riche juſques vers les iſles Saint-Pierre & Miquelon. La conciliation paroiſſoit devoir réuſſir : mais les troubles ont tout dérangé ; & c'eſt encore un arrangement à attendre de la paix prochaine.

Elle aſſurera auſſi aux navigateurs François la pêche excluſive ſur la partie de Terre-Neuve qu'ils ſont autoriſés à fréquenter. Ce droit ne leur avoit pas été conteſté avant 1763. Juſqu'alors les Anglois s'étoient bornés à y aller pêcher le loup-marin durant l'hiver : ils avoient toujours fini leurs opérations & quitté la contrée avant le printems. A cette époque, ils commencerent à fréquenter les mêmes havres, que leurs concurrens occupoient ſeuls auparavant. Il falloit que la cour de Verſailles eût été réduite à l'humiliation de ſacrifier les côtes poiſſonneuſes de Labrador, de Gaſpé, de Saint-Jean, de Cap-Breton, pour qu'une nation trop fiere de ſes triomphes oſât former cette nou-

velle prétention. Ses amiraux porterent même l'insolence de la victoire jusqu'à défendre aux pêcheurs François de suivre la morue le dimanche, sous prétexte que les pêcheurs Anglois s'abstenoient d'en prendre ce jour-là. Nous sommes autorisés à penser que le conseil de Saint-James n'approuvoit pas des entreprises si visiblement contraires à l'esprit des traités. Il sentoit que la réserve mise par la France à la cession de la propriété de Terre-Neuve devenoit illusoire, si ses pêcheurs pouvoient trouver les lieux abondans en poisson occupés par des rivaux, qui, fixés sur les côtes voisines, arriveroient toujours les premiers. Cependant il se détermina à soutenir, qu'en toute rigueur, la jouissance devoit être commune aux deux peuples. Il lui auroit fallu plus de force & plus de courage qu'il n'en avoit pour braver les cris de l'opposition, & les murmures que sa justice auroit excités. On comptoit aussi sur la foiblesse de Louis XV, & l'on ne se trompoit pas. Les circonstances & le caractere de son successeur ne sont pas les mêmes. Ce tort sera redressé avec beaucoup d'autres. Il n'est pas même impossible que les pêcheries sédentaires de cette couronne reçoivent quelque accroissement.

Il faut entendre par pêche sédentaire celle que font les Européens établis sur les côtes de l'Amérique où la morue abonde. Elle est infiniment plus utile que la pêche errante, parce qu'elle exige moins de fraix, & qu'elle peut être continuée plus long-tems. Les François jouissoient de ces avantages avant que les fautes de

leur

leur gouvernement leur euſſent fait perdre les vaſtes territoires qu'ils avoient dans cette région. La paix de 1763 réduiſit leurs établiſſemens fixes à l'iſle de Saint-Pierre & aux deux iſles de Miquelon, qu'il ne leur fut pas même permis de fortifier.

Il eſt ſimple & naturel qu'un conquérant s'approprie autant qu'il peut ſes conquêtes, qu'il affoibliſſe ſon ennemi en s'agrandiſſant : mais il ne doit jamais laiſſer des ſujets permanens d'humiliation qui ne lui ſervent de rien, & qui mettent la rage dans le cœur de ceux dont il a triomphé. Le regret d'une perte s'affoiblit & ſe paſſe avec le tems. Le ſentiment de la honte s'irrite de jour en jour & ne ceſſe point. Le moment de ſe développer eſt-il arrivé ? il ſe manifeſte avec d'autant plus de fureur, qu'il a duré plus long-tems. Puiſſances de la terre, ſoyez donc modeſtes dans les conditions que vous impoſerez au vaincu, & dans les monumens par leſquels vous vous propoſerez d'éterniſer la mémoire de vos ſuccès. Il eſt impoſſible de ſouſcrire avec ſincérité à un pacte deshonorant. On ne trouve déja que trop de faux prétextes, de motifs injuſtes pour enfreindre les traités, ſans y en ajouter un légitime & auſſi preſſant que celui de ſe ſouſtraire à l'ignominie. N'exigez, dans la proſpérité, que les ſacrifices auxquels vous vous réſoudriez, ſans rougir, dans le malheur. Un monument qui inſulte, & ſur lequel un ennemi qui traverſe votre capitale ne peut tourner les yeux ſans éprouver un mouvement profond d'indignation, eſt une perpétuelle exhortation à la ven-

geance. S'il étoit jamais poſſible qu'une des nations outragées à la place des Victoires, où on les voit indignement enchaînées par la plus vile & la plus impudente des flatteries, entrât victorieuſe dans Paris, je n'en doute point: la ſtatue du monarque orgueilleux qui agréa cet indiſcret hommage, ſeroit en un clin-d'œil miſe en pieces; peut-être même un reſſentiment, long-tems étouffé, réduiroit-il en cendres la ſuperbe cité qui la renferme. Qu'on vous montre couronné de la victoire, mais ne ſouffrez pas qu'on poſe votre pied ſur la tête de votre ennemi. Si vous avez été heureux, ſongez que vous pouvez ceſſer de l'être, & qu'il y a plus de honte à détruire ſoi-même un monument que de gloire à l'avoir élevé. Les Anglois auroient peut-être retiré leur inſpecteur d'un des ports de France, s'ils avoient pu ſavoir avec quelle impatience il y étoit regardé, & combien de fois les François ont dit au fond de leurs ames, avons-nous encore long-tems à ſouffrir cet aviliſſement?

Saint-Pierre a vingt-cinq lieues de circonférence; un port où trente petits bâtimens trouvent un aſyle ſûr; une rade qui peut contenir une quarantaine de vaiſſeaux de quelque grandeur qu'ils ſoient; des côtes propres à ſécher beaucoup de morue. En 1773, il y avoit ſix cent quatre domiciliés; & un nombre à-peu-près égal de matelots y paſſerent l'intervalle d'une pêche à l'autre.

Les deux Miquelons, moins importantes ſous tous les points de vue, ne comptoient que ſix cent quarante-neuf habitans; & cent vingt-

ſept pêcheurs étrangers ſeulement y demeurerent pendant l'hiver.

Les travaux de ces inſulaires, joints à ceux de quatre cent cinquante hommes arrivés d'Europe ſur trente-cinq navires, ne produiſirent que trente-ſix mille ſix cent ſoixante & dix quintaux de morue & deux cent cinquante-trois barriques d'huile, qui furent vendus 805,490 livres.

Cette valeur ajoutée à celle de 1,421,615 l. que rendit la morue verte priſe au grand banc; à 3,816,580 liv. qu'on tira de la morue ſéchée ſur l'iſle même de Terre-Neuve, éleva, en 1773, la pêche Françoiſe à la ſomme de 6,033, 685 livres.

De ces trois produits, il n'y eut que celui de Saint-Pierre & de Miquelon qui reçurent les années ſuivantes quelque augmentation.

Ces iſles ne ſont éloignées que de trois lieues de la partie méridionale de Terre-Neuve. Par les traités, la poſſeſſion des côtes emporte cette étendue. L'eſpace devoit donc être en commun, ou partagé entre les pêcheurs François & les pêcheurs Anglois, dont le droit étoit le même. La force, qui prend rarement conſeil de la juſtice, s'appropria tout. La raiſon ou la politique lui inſpirerent à la fin des ſentimens plus modérés; & en 1776, elle conſentit à une diſtribution égale du canal. Ce changement mit Saint-Pierre & les Miquelons en état de pêcher l'année ſuivante ſoixante & dix mille cent quatre quintaux de morue ſêche, & ſoixante & ſeize mille ſept cent quatre-vingt-quatorze morues vertes.

Mais cet accroiſſement ne mit pas la France en état d'alimenter les marchés étrangers, comme elle le faiſoit vingt ans auparavant. A peine ſa pêche ſuffiſoit-elle à la conſommation du royaume. Il ne reſtoit rien ou preſque rien pour ſes colonies, dont les beſoins étoient ſi étendus.

Cet important commerce étoit paſſé tout entier à ſes rivaux, depuis que la victoire lui avoit donné le nord de l'Amérique. Ils fourniſſoient la morue au midi de l'Europe & aux Indes Occidentales; ils la fourniſſoient même aux iſles Françoiſes, malgré l'impôt de quatre francs par quintal dont on l'avoit chargée pour la repouſſer; malgré une gratification de trente-cinq ſols par cent peſant, accordée à la pêche nationale. La Grande-Bretagne voyoit avec une douce ſatisfaction, qu'indépendamment des conſommations faites dans ſes divers établiſſemens, cette branche d'induſtrie donnoit, chaque année, à ſes ſujets, de l'ancien & du nouvel hémiſphere, une maſſe conſidérable de métaux, une grande abondance de denrées. Cet objet d'exportation ſeroit encore devenu plus conſidérable, ſi, au tems de la conquête, la cour de Londres n'avoit eu l'inhumanité de chaſſer des iſles Royale & de Saint-Jean les François qui s'y trouvoient établis, qui n'ont pas été remplacés & qui peut-être ne le ſeront jamais. Une ſi mauvaiſe politique avoit été autrefois ſuivie à la Nouvelle-Ecoſſe: car il eſt dans la jalouſie de l'ambition de détruire pour poſſéder.

XIV. Idée de la Nouvelle-Ecoſſe. Les François s'y établiſſent. Leur conduite dans cette poſſeſſion.

Le nom de Nouvelle-Ecoſſe, qui déſigne aujourd'hui la côte de trois cent lieues, compriſe depuis les limites de la Nouvelle-Angleterre, juſqu'à la rive méridionale du fleuve Saint-Laurent, ne paroît avoir exprimé, dans les premiers tems, qu'une grande péninſule de forme triangulaire, ſituée vers le milieu de ce vaſte eſpace. Cette péninſule, que les François appeloient Acadie, eſt très-propre par ſa poſition, à ſervir d'aſyle aux bâtimens qui viennent des Antilles. Elle leur montre de loin un grand nombre de ports excellens, où l'on entre & d'où l'on ſort par tous les vents. On voit beaucoup de morue ſur ſes rivages, & encore davantage ſur de petits bancs qui n'en ſont éloignés que de quelques lieues. Le continent voiſin attire par l'appât de quelques pelleteries. L'aridité de ſes côtes offre du gravier pour ſécher le poiſſon ; & la bonté des terres intérieures invite à toutes ſortes de cultures. Ses bois ſont propres à beaucoup d'uſages. Quoique ſon climat ſoit dans la zone tempérée, on y éprouve des hivers longs & rigoureux, ſuivis tout-à-coup de chaleurs exceſſives, d'où ſe forment d'épais brouillards, qui, rarement ou du moins lentement diſſipés, ne rendent pas ce ſéjour mal-ſain, mais peu agréable.

Ce fut en 1604, que les François s'établirent en Acadie, quatre ans avant d'avoir élevé la plus petite cabane dans le Canada.

Au lieu de ſe fixer à l'eſt de la péninſule, qui préſentoit des mers vaſtes, une navigation facile, une grande abondance de morue ; ils préférerent une baie étroite, qui n'avoit aucun de ces avantages. Elle fut appelée depuis Baie Françoiſe. On a prétendu qu'ils avoient été ſéduits par le Port-Royal, qui peut contenir mille vaiſſeaux à l'abri de tous les vents, dont le fond eſt par-tout excellent, & qui a toujours quatre ou cinq braſſes d'eau, & dix-huit à ſon entrée. Il eſt plus naturel de penſer que les fondateurs de la colonie choiſirent cette poſition, parce qu'elle les approchoit des lieux où abondoient les pelleteries, dont la traite excluſive leur étoit accordée. Ce qui fortifie cette conjecture ; c'eſt que les premiers monopoleurs, & ceux qui les remplacerent, prirent toujours à tâche d'éloigner de l'exploitation des forêts, de l'éducation des beſtiaux, de la pêche, de la culture, tous ceux de leurs compatriotes que leur inquiétude ou des beſoins avoient amenés dans cette contrée : aimant mieux tourner l'activité de ces aventuriers vers la chaſſe & vers la traite avec les ſauvages.

Un déſordre, né d'un faux ſyſtême d'adminiſtration, ouvrit enfin les yeux ſur les funeſtes effets des privileges excluſifs. Ce ſeroit outrager la bonne-foi & la vérité, qui doivent être l'ame d'un hiſtorien, de dire que l'autorité commença à reſpecter, en France, les droits de la nation, dans un tems où ils étoient le plus ouvertement violés. Jamais on n'y connut ce mot ſacré, qui peut ſeul aſſurer le

ſalut des peuples, & donner la ſanction au pouvoir des rois. Mais, dans les gouvernemens les plus abſolus, on fait quelquefois par eſprit d'ambition, ce que les gouvernemens juſtes & modérés font par principe de juſtice. Les miniſtres de Louis XIV, qui vouloient faire jouer un grand rôle à leur maître, pour repréſenter eux-mêmes avec quelque dignité, s'apperçurent qu'ils n'y réuſſiroient point ſans l'appui des richeſſes; & qu'un peuple à qui la nature n'avoit pas accordé des mines, ne pouvoit avoir de l'argent que par l'agriculture & par le commerce. L'un & l'autre avoient été juſqu'alors étouffés dans les colonies, par les entrâves qu'on met à tout, en voulant ſe mêler de tout. Elles furent heureuſement rompues: mais l'Acadie ne put ou ne ſut pas faire uſage de cette liberté.

La colonie étoit encore au berceau, lorſqu'elle vit naître, à ſon voiſinage, un établiſſement qui devint depuis ſi floriſſant, ſous le nom de Nouvelle-Angleterre. Le progrès rapide des cultures de cette nouvelle colonie, attira foiblement l'attention des François. Ce genre de proſpérité ne mit entre les deux nations, aucune rivalité. Mais, dès qu'ils purent ſoupçonner qu'ils auroient bientôt un concurrent dans le commerce du caſtor & des fourrures, ils chercherent le moyen d'en être ſeuls les maîtres; & ils furent aſſez malheureux pour le trouver.

Lorſqu'ils arriverent en Acadie, la péninſule & les forêts du continent voiſin étoient remplies de petites nations ſauvages. Ces peu-

ples avoient le nom général d'Abenaquis. Quoiqu'auſſi guerriers que les autres nations ſauvages, ils étoient plus ſociables. Les miſſionnaires s'étant inſinués aiſément auprès d'eux, vinrent à bout de les entêter de leurs dogmes, juſqu'à les rendre enthouſiaſtes. Avec la religion qu'on leur prêchoit, ils prirent la haîne du nom Anglois, ſi familiere à leurs apôtres. Cet article fondamental de leur nouveau culte, étoit celui qui parloit le plus à leurs ſens, le ſeul qui favoriſât leur paſſion pour la guerre; ils l'adopterent avec la fureur qui leur étoit naturelle. Non contens de ſe refuſer à tout commerce d'échange avec les Anglois; ils troubloient, ils ravageoient ſouvent les frontieres de cette nation. Les attaques devinrent plus continuelles, plus opiniâtres & plus régulieres, depuis qu'ils eurent choiſi pour leur chef Saint-Caſteins, Capitaine du régiment de Carignan, qui s'étoit fixé parmi eux, qui avoit épouſé une de leurs femmes, & qui ſe conformoit en tout à leurs uſages.

Le gouvernement de la Nouvelle-Angleterre n'ayant pu, ni ramener les ſauvages par des préſens, ni les détruire dans leurs forêts où ils s'enfonçoient, d'où ils revenoient ſans ceſſe, tourna toute ſon indignation contre l'Acadie, qu'il regardoit, avec raiſon, comme le mobile unique de tant de calamités. Dès que la moindre hoſtilité commençoit à diviſer les deux métropoles, on attaquoit la péninſule. On la prenoit toujours; parce que toute ſa défenſe réſidoit dans le Port-Royal, foiblement entouré de quelques paliſſades, & qu'elle

ſe trouvoit trop éloignée du Canada, pour en être ſécourue. C'étoit ſans doute quelque choſe aux yeux des nouveaux Anglois, de ravager cette colonie & de retarder ſes progrès: mais ce n'étoit pas aſſez pour diſſiper les défiances qu'inſpiroit une nation toujours plus redoutable par ce qu'elle fait. Obligés, à regret, de rendre leur conquête à chaque pacification, ils attendoient impatiemment que la ſupériorité de la Grande-Bretagne fût montée au point de les diſpenſer de cette reſtitution. Les événemens de la guerre, pour la ſucceſſion d'Eſpagne, amenerent ce moment déciſif; & la cour de Verſailles ſe vit à jamais dépouillée d'une poſſeſſion, dont elle n'avoit point ſoupçonné l'importance.

XV. La France eſt forcée de céder la Nouvelle-Ecoſſe à l'Angleterre.

La chaleur que les Anglois avoient montrée à s'emparer de ce territoire, ne ſe ſoutint pas dans les ſoins qu'on prit de le garder ou de le faire valoir. Après avoir légérement fortifié Port-Royal, qui prit le nom d'Annapolis, en l'honneur de la reine Anne, on ſe contenta d'y envoyer une garniſon médiocre. L'indifférence du gouvernement paſſa dans la nation; ce qui n'eſt pas ordinaire aux pays où regne la liberté. Il ne ſe tranſporta que cinq ou ſix familles Angloiſes dans l'Acadie. Elle reſta toujours habitée par ſes premiers colons. On ne réuſſit même à les y retenir, qu'en promettant de ne les jamais forcer à prendre les armes contre leur ancienne patrie. Tel

étoit l'amour que l'honneur & la France inſpiroient alors à tous ſes enfans. Chéris de leur gouvernement, honorés des nations étrangeres, attachés à leur roi par une ſuite de proſpérités qui les avoit illuſtrés & agrandis; ils avoient ce patriotiſme qui naît des ſuccès. Il étoit beau de porter le nom François, il eut été trop affligeant de le quitter. Auſſi, les Acadiens, qui avoient juré, en ſubiſſant un nouveau joug, de ne jamais combattre contre leurs premiers drapeaux, furent-ils appelés les François neutres.

Quelle puiſſante exhortation! que cet exemple d'attachement & mille autres qui l'ont précédé, qui l'ont ſuivi, au monarque de la France, de travailler ſans ceſſe au bonheur d'une pareille nation; d'une nation ſi douce, ſi fiere & ſi généreuſe. Un forfait fut quelquefois le crime d'un individu ou d'une ſociété particuliere, mais jamais il ne fut celui des ſujets qui ſavent ſouffrir avec une patience infinie les plus longues, les plus cruelles vexations, & montrent les plus ſinceres, les plus éclatans tranſports de la reconnoiſſance, au moindre ſigne de la clémence de leur ſouverain. Ils l'aiment, ils le chériſſent; il ne tient qu'à lui d'en être adoré. Le ſouverain qu'ils mépriſeroient ſeroit le plus mépriſable des hommes; le ſouverain qu'ils haïroient ſeroit le plus méchant des ſouverains. Malgré tous les efforts que l'on a faits, pendant des ſiecles, pour éteindre dans nos ames le ſentiment patriotique, il n'exiſte peut-être chez aucune nation plus vif & plus énergique. J'en atteſte notre

allégreſſe dans les événemens glorieux qui ne ſoulageront point notre miſere. Que ne ſerions-nous point, ſi la félicité publique devoit ſuccéder à la gloire de nos armes ?

Il y avoit douze à treize cent Acadiens dans la capitale ; les autres étoient répandus dans les campagnes. On ne leur donna point de magiſtrat pour les conduire. Ils ne connurent pas les loix Angloiſes. Jamais il ne leur fut demandé ni cens, ni tribut, ni corvée. Leur nouveau ſouverain paroiſſoit les avoir oubliés, & lui-même, il leur étoit tout-à-fait étranger.

XVI. Mœurs des François, qui, dans la Nouvelle-Ecoſſe reſterent ſoumis au gouvernement d'Angleterre.

La chaſſe, qui avoit fait anciennement les délices de la colonie, & qui pouvoit encore la nourrir, ne touchoit plus un peuple ſimple & bon, qui n'aimoit point le ſang. L'agriculture étoit ſon occupation. On l'avoit établie dans des terres baſſes, en repouſſant, à force de digues, la mer & les rivieres dont ces plaines étoient couvertes. On retira de ces marais cinquante pour un dans les premiers tems, & quinze ou vingt au-moins dans la ſuite. Le froment & l'avoine étoient les grains qui y réuſſiſſoient le mieux : mais le ſeigle, l'orge & le maïs y croiſſoient auſſi. On y voyoit une grande abondance de pommes de terre, dont l'uſage étoit devenu commun.

D'immenſes prairies étoient couvertes de troupeaux nombreux. On y compta juſqu'à ſoixante mille bêtes à corne. La plupart des

familles avoient pluſieurs chevaux, quoique le labourage ſe fît avec des bœufs.

Les habitations, preſque toutes conſtruites de bois, étoient fort commodes, & meublées avec la propreté qu'on trouve quelquefois chez nos laboureurs d'Europe les plus aiſés. On y élevoit une grande quantité de volailles de toutes les eſpeces. Elles ſervoient à varier la nourriture des colons, qui étoit généralement ſaine & abondante. Le cidre & la biere formoient leur boiſſon. Ils y ajoutoient quelquefois de l'eau-de-vie de ſucre.

C'étoit leur lin, leur chanvre, la toiſon de leurs brebis, qui ſervoient à leur habillement ordinaire. Ils en fabriquoient des toiles communes, des draps groſſiers. Si quelqu'un d'entr'eux avoit un peu de penchant pour le luxe, il le tiroit d'Annapolis ou de Louisbourg. Ces deux villes recevoient en retour, du bled, des beſtiaux, des pelleteries.

Les François neutres n'avoient pas autre choſe à donner à leurs voiſins. Les échanges qu'ils faiſoient entr'eux étoient encore moins conſidérables, parce que chaque famille avoit l'habitude & la facilité de pourvoir ſeule à tous ſes beſoins. Auſſi ne connoiſſoient-ils pas l'uſage du papier-monnoie, ſi répandu dans l'Amérique Septentrionale. Le peu d'argent qui s'étoit comme gliſſé dans cette colonie, n'y donnoit point l'activité, qui en fait le véritable prix.

Leurs mœurs étoient extrêmement ſimples. Il n'y eut jamais de cauſe civile ou criminelle aſſez importante, pour être portée à la cour

de juſtice établie à Annapolis. Les petits différends qui pouvoient s'élever de loin en loin entre les colons, étoient toujours terminés à l'amiable pour les anciens. C'étoient les paſteurs religieux qui dreſſoient tous les actes, qui recevoient tous les teſtamens. Pour ces fonctions profanes, pour celles de l'égliſe, on leur donnoit volontairement la vingt-ſeptieme partie des récoltes.

Elles étoient aſſez abondantes pour laiſſer plus de facultés que d'exercice à la généroſité. On ne connoiſſoit pas la miſere, & la bienfaiſance prévenoit la mendicité. Les malheurs étoient, pour ainſi dire, réparés avant d'être ſentis. Les ſecours étoient offerts ſans oſtentation d'une part; ils étoient acceptés ſans humiliation de l'autre. C'étoit une ſociété de freres, également prêts à donner ou à recevoir ce qu'ils croyoient commun à tous les hommes.

Cette précieuſe harmonie écartoit juſqu'à ces liaiſons de galanterie qui troublent ſi ſouvent la paix des familles. On ne vit jamais, dans cette ſociété, de commerce illicite entre les deux ſexes. C'eſt que perſonne n'y languiſſoit dans le célibat. Dès qu'un jeune homme avoit atteint l'âge convenable au mariage, on lui bâtiſſoit une maiſon, on défrichoit, on enſemençoit des terres autour de ſa demeure; on y mettoit les vivres dont il avoit beſoin pour une année. Il y recevoit la compagne qu'il avoit choiſie, & qui lui apportoit en dot des troupeaux. Cette nouvelle famille croiſſoit & proſpéroit, à l'exemple des autres. Toutes

enſemble compoſoient une population de dix-huit mille ames.

Qui eſt-ce qui ne ſera pas touché de l'innocence des mœurs & de la tranquillité de cette heureuſe peuplade ? Qui eſt-ce qui ne fera pas des vœux pour la durée de ſon bonheur ? Qui eſt-ce qui n'élève pas, par la penſée, une muraille inexpugnable qui ſépare ces colons de leurs injuſtes & turbulens voiſins ? On ne voit point de terme au mal-être des peuples ; le terme de leur bien-être eſt au contraire toujours prochain. Il faut une longue ſuite d'événemens favorables pour les tirer de la miſere ; il ne faut qu'un inſtant pour les y précipiter. Puiſſent les Acadiens être exceptés de cette malédiction générale. Hélas, je crains bien qu'il n'en ſoit rien!

Les Anglois ſentirent, en 1740, de quel profit pouvoit être à leur commerce la poſſeſſion de l'Acadie. La paix, qui devoit laiſſer beaucoup de bras dans l'inaction, donnoit, par la réforme des troupes, un moyen de peupler & de cultiver un terrein vaſte & fécond. Le miniſtere Britannique offrit à tout ſoldat, à tout matelot, à tout ouvrier qui voudroit aller s'établir en Acadie, cinquante acres de terre, & dix pour toute perſonne que chacun d'eux ameneroit de ſa famille : quatre-vingt acres aux bas-officiers, & quinze pour leurs femmes & pour leurs enfans : deux cent aux enſeignes, trois cent aux lieutenans, quatre cent aux capitaines, ſix cent aux officiers d'un grade ſupérieur, avec trente pour chacune des perſonnes qui dépendroient d'eux. Avant

le terme de dix ans, le terrein défriché ne devoit être ſujet à aucune redevance, & l'on ne pouvoit, à perpétuité, être taxé à plus d'une livre deux ſols ſix deniers d'impôt, pour cinquante acres. Le tréſor public s'engageoit d'ailleurs à avancer ou rembourſer les fraix du voyage; à élever des habitations; à fournir tous les outils néceſſaires pour la culture ou pour la pêche; à donner la nourriture de la premiere année. Ces encouragemens déterminerent, au mois de mai 1749, trois mille ſept cent cinquante perſonnes à quitter l'Europe, où elles riſquoient de mourir de faim, pour aller vivre en Amérique.

La nouvelle peuplade étoit deſtinée à former un établiſſement au Sud-Eſt de la péninſule d'Acadie, dans un lieu que les ſauvages appelerent autrefois Chibouctou, & les Anglois enſuite Hallifax. C'étoit pour y fortifier le meilleur port de l'Amérique, pour établir au voiſinage une excellente pêcherie de morue, qu'on avoit préféré cette poſition à toutes celles qui s'offroient dans un ſol plus abondant. Mais, comme c'étoit la partie du pays la plus favorable à la chaſſe, il fallut la diſputer aux Mikmacks, qui la fréquentoient le plus. Ces ſauvages défendirent avec opiniâtreté un territoire qu'ils tenoient de la nature; & ce ne fut pas ſans avoir eſſuyé d'aſſez grandes pertes, que les Anglois vinrent à bout de chaſſer ces légitimes poſſeſſeurs.

Cette guerre n'étoit pas encore terminée, lorſqu'on apperçut de l'agitation parmi les François neutres. Ces hommes ſimples & li-

bres, avoient déjà ſenti qu'on ne pouvoit s'occuper ſérieuſement des contrées qu'ils habitoient, ſans qu'ils y perdiſſent de leur indépendance. A cette crainte, ſe joignit celle de voir leur religion en péril. Des paſteurs échauffés par leur propre enthouſiaſme, ou par les inſinuations des adminiſtrateurs du Canada, leur perſuaderent tout ce qu'ils voulurent contre les Anglois, qu'ils appeloient hérétiques. Ce mot, qui fut toujours ſi puiſſant pour faire entrer la haîne dans des ames ſéduites, détermina la plus heureuſe peuplade de l'Amérique à quitter ſes habitations, pour ſe tranſplanter dans la Nouvelle France, où on lui offroit des terres. La plupart exécuterent cette réſolution du moment, ſans prendre aucune précaution pour l'avenir. Le reſte ſe diſpoſoit à les ſuivre, quand il auroit pris ſes ſûretés. Le gouvernement Anglois, ſoit humeur ou politique, voulut prévenir cette déſertion par une ſorte de trahiſon, toujours lâche & cruelle dans ceux à qui l'autorité donne les moyens de la douceur & de la modération. Les François neutres, qui n'étoient pas encore partis, furent raſſemblés, ſous prétexte de renouveller le ſerment qu'ils avoient fait autrefois au nouveau maître de l'Acadie. Dès qu'on les eut réunis, on les embarqua ſur des navires, qui les tranſporterent dans d'autres colonies Angloiſes, où le plus grand nombre périt de chagrin encore plus que de miſere.

Tel eſt le fruit des jalouſies nationales, de cette cupidité des gouvernemens qui dévore les terres & les hommes. On compte pour une

perte tout ce que gagne un voiſin, pour un gain tout ce qu'on lui fait perdre. Quand on ne peut prendre une place, on l'affame pour en faire mourir les habitans. Si l'on ne peut la garder, on la met en cendres, on la raſe. Plutôt que de ſe rendre, on fait ſauter un vaiſſeau, une fortification, par le jeu des poudres & des mines. Le gouvernement deſpotique met de grands déſerts entre ſes ennemis & ſes eſclaves, pour empêcher l'irruption des uns & l'émigration des autres. L'Eſpagne a mieux aimé ſe dépeupler elle-même, & faire de l'Amérique un cimetiere, que d'en partager les richeſſes avec les Européens. Les Hollandois ont commis tous les crimes ſecrets & publics, pour dérober aux autres nations commerçantes la culture des épiceries : ſouvent ils en ont jetté des cargaiſons entieres dans la mer, plutôt que les vendre à bas prix. Les François ont livré la Louyſiane aux Eſpagnols, de peur qu'elle ne tombât aux mains des Anglois. L'Angleterre fit périr les François neutres de l'Acadie, pour qu'ils ne retournaſſent pas à la France. Et l'on dit enſuite que la police & la ſociété ſont faites pour le bonheur de l'homme ! Oui, de l'homme puiſſant ; oui, de l'homme méchant.

XVII. Etat actuel de la Nouvelle-Ecoſſe.

Depuis l'émigration d'un peuple qui devoit ſon bonheur & ſes vertus à ſon obſcurité, la Nouvelle-Ecoſſe ne fit que languir. L'envie, qui avoit dépeuplé cette terre, ſembla l'avoir flétrie. Du moins la peine de l'injuſtice retomboit-elle ſur les auteurs de l'injuſtice. Les cala-

mités ſi multipliées en Europe, y pouſſerent à la fin quelques malheureux. On en comptoit vingt-ſix mille en 1769. La plupart étoient diſperſés. On ne les voyoit réunis en quelque nombre, qu'à Hallifax, à Annapolis & à Lunebourg. Cette derniere peuplade, formée par des Allemands, étoit la plus floriſſante. Elle devoit ſes progrès à cet amour du travail, à cette économie bien ordonnée, caracteres diſtinctifs d'une nation ſage & belliqueuſe, qui, contente de défendre ſon pays, n'en ſort guere que pour aller cultiver des contrées qu'elle n'eſt point jalouſe de conquérir.

Cette année, la colonie expédia quatorze navires & cent quarante-huit bateaux, qui formoient ſept mille trois cent vingt-quatre tonneaux. Elle reçut vingt-deux navires & cent vingt bateaux, qui formoient ſept mille ſix tonneaux. Elle conſtruiſit trois chaloupes, qui ne paſſoient pas cent dix tonneaux.

Ses exportations pour la Grande-Bretagne & pour les autres parties du globe, ne paſſerent pas 729,850 liv. 12 ſols 9 den.

Malgré les encouragemens que la métropole n'avoit ceſſé de prodiguer à cet établiſſement, pour accélérer ſes cultures, il avoit lui-même emprunté 450,000 liv. dont il payoit un intérêt de ſix pour cent. Il n'avoit pas alors de papier-monnoie, & n'en a pas depuis imaginé.

Les troubles qui bouleverſent maintenant l'Amérique Septentrionale, ne ſont pas arrivés juſqu'à la Nouvelle-Ecoſſe. Elle en a même tiré quelques avantages. Sa population a été portée à quarante mille ames, par l'arrivée

des citoyens circonſpects ou puſillanimes, qui fuyoient la guerre. La néceſſité de pourvoir aux beſoins des armées & des flottes Britanniques, a fait multiplier les ſubſiſtances. Un numéraire immenſe, jetté dans la circulation par les troupes, a tout animé, communiqué aux hommes & aux choſes un mouvement rapide.

Si les autres colonies ſe détachent enfin de leur métropole & que la Nouvelle-Ecoſſe lui ſoit conſervée, cette province, qui n'étoit rien, deviendra très-importante. Aucun moyen de proſpérité ne lui manque. Ses pâturages ſont propres à l'éducation des troupeaux, & ſes champs à la multiplication des grains, ſur-tout à la culture du lin & du chanvre. On connoît peu de côtes auſſi favorables que les ſiennes aux grandes pêcheries; & ſes bateaux peuvent faire aiſément ſept voyages au grand banc de Terre-Neuve, lorſque ceux de la Nouvelle-Angleterre n'en font que cinq avec beaucoup de difficulté. Les isles Angloiſes lui fourniront des débouchés ſûrs, faciles & preſque excluſifs.

La crainte d'une invaſion ne tiendra pas les eſprits dans l'inquiétude. Hallifax, qui n'étoit autrefois défendu que par quelques batteries, bien ou mal diſpoſées, eſt maintenant entouré de bonnes fortifications, qu'on peut augmenter encore.

XVIII. Fondation de la Nouvelle-Angleterre.

La Nouvelle-Angleterre s'eſt ſignalée, comme l'ancienne, par des fureurs ſanglantes. La fille

ſe reſſentit de l'eſprit de vertige qui tourmentoit la mere. Elle dut ſa naiſſance à des tems orageux ; & les convulſions les plus horribles, affligerent ſon enfance. Découverte au commencement du ſiecle dernier, ſous le nom de Virginie ſeptentrionale, elle ne reçut des Européens qu'en 1608. Cette premiere peuplade, foible & mal dirigée, ſe perdit dans ſes fondemens. On y vit enſuite arriver par intervalles quelques aventuriers, qui, plantant des cabanes durant l'été, pour faire un commerce d'échange avec les ſauvages, diſparoiſſoient comme ceux-ci le reſte de l'année. Le fanatiſme, qui avoit dépeuplé l'Amérique au Midi, devoit la repeupler au Nord. Les presbytériens Anglois, que la perſécution avoit raſſemblés en Hollande, ce port univerſel de la paix & de la liberté, laſſés de n'être rien dans le monde, après avoir été martyrs dans leur patrie, réſolurent d'aller fonder une égliſe pour leur ſecte, dans un nouvel hémiſphere. Ils acheterent donc, en 1621, les droits de la compagnie Angloiſe de la Virginie ſeptentrionale : car ils n'étoient pas aſſez pauvres pour attendre leur proſpérité de leur patience & de leurs vertus.

Le 6 Septembre 1621, ils s'embarquerent à Plimouth, au nombre de cent vingt perſonnes, ſous les drapeaux de l'enthouſiaſme, qui, fondé ſur l'erreur ou ſur la vérité, fait toujours de grandes choſes. Elles arriverent au commencement d'un hiver qui fut très-rigoureux. Le pays, entiérement couvert de bois, n'offroit aucune reſſource à des hommes épuiſés

par la fatigue du voyage qu'ils venoient de faire. Il en périt près de la moitié de froid, de ſcorbut & de miſere. Le reſte ſe ſoutint par cette vigueur de caractere, que la perſécution religieuſe excitoit dans des victimes échappées au glaive ſpirituel de l'épiſcopat. Mais ce courage commençoit à s'affoiblir, lorſque la viſite de ſoixante guerriers ſauvages, qui vinrent au printems avec un chef à leur tête, ranima toutes les eſpérances. La liberté s'applaudit d'avoir rapproché des extrêmités du monde, ces deux peuplades ſi différentes. Elles ſe lierent par des promeſſes ſolemnelles de ſervice & d'amitié. Les anciens habitans céderent aux nouveaux, à perpétuité, toutes les terres voiſines de l'établiſſement que ceux-ci venoient de former ſous le nom de Nouvelle-Plimouth. Un ſauvage, qui ſavoit un peu la langue Angloiſe, reſta chez les Européens, pour leur enſeigner la culture du maïs, & la maniere de pêcher ſur la côte qu'ils habitoient.

Cette humanité mit les premiers colons en état d'attendre des compagnons, des animaux domeſtiques, des graines, tous les ſecours qui devoient leur venir d'Europe. Ces moyens d'établiſſement arriverent d'abord lentement, puiſqu'au commencement de 1629, on ne comptoit encore que trois cent perſonnes : mais la perſécution contre les Puritains, hâta leur accroiſſement en Amérique. L'année ſuivante, il en arriva un ſi grand nombre, que ce fut une néceſſité de les diſperſer. Les peuplades qu'ils établirent, formerent la province de Maſſachuſet. Bientôt ſortirent de ſon ſein les colo-

nies du nouvel Hampshire, de Connecticut & de Rode-Island, qui furent autant d'états séparés, & qui obtinrent chacune une charte particuliere de la cour de Londres.

Le sang des martyrs fut, dans tous les lieux & dans tous les tems, une semence de prosélytisme. On n'avoit vu d'abord passer en Amérique, que quelques ecclésiastiques, privés de leurs bénéfices pour leurs opinions; que des sectaires obscurs, que les dogmes nouveaux s'attachent en foule parmi le peuple. Les émigrations devinrent peu-à-peu communes dans d'autres classes de citoyens. Avec le tems, même les plus grands seigneurs, que l'ambition, l'humeur ou la conscience avoient entraînés dans le puritanisme, imaginerent de se ménager d'avance un asyle dans ces climats éloignés. Ils y firent bâtir des maisons, défricher des terres, avec le dessein de s'y retirer, s'ils échouoient dans le projet d'établir la liberté civile, sous l'abri de la réformation. Le fanatisme, qui répandoit l'anarchie dans la métropole, introduisoit la subordination dans la colonie; ou plutôt des mœurs austeres tenoient lieu de loi, dans un pays sauvage.

XIX. Gouvernement établi dans la Nouvelle-Angleterre.

Les Habitans de la Nouvelle-Angleterre vécurent quelque tems en paix, sans songer à donner une base solide à leur bonheur. Ce n'est pas que leur charte ne les autorisât à établir la forme de gouvernement qui leur conviendroit: mais ces enthousiastes ne s'en occupoient pas; & la métropole ne prenoit pas assez d'in-

térêt à leur deſtinée, pour les preſſer d'aſſurer leur tranquillité. Ce ne fut qu'en 1630 qu'ils ſentirent la néceſſité de donner une forme à leur colonie.

On convint, à cette époque, d'avoir tous les ans une aſſemblée, dont les députés ſeroient nommés par le peuple, où ne pourroient ſiéger que les membres de l'égliſe établie, & qui ſeroit préſidée par un chef, ſans autorité particuliere. Il fut fait en même tems deux réglemens remarquables. Le premier fixoit le prix du bled. Par le ſecond, les ſauvages devoient être dépouillés de toutes les terres qu'ils ne cultiveroient pas; & il étoit défendu à tous les Européens, ſous peine d'une forte amende, de leur vendre des liqueurs fortes ou des munitions de guerre.

Le conſeil national étoit chargé de régler les affaires publiques. C'étoit encore une de ſes obligations, de juger tous les procès: mais avec les ſeules lumieres de la raiſon, & ſans le ſecours ou l'embarras d'aucun code.

On n'imagina pas non plus des loix criminelles: mais celles des Juifs furent adoptées. Le ſortilege, le blaſphême, l'adultere, le faux-témoignage furent punis de mort. Les enfans, aſſez dénaturés pour frapper ou pour maudire les auteurs de leurs jours, attiroient ſur eux le même châtiment. Ceux qui ſeroient ſurpris en menſonge, dans l'ivreſſe ou à la danſe, devoient être fouettés publiquement, & le plaiſir étoit interdit comme le vice ou le crime. Le jurement & la violation du dimanche étoient expiés par une forte amende. C'étoit encore une dou-

ceur d'expier, avec de l'argent, une omiſſion de priere, ou un ſerment indiſcret.

Cette conduite annonce un peuple livré à la plus vile ſuperſtition. Elle fut pouſſée ſi loin, qu'on changea le nom des jours & des mois, comme ayant une origine payenne. Le nom de SAINT fut également ôté aux Apôtres, à leurs ſucceſſeurs, à tous les lieux connus ſous cette dénomination, afin de n'avoir pas cette apparence de communauté avec l'égliſe de Rome. D'autres innovations auſſi bizarres, ſont encore atteſtées par les monumens les plus authentiques.

Il eſt également prouvé que le gouvernement défendit, ſous peine de mort, aux puritains, le culte des images, comme autrefois Moïſe avoit défendu aux Hébreux le culte des dieux étrangers; que la même punition étoit décernée contre les prêtres catholiques qui reviendroient dans la colonie, après en avoir été bannis.

Toute l'Europe fut étonnée d'une intolérance ſi révoltante. Mais chaque ſecte chrétienne n'a-t-elle pas toujours borné le nom d'injuſtice, de violence & de perſécution aux rigueurs dont elle étoit la victime? N'a-t-elle pas mis au nombre de ſes dogmes ou de ſes préjugés, que la punition, l'exil, le ſupplice de ceux qu'elle appeloit impies, étoit un hommage à la vengeance céleſte, un droit des élus de Dieu contre ſes ennemis? Cette rage a été bien plus active contre des partiſans dont on ſe voyoit abandonné. Dans les familles religieuſes comme dans les autres, la haine fraternelle

ternelle eſt la plus ſanglante de toutes. Les Apoſtats ſont les premiers dévoués à l'exécration, à l'anathême des dévots.

Tel eſt l'indélébile & funeſte caractere des malheurs engendrés par la ſuperſtition, qu'ils ne ceſſent jamais que pour ſe renouveller. Tous les cultes partent d'un tronc commun, qui ſubſiſte & qui ſubſiſtera à jamais, ſans qu'on oſe l'attaquer, ſans qu'on puiſſe prévoir la nature des branches qu'il repouſſera, ſans qu'il ſoit permis d'eſpérer d'en arracher une ſeule qu'avec effuſion de ſang. Il y auroit peut-être un remede, ce ſeroit une ſi parfaite indifférence des gouvernemens, que, ſans aucun égard à la diverſité des cultes, les talens & la vertu conduiſiſſent ſeuls aux places de l'état & aux faveurs du ſouverain. Alors, peut-être, les différentes égliſes ſe réduiroient à des différences inſignifiantes d'école. Le catholique & le proteſtant vivroient auſſi paiſiblement l'un à côté de l'autre, que le cartéſien & le newtonien. Nous diſons peut-être, parce qu'il n'en eſt pas des matieres de religion, ainſi que des matieres de philoſophie. Le défenſeur du plein ou du vuide, ne croit ni offenſer ni honorer Dieu par ſon ſyſtême. Le plus zélé ne compromettroit pour ſa défenſe ou ſa propagation, ni ſon repos, ni ſon honneur, ni ſa fortune, ni ſa vie. Qu'il perſiſte dans ſon opinion, ou qu'il l'abandonne, on ne l'appellera point apoſtat. Ses leçons ne ſeront point traitées d'impiétés & de blaſphêmes; comme il arrive dans les diſputes de religion, où l'on croit la gloire de Dieu intéreſſée; où l'on tremble pour ſon

ſalut à venir, & pour la damnation éternelle des ſiens; où ces conſidérations ſanctifient les forfaits, & réſignent à tous les ſacrifices.

Que faire donc? Faut-il, à l'exemple d'un peuple innocent & ſimple, qui voyoit l'embraſement religieux prêt à gagner ſa paiſible contrée, défendre de parler de Dieu, ſoit en bien, ſoit en mal? Non, certes. La loi d'un ſilence qu'on ſe feroit un crime d'obſerver, ne ſeroit que de l'huile jettée ſur le feu. Faut-il laiſſer diſputer ſans s'en mêler? Ce ſeroit le mieux ſans doute: mais ce mieux-là ne ſera point ſans inconvénient, tant que les premieres années de nos enfans ſeront confiées à des hommes qui leur feront ſucer avec le lait le poiſon du fanatiſme, dont ils ſont enivrés. Et quand les peres deviendroient les ſeuls inſtituteurs religieux de leurs enfans, n'y auroit-il plus de déſordre à craindre? J'en doute. Encore une fois, que faire donc? Sans ceſſe parler de l'amour de nos ſemblables. On lit de l'iſle de Ternate, que les prêtres y étoient muets. Il y avoit un temple; au milieu du temple une pyramide, & ſur cette pyramide: ADORE DIEU, OBSERVE LES LOIX, AIME TON PROCHAIN. Le temple s'ouvroit un jour de la ſemaine. Les inſulaires s'y rendoient. Tous ſe proſternoient devant la pyramide; le prêtre, debout à côté, en ſilence, montroit, de l'extrémité de ſa baguette, l'inſcription. Les peuples ſe relevoient, ſe retiroient, & les portes du temple ſe refermoient pour huit jours. J'aſſurerois bien qu'il n'eſt mention dans les annales de cette iſle, ni de diſputes, ni de

guerres de religion. Mais où verra-t-on jamais un miniſtere indifférent, un catéchiſme auſſi court, & un prêtre muet ? Tâchons donc de nous réſigner à toutes les calamités d'un miniſtere intolérant, d'un catéchiſme compliqué, & d'un prêtre qui parle.

XX. Le fanatiſme remplit de calamités la Nouvelle-Angleterre.

Ces malheurs fondirent ſur les infortunés habitans de la Nouvelle-Angleterre, qui, moins furieux que leurs freres, oſerent dire que le magiſtrat n'avoit pas le droit de contrainte, en matiere de religion. Ce fut un blaſphême, devant des théologiens qui avoient mieux aimé quitter leur patrie, que de montrer quelque déférence pour l'épiſcopat. Par cette pente du cœur humain, qui marche de l'indépendance à la domination, ils avoient changé de maxime en changeant de climat, & ſembloient ne s'être arrogé la liberté de penſer, que pour l'interdire aux autres. Ce ſyſtême d'intolérance fut appuyé du glaive de la loi, qui voulut trancher ſur les opinions, en frappant les diſſidens de peines capitales. Les hommes convaincus ou ſoupçonnés du tolérantiſme, furent expoſés à de ſi cruelles vexations, qu'ils ſe virent obligés d'abandonner leur nouvel aſyle, pour en chercher un autre expoſé à moins d'orages.

Cette maladie de religion étendit ſa ſévérité juſqu'aux objets les plus indifférens de leur nature. On en a pour garant une délibération publique, copiée ſur les regiſtres même de la colonie.

« C'eſt une choſe univerſellement reconnue, » que l'uſage de porter les cheveux longs à la » maniere des perſonnes ſans mœurs & des » barbares Indiens, n'a pu s'introduire en An- » gleterre, qu'au mépris ſacrilege de l'ordre » exprès de Dieu, qui dit qu'il eſt honteux à » un homme qui a quelque ſoin de ſon ame, » de porter des cheveux longs. Cette abomina- » tion excitant l'indignation de tous les gens » pieux; nous, magiſtrats, zélés pour la pu- » reté de la foi, déclarons expreſſément & » authentiquement que nous condamnons l'im- » pie uſage de laiſſer croître ſa chevelure; » uſage que nous regardons comme une choſe » évidemment indécente & mal-honnête, qui » défigure horriblement les hommes, offenſe » les ames ſages & modeſtes, autant qu'elle » corrompt les bonnes mœurs. Juſtement in- » dignés contre ce ſcandaleux uſage, nous » prions, exhortons, invitons inſtamment tous » les anciens de notre continent, de faire écla- » ter leur zele contre cette odieuſe coutume, » de la proſcrire par toutes ſortes de moyens, » & ſur-tout d'avoir ſoin que les membres de » leurs égliſes n'en ſoient point ſouillés; afin » que ceux qui, malgré ces ſéveres défenſes & » les voies de correction qui ſeront pratiquées » à ce ſujet, ne ſe hâteront pas de s'interdire » cet uſage, aient Dieu & les hommes en » même tems contr'eux ».

Ce rigoriſme, qui rend l'homme dur à lui-même, puis inſociable; d'abord victime, enſuite tyran, ſe déchaîna contre les Quakers. Ils furent empriſonnés, fouettés & bannis. La

fiere ſimplicité de ces nouveaux enthouſiaſtes qui béniſſoient le ciel & les hommes, au milieu des tourmens & de l'ignominie, inſpira de la vénération pour leurs perſonnes, fit aimer leurs ſentimens, & multiplia leurs proſélytes. Ce ſuccès aigrit leurs perſécuteurs, & les porta aux extrêmités les plus ſanguinaires. Ils firent pendre cinq de ces malheureux, qui étoient furtivement revenus de leur exil. On eût dit que les Anglois n'étoient allés en Amérique, que pour exercer ſur leurs compatriotes toutes les cruautés que les Eſpagnols avoient exercées contre les Indiens; ſoit que le changement de climat rendît les Européens plus féroces; ſoit que la fureur de religion ne puiſſe trouver de terme, que dans l'extinction de ſes apôtres ou de ſes martyrs. La perſécution fut enfin arrêtée par la métropole même, d'où elle avoit été portée.

Un peuple mélancolique par caractere, étoit devenu ſombre & farouche. Le ſang de ſon monarque couloit encore à ſes yeux. Les uns pleuroient en ſecret ce grand aſſaſſinat; les autres en auroient volontiers fait un jour de fête. La nation étoit diviſée en deux partis violens. Ici, l'on préparoit la vengeance; là, on s'occupoit à la prévenir par des délations toujours ſuivies d'exils, d'empriſonnemens & de ſupplices. La méfiance ſéparoit les peres des enfans, les amis des amis. Le tyran ombrageux étoit entouré de courtiſans ombrageux qui entretenoient ſes alarmes, ſoit pour s'élever aux grandes places de l'état, ſoit pour en faire tomber leurs ennemis ou leurs rivaux. La hache étoit

ſuſpendue ſur toutes les têtes. La fréquence des révoltes, occaſionnoit la fréquence des exécutions; & les exécutions fréquentes de perſonnages illuſtres & de citoyens obſcurs, perpétuoient la terreur populaire. Cromwel diſparut enfin. L'enthouſiaſme, l'hypocriſie, le fanatiſme concentrés dans ſon ſein comme dans leur foyer; les factions, les révoltes, les proſcriptions : tous ces monſtres deſcendirent avec lui dans la tombe. Un jour plus ſerein commença à luire ſur l'Angleterre. Charles II, en recouvrant l'empire, introduiſit parmi ſes ſujets l'eſprit de ſociété, le goût de la table, de la converſation, des ſpectacles, de tous les plaiſirs qu'il avoit trouvés en Europe, quand il erroit d'une cour à l'autre, pour recouvrer une couronne que ſon pere avoit perdue ſur l'échafaud. Il eut pour apôtres de ſes principes une multitude de femmes galantes, de favoris débauchés, de beaux-eſprits libertins. En peu de tems, il changea les mœurs générales; & il ne falloit pas moins qu'une ſemblable révolution, pour aſſurer la tranquillité de ſon adminiſtration ſur un trône enſanglanté. Ce prince étoit un de ces voluptueux délicats, que l'amour des plaiſirs ſenſuels rend quelquefois humains & ſenſibles à la pitié. Touché des ſupplices des Quakers, il en interrompit le cours en Amérique, par une ordonnance de 1661 : mais il ne put y étouffer entiérement l'eſprit perſécuteur.

La colonie avoit mis à ſa tête Henri Vane, fils de ce Vane qui s'étoit ſi fort ſignalé dans les troubles de ſa patrie. Ce jeune homme, enthouſiaſte, entêté, digne en tout de ſon pere,

ne pouvant ni vivre en paix lui-même, ni y laiſſer les autres, reſſuſcita les diſputes également ridicules & ſurannées de la grace & du libre arbitre. On ſe paſſionna pour ces obſcures & frivoles queſtions. Peut-être auroient-elles allumé une guerre civile, ſi des nations ſauvages, réunies entr'elles, tombant ſur les plantations des Anglois, n'en euſſent maſſacré un grand nombre. Graces à leurs querelles théologiques, les colons ſentirent d'abord foiblement une ſi rude perte. Mais, enfin, le danger univerſel devint ſi preſſant, qu'on courut aux armes. L'ennemi repouſſé, la colonie rentra dans ſon caractere de diſſention. Cet eſprit de vertige éclata même en 1692, par des atrocités dont l'hiſtoire offre peu d'exemples.

Dans une ville de la Nouvelle-Angleterre, nommée Salem, vivoient deux filles ſujettes à des convulſions, qui étoient accompagnées de ſymptômes extraordinaires. Leur pere, paſteur de cette égliſe, les crut enſorcelées. Soupçonnant une ſervante Indienne, qui étoit chez lui, d'avoir jetté quelque ſort ſur ſa famille, à force de mauvais traitemens, il lui fit avouer qu'elle étoit ſorciere. D'autres femmes, ſéduites par le plaiſir d'intéreſſer le public, crurent que des convulſions qu'elles ne devoient qu'à la nature de leur ſexe, avoient la même origine. Trois citoyens, qu'on nomme au haſard, ſont mis en priſon, accuſés de ſortilege, condamnés à être pendus, & leurs cadavres ſont abandonnés aux bêtes féroces, aux oiſeaux de proie. Peu de jours après, ſeize perſonnes ſubiſſent le même ſort, avec un juriſconſulte,

qui, refuſant de lapider contr'elles, eſt, dès-lors, convaincu d'être leur complice. Ces horribles & lugubres ſcenes, embrâſent l'imagination de la multitude. La foibleſſe de l'âge, les infirmités de la vieilleſſe, l'honneur du ſexe, la dignité des places, la fortune, la vertu; rien ne met à couvert d'un odieux ſoupçon, dans l'eſprit d'un peuple obſédé par les fantômes de la ſuperſtition. On immole des enfans de dix ans; on dépouille de jeunes filles; on cherche ſur tout leur corps, avec une impudente curioſité, des marques de ſorcellerie; on prend des taches ſcorbutiques que l'âge imprime à la peau des vieillards, pour des empreintes du pouvoir infernal. Le fanatiſme, la méchanceté, la vengeance choiſiſſent, à leur gré, leurs victimes. Au défaut de témoins, on emploie les tortures; & les bourreaux dictent eux-mêmes les aveux qu'ils veulent obtenir. Si les magiſtrats ſe refuſent à continuer ces horribles exécutions, ils ſont accuſés des forfaits imaginaires qu'ils ceſſent de punir. Les miniſtres de la religion leur ſuſcitent des délateurs, qui leur font payer de leur tête les remords tardifs que leur arrache l'humanité. Les ſpectres, les viſions, la terreur & la conſternation, multiplient ces prodiges de folie & d'horreur. Les priſons ſe rempliſſent, les gibets reſtent toujours dreſſés. Tous les citoyens ſont plongés dans une morne épouvante. Les plus ſages s'éloignent, en géminſſant, d'une terre maudite, enſanglantée; & ceux qui y reſtent, ne lui demandent qu'un tombeau. On s'attendoit à la ſubverſion totale de cette déplorable colonie; lorſqu'au plus fort

de l'orage, les vagues tombent & s'appaiſent. Tous les yeux s'ouvrent à la fois. L'excès du mal réveille les eſprits qu'il avoit engourdis. A cette ſtupidité profonde, ſuccede un remords cuiſant & douloureux. Un jeûne général, des prieres publiques, demandent pardon au ciel de l'avoir invoqué pour de tels ſacrifices, d'avoir cru le fléchir par le ſang qui l'irrite. On baigne de larmes une terre qui fut innocente & pure, avant d'être ſouillée par le culte ſacrilege & parricide des Européens.

La poſtérité ne ſaura jamais, ſans doute, quelle fut l'origine, quel fut le remede de cette épidémie. Elle avoit peut-être ſa ſource dans la mélancolie que des enthouſiaſtes perſécutés avoient apportée de leur pays; qui s'étoit nourrie avec le ſcorbut qu'ils avoient pris ſur mer; qui s'étoit fortifiée par les vapeurs & les exhalaiſons d'une terre nouvellement défrichée, par les incommodités & les peines inſéparables d'un changement de climat & de genre de vie. Cette contagion ceſſa, comme tous les maux épidémiques, par la communication même qui l'épuiſa; comme tous les maux de l'imagination, qui s'évaporent par les tranſports du délire. Le calme vint après la fievre ardente, & ce ſombre accès d'enthouſiaſme ne reprit plus aux Puritains de la Nouvelle-Angleterre.

En renonçant à l'eſprit de perſécution qui a marqué de ſang toutes les ſectes, les habitans de cette colonie conſerverent encore de trop fortes teintes du fanatiſme & de la férocité, qui avoient ſignalé les triſtes jours de ſa naiſſance.

La petite-vérole, qui eſt moins ordinaire mais plus meurtriere en Amérique qu'en Europe, cauſoit, en 1721, des ravages inexprimables à Maſſachuſet. Cette calamité fait penſer à l'inoculation. Pour prouver l'efficacité de cet heureux préſervatif, un médecin habile & courageux inocule ſa femme, ſes enfans & ſes domeſtiques; il s'inocule lui-même. On l'inſulte, on le regarde comme un monſtre vômi par l'enfer; on le menace de l'aſſaſſiner. Ces fureurs n'ayant pas empêché un jeune homme très-intéreſſant de recourir à cette pratique ſalutaire, un ſcélérat ſuperſtitieux monte à ſa fenêtre, durant la nuit, & jette dans la chambre une grenade remplie de matieres combuſtibles.

Les citoyens les plus raiſonnables ne ſont pas révoltés de tant d'atrocités; & leur indignation ſe porte ſur les eſprits hardis qui aiment mieux recourir au ſavoir des hommes, que de s'en rapporter aux vues de la providence. Le peuple eſt affermi, par ces diſcours inſenſés, dans la réſolution de ne pas ſouffrir une nouveauté qui doit attirer ſur l'état entier les infaillibles & terribles effets du courroux céleſte. Le magiſtrat, qui craint une ſédition, ordonne aux médecins de s'aſſembler. Par conviction, par foibleſſe ou par politique, ils déclarent l'inoculation dangereuſe. Un bill la défend; & ce bill eſt reçu avec un applaudiſſement, dont il n'y avoit point d'exemple.

Vous ſentez vos cheveux s'agiter ſur votre front. Vous frémiſſez d'horreur; & vous avez oublié les obſtacles que cette pratique ſalutaire

a trouvés parmi vous ; & vous ne penſez pas que vous auriez commis les mêmes atrocités il y a deux cent ans. Avouez donc enfin les ſervices importans que vous a rendus le progrès des lumieres. Ayez pour leurs promoteurs le reſpect & la connoiſſance que vous devez à des hommes utiles, qui vous ont garantis de tant de crimes que vous euſſiez commis par ignorance & par ſuperſtition.

Peu d'années après, s'ouvre une nouvelle ſcène encore plus atroce. Depuis long-tems on accordoit dans ces provinces une odieuſe prime à ceux des colons qui donnoient la mort à quelque Indien. Cette récompenſe fut portée en 1724 à 2250 liv. John Lovewel, encouragé par un prix ſi conſidérable, forme une compagnie d'hommes féroces comme lui pour aller à la chaſſe des ſauvages. Un jour il en découvrit dix, paiſiblement endormis autour d'un grand feu. Il les maſſacra, porta leur chevelure à Boſton, & reçut la récompenſe promiſe. Anglo-Américains, oſez à préſent adreſſer quelques reproches aux Eſpagnols ? Qu'ont-ils fait ? qu'auroient-ils pu faire de plus inhumain ?... Et vous étiez des hommes civiliſés ? & vous étiez des chrétiens ? Non. Vous étiez des monſtres à exterminer ; vous étiez des monſtres contre leſquels une ligue formée eût été moins criminelle que celle que Lovewel forma contre les ſauvages. Si le lecteur me demande la date de cette ſcélérateſſe ; ſi elle eſt de la fondation de la colonie ou d'un tems moderne, j'eſpere qu'il me diſpenſera de lui répondre.

XXI. Sévérités outrées qui ſe perpétuent dans la Nouvelle-Angleterre, après même l'extinction du fanatiſme.

Des loix trop ſéveres ſubſiſtent toujours dans ces contrées. On jugera de ce rigoriſme par le diſcours que tint, il n'y a pas long-tems devant les magiſtrats, une fille convaincue d'avoir produit, pour la cinquieme fois, un fruit illégitime.

« J'oſe eſpérer, dit-elle, que la cour me » permettra de dire un mot en ma faveur.

» Je ſuis une fille pauvre, infortunée, qui » pouvant à peine gagner ma ſubſiſtance, n'ai » pas le moyen de payer des avocats pour plai- » der ma cauſe. Je vais donc faire parler la » raiſon. Comme elle a ſeule le droit de dic- » ter des loix, elle peut les examiner toutes. » Celle qui me conduit à votre tribunal m'a » déja jugée. Je ne demande pas qu'on s'en » écarte pour me faire grace. Mais je vous » prie, Meſſieurs, d'intercéder auprès du gou- » vernement, pour qu'il daigne me remettre » l'amende à laquelle vous m'allez condamner.

» C'eſt la cinquieme fois que je parois de- » vant vous pour le même délit. Deux fois » j'ai payé de fortes amendes, & deux fois, » trop indigente pour expier ma faute par » une peine pécuniaire, j'ai ſubi un châtiment » douloureux & flétriſſant. Ces peines ſont » ordonnées par la loi; je le ſais. Mais ſi l'on » doit abroger les loix quand elles ſont déraiſ- » ſonnables; ſi l'on doit les mitiger quand elles » ſont trop ſéveres, j'oſe vous dire que celle » qui me pourſuit, eſt à la fois injuſte & cruelle

» à mon égard. Au crime près dont ce tribu-
» nal m'accuſe, & dont le ciel m'abſout, j'ai
» mené juſqu'à préſent une vie irréprochable.
» Je défie mes ennemis, ſi j'ai le malheur d'en
» avoir que je n'ai pas mérités, de me charger
» de la moindre injuſtice. J'examine ma conſ-
» cience & ma conduite; l'une & l'autre, je
» le dis hardiment, me paroiſſent pures comme
» le jour qui m'éclaire : &, lorſque je cher-
» che mon crime, je ne le trouve que dans la
» loi.

» C'eſt au riſque de ma vie que j'ai donné
» le jour à cinq enfans. Je les ai nourris de
» mon lait & de mon travail, ſans être à
» charge au public ni à perſonne. Je me ſuis
» dévouée avec tout le courage de la ten-
» dreſſe maternelle, aux pénibles ſoins qu'exi-
» geoient leur foibleſſe & leur âge. Je les
» ai formés à la vertu, qui n'eſt que la raiſon.
» Ils aiment déja leur patrie comme moi. Ils
» ſeront citoyens comme vous-mêmes; à
» moins que vous ne leur ôtiez par de nou-
» velles amendes le fonds de leur ſubſiſtance,
» & que vous ne les forciez à fuir une ré-
» gion qui les repouſſa dès le berceau.

» Eſt-ce donc un crime de féconder ou de
» procréer, à l'exemple de la terre, notre
» mere commune? D'augmenter le nombre
» des colons dans un pays nouveau qui ne
» demande que des habitans? Je n'ai débau-
» ché le mari d'aucune femme; je n'ai jamais
» attiré dans mes filets aucun jeune homme.
» Perſonne n'a ſujet de ſe plaindre de moi;
» ſi ce n'eſt peut-être le miniſtre de l'évan-

» gile, & le juge de paix, qui ſont fâchés
» d'avoir perdu les honoraires de leurs fonc-
» tions, parce que j'ai eu des enfans ſans
» être mariée devant eux. Mais, eſt-ce ma
» faute à moi? J'en appelle à vous, Meſſieurs.
» Vous convenez que je ne manque point de
» jugement. Ne ſeroit-ce pas une folie, une
» ſtupidité, ſi, m'étant livrée aux devoirs les
» plus pénibles du mariage, je n'en avois
» pas recherché les honneurs? J'ai toujours
» été, je ſuis encore diſpoſée à me marier;
» & je me flatte que je ſerois digne d'un état
» ſi reſpectable, avec la fécondité, l'induſ-
» trie, l'économie, & la frugalité dont la
» nature m'a douée : car elle m'avoit deſti-
» née à être une femme honnête & vertueu-
» ſe. J'eſpérois le devenir; lorſqu'étant en-
» core vierge, je n'écoutai les premiers vœux
» de l'amour qu'avec le ſerment du mariage.
» Mais la confiance indiſcrette que j'eus dans
» la ſincérité du premier homme que j'aimai,
» m'a fait perdre mon honneur, en comp-
» tant ſur le ſien. J'eus un enfant de lui;
» puis il m'abandonna. Cet homme eſt connu
» de vous tous : il eſt devenu magiſtrat comme
» vous. Je devois croire qu'il ſe ſeroit mon-
» tré dans cette cour aujourd'hui, pour mo-
» dérer la rigueur de votre ſentence. S'il eût
» paru, je n'aurois rien dit. Mais comment
» pourrois-je ne pas accuſer l'injuſtice de
» mon ſort, qui veut que celui qui m'a ſé-
» duite & ruinée, après avoir été la cauſe
» de ma perte, jouiſſe des honneurs & du
» pouvoir, ſoit aſſis dans les tribunaux où

» l'on punit mon malheur par les verges & » par l'infamie ? Quel étoit le légiſlateur barbare qui, prononçant entre les deux ſexes, » favoriſa le plus fort, & ſévit ſur le plus » foible ; ſur ce ſexe malheureux qui, pour » une jouiſſance, compte mille infirmités ; » ſur ce ſexe à qui la nature vend, à un » prix capable d'épouvanter les paſſions les » plus effrénées, ces mêmes plaiſirs qu'à vous » elle vous donne ſi libéralement ?

» Je n'ai point craint, pour ne pas trahir » la nature, de m'expoſer au deshonneur in» juſte, aux châtimens honteux. J'ai mieux » aimé tout ſouffrir que d'être parjure aux » vœux de la propagation, que d'étouffer mes » enfans avant de les concevoir, ou après » les avoir conçus. Je n'ai pu, je l'avoue, » après avoir perdu ma virginité, garder le » célibat dans une proſtitution ſecrette & ſté» rile ; & je demande encore la peine qui » m'attend, plutôt que de cacher les fruits » de la fécondité que le ciel a donnée à » l'homme & à la femme, comme ſa pre» miere bénédiction.

» On dira, ſans doute, qu'indépendamment » des loix civiles, j'ai violé les préceptes » de la religion ? Mais c'eſt à la religion à » me punir, ſi j'ai péché contr'elle. Eh ! » n'eſt-ce pas aſſez qu'elle m'ait exclue de » la communion de mes freres, qui ſeroit » une conſolation pour moi ? J'ai, dites-vous, » offenſé le ciel, & je dois m'attendre à des » feux éternels. Si vous le croyez, pourquoi » m'accabler de châtimens en ce monde ?

» Non, Meſſieurs, le ciel n'eſt pas impitoya-
» ble, injuſte comme vous. Si je croyois que
» ce que vous appelez un péché fut réelle-
» ment un crime, je n'aurois pas l'audace,
» ni la méchanceté de le commettre. Mais
» comment oſerois-je penſer que Dieu ſoit
» irrité de me voir procréer des enfans, quand
» il leur donne un corps ſain & robuſte, qu'il
» ſe plaît à douer d'une ame immortelle ?
» Dieu juſte & bon; Dieu réparateur des
» maux & des injuſtices, c'eſt à toi que j'en
» appelle ici de la ſentence de mes juges ! Ne
» me venge point; ne les punis pas; mais
» daigne les éclairer & les attendrir ! Si tu
» as donné à l'homme la femme pour com-
» pagne ſur cette terre hériſſée de ronces,
» qu'il n'accable pas d'opprobre un ſexe qu'il
» a lui-même corrompu; qu'il ne ſême pas
» la honte & la miſere dans le plaiſir où tu
» as attaché la conſolation de ſes peines !
» qu'il ne ſoit pas ingrat & dénaturé juſqu'au
» ſein du bonheur, en livrant aux ſupplices
» les victimes de ſes voluptés ! Fais qu'il reſ-
» pecte dans ſes deſirs la pudeur qu'il honore;
» ou qu'après l'avoir violée dans ſes plaiſirs,
» il la plaigne du-moins au lieu de l'outrager:
» ou plutôt, fais qu'il ne change point en cri-
» mes des actions que toi-même as permiſes
» ou commandées, quand tu dis à ſa race
» de croître & de ſe multiplier » !

Ce diſcours, qu'on entendroit ſouvent dans nos contrées, & par-tout où l'on a attaché des idées morales à des actions phyſiques qui n'en comportent point, ſi les femmes y avoient

l'intrépidité de Polli Baker, c'étoit le nom de l'accuſée ; ce diſcours produiſit dans la Nouvelle-Angleterre une révolution étonnante dans tous les eſprits. Le tribunal la diſpenſa de l'amende ou du châtiment; &, pour comble de triomphe, un de ſes juges l'épouſa : tant la voix de la raiſon eſt au-deſſus des preſtiges d'une éloquence étudiée. Mais le préjugé public a repris ſon aſcendant; ſoit que le bien politique & ſocial faſſe taire ſouvent les cris de la nature iſolée ; ſoit que, dans un gouvernement où la religion ne porte point au célibat, le commerce illicite des deux ſexes trouve moins d'excuſes que dans les états où le clergé, la nobleſſe, le luxe, la miſère, l'exemple ſcandaleux de la cour & de l'égliſe, corrompent, ſurchargent, aviliſſent & déconſeillent le mariage.

La Nouvelle-Angleterre a du moins des reſſources contre les mauvaiſes loix, dans ſa conſtitution même, où le peuple légiſlateur peut corriger aiſément des abus qu'il reſſent ; elle en a dans ſa ſituation locale, qui laiſſe un vaſte champ ouvert à l'induſtrie, à la population.

XXII. Etendue, organiſation, population, cultures, pêcheries, manufactures, exportations de la Nouvelle-Angleterre.

Cette colonie, bornée au nord par le Canada, à l'oueſt par la Nouvelle-York, à l'eſt & au ſud par la Nouvelle-Ecoſſe, & par l'océan, n'a pas moins de trois cent milles ſur

vers plus longs & plus froids, des étés plus courts & plus chauds. Le ciel y eſt communément ſerein, & les pluies y ſont plus abondantes que durables. L'air y eſt devenu plus pur, à meſure qu'on a facilité ſa circulation, en abattant les bois. Perſonne ne ſe plaint plus de ces vapeurs malignes, qui, dans les premiers tems, emporterent quelques habitans.

Le pays eſt partagé en quatre provinces, qui, dans l'origine, n'avoient preſque rien de commun. La néceſſité d'être en armes contre les ſauvages, les décida à former, en 1643, une confédération, où elles prirent le nom de *Colonies unies*. En vertu de cette union, deux députés de chaque établiſſement devoient ſe trouver dans un lieu marqué, pour y décider des affaires de la Nouvelle-Angleterre, ſuivant les inſtructions de l'aſſemblée particuliere qu'ils repréſentoient. Cette aſſociation ne bleſſoit en rien le droit qu'avoit chacun de ſes membres de ſe conduire en tout à ſa volonté.

Leur indépendance de la métropole n'étoit guere moins entiere. En conſentant à ces établiſſemens, on avoit réglé que leur code ne contrarieroit en rien la légiſlation de la mere patrie; que le jugement de tous les grands crimes, commis ſur leur territoire, lui ſeroit réſervé; que leur commerce viendroit tout entier aboutir à ſes rades. Aucun de ces devoirs ne fut rempli. D'autres obligations moins importantes, étoient également négligées. L'eſprit républicain avoit déja fait de trop grands progrès, pour qu'on ſe tînt lié par ces arran-

gemens. La ſoumiſſion des colons ſe bornoit à reconnoître vaguement le roi d'Angleterre pour leur ſouverain.

Maſſachuſet, la plus floriſſante des quatre provinces, ſe permettoit encore plus de choſes que les autres, & ſe les permettoit plus ouvertement. Une conduite ſi fiere attira ſur elle le reſſentiment de Charles II. Ce prince annulla, en 1684, la charte que ſon pere avoit accordée; il établit une adminiſtration preſque arbitraire, & ne craignit pas de faire lever des impôts pour ſon propre uſage. Le deſpotiſme ne diminua pas ſous ſon ſucceſſeur. Auſſi, à la premiere nouvelle de ſa deſtitution, ſon lieutenant fut-il arrêté, mis aux fers, & renvoyé en Europe.

Guillaume III, quoique très ſatisfait de ce zele ardent, ne rétablit pas Maſſachuſet dans ſes anciennes prérogatives, comme elle le deſiroit, comme elle l'avoit eſpéré peut-être. Il lui rendit, à la vérité, un titre, mais un titre qui n'avoit preſque rien de commun avec le premier.

Par la nouvelle charte, le gouverneur nommé par la cour devoit avoir le droit excluſif de convoquer, de proroger, de diſſoudre l'aſſemblée nationale. Seul, il pouvoit donner la ſanction aux loix portées, aux impôts décidés par ce corps. La nomination de tous les emplois militaires appartenoit à ce commandant. Avec le conſeil, il avoit le choix des magiſtrats. Les deux chambres n'avoient la diſpoſition des autres places moins importantes que de ſon aveu. Le tréſor public ne s'ouvroit que par ſon or-

dre, appuyé du ſuffrage de ſon conſeil. Son autorité portoit encore ſur quelques points, qui gênoient beaucoup la liberté. Connecticut & Rhode-Iſland, qui avoient à propos conjuré l'orage par leur ſoumiſſion, reſtoient en poſſeſſion de leur contract primitif. Pour le Nouvel-Hampshire, il avoit toujours été conduit ſur des principes aſſez ſemblables à ceux qu'on adoptoit pour Maſſachuſet. Un même chef régiſſoit les quatre provinces : mais avec les maximes qui convenoient à la conſtitution de chaque colonie.

Suivant un tableau publié par le congrès général du continent de l'Amérique Angloiſe, il ſe trouve quatre cent mille habitans à Maſſachuſet ; cent quatre-vingt-douze mille à Connecticut ; cent cinquante mille à Hampshire ; cinquante-neuf mille ſix cent ſoixante dix-huit à Rhode-Iſland : ce qui forme dans ce ſeul établiſſement une population de huit cent un mille ſix cent ſoixante-dix-huit ames.

Une ſi grande multiplication d'hommes, ſembleroit annoncer un ſol excellent. Il n'en eſt pas ainſi. A l'exception de quelques cantons du Connecticut, les autres terres étoient originairement couvertes de pins, & par conſéquent ſtériles tout-à-fait ou très-peu fertiles. Aucun des grains d'Europe n'y proſpere ; & jamais leur produit n'a pu ſuffire à la nourriture de ſes habitans. On les a toujours vu réduits à vivre de maïs, ou à tirer d'ailleurs une portion de leur ſubſiſtance. Auſſi, quoique le pays ſoit aſſez généralement propre aux

fruits, aux légumes, aux troupeaux, les campagnes ne ſont-elles pas la partie la plus intéreſſante de ces contrées. C'eſt ſur des côtes hériſſées de rochers, mais favorables à la pêche, que s'eſt portée la population, que l'activité s'eſt accrue, que l'aiſance eſt devenue commune.

L'inſuffiſance des récoltes dut exciter plutôt & plus vivement l'induſtrie dans la Nouvelle-Angleterre, que ſur le reſte de ce continent. On y conſtruiſit même, pour les navigateurs étrangers, beaucoup de navires, dont les matériaux, aujourd'hui chers & rares, furent long-tems communs & à bon marché. La facilité de ſe procurer du poil de caſtor, donna naiſſance à une fabrique de chapeaux fort conſidérable. Des toiles de lin & de chanvre ſortirent des atteliers. Avec la toiſon de ſes moutons, la colonie fabriqua des étoffes d'un tiſſu groſſier, mais ſerré.

A ces manufactures, qu'on pourroit appeler nationales, s'en joignit une autre alimentée par des matieres étrangeres. Le ſucre donne un réſidu, connu ſous le nom de ſirop ou de melaſſe. Les nouveaux Anglois l'allerent chercher aux Indes Occidentales, & le firent d'abord ſervir, en nature, à divers uſages. L'idée leur vint de le diſtiller. Ils vendirent une quantité prodigieuſe de cette eau-de-vie aux ſauvages voiſins, aux pêcheurs de morue, à toutes les provinces ſeptentrionales; ils la porterent même aux côtes d'Afrique, où ils la livrerent avec un avantage marqué, aux Anglois occupés de l'achat des eſclaves.

Cette branche de commerce, & d'autres circonſtances, mirent les nouveaux Anglois à portée de s'approprier une partie des denrées de l'Amérique, ſoit Méridionale, ſoit Septentrionale. Les échanges de ces deux régions, ſi néceſſaires l'une à l'autre, paſſerent par leurs mains. Ils devinrent comme les courtiers, comme les Hollandois du Nouveau-Monde.

Cependant, la plus grande reſſource de ces provinces, ce fut toujours la pêche. Sur leurs côtes même, elle eſt très-conſidérable. Il n'y a point de riviere, de baie, de port où l'on ne voie un nombre prodigieux de bateaux occupés à prendre le ſaumon, l'eſturgeon, la morue, & d'autres poiſſons, qui trouvent tous un débouché avantageux.

La pêche du maquereau, faite principalement à l'embouchure du Pentagoet, qui ſe perd dans la baie de Fundi ou Françoiſe, à l'extrémité de la colonie, occupe durant le printems & durant l'automne, quatorze ou quinze cent bateaux & deux mille cinq cent hommes.

La pêche de la morue eſt encore plus utile à la Nouvelle-Angleterre. De ſes ports nombreux, ſortent tous les ans pour différens parages plus ou moins voiſins, cinq cent bâtimens de cinquante tonneaux, avec quatre mille hommes d'équipage. Ils pêchent au-moins deux cent cinquante mille quintaux de morue.

La baleine occupe auſſi ces colonies. Avant 1763, la Nouvelle-Angleterre faiſoit cette pêche en mars, avril & mai, dans le golfe de la Floride; & en juin, juillet, août, à l'eſt

du grand banc de Terre-Neuve. On n'y envoyoit alors que cent vingt chaloupes, de ſoixante-dix tonneaux chacune, & montées par ſeize cent hommes. En 1767, cette pêche occupa 7290 matelots. Il faut dire les raiſons d'une augmentation ſi conſidérable.

Le deſir de partager la pêche de la baleine avec les Hollandois agita long-tems la Grande-Bretagne. Pour y réuſſir, on déchargea vers la fin du regne de Charles II, de tous les droits de douane, le produit que les habitans du royaume obtiendroient à cette pêche dans les mers du Nord: mais cette faveur ne s'étendit pas aux colonies, dont l'huile & les fanons de baleine devoient un droit de 56 l. 5. ſols par tonneau à leur entrée dans la métropole; droit qui n'étoit réduit à la moitié que lorſqu'ils y étoient importés par ſes propres navires.

A cet impôt, déja trop onéreux, on en ajouta un autre, en 1699, de 5 ſols 7 den. par livre peſant de fanons, qui portoit également ſur l'Amérique & ſur l'Europe. Cette nouvelle taxe eut des ſuites ſi funeſtes, qu'il fallut la ſupprimer en 1723: mais elle ne fut éteinte que pour les baleines priſes en Groenland, au détroit de Davis ou dans les mers voiſines. La pêche du continent ſeptentrional reſta toujours aſſervie au droit nouveau comme au droit ancien.

Le miniſtere s'appercevant que l'exemption d'impôt n'étoit pas ſuffiſante pour réveiller l'émulation Angloiſe, eut recours aux encouragemens. On accorda, en 1732, une gratification de 22 liv. 10 ſols, & ſeize ans après une

une de 45 liv. pour chaque tonneau des vaiſſeaux employés à une pêche ſi intéreſſante. Cette généroſité du gouvernement produiſit une partie du bien qu'on en attendoit. Cependant, loin de pouvoir entrer en concurrence, dans les marchers étrangers avec ſes rivaux, la Grande-Bretagne ſe vit encore obligée d'acheter d'eux tous les ans, pour trois à quatre cent mille livres d'huile ou de fanons de baleine.

Tel étoit l'état des choſes, lorſque les mers Françoiſes de l'Amérique Septentrionale devinrent, à la paix derniere, une poſſeſſion Britannique. Auſſi-tôt les nouveaux Anglois y naviguerent en foule pour prendre la baleine qui y eſt très-commune. Le parlement les déchargea des tributs ſous leſquels ils avoient gémi; & leur activité redoubla encore. Elle doit ſe communiquer naturellement aux colonies voiſines. Et il eſt vraiſemblable que les Provinces unies perdront avec le tems cette importante branche de leur commerce.

La pêche de la baleine ſe fait dans le golfe Saint-Laurent & dans les parages qui le joignent ſur des mers moins orageuſes, moins embarraſſées de glaces que le Groenland. Dès lors, elle commence plutôt & finit plus tard. On n'y éprouve moins d'accidens fâcheux. Les navires qui y ſont employés ſont moins grands, moins chargés d'équipages. Ces raiſons doivent donner au continent Américain des avantages que l'économie Hollandoiſe ne parviendra jamais à balancer. Les Anglois d'Europe eux-mêmes ſe flattoient de partager

avec leurs colons cette ſupériorité; parce qu'ils comptoient joindre au bénéfice de la pêche celui qu'ils devoient faire ſur la vente de leurs cargaiſons; reſſource refuſée aux navigateurs qui fréquentent le détroit de Davis ou les mers du Groenland.

Les productions vénales de la Nouvelle-Angleterre ſont la morue, l'huile de poiſſon, la baleine, le ſuif, le cidre, les viandes ſalées, le maïs, les porcs & les bœufs, la potaſſe, les légumes, les mâtures pour les navires marchands, pour les vaiſſeaux de guerre & des bois de toutes les eſpeces. Les Açores, Madere, les Canaries, le Portugal, l'Eſpagne, l'Italie, la Grande-Bretagne & principalement les Indes Occidentales ont conſommé juſqu'ici ces denrées. En 1769, les exportations des quatre provinces réunies s'éleverent à 13,844,430 liv. 19 ſols 5 den. Mais cette colonie reçut habituellement plus qu'elle ne donna, puiſqu'elle dut conſtamment à ſa métropole vingt-quatre ou vingt-cinq millions de livres.

Il part quelques bâtimens de toutes les rades extrêmement multipliées ſur ces côtes. Cependant les principales expéditions de Connecticut ſe font à New-Hawen; celles de Rhode-Iſland, à New-Porth, celles de Hampshire, à Portſmouth; & celles de Maſſachuſet à Boſton.

Cette derniere cité, qu'on peut regarder comme la capitale de la Nouvelle-Angleterre, eſt ſituée dans une péninſule de quatre milles de long, au fond de la belle baie de Maſſachuſet, qui s'enfonce environ huit milles dans

les terres. L'ouverture de cette baie eſt défendue contre l'impétuoſité des vagues, par quantité de rochers qui s'élevent au-deſſus de l'eau, & par une douzaine de petites iſles, la plûpart habitées. Ces digues, ces remparts naturels, ne laiſſent une libre entrée qu'à trois vaiſſeaux de front. Sur ce canal unique & très-étroit, fut élevé à la fin du ſiecle dernier, dans l'iſle du Château, une citadelle réguliere ſous le nom de Fort-Guillaume. Elle a cent canons du plus gros calibre & très-bien diſpoſés. A une lieue en avant, eſt un fanal fort élevé, dont les ſignaux peuvent être apperçus de la fortereſſe, qui les répette pour la côte, tandis que Boſton a les ſiens, qui répandent en même tems l'allarme dans l'intérieur des terres voiſines. Hors les momens d'une brume épaiſſe, dont quelques vaiſſeaux pourroient profiter pour ſe gliſſer dans les iſles, la ville a toujours cinq ou ſix heures pour ſe préparer à recevoir l'ennemi, en attendant dix mille hommes de milice, qu'elle peut raſſembler en vingt-quatre heures. Quand même une flotte paſſeroit impunément ſous l'artillerie du château, elle trouveroit au nord & au ſud de la place, deux batteries qui, commandant toute la baie, l'arrêteroient à coup ſûr, & donneroient le tems à tous les bâtimens, de ſe mettre à couvert du canon dans la riviere de Charles.

La rade de Boſton eſt aſſez vaſte pour que ſix cent voiles y puiſſent mouiller ſurement & commodément. On y a conſtruit un magnifique mole, aſſez avancé pour que les navires,

ſans le ſecours de la moindre allege, déchargent dans les magaſins qu'on a bâtis au nord. A l'extrémité du môle, eſt la ville, bâtie ſur un terrein inégal & en forme de croiſſant autour du port. Elle comptoit, avant les troubles, trente-cinq ou quarante mille habitans de diverſes ſectes. Le logement, les meubles, les vêtemens, la nourriture, la converſation, les uſages, les mœurs : tout y reſſembloit ſi fort à la vie qu'on mene à Londres, qu'il étoit difficile d'y trouver d'autre différence, que celle qu'entraîne toujours l'exceſſive population des grandes capitales.

XXIII. Les Hollandois fondent la colonie de la Nouvelle-Belge, appelée depuis, la Nouvelle-York.

La Nouvelle-Angleterre, ſemblable à l'ancienne, par tant de rapports, a, dans ſon voiſinage, la Nouvelle-York. Celle-ci, reſſerrée à l'eſt par cette principale colonie, & bornée à l'oueſt par la Nouvelle-Jerſey, occupe un eſpace étroit de vingt milles ſur le bord de la mer, s'élargit inſenſiblement & s'enfonce dans le nord, deux cent milles dans les terres.

Cette contrée fut découverte vers le commencement du dix-ſeptieme ſiecle, par Henri Hudſon, fameux navigateur Anglois, qui étoit alors au ſervice de la Hollande. Il entra dans un fleuve conſidérable auquel il donna ſon nom, en reconnut légérement les rives, & remit à la voile pour Amſterdam, d'où il étoit parti. Un ſecond voyage de l'aventurier donna de cette ſauvage région quelques notions moins ſuperficielles.

Dans le ſyſtême des Européens, accoutumés à compter pour rien les peuples du Nouveau-Monde, ce pays devoit appartenir aux Provinces-Unies. Un homme qui couroit les mers, ſous leur pavillon, l'avoit découvert. Il en avoit pris poſſeſſion en leur nom; & il leur cédoit tous les droits qu'il pouvoit y avoir perſonnellement. Sa qualité d'Anglois n'ôtoit rien à ces titres inconteſtables. On ne peut donc qu'être étonné d'apprendre que Jacques I revendiquoit cette contrée, parce que Hudſon étoit né ſon ſujet; comme ſi la patrie n'étoit pas le pays qui fait vivre. Auſſi ce prince n'inſiſta-t-il que légérement ſur une prétention ſi peu fondée.

La république, qui ne vit dans la propriété qu'on ne lui diſputoit plus, qu'un établiſſement de commerce pour le caſtor & pour d'autres pelleteries, la céda à la compagnie des Indes Occidentales. Ce corps dirigea toute ſon action vers ces ſauvages richeſſes; &, pour s'en approcher le plus qu'il étoit poſſible, fit élever ſur les bords de la riviere d'Hudſon, à cent cinquante milles de la mer, le fort d'Orange, qu'on a depuis nommé Albani. C'étoit-là qu'on apportoit à ſes agens des fourrures, & qu'ils donnoient, en échange, aux Iroquois, des armes à feu & des munitions de guerre, pour combattre les François arrivés depuis peu dans le Canada.

Alors, la Nouvelle-Belge n'étoit qu'un comptoir. La ville d'Amſterdam comprit qu'une colonie ſeroit judicieuſement placée dans cette partie du Nouveau-Monde; & en obtint aſſez

aiſément la ceſſion, en donnant ſept cent mille francs à ſes propriétaires.

Des vues plus étendues exigeoient d'autres arrangemens. On laiſſa ſubſiſter le poſte placé au voiſinage des cinq nations : mais il parut néceſſaire d'en établir un plus conſidérable à l'embouchure de la riviere, dans l'iſle de Manahatan ; & l'on y bâtit la Nouvelle-Amſterdam. La ville, ſon territoire, le reſte de la province ne furent jamais troublés par les ſauvages voiſins, les uns trop foibles, & les autres toujours en guerre avec les François. Auſſi cette poſſeſſion faiſoit-elle des progrès aſſez rapides, lorſqu'un orage inattendu vint crever ſur elle.

XXIV. A quelle époque & comment les Anglois s'emparerent de la Nouvelle-Belge.

L'Angleterre, qui n'avoit point alors avec la Hollande, ces liaiſons intimes, que l'ambition & les ſuccès de Louis XIV cimenterent dans la ſuite entre les deux puiſſances, voyoit d'un œil jaloux, un petit état à peine formé dans ſon voiſinage, étendre dans tout l'univers les branches de ſa proſpérité. Elle frémiſſoit en ſecret de ne pouvoir atteindre à l'égalité d'une puiſſance, qui ne devoit pas même lui diſputer la ſupériorité. Ces rivaux, en commerce comme en navigation, l'écraſoient par leur vigilance & leur économie, dans les grands marchés du monde entier, & par-tout, la réduiſoient au rôle ſubalterne. Chaque effort qu'elle faiſoit pour établir la concurrence, tournoit à ſon déshonneur ou à ſa perte ; & le com-

merce universel se concentroit visiblement dans les marais de la république. La nation s'indigna des disgraces de ses négocians, & résolut de leur assurer, par la force, ce qu'ils ne pouvoient obtenir de leur industrie. Charles II, malgré sa nonchalance pour les affaires, malgré son goût effréné pour les plaisirs, adopta vivement un plan qui pouvoit faire tomber dans ses mains les richesses des régions éloignées, avec l'empire maritime de l'Europe. Son frere, plus actif, plus entreprenant que lui, l'affermit dans ces dispositions, & d'un commun accord, ils firent attaquer les établissemens, les vaisseaux Hollandois, sans déclaration de guerre.

L'hostilité, ainsi commise, est une lâche perfidie. C'est l'action d'une horde de sauvages & non d'un peuple civilisé, d'un assassin de nuit & non d'un prince guerrier. Celui qui aura quelque confiance dans ses forces & quelqu'élévation dans l'ame, ne surprendra point son adversaire endormi. S'il vous est permis d'abuser de ma sécurité, je puis aussi abuser de la vôtre. Vous me contraignez, & je vous force d'être sans cesse en armes; l'état de guerre est permanent, & la paix n'est qu'un mot vuide de sens. Ou vous avez quelque juste motif de m'attaquer, ou vous n'en avez aucun. Si vous n'en avez aucun, vous êtes un brigand dangereux, contre lequel tous devroient se réunir, & qu'ils sont en droit d'exterminer. Si vous en avez un, notifiez-le. C'est le refus de réparer une injure, ou de restituer une chose usurpée, qui vous autorisera à vous jetter sur mes possessions. Avant que d'être agresseur, convain-

quez-moi d'injuſtice. Ayez l'approbation de l'univers. Tout ce que je puis vous permettre, c'eſt de préparer ſecrétement votre vengeance; c'eſt de diſſimuler vos projets, ſi l'on s'en alarme, & de ne laiſſer aucun intervalle entre le déni de juſtice & l'hoſtilité. Si vous êtes le plus foible, ſuppliez & ſouffrez. Parce qu'on eſt un uſurpateur, faut-il que vous ſoyez un traître? Mépriſez la maxime commune, & ne ſuppléez, ni à la force qui vous manque, ni au courage qui vous compromettroit, par la fourberie. Ayez ſans ceſſe préſent le jugement de votre ſiecle & celui de la poſtérité.

Au mois d'août 1664, une eſcadre Angloiſe mouilla ſur les côtes de la Nouvelle-Belge, dont la capitale ſe rendit à la premiere ſommation. Le reſte de la colonie ne fit pas plus de réſiſtance. Cette conquête fut aſſurée au vainqueur, par la paix de Breda. Mais il en fut dépouillé par la république, en 1673, quand les intrigues de la France eurent brouillé ces deux puiſſances maritimes, qui, pour leurs intérêts, n'auroient jamais dû l'être. Un ſecond traité rendit encore, l'année ſuivante, les Anglois maîtres d'une province, qui, depuis, reſta attachée à leur domination, mais ſous la propriété du frere du roi qui lui donna ſon nom.

XXV. La colonie eſt abandonnée au duc d'York. Principes ſur leſquels il fonde ſon adminiſtration.

La Nouvelle-York fut adminiſtrée par les lieutenans du prince, avec aſſez d'adreſſe, pour écarter de leur perſonne l'indignation des colons. La haine publique s'arrêtoit ſur leur maî-

tre, qui avoit concentré dans ſes mains tous les pouvoirs. Cet eſclavage politique déplaiſoit également, & aux Hollandois qui avoient préféré leurs plantations à leur patrie, & aux Anglois qui étoient venus les joindre. Accoutumés à la liberté, les peuples ſe montroient impatiens du joug. On paroiſſoit généralement diſpoſé à un ſoulevement ou à une émigration. La fermentation ne s'arrêta que lorſqu'en 1683, la colonie fut invitée à choiſir des repréſentans pour régler, dans des aſſemblées, ce qui conviendroit à ſes intérêts.

Le colonel Dongan, chargé de cet arrangement, étoit un homme d'un eſprit hardi, étendu. Il ne ſe borna pas, comme ceux qui juſqu'alors avoient gouverné la province, à concéder des terres à quiconque ſe préſentoit pour les défricher. Ses ſoins s'étendirent aux cinq nations, trop négligées par ſes prédéceſſeurs. Les François travailloient ſans relâche à diviſer ces ſauvages, dans l'eſpérance de les aſſervir; & ils avoient avancé ce grand ouvrage par le moyen des néophites que faiſoient leurs miſſionnaires. Il convenoit à l'Angleterre de traverſer ce plan : mais le duc d'York, qui avoit d'autres intérêts que ceux de ſon pays, vouloit que ſon lieutenant en favoriſât l'exécution. Dongan, quoique catholique, s'écarta conſtamment de la direction qui lui étoit tracée, & il traverſa de toutes ſes forces un ſyſtême qui lui paroiſſoit moins religieux que politique. Il nuiſit même de toutes les manieres à la nation rivale de la ſienne; & tous les mémoires

du tems atteſtent qu'il en retarda beaucoup les progrès.

La conduite de cet habile chef étoit différente dans l'intérieur de la colonie. Par goût & par ordre, il favoriſa l'établiſſement des familles de ſa communion & de la communion du prince. Une ſorte de myſtere accompagnoit cette protection. Mais auſſi-tôt que Jacques II fut monté ſur le trône, le collecteur des revenus publics, les principaux officiers, un grand nombre de citoyens ſe déclarerent partiſans de Rome.

Cet état occaſionna une grande fermentation dans les eſprits. On s'alarma pour la cauſe proteſtante. Les gens ſages craignoient une ſédition. Dongan réuſſit à contenir les mécontens: mais la révolution lui fit quitter librement ſa place. En bon Anglois, il ſe ſoumit au nouveau gouvernement; & par une fierté de caractére, particuliere à ſa nation, il fit paſſer au roi détrôné, tout ce qu'il avoit acquis de richeſſes, dans une longue & glorieuſe adminiſtration.

Cet homme ſingulier avoit à peine quitté l'Amérique, que la Nouvelle-Angleterre chaſſa ſon gouverneur Edmont Androſſ, un des inſtrumens les plus actifs des vues arbitraires du roi Jacques. Quelques milices de la Nouvelle-York, ſéduites par cet exemple, voulurent faire le même traitement à Nicholſon, paſſagérement chargé du gouvernement. Il vint à bout de former un parti en ſa faveur, & la colonie fut en proie à deux factions armées juſqu'à l'arrivée du colonel Sloughter.

XXVI. Le roi Guillaume donne un gouvernement à la colonie. Evénemens postérieurs à ce nouvel ordre de choses.

Le chef, envoyé par le roi Guillaume, convoqua les membres de l'état, le 9 avril 1691. Cette assemblée annulla tout ce qui avoit été statué jusqu'alors de contraire à la constitution Britannique. Elle arrêta des loix qui n'ont pas cessé de servir de regle. Depuis cette époque, le pouvoir exécutif appartint au gouverneur nommé par la couronne. Elle lui donna douze conseillers, sans le consentement desquels il ne pouvoit signer aucun acte. Trente députés, choisis par les habitans, représentoient les communes. Tous les pouvoirs étoient concentrés dans l'assemblée composée de ces différens membres. Au commencement, sa durée fut illimitée. On la fixa depuis à trois ans. Elle s'étendit depuis à sept, comme celle du parlement d'Angleterre, dont elle suivoit les révolutions.

Il étoit tems qu'un ordre invariable s'établît dans la colonie. Elle avoit à soutenir contre les François du Canada une guerre vive & opiniâtre, que le détrônement de Jacques II avoit allumée. Ces hostilités, terminées à Riswick, recommencerent par la succession d'Espagne. Les provinces voisines de la Nouvelle-Yorck prirent quelque part à ces divisions : mais ce fut elle qui reçut ou porta les plus grands coups, qui soudoya les troupes, qui fut entraînée dans des dépenses considérables.

Malheureusement les contributions des ci-

toyens, ordonnées par l'assemblée générale, étoient versées dans une caisse, dont la disposition absolue appartenoit au gouverneur. Il arrivoit souvent que des chefs avides ou dissipateurs détournoient pour leur usage les fonds destinés au service public. C'étoit une source perpétuelle de dissention. La reine Anne regla en 1705, que la même autorité qui auroit déterminé les impositions, en prescriroit l'usage, & pourroit se faire rendre compte de l'emploi qui en auroit été fait.

Les malversations furent arrêtées par cet arrangement ; & cependant les tributs que payoit la province ne suffisoient pas aux dépenses qu'exigeoient la continuation de la guerre. L'embarras où l'on se trouvoit fit imaginer pour la premiere fois, en 1709, de créer des billets de crédit, qui furent beaucoup plus multipliés dans la suite que ne l'exigoient les besoins, que ne le permettoient les intérêts de la colonie.

Chargé, en 1720, de la conduire, Burnet, fils du fameux évêque de ce nom, qui avoit si fort contribué à placer le prince d'Orange sur le trône, Burnet ne réussit pas à faire cesser ce désordre : mais il forma un autre plan pour la prospérité de son gouvernement. Les François du Canada avoient besoin, pour leurs échanges avec les sauvages, de plusieurs marchandises que leur métropole ne leur fournissoit pas. Ils les tiroient de la Nouvelle-York. L'assemblée générale de cette province, proscrivit, par les conseils de son chef, cette communication. Mais comme ce n'étoit pas

assez d'avoir mis de l'embarras dans les opérations d'un rival actif, on résolut de se mettre à sa place.

Une grande partie des fourrures qui étoient portées à Montréal, passoient sur les rives occidentales du lac Ontario. Burnet obtint, en 1722, des Iroquois, la permission d'y bâtir le fort d'Oswego, où ces sauvages richesses pouvoient être aisément interceptées. Dès que cet établissement fut formé, les marchands d'Albani envoyerent leurs marchandises à Chenectady, où elles étoient embarquées sur la Mohatws, qui les conduisoit à Oswego. La navigation de cette riviere est très-difficile; & cependant les Anglois eurent des succès qui surpasserent leurs espérances. Ces échanges devoient même augmenter, s'ils n'avoient été traversés de toutes les manieres.

Les François construisirent, en 1726, à Niagara un fort où s'arrêtoient les fourrures qui, sans cet établissement, auroient été portées à Oswego. Les marchandises Angloises, qu'ils ne pouvoient plus recevoir ouvertement, leur furent livrées en fraude jusqu'à l'année 1729, époque remarquable, où des intérêts particuliers firent révoquer la loi qui interdisoit ce commerce. Enfin l'Angleterre chargea les pelleteries de plus forts droits qu'elles n'en payoient en France.

Pendant que ces entrâves multipliées diminuoient les liaisons qu'on avoit espéré d'entretenir avec les sauvages, les cultures étoient poussées avec beaucoup de vivacité & de succès dans toute l'étendue de la province. Elles

avoient, il eſt vrai, langui quelque tems dans les comtés où Jacques II avoit accordé des terreins immenſes à quelques hommes trop favoriſés : mais, à la fin, ces comtés s'étoient peuplés comme les autres. Malheureuſement la plupart des habitans n'occupoient, comme en Ecoſſe, que des terres amovibles à la volonté du ſeigneur; & plus malheureuſement encore cette dépendance donnoit aux grands propriétaires une influence dangereuſe dans les réſolutions publiques.

Ce vice dans le gouvernement ſe fit ſinguliérement ſentir dans les deux guerres deſtructives qu'on eut à ſoutenir en 1744 & en 1756 contre les François. La colonie éprouva, durant ces cruelles animoſités, des maux dont elle auroit au-moins évité une partie, ſi les efforts pour repouſſer ces hommes entreprenans & leurs féroces alliés euſſent été concertés à tems & mieux combinés. Il falloit que le Canada devînt, à la paix de 1763, une poſſeſſion Britannique, pour que la Nouvelle-York ſe livrât ſans intervalle, ſans embarras & ſans inquiétude à l'extenſion de ſon commerce avec les ſauvages, au defrichement de ſes plantations.

XXVII. Sol, population, commerce de la colonie.

Cette province, dont les limites n'ont été réglées qu'après les diſcuſſions les plus longues, les plus vives, les plus opiniâtres avec la Nouvelle-Angleterre, la Nouvelle-Jerſey & la Penſylvanie, forme aujourd'hui dix comtés. Elle n'a que très-peu d'étendue au bord de la

mer ; mais en profondeur ſon territoire s'étend juſqu'au lac George ou Saint-Sacrement, & juſqu'au lac Ontario. Des montagnes ſituées entre ces deux lacs, ſort la riviere d'Hudſon, qui ne reçoit que de foibles canots durant ſoixante-cinq milles ; encore cette navigation eſt-elle interrompue par deux caſcades qui obligent à deux portages d'environ deux cent toiſes chacun. Mais d'Albani à l'océan, c'eſt-à-dire, dans l'eſpace de cent cinquante milles, on voit voguer ſur ce magnifique canal, avec la marée, jour & nuit, durant toutes les ſaiſons, ſans crainte d'aucun accident, des bâtimens de quarante à cinquante tonneaux, qui entretiennent une circulation continuelle & rapide dans la colonie.

La partie de ce grand établiſſement que les navigateurs trouvent d'abord, c'eſt l'iſle Longue, ſéparée du continent par un canal étroit. Elle a cent vingt milles de long, ſur douze de large, diviſés en trois comtés. Les ſauvages, qui occupoient ce grand eſpace, s'éloignerent ou périrent ſucceſſivement. Leurs oppreſſeurs durent leur premiere aiſance à la pêche de la baleine & du loup-marin. A meſure que ces races qui cherchent les côtes déſertes diſparurent, on s'occupa de la multiplication des troupeaux, ſur-tout des chevaux. Quelques cultures ſe ſont depuis établies ſur ce ſol trop ſablonneux.

Le terrein eſt plus inégal dans le continent : mais il devient plus uni & plus productif à meſure qu'on approche des lacs & du Canada. Si jamais les marais qui couvrent encore cette

extrêmité de la colonie ſont deſſéchés; ſi les rivieres qui l'arroſent ſont un jour reſſerrées dans leur lit, cette contrée ſera la plus fertile de la colonie.

Suivant les derniers calculs, la province compte deux cent cinquante mille habitans de diverſes nations, de ſectes diverſes. Les riches pelleteries qu'ils tirent des ſauvages, & celles de leurs productions qu'ils ne conſomment pas, ſont conduites au marché général. C'eſt une ville importante, aujourd'hui déſignée, comme la colonie entiere, ſous le titre de Nouvelle-York. Elle fut autrefois bâtie par les Hollandois, dans l'iſle de Manahatan, longue de quatorze milles, & d'un mille dans ſa plus grande largeur.

Le commerce y a raſſemblé, ſous un climat très-ſain, dix-huit ou vingt mille habitans, dans un eſpace, partie bas & partie élevé. Les rues ſont fort irrégulieres, mais très-propres. Les maiſons, bâties de brique & couvertes de tuile, offrent plus de commodité que d'élégance. Les vivres ſont abondans, d'excellente qualité & à bon marché. L'aiſance eſt univerſelle. La derniere claſſe du peuple a une reſſource aſſurée dans les huîtres, dont la pêche ſeule occupe deux cent bateaux.

La ville, placée à deux milles de l'embouchure de la riviere d'Hudſon, n'a proprement ni port, ni baſſin: mais elle n'en a pas beſoin. Sa rade, ouverte dans toutes les ſaiſons, acceſſible aux plus grands vaiſſeaux, à l'abri de tous les orages, doit lui ſuffire. De-là ſortent les nombreux navires qu'on expédie pour dif-

ferens parages. Les denrées ou marchandiſes qui furent expédiées en 1769, monterent à 4,352,446 liv. 17 ſ. 9 d. Depuis cette époque, les productions de la colonie ont augmenté ſenſiblement; & elles doivent encore beaucoup croître, puiſque la moitié des terres n'eſt pas en valeur, & que celles qu'on a défrichées ne ſont pas auſſi bien cultivées qu'elles le ſeront, lorſque la population ſera devenue plus conſidérable.

XXVIII. Mœurs anciennes & mœurs nouvelles de la Nouvelle-York.

Les Hollandois, premiers fondateurs de la colonie, y établirent cet eſprit d'ordre & d'économie, qui diſtingue partout leur nation. Comme ils formerent toujours le plus grand nombre des habitans, même après le changement de domination, l'exemple de leurs mœurs fit l'eſprit général des peuples, que la conquête leur aſſocia. Les Allemands, pouſſés en Amérique par la ſuperſtition religieuſe qui les chaſſoit du Palatinat ou des autres provinces de l'empire, ſe trouverent diſpoſés par la nature à ce ton modeſte; & les Anglois, les François, que l'habitude n'avoit pas accoutumés à tant de frugalité, ſe conformerent par ſageſſe ou par émulation, à cette maniere de vivre, moins coûteuſe & plus aiſée que les modes & les airs du faſte. Il arriva delà que les colons ne contracterent pas des dettes envers la métropole; qu'ils conſerverent une liberté entiere dans leurs ventes & dans leurs achats; & qu'ils donnerent toujours à leurs af-

faires la direction qui leur étoit la plus avantageuſe.

Tel fut, juſqu'en 1763, l'état de la colonie. A cette époque, New-York devint le ſéjour du général, des principaux officiers & d'une partie des troupes que la Grande-Bretagne crut devoir entretenir dans l'Amérique Septentrionale, pour la contenir ou pour la défendre. Cette multitude de célibataires déſœuvrés, ſans ceſſe occupés à tromper leur oiſiveté & à lutter contre l'ennui, ſe repandirent parmi les citoyens, auxquels ils inſpirerent le goût de la table & la fureur du jeu. Aſſis à côté des femmes, ils les entraînerent par leurs aſſiduités, par leurs diſcours & par leurs manieres, dans ces frivolités, dans ces galanteries, dans ces amuſemens qui ont tant d'attraits pour elles. Bientôt la vie des deux ſexes fut la même. On ſe leva avec les mêmes projets; on ſe coucha ſur les mêmes ſottiſes. Ce mauvais eſprit ſe communiqua de proche en proche. Il dure encore, à moins que les ſcenes terribles, qui ont depuis enſanglanté ces contrées, n'ayent fait dans les mœurs une révolution heureuſe.

XXIX. Révolutions arrivées dans la Nouvelle-Jerſey.

Au voiſinage de la Nouvelle-York eſt la Nouvelle-Jerſey, qui porta d'abord le nom de Nouvelle Suede. Elle fut ainſi déſignée par des avanturiers de cette nation, qui aborderent à ces plages ſauvages vers l'an 1638. Ils y formerent trois petits établiſſemens, Chriſtiana, Elzimbourg & Gottembourg. Cette colonie n'étoit rien, lorſqu'elle fut attaquée &

conquiſe, en 1655, par les Hollandois. Ceux des habitans, qui tenoient plus à leur premiere patrie qu'à leurs plantations, repaſſerent en Europe. Les autres ſe ſoumirent aux loix de leur vainqueur; & leur territoire fut incorporé au ſien. Lorſque le duc d'York reçut l'inveſtiture de la province à laquelle il donna ſon nom, il en détacha ce qui y avoit été ajouté, & le partagea à deux de ſes favoris, ſous le titre de Nouvelle-Jerſey.

Carteret & Berkeley, qui poſſédoient le premier la partie de l'eſt, & le ſecond la partie de l'oueſt, n'avoient ſollicité ce vaſte territoire que pour le vendre. Des hommes à ſpéculation leur en acheterent à vil prix de grandes portions, dont ils ſe défirent en détail. Au milieu de toutes ces ſubdiviſions, la colonie reſta partagée en deux provinces, ſéparément gouvernées par les héritiers des premiers propriétaires. Les difficultés qu'éprouvoit leur adminiſtration, les dégoûterent de cette eſpece de ſouveraineté, qui ne convient guere à des ſujets. Ils remirent, en 1702, leur charte à la couronne. Depuis cette époque, les deux provinces n'en font qu'une, qui, comme la plupart des colonies angloiſes, eſt dirigée par un gouverneur, un conſeil, & les députés des communes.

Avant la derniere révolution, on ne voyoit dans un pays ſi vaſte, que ſeize mille habitans. C'étoit les deſcendans des Suédois & des Hollandois, ſes premiers cultivateurs. Quelques Quakers, quelques Anglicans, un plus grand nombre de Presbytériens Ecoſſois, s'étoient

joints aux colons des deux nations. Les vices du gouvernement arrêtoient les progrès, & causoient l'indigence de cette foible population. L'époque de la liberté sembloit devoir être, pour cette colonie, l'époque de la prospérité : mais la plupart des Européens, qui cherchoient un asyle ou la fortune dans le Nouveau-Monde, préféroient la Pensilvanie ou la Caroline, qui avoient plus de célébrité. A la fin, cependant, la Nouvelle-Jersey s'est peuplée. On y compte cent trente mille habitans.

XXX. Ce qu'est actuellement la Nouvelle-Jersey, & ce qu'elle peut devenir.

La colonie est couverte de troupeaux & abondante en grains. Le chanvre y a fait plus de progrès que dans aucune des contrées voisines. On y a ouvert avec succès une mine d'excellent cuivre. Ses côtes sont accessibles, & le port d'Amboi, sa capitale, est assez bon. Aucun des moyens de prospérité, propres à cette partie du globe, ne lui manque. Cependant, elle est toujours restée dans une obscurité profonde. Son nom est presque ignoré dans l'ancien monde, & n'est guere plus connu dans le nouveau. En seroit-elle plus malheureuse ? Je ne le crois pas.

Qu'on parcoure l'histoire des nations anciennes & modernes, & l'on n'en verra presque aucune dont la splendeur ne se soit accrue aux dépens de sa félicité. Des peuples, dont il ne seroit fait aucune mention dans les tristes annales du monde, n'auroient été ni aggresseurs, ni attaqués. Ils n'auroient pas troublé la paix

des autres. Des ennemis éloignés ou voiſins, n'auroient pas troublé la leur. Ils n'auroient point eu de héros qui fuſſent rentrés dans leur patrie, chargés des dépouilles de l'ennemi. Ils n'auroient point eu d'hiſtorien qui racontât ou leurs miſeres ou leurs crimes. On n'y auroit point frémi d'âge en âge, à l'aſpect de ces monumens, qui retracent par-tout l'effuſion du ſang, des fers portés au loin ou briſés chez ſoi. Des factions politiques ne les auroient point déchirés. Des opinions abſurdes ne les auroient point enivrés. L'oppreſſion de la tyrannie n'y auroit point fait couler des larmes, ni ſuſcité des révoltes. On ne s'y ſeroit point délivré d'un deſpote par le poignard; on n'y eût point exterminé ſes ſatellites : car tels ſont les événemens qui, de tout tems, ont donné de la célébrité aux nations. Au milieu d'une longue & profonde tranquillité, on y auroit cultivé les campagnes, chanté quelques hymnes traditionnels à Dieu; & répété, pendant des ſiecles, les mêmes chanſons à l'amour. Pourquoi faut-il que la peinture ſéduiſante de ce bonheur ſoit chimérique ? Il n'a point exiſté. Il exiſteroit, qu'au milieu de nations turbulentes & ambitieuſes, il ſeroit impoſſible qu'il durât. Quelles que puiſſent être les cauſes de l'obſcurité de la Nouvelle-Jerſey, nous lui devons donc nos conſeils ſur ſon état actuel & ſur ſon état à venir.

Sa pauvreté ne lui permettant pas, dans les commencemens, d'avoir un commerce direct avec les marchés étrangers ou éloignés, elle étoit réduite à vendre ſes denrées à Philadel-

phie, & plus ordinairement à New-York. Ces deux villes lui donnoient en échange quelques marchandiſes de la métropole, quelques denrées des iſles. Leurs plus riches négocians lui firent même des avances, qui la mirent de plus en plus dans la dépendance. Malgré l'accroiſſement de ſes cultures & de ſes productions, elle n'eſt pas encore ſortie de cette eſpece de ſervitude. Des états d'une vérité inconteſtable, que nous avons ſous les yeux, démontrent qu'en 1769, la Nouvelle-Jerſey n'expédia aucun bâtiment pour l'Europe, & qu'elle n'envoya aux Indes Occidentales que vingt-quatre bateaux, dont la charge ne valoit que 56,965 l. 19 ſ. 9 d. Tout le reſte de ſes richeſſes territoriales fut livré aux colonies voiſines, qui en firent elles-mêmes le commerce.

Cette ſituation eſt ruineuſe & aviliſſante. La Nouvelle-Jerſey doit conſtruire elle-même des navires, dont la nature lui a donné tous les matériaux. Elle doit les lancer dans des mers diverſes, puiſque les hommes ne lui manquent plus. Elle doit porter ſes productions aux peuples qui ne les ont encore reçues que par des agens intermédiaires. Elle doit tirer de la premiere main l'induſtrie étrangere, que des circuits inutiles lui ont fait payer juſqu'ici trop cher. Alors, elle pourra former des projets vaſtes, ſe livrer à de grandes entrepriſes, s'élever au rang où ſes avantages ſemblent l'appeler, & approcher des provinces qui l'ont trop long-tems étouffée de leur ombre, ou offuſquée par leur éclat.

Puiſſent les vues que je préſente, & les

exhortations que j'adreſſe à la Nouvelle-Jerſey, ſe réaliſer! Puiſſé-je vivre aſſez longtems pour en être le témoin & m'en réjouir! Le bonheur de mes ſemblables, à quelque diſtance qu'ils exiſtaſſent de moi, ne m'a jamais été indifférent: mais je me ſuis ſenti remué d'un vif intérêt, en faveur de ceux que la ſuperſtition ou la tyrannie ont chaſſé de leur pays natal. J'ai compati à leurs peines. Lorſqu'ils ſe ſont embarqués, j'ai élevé mes yeux vers le ciel. Ma voix s'eſt mêlée au bruit des vents & des flots qui les portoient au-delà des mers; & je me ſuis écrié, à pluſieurs repriſes, qu'ils proſperent! qu'ils proſperent! qu'ils trouvent dans les régions déſertes & ſauvages qu'ils vont habiter, une félicité égale ou même ſupérieure à la nôtre; & s'ils y fondent un empire, qu'ils ſongent à ſe garantir eux-mêmes & leur poſtérité, des fléaux dont ils ont ſenti les coups.

Fin du dix-ſeptième Livre.

TABLE

TABLE
ALPHABETIQUE
DES MATIERES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

A

ABÉNAQUIS, nom général des nations qui habitoient l'Acadie & les forêts du continent voisin lors de l'arrivée des François, qui leur inspirerent la haine contre les Anglois 320. Dont le gouvernement d'Angleterre ne put pas les ramener. *Ibid.*

Acadie, contrée de l'Amérique-Septentrionale, tombée au pouvoir des Anglois à la fin du regne de Louis XIV 100. Fut nommée Nouvelle-Ecosse par les Anglois; désignation de son étendue 317. Les François s'y étoient établis en 1604, *ibid.* Etat de la colonie Françoise quand celle de la Nouvelle-Angleterre commença à s'élever 319. Elle étoit habitée par les Abénaquis quand les François s'y établirent 320. Et n'étoit défendue que par Port-Royal. *Ibid.* Raisons qui engagerent les Anglois à s'en emparer 321. Cependant ses anciens colons y resterent. *Ibid.* Les Anglois sentent en 1749 l'avantage qu'ils peuvent tirer de sa possession; établissemens qu'ils y forment 326, *& suiv.*

Acadiens, colonie Françoise dans l'Amérique-Septentrionale, préferent de rester sous la domination Angloise après la cession de l'Acadie aux Anglois 107. Passent en 1749 à l'isle St. Jean 156. Forment au nombre de 800 un établissement à la

Louyſiane 113. Témoignage d'attachement qu'ils donnent dans la Nouvelle-Ecoſſe à leur ancien Souverain 391 *& ſuiv.* Ils ne furent point ſoumis aux loix Angloiſes 323. Simplicité de leurs mœurs 324. La crainte d'être inquiétés, ſurtout pour la religion, détermine une partie à paſſer dans la Nouvelle-France; le reſte, conduit par trahiſon des Anglois dans d'autres colonies, y périt 328.

Acanſas, peuple de l'Amérique-Septentrionale dans la Louyſiane 149. Sont à 300 lieues des Illinois *ibid.*

Adayes (les), fort Eſpagnol du nouveau Mexique dans l'Amérique-Septentrionale 148.

Albani, citadelle nommée auparavant Fort-Orange, dans la Nouvelle-Yorck, avoit été élevée par les Hollandois pour être l'entrepôt de leur commerce avec les Iroquois, quand ils poſſédoient cette contrée ſous le nom de Nouvelle-Belge 365. Beauté de la riviere navigable depuis Albani juſqu'à l'Océan 375.

Algonquine (l'), langue-mere dans la Canada, ſon caractere 19.

Algonquins, peuple de l'Amérique-Septentrionale, étoient chaſſeurs & vivoient confédérativement avec les Iroquois 55. Origine de leurs guerres avec ceux-ci 56. Contrée qu'ils habitoient *ibid.*

Algue-Marine, végétal qui ſe trouve abondamment à la baye d'Hudſon 264.

Alimabous, peuple de l'Amérique-Septentrionale près la Louyſiane 144.

Amboi, capitale de la Nouvelle-Jerſey dans l'Amérique-Septentrionale, dont le port eſt aſſez bon 380.

Américains (les), ſont malheureux de ne pas aimer leurs femmes 27. Dédaignent de s'occuper à l'agriculture *ibid.* Exerçent la polygamie & le divorce : maniere dont ils pratiquent ce dernier

ibid. Raiſons que donne un écrivain illuſtre du peu de penchant qu'ils ont à l'amour 28. Réflexions à ce ſujet 29 & 30. C'eſt le ſoin de leur nourriture qui les rend indifférens pour les femmes 30, 31. Sont-ils un peuple nouveau ? Difficultés ſur l'origine de la population de l'Amérique 250 *& ſuiv.*

Amérique (l') ou le Nouveau-Monde ; réflexions phyſiques ſur le paralelle qui ſe trouve entre ſa diſpoſition & ſes productions & celles du Monde Ancien 247 *& ſuiv.* Correſpondance de l'Iſthme de Panama avec celui de Suez, entre le cap de Bonne-Eſpérance & le cap de Horn 247 *& ſuiv.* Raiſons de croire l'Amérique un monde nouveau & abandonné depuis peu de ſiecles par les eaux 248 *& ſuiv.* Autres raiſons tirées de la différence du climat 249 *& ſuiv.* Et de l'indifférence des hommes pour le ſexe 250. L'imperfection de ſa nature ne prouve pas ſa nouveauté mais ſa renaiſſance 252. Preuves inconteſtables qu'il fut habité très-anciennement *ibid.* & que c'eſt depuis bien des ſiecles que cette renaiſſance a eu lieu 253. Il ſubit le joug de l'homme peu après l'arrivée des premiers Européens dans l'Amérique-Septentrionale ſur le même pié que l'ancien, 263 *& ſuiv.*

Amérique-Méridionale, preſque toute dépendante de l'Eſpagne 2.

Amérique-Septentrionale, choiſie par les François pour y faire des établiſſemens, pourquoi 10. Différentes eſpeces de pelleteries qu'elle fournit à l'Europe 76. Sa proſpérité tire ſon origine des calamités des iſles Britanniques 230 *& ſuivans.* Son état quand les premiers Européens vinrent y former les colonies Angloiſes 262 *& ſuivans.* Changemens ſubits qu'elle éprouva à cette époque 263.

Amiraux Anglois, ont la fermeté de défendre

aux pêcheurs François la pourſuite de la morue ſur le Grand-Banc le jour du Dimanche 312.

Amitié, les liaiſons en ſont très-étroites entre les ſauvages 32 *& ſuiv.* Sa définition *ibid.* Tous les hommes n'en ſont pas ſuſceptibles, pourquoi *ibid.* Raiſons de ce qu'elle n'éprouve aucune altération chez les ſauvages 33.

Angleterre ou *Isles Britanniques*; réflexions ſur les avantages ou déſavantages qu'elle a pu retirer de l'acquiſition en 1760 du Canada 226 *& ſuivans.* N'étoit connue en Amérique, avant Raleigh, que par ſes pirateries 230. Les Druides étoient les chefs de la religion des Bretons ſes anciens habitans 234. Ils en diſparurent au ſeptieme ſiecle à l'établiſſement du chriſtianiſme 236. Les Papes s'y emparent de tout le pouvoir eccléſiaſtique 238. Elle devient feudataire de Rome moderne juſques ſous le regne d'Henri VIII, 239. Fut ſous Charles I un théatre d'horreur & de ſang 244. A promis en 1745 une récompenſe conſidérable à ceux qui découvriront un paſſage dans la mer du Sud par la baye d'Hudſon 278. Moyens qu'elle employa, vers la fin du regne de Charles II, pour partager avec les Hollandois la pêche de la baleine 360 *& ſuiv.* Elle n'avoit pas de grandes liaiſons avec la Hollande au commencement du XVII ſiecle 366.

Anglois, s'emparent en 1664 de la Nouvelle-Belge ſur les Hollandois, & la nomment Nouvelle-Yorck 65. Envoyent en 1690 une flotte pour faire le ſiege de Quebec que la politique des Iroquois leur fit lever 69. *& ſuiv.* Jaloux du commerce de pelleteries des François en Canada, ils ne négligent rien pour l'établir à la Nouvelle-Yorck 91. Avantages qu'ils avoient ſur les François pour ce commerce *ibid.* Ils ne purent point engager les ſauvages du Canada dans une guerre contre les François à l'occaſion de celle qui s'alluma en

Europe pour la ſucceſſion au thrône de Charles-Quint 95. Etablis dans l'Amérique-Septentrionale, ne ſe ſont embarraſſés que de la culture 137. Quelle fut la cauſe de leur guerre avec les François dans le Canada 206. Leurs premieres expéditions dans l'Amérique-Septentrionale 230 *& ſuiv.*

Annapolis, capitale de la Nouvelle-Ecoſſe dans l'Amérique-Septentrionale, s'appeloit Port-Royal avant que les Anglois fuſſent maîtres de l'Acadie 321.

Anne, reine d'Angleterre; ſa modération laiſſe établir les François au cap Breton 103.

Antilles (les), archipel de l'Amérique; tradition ancienne chez les Indiens qui les habitoient 4, 5.

Apalaches, montagnes très-hautes de l'Amérique-Septentrionale près du Miſſiſſipi 139. La Maubile y prend ſa ſource 144.

Autorité des rois, ce qu'elle étoit 3.

B

BACKER (Polli), habitante de la Nouvelle-Angleterre, ſon diſcours aux Magiſtrats à l'occaſion de ſa cinquieme groſſeſſe illégitime 348 *& ſuiv.* Ce diſcours produit une ſi grande révolution qu'elle fut abſoute & qu'un de ſes juges l'épouſa 353.

Balcine, le plus grand poiſſon connu de l'Univers, dont la pêche eſt abondante au détroit de Davis en Canada, & dans le Groënland 201. Le nombre qui s'en trouve dans la baye d'Hudſon, à la fin de l'été, eſt une raiſon de croire qu'elles y ont un chemin pour ſe rendre dans la mer du Sud 277. La pêche s'en fait dans le golphe St. Laurent & les parages voiſins 361.

Baye d'Hudſon (la), au nord de l'Amérique-Sep-

tentrionale, cédée par la France aux Anglois ſur la fin du regne de Louis XIV, 100. Sa deſcription, ſon climat 263 *& ſuiv.* Phénomene qui y eſt habituel 264 *& ſuiv.* Effets que le froid y produit ſur les animaux & ſur les liquides 265. Minéraux qu'on y trouve 266. Nature du ſol & des hommes qui l'habitent *ibid.* Deſcription de ceux de la baye de Hudſon; ils ſont reſſemblans à ceux du Groënland 267. Elle fut découverte en 1607 par Henri Hudſon, navigateur Anglois, qui cherchoit par le nord un paſſage à la mer du Sud 270. Deux François mécontens engagent les Anglois à y former un établiſſement pour le commerce des pelleteries 271. Ne peut être, à cauſe du climat, qu'un entrepôt du commerce 272. Les fourrures y ſont ſupérieures & à meilleur compte que plus au midi; marchandiſes qu'on y donne en échange *ibid. & ſuiv.* Ce commerce y eſt ſoumis au monopole 273. Son principal mérite eſt d'être le paſſage le plus court pour ſe rendre aux Indes Orientales 274. Obſervations qui démontrent que la baye d'Hudſon ne doit point être un golphe enclavé dans les terres, mais appartenir à une mer qui conduit à celle du Sud 275 *& ſuiv.*

Beaujeu, commandant des vaiſſeaux accordés à La Sale pour l'établiſſement d'une colonie ſur les rives du Miſſiſſipi, ſe brouille avec lui; réſultat de leur haine 120.

Biloxi, canton de l'Amérique-Septentrionale, entre le Miſſiſſipi & la Floride, la plus mauvaiſe contrée de la Louyſiane 122. Où furent conduits & périrent la plus grande partie des malheureux qui s'étoient engagés pour former la colonie du Miſſiſſipi 128.

Boſton, capitale du Maſſachuſet, l'une des quatre provinces de la Nouvelle-Angleterre, dans l'Amérique Septentrionale; horrible maſſacre qu'un

de ſes habitans fait de dix Indiens. 347. Les principales expéditions du Maſſachuſet ſe font dans ſon port. 362. Sa ſituation, ſes ſignaux *ibid.* & *ſuiv.* Sa rade. 363. Nombre de ſes habitans avant les troubles, & leurs uſages. 364.

Bretons (les), anciens habitans des isles Britanniques, avoient des Druides pour prêtres. 234. Notions des myſteres & du pouvoir de ces chefs de leur religion. 235.

Buckingham (le duc de), premier miniſtre en Angleterre; ſa haine, par jalouſie avec le cardinal de Richelieu, occaſionne la guerre entre les Anglois & les François. 61.

C

CABOT (Jean), navigateur Vénitien, eſt le premier qui eut l'idée d'un paſſage par le nord-oueſt à la mer du Sud. 274. Il fit en 1497 la découverte de l'isle de Terre-Neuve. 293.

Canada, ou Nouvelle-France, grande partie de l'Amérique Septentrionale. 12. Idée de ſa ſituation, de ſes rivieres, de ſes lacs, de la fécondité de ſon terroir & de la température de ſon climat. *ibid.* & *ſuiv.* Raiſons du grand froid qui y regne. 13. Habillemens, mœurs & coutumes des naturels qui l'habitoient. *ibid.* & *ſuiv.* La culture y étoit abandonnée aux femmes, & les hommes ne s'y occupoient que de la guerre, de la chaſſe & de la pêche. 14. Occupations de ces ſauvages dans les intervalles des chaſſes. *ibid.* & *ſuiv.* différens langages qu'on trouva chez les naturels du pays. 19. Il n'eſt pas dépeuplé par l'avarice de la nature, mais par le genre de vie de ſes habitans. 31. Sous quelle condition il fut remis à une ſociété par le gouvernement françois. 59. & *ſuiv.* Pris par les Anglois en 1629 & rendu aux François en 1631 par le traité de St. Ger-

main en Laye. 61, 62. Le gouvernement y fit paſſer de bonnes troupes en 1662, ce qui y ramena la paix avec les Sauvages, l'induſtrie & le commerce. 63. *& ſuiv.* Il étoit couvert de forêts pleines de bêtes fauves, avant l'arrivée des Européens. 72. Il ſe trouvoit à la paix d'Utrecht dans l'état de miſere le plus déplorable, pourquoi. 177. Réſultats des dénombremens faits en 1753 & 1758 de ſes habitans. 178. Faute du gouvernement qui en retarda la proſpérité, qui fut remédiée en 1745, 181. *& ſuiv.* La nature y dirigeoit les travaux du cultivateur. 183. Nombre des François du Canada. 185. *& ſuiv.* Vices du gouvernement qui y étoit établi. 187. *& ſuiv.* Abus qui en réſulterent. 189. *& ſuiv.* Etat de ſes exportations pendant les deux dernieres guerres. 193. Variations qu'éprouva le Canada pour les monnoies pendant pluſieurs années. *ibid. & ſuiv.* On s'y ſervit de cartes frappées aux armes de France, 194. Suites de cette opération. 195. Avantages que la France eut pu tirer du Canada en profitant de la bonne nature de cette région pour l'agriculture. 197. *& ſuiv.* Ce qui auroit donné lieu à élever des troupeaux de divers beſtiaux. *ibid.* Le Jéſuite Lafitau découvrit en 1718 le Gin-ſeng dans les forêts du Canada. 198. Les mines de fer y ſont communes. *ibid.* La cour de Verſailles y fait conſtruire des vaiſſeaux de guerre. 199. Avantages que ce pays auroit pu retirer de la préparation du caſtor; cauſes qui l'en priverent. 200. *& ſuiv.* Les mêmes fautes du gouvernement lui firent auſſi manquer la pêche de la baleine. 201. Ses établiſſemens auroient dû proſpérer, s'ils euſſent été bien ſécondés. 202. Il eſt attaqué en 1759 par les Anglois après qu'ils ſe furent emparés de l'Iſle-Royale : principe de cette guerre. 213. Il paſſe au pouvoir des Anglois en 1760 après la capitulation de Montréal. 225. Réfle-

xions ſur les avantages ou déſavantages qu'a pu recevoir l'Angleterre de cette acquiſition. 226. *& ſuiv.* Son état depuis qu'il a paſſé ſous la domination Britannique. 282. *& ſuiv.* On en démembra en 1764 la côte du Labrador. 283. On y établit les loix criminelles d'Angleterre. *ibid.* Les loix civiles y furent mal reçues 284. Le parlement lui rend au premier Mai 1775 ſes premieres limites. 285. Sa population, ſes manufactures, ſon commerce depuis ſon aſſujettiſſement aux Anglais. 286. *& ſuiv.* Les troupeaux & la culture s'y ſont augmentés : état de ſes exportations en 1769 & 1770, 287. *& ſuiv.* Depuis 1772 ſes dettes ſont entiérement payées. 288. Son étendue, ſa fertilité, ſon climat l'appellent à de grandes proſpérités. 289.

Cap de Horn, eſt la voie la plus ſure pour entrer dans la mer du Sud. 279.

Carillon, fort du Canada, aux François, attaqué le huit Juillet 1758, par les Anglois. 216. qui y ſont repouſſés avec perte. *ibid.* Réflexions ſur les cauſes de leurs mauvais ſuccès. 217. *& ſuiv.*

Caroline (la), Province de l'Amérique Septentrionale, établiſſement Anglois, frontiere de la Floride. 4.

Caſtor, animal du Canada, vivant en ſociété, ſon naturel, ſa deſcription. 77. *& ſuiv.* Sa familiarité. 79. Maniere dont les Caſtors raſſemblés forment des bourgades au moyen des bâtimens réguliers qu'ils conſtruiſent. *ibid. & ſuiv.* Réunion du mâle avec la femelle, & ſoin qu'ils ont de leur progéniture. 82. *& ſuiv.* Maniere dont s'en fait la chaſſe. 85. *& ſuiv.* Comparé avec le Sauvage, il étoit plus près de la ſociabilité que lui quand les Européens découvrirent le Canada. 86, 87. Réflexions ſur la maniere de travailler à la conſtruction de ſes bâtimens. *ibid. & ſuiv.* Il y en a de diverſes eſpeces. 89. *& ſuiv.* Degré

de latitude où on les trouve *ibid. & ſuiv.*

Cataracoui, ou le fort de Frontenac, dans le Canada, fut bâti en 1671 à l'entrée du lac Ontario, pour s'oppoſer aux incurſions des Anglois & des Iroquois, & fut le premier établiſſement François dans cette contrée. 184.

Chactas, peuple de l'Amérique Septentrionale près la Louyſiane. 144.

Champlain [Samuel de], remonte en 1608 le fleuve St. Laurent, & fonde ſur ſes bords la ville de Quebec. 12. Au lieu de pacifier les Iroquois avec leurs ennemis, il ſe joignit à ces derniers pour leur faire la guerre. 57. Ayant tué à coups d'arquebuſe les chefs de l'armée Iroquoiſe elle prit la fuite. 58.

Champlain, lac de l'Amérique Septentrionale, & ſon territoire au Sud, ajouté en 1764 par le miniſtere Anglois à la Nouvelle-Yorck. 283.

Charles IX, roi de France; ſon miniſtere ne vange point le maſſacre des Proteſtans François de la Floride. 8.

Charles I, roi d'Angleterre, ſéduit par Buckingham ſon favori, veut détruire le Presbytérianiſme dans ſon royaume, dans l'eſpérance de parvenir au deſpotiſme par l'établiſſement de la puiſſance épiſcopale. 241. Il empêcha, par la rétention de huit vaiſſeaux qui étoient à l'ancre dans la Tamiſe, le même Cromwel qui le conduiſit à l'échafaud, de paſſer dans l'Amérique Septentrionale. 243. Révolutions qui ſuivirent ſa mort. 341

Charles II, roi d'Angleterre, ſon caractère voluptueux ramène la tranquillité dans ce royaume. Il fait finir la perſécution des Quakers. 342. On décharge, vers la fin de ſon regne, le produit de la pêche de la baleine des droits de douane. 360. Malgré ſon goût pour le plaiſir, il adopte vivement le plan de s'emparer des poſſeſſions de

ſes voiſins dans l'Amérique Septentrionale. 367. Il attaque, en conſéquence, les vaiſſeaux Hollandois ſans déclaration de guerre. *ibid.* Réflexions ſur ce genre d'hoſtilité. *ibid.*

Charlotte-Town, autrefois Port-la-joie, capitale de l'isle St. Jean dans l'Amérique Septentrionale. 291.

Chat-cervier du Canada, le lynx des anciens, appelé loup cervier en Sybérie, où il eſt plus grand; ſa maniere de vivre, ſon utilité, ſa fourrure ſuivant le climat qu'il habite. 75, 76.

Chicachas, peuple de l'Amérique Septentrionale, dans le voiſinage de la Louyſiane, remportent une pleine victoire en 1736 ſur les François. 143.

Chouéguen, ville du Canada ſur le lac Ontario, entrepôt du commerce de pelleteries des Anglois avec les Sauvages. 95.

Chriſtianiſme [le] abolit au ſeptieme ſiecle la religion des Druides chefs de celle des Bretons, anciens habitans des isles Britanniques. 236. Influence ſur les peuples qui en fut la ſuite. *ibid.* *& ſuiv.* Rome en profite pour s'y enrichir par le commerce des reliques. 238.

Coligny, amiral de France, envoye en 1562 à la decouverte de la Floride. 4. Négligence des François à y ſuivre ſes ordres pour l'agriculture. 6.

Colonies Angloiſes de l'Amérique Septentrionale; raiſons de leur jalouſie contre les établiſſemens François dans la même contrée. 213. *& ſuiv.* Quelle en fut la ſuite. 214. Les premiers Européens qui vinrent s'y établir y trouverent d'immenſes foréts. 262, pleines de bêtes féroces, mais habitées d'un petit nombre de ſauvages couverts de la peau de ces monſtres. *ibid.* Elles changerent de face au moment que l'Européen y parut 263.

Colonies Françoiſes du Canada, tombent au pouvoir des Anglois en 1760, après la capitulation de Montréal. 225.

Commerce de pelleteries du Canada ; où ſe faiſoit par les François 90, & par les Anglois. 91. Fut accordé excluſivement aux commandans des forts François. 94. Abus qui en réſulterent. 95. Comment & contre quoi ſe faiſoit avec les Sauvages. 96.

Compagnie Françoiſe du Canada, combien favoriſée par le roi. 60. Ses premiers vaiſſeaux tombent entre les mains des Anglois lors du ſiege de la Rochelle. 61. Abus du monopole en Canada après la paix de St. Germain en Laye. 62.

Connecticut, l'une des quatre provinces qui forment la Nouvelle-Angleterre, dans l'Amérique Septentrionale. Nombre actuel de ſes habitans. 357.

Cook, fameux navigateur, ſe porte au nord de la Californie pour y chercher un paſſage du nord-oueſt. 281. Près du terme de ſes travaux, il eſt tué par un ſauvage. 282.

Couvens ; combien eſt déraiſonnable leur inſtitution, comparée avec la belle forme de ſociété des caſtors. 83. *& ſuiv.*

Cromwel, Anglois Presbytérien, fut retenu en Angleterre par Charles I, qu'il fit enſuite décapiter au moment où il s'embarquoit pour paſſer dans l'Amérique Septentrionale. 243. Sa mort rétablit le calme en Angleterre. 342.

Crozat, négociant François, obtient en 1712 le commerce excluſif de la Louyſiane. Caractere de cet homme célebre 123. *& ſuiv.* Déſabuſé de ſes eſpérances, il cede en 1717 ſon privilege à une compagnie *ibid.*

D

DAUPHIN, fort de l'Iſle-Royale autrefois le cap Breton, principal établiſſement des François dans cette iſle, ſon havre 104. Avantages de cet emplacement 105.

Dénonville, gouverneur du Canada, ſe ſaiſit par trahiſon des chefs des Iroquois 66 *& ſuiv.* Il manquoit d'activité 67.

Détroit (le), contrée du Canada, au-delà du lac Erié, qui ſurpaſſe tout le Canada par la douceur de ſon climat, la fertilité, la beauté du pays & l'abondance de la chaſſe & de la pêche 184.

Détroit à l'Anglois, paſſage de la Louyſiane au Miſſiſſipi 135.

Détroit de Davis, au nord du Canada, un des meilleurs endroits pour la pêche de la baleine 201.

Détroit de Magellan, à la pointe Méridionale de l'Amérique, eſt un paſſage pour entrer dans la mer du Sud, mais très-dangereux pour le naufrage 279. Il ſera abandonné ſi l'on trouve un paſſage au nord-oueſt de l'Amérique 282.

Deux Siciles (les), ſoit le royaume de Naples, objet des prétentions de la France 3.

Dominique de Gourgue (Gaſcon), vange le maſſacre des Proteſtans François fait par les Eſpagnols dans la Floride 8. En raiſon de quoi il uſe de cette repréſaille *ibid.* Détruit les forts de la Floride & retourne en France 9.

Drake (François), amiral Anglois, fameux navigateur, après s'être emparé de nombre d'établiſſemens & de vaiſſeaux Eſpagnols, va former une colonie Angloiſe dans l'Amérique-Septentrionale 232 *& ſuiv.*

Drucourt (Madame de), femme du gouverneur de Louisbourg capitale de l'Iſle-Royale, fait des actions de la plus grande valeur au ſiege qu'en firent les Anglois en 1758, 212.

Druïdes, étoient les prêtres des Bretons, anciens habitans des iſles Britanniques 234. Idée de leurs pouvoirs, & de leurs myſteres religieux 235. Le chriſtianiſme les abolit au ſeptieme ſiecle 236.

Duqueſne, fort du Canada, aux François, attaqué en 1755 par les Anglois, ſous la conduite du général Braddock; repouſſé par un petit nombre de François 214.

E

EAU-DE-VIE, principal objet du commerce avec les Sauvages du Canada, combien leur étoit préjudiciable 96. Il fut alternativement défendu & permis de leur en porter 97.

Edit de Nantes, combien étoit favorable à la France 153 *& ſuiv.* Combien ſa révocation lui fut préjudiciable 155 *& ſuiv.* Cette révocation eut lieu en 1685, 156. Funeſtes effets qui en furent la ſuite 157.

Edouard, roi d'Angleterre, ſucceſſeur d'Henri VIII, fait de nouveaux changemens dans la religion du royaume, d'où naît la religion Anglicane 240.

Elizabeth, reine d'Angleterre, trouvant la religion Anglicane, établie par Edouard, trop ſpirituelle, y ajoute des cérémonies religieuſes 240.

Erié, lac de l'Amérique Septentrionale qui ſervoit de limites au pays des Iroquois 57.

Eskimaux, Peuple du Labrador dans l'Amérique Septentrionale; deſcription de leur figure 267. Il n'y en a point de noirs, ni qui ayent leurs habitations ſous terre, mais ils paſſent l'hiver ſous des huttes *ibid.* Ils vivent conſtamment au bord de la mer, ſur laquelle ils ſont intrépides pour la pêche, mais ils ſont ſujets à perdre la vue & au ſcorbut 268. *& ſuiv.* Aucun peuple n'eſt plus paſſionné pour ſa patrie 269.

Eſpagne (l'), eſt maîtreſſe du Mexique & du Pérou 2. Son intolérance donne un grand empire au clergé 7.

Eſpagnols (les), s'oppoſoient à tout établiſſement

de quelqu'autre nation dans le golfe du Mexique 10. Leurs entrepriſes pour éloigner du Mexique les maîtres de la Louyſiane ont une iſſue très-funeſte 136 *& ſuiv.*

Eſprit de bigotterie, combien fut funeſte à la France ſur la fin du regne de Louis XIV, 98.

Etabliſſement de trois cent Allemands, ſur la rive occidentale du Miſſiſſipi 146. Cultures qu'ils y établirent *ibid.*

Européens, exhortés à la réflexion ſur la différence entre les mœurs des Sauvages du Canada & les leurs 26.

F

FANATISME, juſqu'où il fut porté dans la Nouvelle-Angleterre 339 *& ſuiv.* Il fût détruit en Angleterre après la mort de Cromwel 342. Horreurs dans leſquelles il plonge la ville de Salem dans la Nouvelle-Angleterre à l'occaſion de deux filles convulſionnaires 343 *& ſuiv.* Et à Maſſachuſet en 1721 à l'occaſion de l'inoculation de la petite-vérole 346. Il eſt pouſſé en 1724 juſqu'à promettre une forte récompenſe à ceux qui tueroient les Indiens dans la Nouvelle Angleterre; affreuſe ſuite de cette promeſſe 347.

Femmes d'Amérique, belles avant la mariage deviennent laides bientôt après; pourquoi 27.

Floride [la], Province de l'Amérique Septentrionale, ſon étendue 4. Pourquoi fut mépriſée par les Eſpagnols 6. Avec quelle barbarie ils y détruiſent les Proteſtans 8. Dominique de Gourgue en tire vangeance *ibid.* Détruit les forts Eſpagnols & abandonne la Floride 9.

Fort Guillaume, citadelle réguliere dans la province de Maſſachuſet, dans la Nouvelle-Angleterre, à peu de diſtance de Boſton 363.

Fouine [la], animal du Canada, ſes diverſes eſpeces, particularités de cet animal 74.

France [la], ſon ambition tournée vers l'Italie 3. Comment ſe gouvernoient ſes provinces *ibid.* Ses troubles font négliger les établiſſemens de la Floride 7. Avoit élevé nombre de forts dans l'Amérique Septentrionale 93. Sa déclinaiſon malgré le ſuccès éclattant des armes de Louis XIV, 98. Combien déchue à la mort de ce prince 100. Pouvoit retirer de grands avantages de la Louiſiane, comment 153 *& ſuiv.*

Francklin, docteur Anglo-Américain, remarque qu'il fit en 1756 ſur le calme qui régnoit autour de deux vaiſſeaux, & les vagues qui en battoient d'autres, qu'il reconnut provenir de quelques gouttes d'huile 300 *& ſuiv.*

François (les), tombés en 1567 dans les fureurs du fanatiſme, oublierent, après que de Gourgue eut abondonné la Floride, tout-à-fait le Nouveau-Monde 9. Contraſte extraordinaire dans le caractere de cette nation, qui rentra en elle-même ſous Henri IV, *ibid. & ſuiv.* Arriverent dans l'Amérique Septentrionale, à l'époque de la rupture des Algonquins avec les Iroquois 56. N'avoient en 1627 que trois mauvais établiſſemens en Canada 59. Perdirent le Canada en 1629, 61. Y avoient mal formé leurs établiſſemens, pourquoi 62. Leur nouvelle guerre avec les Iroquois dans laquelle ils eſſuyent des pertes 67 *& ſuiv.* Entrepôt de leur commerce de pelleteries en Canada 90. Uſage qu'ils y avoient établi pour ce commerce 92. Abus qu'on en fit & ſuites fâcheuſes qui en réſulterent *ibid.* Accueil qu'ils reçurent dans le pays des Natchez 140. Un grand nombre eſt maſſacré par ce peuple qu'ils avoient tiranniſé 141. Ils ſont entiérement défaits en 1736 par les Chicachas 143. Les premiers qui arriverent près du Miſſiſſipi s'établirent chez les Natchez 148. Y cultiverent le tabac *ibid.* Eleverent en arrivant dans la Louiſiane des paliſſades ſur

les terres des Natchitoches, à quel deſſein *ibid.* On eut mal-à-propos la cupidité de courir les bois pour acheter les pelleteries des Sauvages, au lieu d'établir des cultures de grains 150. Origine de leur guerre avec les Anglois dans le Canada 205 *& ſuiv.*

François I, roi de France, envoye en 1523 Verrazani à la découverte de l'Amérique Septentrionale 11. Réponſe qu'il fit aux plaintes des Eſpagnols & des Portugais *ibid.*

Frontenac, gouverneur du Canada, entre dans le projet de La Sale pour aller reconnoître le Miſſiſſipi. 117.

Frontenac, fort du Canada, à l'entrée du lac Ontario. 184.

G

GALISSONNIERE [la], amiral François, nommé en 1747 gouverneur du Canada. 205. Il s'oppoſe au deſſein des Anglois d'étendre leurs établiſſemens juſqu'à la rive méridionale du fleuve St. Laurent. 206.

George II, roi d'Angleterre, déclare la guerre en 1758 à la France, à l'occaſion des démêlés entre les Anglois & les François dans l'Amérique Septentrionale. 206.

George, fort du Canada, aux Anglois, ſur le lac Saint-Sacrement, attaqué en 1756 par les François. 215. Eſt réduit à capituler. *ibid.*

Gin-ſeng, plante dont la racine eſt extrêmement eſtimée à la Chine, fut trouvée en 1718 par le jéſuite Lafitau dans les forêts du Canada. 198. Faute qui fit perdre les avantages de cette découverte. *ibid.*

Golette [la], fort de l'Amérique Septentrionale, au nord de la Nouvelle-Yorck, eſt laiſſé, avec l'immenſe territoire entre lui & le lac Niſſiping, ſans gouvernement en 1764 par le Miniſtere Anglois. 283.

Golphe de Mexique; la jalouſie des Eſpagnols s'oppoſe à tout établiſſement d'autre nation dans ſon étendue. 10.

Goſnold, navigateur Anglois, entreprend en 1602 de reconnoître l'Amérique Septentrionale ſans toucher aux Canaries & aux isles Caraïbes. Succès de cette entrepriſe. 233.

Gouvernement féodal, ſes traces, ſes abus. 3.

Grand-banc, eſpace conſidérable de mer ſur un banc de ſable le long des côtes de Terre-Neuve, où ſe fait la pêche de la morue. 11. Deſcription particuliere du Grand-banc. 299. Tems où ſe fait la pêche de la morue. *ibid.* Maniere dont elle s'y fait. 300.

Groënland [le], pays du Nord, de la dépendance du Danemarck; eſt une des ſources les plus abondantes de la pêche de la baleine. 201.

Guerre pour la ſucceſſion d'Eſpagne, 101. Cauſes qui en furent l'origine. 102.

H

HALLIFAX, au ſud-eſt de l'Acadie, dans l'Amérique Septentrionale, établiſſement qu'y font les Anglois dans un lieu nommé Chibouctou. 327. But de cet établiſſement, & obſtacles qu'il rencontre. *ibid.* Eſt aujourd'hui entouré de bonnes fortifications. 331.

Hampshire, l'une des quatre provinces qui forment la Nouvelle-Angleterre dans l'Amérique Septentrionale. Nombre de ſes habitans. 357.

Henri IV, roi de France, arrache ſes ſujets aux horreurs du fanatiſme. 10.

Henri VIII, roi d'Angleterre, prince capricieux & violent, affranchit la Grande-Bretagne de l'aſſerviſſement où l'avoit plongée Rome moderne. 239. Il envoye deux vaiſſeaux en 1527 pour reconnoître l'isle de Terre-Neuve. 293.

Hermine [l'] du Canada, ſa deſcription, ſon naturel. 74. *& ſuiv.*

Hollandois [les], établirent en 1610 dans le voiſinage des Iroquois une colonie qu'ils appelerent la Nouvelle-Belge. 58. Dont ils furent chaſſés en 1664 par les Anglois. 65. Avoient peu de liaiſons avec l'Angleterre au commencement du XVII ſiecle; elles furent cimentées par l'ambition de Louis XIV, 366. Leur nation ſe diſtingue par l'eſprit d'ordre & d'économie. 377.

Homme [l'], comparé dans les ſituations de ſauvage, demi-ſauvage & civiliſé. 254. *& ſuiv.* Il faut chercher ſes moyens de bonheur dans ſa nature. 265 Etat de l'homme ſauvage. *ibid.* Etat de l'homme civiliſé. 256. Eſt l'auteur des gouvernemens & de la tyrannie. *ibid. & ſuiv.* Le ſauvage court au midi quand la diſette eſt dans le nord. 257. Triſte ſituation de l'homme civiliſé dans l'état de colon ſerf de la glébe. 258. Dans celui d'ouvrier & d'artiſan. *ibid.* Exemple de la préférence que mérite l'état de ſauvage ſur la ſociabilité par celui d'un Ecoſſois abandonné dans une iſle. 260. Véritable état de bonheur pour l'homme. *ibid.* Moyen de décider de quel côté eſt le bonheur. 261.

Hoſtilités, ſans déclaration de guerre, réflexions ſur cette perfidie. 367.

Hudſon [Henri], navigateur Anglois, découvre en 1607 le pays des Eskimaux, en cherchant par le nord un paſſage à la mer du Sud, & donne ſon nom à la baye célebre qu'il y rencontre. 270. Il y fut abandonné en 1611, ſans proviſions, avec ſept matelots, par les ſcélérats qui conduiſoient ſon vaiſſeau, au troiſieme voyage qu'il y faiſoit. *ibid.* Il découvrit la Nouvelle-Yorck au commencement du dix-ſeptieme ſiecle, étant au ſervice de la Hollande. 364.

Huile [l'], ſuivant diverſes expériences, & d'après celle qu'en fit en 1756 le docteur Franklin, appaiſe les vagues autour d'un vaiſſeau au

moyen de quelques gouttes. 300. *& ſuiv.* Divers pêcheurs lui ont connu cette propriété, & de rendre à la mer ſa tranſparence. 302. Pline & Ariſtote ne l'ignorerent pas. 303.

Huron, lac de l'Amérique Septentrionale, autour duquel habitoit la nation du même nom. 56.

Huronne [la], langue-mere du Canada, ſon caractere. 19.

Hurons, peuple de l'Amerique Septentrionale, habitant autour du lac qui porte leur nom. 56.

I

IBERVILLE [d'], gentilhomme Canadien, découvre en 1699 le Miſſiſſipi & conſtruit un fort à ſon embouchure. 121. Etablit ſa colonie dans un mauvais canton nommé Biloxi. 122. Meurt en 1706 devant la Havane. *ibid.*

Iberville, riviere de la Louyſiane dans l'Amérique Septentrionale. 139. Etoit appelé auparavant le Manchac. 145.

Illinois, peuple nombreux de l'Amérique Septentrionale. 119. Qui auroit été détruit ſi les François n'avoient pas été ſes défenſeurs. 149. *& ſuiv.*

Immortalité, chimere toujours précieuſe aux hommes. 5.

Indiens des Antilles, objet d'une ancienne tradition chez eux. 4, 5.

Inoculation de la petite vérole, produit en 1721 à Maſſachuſet, dans la Nouvelle-Angleterre, une ſcene d'horreurs qu'occaſionna le fanatiſme. 346.

Inquiſition [l'], empêcha l'introduction du proteſtantiſme en Eſpagne. 7.

Iroquois, peuple de l'Amérique Septentrionale ; principe de leur ſyſtême de religion. 37. Etoient cultivateurs & vivoient autrefois en confédéra-

tion avec les Algonquins. 55. Origine de la guerre entr'eux. *ibid. & ſuiv.* Etendue du pays qu'habitoient les Iroquois. 57. Effrayés de la mort de leurs chefs tués à coups d'arquebuſe par Champlain, leur armée prend la fuite. 58. S'étant retranchés ils ſont vaincus une ſeconde fois à cauſe des François armés de fuſils qui s'étoient joints à leurs ennemis. *ibid. & ſuiv.* Mais ayant été fournis d'armes à feu par les Hollandois de la Nouvelle-Belge, ils continuerent la guerre, ſe détruiſirent en grande partie, & anéantirent les plus foibles nations leurs ennemies. 59. Ayant découvert le vice de conſtitution des établiſſemens François du Canada, ils les attaquent & les forcent de ſe renfermer dans des paliſſades garnies de canon. 63. Firent un accommodement en 1668 avec les François. 64. Se lient avec les Anglois de la Nouvelle-Yorck pour ſe venger de quelques mauvais procédés des François. 65. *& ſuiv.* Leurs chefs ſont ſaiſis par trahiſon de Dénonville gouverneur du Canada. 66. Leur diſcours à leur miſſionnaire le jéſuite Lambreville. 67. Exemple du rafinement de leur politique à l'égard des Anglois & des François. Et de leur bravoure, ainſi que de leur fermeté dans les ſupplices. 71. *& ſuiv.* La paix de Riſvick ayant pacifié les Anglois & les François dans le Canada, les Iroquois font auſſi la paix avec les Hurons. 72. Empêcherent entre les Anglois & les François du Canada la guerre qui s'étoit allumée en Europe à l'élévation du duc d'Anjou ſur le trône d'Eſpagne. 96. De quelle maniere. 97.

Isles de la Madeleine, à l'embouchure du fleuve St. Laurent, dans l'Amérique Septentrionale, deviennent depuis 1772 partie de l'Etat particulier que forma l'isle de St. Jean. 291. Idée de leurs habitans. *ibid.*

Isle Royale, vers l'Amérique Septentrionale, avoit été juſqu'en 1713, qu'elle fut cédée à la France, nommée Cap-Breton. 104. Les pêcheurs François quittent Terre-Neuve en 1714 pour s'y établir. 107. N'eſt pas propre à l'agriculture, pourquoi. *ibid.* & *ſuiv.* Quoique couverte de forêts, ſon bois ne fut point objet de commerce. 108. Quelle étoit la traite de ſes pelleteries. *ibid.* Etoit abondante en charbon de terre. *ibid.* 291. Ses colons ſe vouerent uniquement à la pêche de la morue. 109. Avantages & commerce que lui valoit cette pêche 110. Miſere de ſes colons. *Ibid.* Cauſes de cette miſere. *ibid.* Fut attaquée en 1745 par Pepperel négociant de Boſton, qui s'étoit mis à la tête de ſix mille hommes. 207. La priſe de Louïsbourg, occaſionnée par le déſordre de la garniſon, entraîne celle de l'isle entiere par les Anglois. 209. Rendue aux François par le traité d'Aix-la-Chapelle, eſt attaquée de nouveau en 1758, *ibid.* Et priſe par les Anglois enſuite de la reddition de Louisbourg après un ſiege mémorable. 212. Devint depuis 1772 partie de l'état particulier que forma dès-lors l'isle St. Jean. 291.

J

JACQUES CARTIER, habile marin de St. Malo, entreprend en 1534 la découverte de l'Amérique Septentrionale, entre dans le fleuve St. Laurent, y négocie avec les ſauvages & retourne en France. 11.

Jalouſies nationales; horreurs dans leſquelles elles entraînent. 328. & *ſuiv.*

Jacques I, roi d'Angleterre, élevé par les Presbytériens, frappé de la majeſté & du faſte du culte catholique & de la juriſdiction Epiſcopale, tente inutilement de l'introduire en Ecoſſe & chez les Anglois. 240. & *ſuiv.*

Joliet, François habitant de Quebec, envoyé en 1673 avec le jéſuite Marquette à la découverte du Miſſiſſipi. 115.

L

LABRADOR, contrée de l'Amérique Septentrionale au nord du Canada, & qui, en 1764, en fut démembrée & jointe à Terre-Neuve par le miniſtere Britannique 283. Il y fut réintégré en Mai 1775, 285. A des pêcheries avantageuſes 287. Sa côte eſt ſéparée de l'iſle de Terre-Neuve par le détroit de Belle-Iſle 292.

Lambreville, jéſuite miſſionnaire chez les Iroquois, aide Dénonville gouverneur du Canada à ſe ſaiſir par trahiſon des chefs de cette nation 66. Comment en fut congédié 67. Ramena la paix entre les deux nations 68.

La-Sale, Normand, habitant de la Nouvelle-France, reconnoît le 9 Avril 1682 l'embouchure du Miſſiſſipi 117. Il vient en France propoſer l'établiſſement d'une colonie ſur les rives fertiles du fleuve : quelles en furent les ſuites *ibid.* & *ſuiv.* Il eſt maſſacré en 1687 par ſes compagnons 121.

Law, Ecoſſois, forme une compagnie pour l'établiſſement d'une colonie dans la Louiſiane, ſur les rives du Miſſiſſipi 124. Il crée une aſſociation en 1717 ſous le nom de compagnie d'Occident 125. Eſpoir qui l'animoit *ibid.* Il perſuade aux François que les mines de la Louiſiane ſont découvertes 127. Ses marchandiſes, en Louiſiane, ſont confiſquées après ſa diſgrace 149.

Le-Tellier, miniſtre de Louis XIV, homme dur & fanatique 155.

Liberté (la), ſubſtituée au monopole dans le Canada, y eut fait fleurir les établiſſemens François 59.

Lovewel (John), habitant de Boſton, dans la Nouvelle-Angleterre, cruauté exécrable envers dix Indiens à laquelle le porte la récompenſe offerte en 1724 à ceux qui tueroient ces malheureux ſauvages 347.

Louis XIII, roi de France, ſon conſeil ne ſentit point en 1629 l'importance de la perte du Canada 61.

Louis XIV, roi de France; étalage du ſuccès de ſes armes pendant 40 ans 90. Raiſons de ſon déclin *ibid.* Fin de ſon regne 100. Fut-il excuſable à l'égard des Proteſtans? 154. Quelles en furent les ſuites *ibid.* Son ambition cimenta les liaiſons de l'Angleterre avec la Hollande 366.

Louis XVI, la fermeté de ſon caractere, outre beaucoup d'autres changemens, en apportera ſans doute de très-grands, relativement aux pêcheries, pour ſes ſujets 312.

Louisbourg, ville & port de l'Iſle-Royale; nature & deſcription du port & de la ville 105 *& ſuiv.* Fut fortifiée en 1720, 106. Comment, & dépenſe faite pour cela *ibid.* Etoit l'entrepôt du commerce de la pêche avec le Canada 110. L'état & la diſpoſition dans laquelle ſe trouvoit ſa garniſon, quand Pepperel vint pour l'attaquer avec ſix mille hommes, fut cauſe que les Anglois s'en rendirent maîtres ainſi que de toute l'Iſle-Royale 207 *& ſuiv.* Relation du ſiege qu'elle ſoutint en 1758, 211. Actions de valeur de Madame de Drucourt femme du gouverneur 212.

Louiſiane (la), contrée de l'Amérique Septentrionale, entre le fleuve du Miſſiſſipi & la Floride 121. D'Iberville y fonde une colonie dans le plus mauvais canton nommé Biloxi 122. Elle devient célebre par le ſyſtême de Law 124 *& ſuiv.* Triſte ſort des colons qui y furent envoyés 128. Son étendue 231. Son climat & qualités de ſon air *ibid. & ſuiv.* Ses productions 133. Sol & productions

ductions de la Baſſe-Louiſiane 147. Celui de la Haute-Louiſiane eſt bien différent *ibid.* & *ſuiv.* Sa population dans ſa plus grande proſpérité 150 & *ſuiv.* Ses exportations à la France 151. Comment ſe faiſoient, ainſi que les importations 152. Les Proteſtans demandent à y former un établiſſement, moyennant la liberté d'y profeſſer leur religion, propoſition rejettée par Louis XIV, 159. Raiſons de la langueur où tomba cette colonie 161. Avantages qu'elle auroit pu retirer de la culture du tabac *ibid.* & *ſuiv.* Productions diverſes dont on auroit pu y tirer grand parti 162 & *ſuiv.* Cette colonie étoit à la veille d'une grande proſpérité & de recevoir un grand accroiſſement de population 164. La cour de France en cede en 1762 la propriété à celle d'Eſpagne 165. Réflexions morales ſur cette ceſſion *ibid.* & *ſuiv.* Conduite des Eſpagnols à la Louiſiane 170 & *ſuiv.* La colonie fait des repréſentations inutiles à la cour de France 172. Cruautés qu'y commirent les Eſpagnols après en avoir pris poſſeſſion 174. Nouvelles réflexions ſur l'illégitimité de cette ceſſion *ibid.* & *ſuiv.* Nombre de colons quittent la Louiſiane quoique pluſieurs y euſſent de riches plantations 176 & *ſuiv.* Les autres intérêts de la cour de Madrid l'empêcherent de veiller à la proſpérité de la Louiſiane *ibid.*

Loup marin [le], objet eſſentiel de péche dans le Canada, ſa deſcription 191. On en diſtingue deux eſpeces *ibid.* Comment ils élevent leurs petits *ibid.* Uſage qu'on fait de leur peau 192.

Loutre [la], animal amphibie du Canada; ſa deſcription 73.

Louvois, miniſtre de Louis XIV, homme cruel & ſanguinaire, opinoit à ſubmerger la Hollande & fit réduire le Palatinat en cendres 155.

M

MANAHATAN, iſle de l'Amérique Septentrionale, à l'embouchure d'une riviere qui traverſe la Nouvelle-Yorck 366. Etendue, climat & population de cette iſle 376.

Marquette, jéſuite François, demeurant à Quebec, part avec Joliet, habitant de la même ville, pour la découverte du Miſſiſſipi 115.

Martre du Canada, ſa grandeur, qualité de ſa fourrure 75.

Maſſachuſet, partie de la Nouvelle-Angleterre, dans l'Amérique Septentrionale, ſcene étonnante de fanatiſme qu'y cauſe en 1721 l'inoculation de la petite-vérole 346. C'eſt la plus floriſſante des quatre provinces qui conſtituent la Nouvelle-Angleterre 356. Nombre de ſes habitans 357.

Maubile (la), riviere de l'Amérique Septentrionale, dans le canton Biloxi, où s'établit une colonie Françoiſe 122. Nature des terres qu'elle arroſe *ibid.* Elle prend ſa ſource dans les Apalaches 144.

Maubile, fort de l'Amérique Septentrionale, dans la Louiſiane, élevé par les François ſur la riviere de ce nom 144. A quel uſage. *ibid.*

Mexique (le nouveau), empire appartenant à l'Eſpagne 2. Frontiere de la Floride 4. Les Eſpagnols ne veulent ſouffrir aucun établiſſement étranger dans ſon golphe 10.

Michillimakinac, établiſſement François entre le lac Michigan, le lac Huron, & le lac Supérieur dans le Canada 185.

Mikmaks, peuple ſauvage de l'Iſle-Royale 108. S'oppoſent en 1749 à l'établiſſement Anglois d'Hallifax, qui ſe trouvoit dans leur pays de chaſſe le plus fréquenté 327.

Milanois (le), partie d'Italie, objet de prétentions de la France 3.

Mines de Sainte-Barbe, fabuleuſes 118, 128.
Miquelons (les), deux iſles de l'Amérique Septentrionale, dans le golphe St. Laurent, aſſurées à la France par la paix d'Utrecht 314. Propres à la pêche de la morue 315. Nombre de leurs habitans *ibid.* Etat de leur pêche en 1773 *ibid.* Changement qui, en 1776, améliora leur pêche *ibid.*
Miſſiſſipi, fleuve de l'Amérique Septentrionale, découvert en 1673 par Joliet habitant de Quebec & par le jéſuite Marquette 115. Devient le centre des eſpérances de toute la France 127. Et bientôt après la terreur des hommes libres 129. On n'en connoît point encore la ſource 133. Deſcription de ce fleuve & de ſon embouchure *ibid. & ſuiv.* Défendue autrefois par le fort la Balize 145.
Miſſouri, fleuve de la Louiſiane, dans l'Amérique Septentrionale 133.
Miſſouris, peuple de l'Amérique Septentrionale, entre le nouveau Mexique & la Louiſiane 136.
Montagnez, peuple de l'Amérique Septentrionale, qui habitoit le bas du fleuve St. Laurent 56.
Montlouis, havre du Canada, à l'embouchure d'une jolie riviere, où l'on pourroit établir une pêcherie de morue, qui y eſt abondante 203.
Montréal, ville de l'Amérique Septentrionale, au Canada, dans la contrée qu'habitoient autrefois les Algonquins 56. Fut une fois le ſeul entrepôt du commerce François des pelleteries du Canada 90. Comment y fut intercepté par les Anglois 91. Sa ſituation, ſon climat, nature de ſon ſol 180. Nombre de ſes habitans *ibid.* Beauté de ſes environs *ibid.* Il y a ſix cataractes entre Montréal & le lac Ontario 204. Eſt obligée de capituler en 1760 & de ſe rendre aux Anglois 225.
Monumens, réflexions de l'Auteur ſur le vice d'en

élever dans une capitale, qui peuvent insulter les nations vaincues 313.

Morue, grand & excellent poisson de mer, dont la pêche, qui fait un objet de commerce des plus important, se fait particuliérement sur le grand banc, le long des côtes de Terre-Neuve 11. Elle se plait aussi à l'embouchure du fleuve St. Laurent jusqu'à 80 lieues en mer 202. Sa pêche est ce qui rend la possession de l'isle de Terre-Neuve la plus intéressante 297. Description de ce poisson *ibid. & suiv.* Idée de la pêche qui s'en fait; nombre des œufs d'une morue 298. Se distingue en seche & en verte 299. Maniere de la pêcher. 300, *& suiv.* Phénomene qui accompagne cette pêche *ibid.* Maniere de préparer la morue seche 306 *& suiv.* Etat de la pêche qu'en firent en 1773 les bâtimens françois 304. Etonnement de l'Auteur sur le peu d'importance que le gouvernement a mis à la pêche de la morue, d'une si grande ressource pour le royaume & pour ses colonies 308 *& suiv.* Le sel est un article très-capital de la pêche de la morue 309. Le commerce de la morue étoit tombé en entier au pouvoir des Anglois, depuis qu'ils s'étoient emparés du nord de l'Amérique 316.

N

NATCHEZ, Peuple de l'Amérique Septentrionale, sur les rives du Mississipi 121. Etoient la nation la plus remarquable de la Louisiane; leur chef, leur religion 137 *& suiv.* Occupoient la rive orientale du Mississipi, pays délicieux 139. Reception qu'ils firent aux François 140. Tiranisés par eux, ils forment en 1729 une ligue qui fut découverte *ibid.* Anecdote des buchettes qui servoient d'époque au terme de la conjuration *ibid. & suiv.* Massacre qu'ils firent des François

dans la Louiſiane 141. La diviſion occaſionne leur perte 143.

Natchitoches, peuple de la Louiſiane dans l'Amérique Septentrionale 148.

Nations anciennes & modernes; leur ſplendeur s'eſt toujours accrue aux dépens de leur félicité 380. Réflexions qui prouvent cette aſſertion *ibid. & ſuiv.*

New-Haven, principale ville du Connecticut, l'une des quatre provinces de la Nouvelle-Angleterre, dans l'Amérique Septentrionale, d'où ſe font les principales expéditions 362.

New-Porth, ville principale de Rhode-Iſland, l'une des quatre provinces de la Nouvelle-Angleterre, dans l'Amérique Septentrionale, d'où ſe font les principales expéditions 362.

Niagara, fameux ſaut entre le lac Ontario & le lac Erié dans le Canada. Deſcription de cette ſurprenante caſcade 184. Les François y conſtruiſirent un fort en 1726 pour ſervir d'entrepôt au commerce des fourrures *ibid.* 373.

Niſſiping, lac de l'Amérique Septentrionale, au Nord de la Nouvelle-Yorck 283.

Nouvelle Amſterdam; ville conſtruite par les Hollandois dans l'Iſle de Manahatan, dépendante de la Nouvelle-Yorck, dans l'Amérique Septentrionale, dans le tems que cette contrée appartenoit encore à la Hollande ſous le nom de Nouvelle-Belge 366. Et qui fut appelée Nouvelle-Yorck quand les Anglois ſe furent emparés de cette contrée 376. Sa deſcription *ibid.*

Nouvelle Angleterre, contrée de l'Amérique Septentrionale, tira beaucoup de charbon de terre de l'Iſle-Royale 108. Ses colons enlevoient le ſuperflu des retours que recevoit l'Iſle-Royale contre ſes objets d'exportation 110. Contre quoi *ibid.* Etat de la colonie françoiſe de l'Acadie

lors de l'établiſſement de la Nouvelle-Angleterre 319. Elle s'eſt ſignalée comme l'Ancienne par des fureurs ſanglantes 331. Hiſtorique de ſon établiſſement 332 *& ſuiv.* Gouverneur qui s'y établit 334. L'intolérance y fut admiſe 336. Le fanatiſme y attira les plus grandes calamités 339. Etrange délibération qu'il fit coucher ſur les régiſtres de la colonie 340. Il s'y déchaina contre les Quakers *ibid.* Perſécutions qu'ils eſſuyerent 341. Horreurs que le fanatiſme déploye à Salem à l'occaſion de deux filles convulſionnaires 343 *& ſuiv.* Les habitans de la Nouvelle-Angleterre ont toujours conſervé leur fanatiſme; exemple terrible qui s'en déploya en 1721 à Maſſachuſet à l'occaſion de l'inoculation de la petite-vérole 346. Malgré l'extinction du fanatiſme les loix y ſont reſtées trop ſéveres; diſcours tenu aux magiſtrats à cette occaſion par une fille qui portoit un cinquieme enfant illégitime 348. *& ſuiv.* Elle a par ſa conſtitution des reſſources contre les mauvaiſes loix 353. Il s'y établit un village auſſi-tôt que ſoixante famille offrent de bâtir une égliſe 354. Climat de cette contrée *ibid.* Elle eſt diviſée en quatre provinces 355. Qui prirent le nom de Colonies-Unies *ibid.* Tableau du nombre actuel des habitans de la Nouvelle-Angleterre 357 *& ſuiv.* L'inſuffiſance des récoltes dut y exciter l'induſtrie 358. Manufactures, branches de commerce & genre de pêches qui y proſperent *ibid. & ſuivans.* Nombre d'hommes & des bâtimens qu'elle employe à la pêche de la morue 359. Et à celle de la baleine 360. Etat de ſes productions venales 362. Elle a de grands rapports avec l'ancienne Angleterre 364.

Nouvelle-Belge, colonie établie en 1610, par les Hollandois, dans le voiſinage des Iroquois 58. Priſe par les Anglois en 1664 & nommée Nou-

velle-Yorck 65. Elle fut découverte au commencement du dix-ſeptieme ſiecle par Henri Hudſon, navigateur Anglois, alors au ſervice de la Hollande 364. Et ne fut d'abord qu'un comptoir 365. Une eſcadre Angloiſe s'en empare en 1664, elle eſt reſtituée en 1673, 368. Un nouveau traité la rend aux Anglois, qui lui donnent le nom du frere du roi *ibid.*

Nouvelle-Ecoſſe, ſon étendue; avoit été nommée Acadie par les François 317. Cet établiſſement languit après l'émigration des Acadiens: état de ſa population en 1769; expéditions qu'elle fit à cette époque 330 *& ſuiv.* Cette province deviendra très-importante aux Anglois ſi elle continue à ne prendre aucune part aux troubles avec la mere-Patrie 331. A de grands avantages pour l'agriculture & pour la pêche *ibid.*

Nouvelle-France, dans l'Amérique Septentrionale, étoit compoſée dans les beaux tems du regne de Louis XIV de l'Acadie, de la Baye d'Hudſon & de Terre-Neuve 100. Les François neutres, craignant d'être inquiétés pour leur religion, quittent l'Acadie pour s'y tranſporter 328.

Nouvelle-Jerſey, province de l'Amérique Septentrionale, dans le voiſinage de la Nouvelle-Yorck, avoit porté d'abord le nom de Nouvelle-Suede: elle fut découverte en 1638 par des avanturiers 378. Et conquiſe en 1655 par les Hollandois 379. Révolutions qu'elle a éprouvées, nombre actuel de ſes habitans; ſes productions *ibid. & ſuiv.* Conſeils de l'Auteur à ſes habitans ſur ſon état préſent & futur 380 *& ſuiv.* Elle doit conſtruire elle-même ſes navires. Vœux de l'Auteur pour ſa proſpérité 382.

Nouvelle-Orléans, colonie Françoiſe vers le Miſſiſſipi 135. Année de ſa fondation; ſa ſituation, nombre de ſes habitans 145.

Nouvelle-Yorck, province de l'Amérique Septentrionale, ſervoit de limites au pays des Iroquois 57. Appartint aux Hollandois ſous le nom de Nouvelle-Belge juſqu'en 1664, époque à laquelle les Anglois s'en emparerent 65. Et y attirerent le commerce de pelleteries 91. Le miniſtere Britannique l'augmente en 1764 du lac Champlain & de tout ſon territoire au ſud 283. Sa ſituation dans le voiſinage de la Nouvelle-Angleterre 364. Elle fut découverte par Henri Hudſon, Anglois, alors au ſervice de la Hollande *ibid.* Maniere dont elle fut adminiſtrée après avoir été remiſe au duc d'Yorck 368 *& ſuiv.* Mœurs de cette colonie lors de ſon établiſſement par les Hollandois 377. Changemens ſurvenus dès 1763 par les mœurs introduites par les Anglois 378.

Nouvelle-Yorck, voyez *Nouvelle-Amſterdam.*

O

OCCUPATIONS; leſquelles contribuent plus ou moins à la durée de la vie humaine 19.

Ohio, fleuve de la Louyſiane, dans l'Amérique Septentrionale 139. S'appeloit auſſi Belle-riviere 206.

Onnontagué, titre d'un chef des Iroquois. Exemple de la fermeté d'un de ces chefs âgé de cent ans, au milieu du ſupplice 71. Son diſcours à un de ſes bourreaux 72.

Ontario, lac de l'Amérique Septentrionale, qui ſervoit de limites au pays des Iroquois 57. A l'entrée duquel fut bâti, en 1671, Cataracoui ſoit le fort de Frontenac 184. Il y a ſix cataractes entre le lac Ontario & Montréal 275.

Oſages, Peuple de l'Amérique Septentrionale, près du nouveau Mexique 184.

Ours du Canada, ſa deſcription; maniere dont les Sauvages en font la chaſſe 204.

P

PAPES (les), voyant l'influence du crédit de Rome en Angleterre, s'y attribuent tous les pouvoirs eccléſiaſtiques 238.

Paſſage à la mer du Sud par la baye d'Hudſon; raiſons qui paroiſſent le certifier & dénoter même ſa briéveté 275 *& ſuiv.* La Grande-Bretagne a promis en 1745 une forte récompenſe à ceux qui en feront la découverte 278. On regarde, comme ſuppoſée, l'aſſurance répandue en 1646 que l'Amiral Eſpagnol de Fuente, parti de Callao, port de la mer du Sud, étoit parvenu à la baye d'Hudſon & avoit regagné heureuſement enſuite la mer du Sud 279. Si Clerke, lieutenant de Cook, découvre le paſſage cherché par le nord-oueſt, ceux par le détroit de Magellan, ou par le cap de Horn, ſeront abandonnés 282.

Paſſion (la) de lire dans l'avenir, a été la fureur de tous les âges. Conſéquences qui en réſulterent 229 *& ſuiv.*

Patrie, la véritable eſt le pays où l'on vit 365.

Peche du Grand-Banc, dans le droit naturel, devoit être libre à toutes les nations 304. Etat de celle qu'y fit la France en 1773, *ibid.* Celle des Anglo-Américains fut plus conſidérable 305.

Penſacole, ville & fort élevé par les Eſpagnols dans la Floride. 121. Avoit rélations de commerce avec les François du fort Maubile. 144.

Penſylvanie, contrée de l'Amérique Septentrionale, qui bornoit autrefois le pays des Iroquois. 57.

Pepperel, négociant Anglois de Boſton, avoit attaqué l'Isle-Royale en 1745 à la tête de ſix mille hommes. 207.

Pérou [le], Empire appartenant à l'Eſpagne. 2.

Philippe II, roi d'Eſpagne, fait maſſacrer les proteſtans de la Floride. 8.

Pointe-coupée, établiſſement François dans la Louyſiane, à 45 lieues de la Nouvelle-Orléans. 146. Ses principales productions. 147.

Pointe-riche, cap au nord de l'isle de Terre-Neuve, d'où la cour de Verſailles s'eſt réſervée la pêche de la morue à ſes ſujets juſqu'au cap Bonaviſte. 310. Difficultés élevées par les Anglois à cet égard, qui finiront avec la préſente guerre. *ibid.*

Ponce de Léon, navigateur Eſpagnol, rêverie dont il s'infatua. 5, 125.

Pontchartrain, lac à l'embouchure du Miſſiſſipi, près la Nouvelle-Orléans. 145.

Port-la-joie, appelé aujourd'hui Charlotte-Town, capitale de l'isle St. Jean, dans l'Amérique Septentrionale. 291.

Port-Royal, dans l'Acadie, contrée de l'Amérique Septentrionale. Avantages de ce port. 318. Quoique mal fortifié il étoit la ſeule défenſe de l'Acadie. 320. Les Anglois s'étant emparés de l'Acadie, fortifient Port-Royal & lui donnent le nom d'Annapolis. 321.

Portſmouth, principale ville du Hampshire, l'une des quatre provinces de la Nouvelle-Angleterre, dans l'Amérique Septentrionale, d'où ſe font les principales expéditions de la province. 361.

Portugais; leurs beaux établiſſemens ſont en Afrique, dans l'Inde & dans le Bréſil. 3.

Presbytériens, voyez *Puritains*.

Proteſtans, ſont empêchés par l'inquiſition de s'introduire en Eſpagne. 7. Comment traités dans la Floride. 8. Contribuoient à la gloire & à la puiſſance de la France 153. Furent abandonnés par Louis XIV à la haine de Letellier & de Louvois ſes miniſtres leurs ennemis. 155. Sont perſécutés vivement en 1685 à la révocation de l'Edit de Nantes. 156. Leurs temples ſont détruits. 158. Offrent de ſe retirer dans la Louyſiane moyennant la liberté de leur culte. 159.

Puritains, nom que prirent en Angleterre les Presbytériens, lors des perſécutions que fit eſſuyer Charles I à la religion Anglicane : origine de cette dénomination. 212. Une partie paſſe dans l'Amérique Septentrionale. 243.

Q

QUAKERS, ſecte religieuſe en Angleterre, qui a des mœurs, des ſentimens & des coutumes religieuſes particulieres, dont un grand nombre avoit paſſé dans la Nouvelle-Angleterre, où ils ſouffrent une perſécution violente. 340. Charles II la fait ceſſer en 1661, 342.

Québec, capitale du Canada, ſur le fleuve St. Laurent, fondée en 1608 par Samuel de Champlain. 12. Aſſiégée en 1690 par une flotte Angloiſe. 69. Menacée par une autre flotte Angloiſe, comment ſauvée. 97. Sa ſituation & ſa deſcription. 179. Sa population en 1759, *ibid.* Le fleuve depuis Quebec à Montréal n'eſt praticable qu'à des bâtimens de 300 tonneaux. 204. Eſt attaquée & bombardée en Juin 1759 par l'amiral Saunders. 220. *& ſuiv.* Eſt rendue par capitulation le 17 Décembre. 223. Les François s'y préſentent le 20 Avril 1760 pour la reprendre, 224. Mais ſont obligés de lever le ſiege le 16 Mai ſuivant, après des actions de grande valeur. 225.

R

RACE HUMAINE, en Amérique ; conjectures ſur ſa dégradation. 252.

Raleigh [Walther], Anglois, obtient en 1584 des vaiſſeaux pour faire des découvertes au nord de l'Amérique. 230. *& ſuiv.* Triſte ſuccès du premier établiſſement formé à Roenoque. 231. *& ſuiv.*

Rat [le], un des plus braves ſauvages parmi les

Hurons, excite, par ſa politique, une guerre entre les François & les Iroquois. 68.

Rat du Canada, ſes diverſes eſpeces, ſes propriétés, ſes inclinations. 74.

Religion-Anglicane, autrement appelée Presbytérianiſme, fut inſtituée en Angleterre par Edouard fils d'Henri VIII, roi de la Grande-Bretagne. 240. *& ſuiv.*

Révocation de l'Edit de Nantes, en 1685, ſes ſuites funeſtes. 156.

Rhode-Island, l'une des quatre provinces qui forment la Nouvelle-Angleterre, dans l'Amérique Septentrionale. 357. Population de cette contrée. *ibid.*

Ribaud [Jean], capitaine François, envoyé en 1562 en Floride. 4.

Richelieu [le cardinal de], miniſtre en France ſous le regne de Louis XIII, jaloux & ennemi du duc de Buckingham, occaſionna la guerre entre les François & les Anglois. 61.

Riverin, de la colonie Françoiſe du Canada, voulut établir en 1697 une aſſociation pour la pêche de la morue à Montlouis, qui ne réuſſit pas. 203. *& ſuiv.*

Riviere rouge [la]; dans la haute Louyſiane, en Amérique Septentrionale, ſe décharge dans le Miſſiſſipi. 148.

Rochelle [la], grand port de France ſur l'Océan, dont le ſiege, du tems de Louis XIII, occaſionna une guerre avec les Anglois. 61. Qui avoit été attiſée par l'inimitié du cardinal de Richelieu, premier miniſtre de Louis XIII, contre le duc de Buckingham premier miniſtre d'Angleterre. *ibid.*

Rœnoque; premier établiſſement des Anglois en 1584, ſous la conduite de Walther Raleigh, dans l'Amérique Septentrionale. 231. Triſte ſuc-

cès de cet établiſſement. *ibid.* Il eſt relevé en 1589 par François Drake. 232.

Rome chrétienne, encouragée par le ſuccès des apôtres du Chriſtianiſme en Angleterre, s'y enrichit par le commerce des reliques. 238. Elle y aſpira au pouvoir ſuprême. 239. Moyens qu'elle mit en œuvre. *ibidi.*

S

SAINT-AUGUSTIN, fort dans la Floride, Province de l'Amérique Septentrionale, fut conſtruit par les Eſpagnols. 10.

Saint-Charles, riviere du Canada, vers la péninſule où eſt ſituée Quebec. 179.

Saint-Jean, isle de l'Amérique Septentrionale, à l'embouchure du fleuve St. Laurent. 112. Son étendue, ſa deſcription. 113. Son climat, ſon ſol. *Ibid.* Une compagnie Françoiſe y forme en 1619 des établiſſemens. *ibid.* Nombre & emploi de ſes colons. 114. Les objets de l'Europe lui venoient par Louisbourg. 115. Productions qu'elle donnoit en échange. *ibid.* Les Anglois firent une grande faute d'en chaſſer plus de 3000 François quand ils s'en emparerent. 289. On en partage les terres aux officiers après la guerre. 290. St. Jean fut juſqu'en 1772 une dépendance de la Nouvelle-Ecoſſe; mais dès cette époque elle a formé un Etat particulier, dont Charlotte-Town eſt la capitale. *ibid. & ſuiv.* Isles qui furent jointes à cet état. 291.

Saint-Laurent, grand fleuve de l'Amérique Septentrionale. 11. Jaques Cartier y entra en 1534 & négocia avec les Sauvages. *ibid.* Samuel de Champlain le remonta en 1608, & jetta ſur ſes bords les fondemens de Quebec. 12. Les Montagnez habitoient le bas du fleuve. 56. Et les Algonquins ſes rives depuis Quebec juſqu'à Mon-

tréal. *ibid.* Il ſervoit de limites au pays des Iroquois. 57. Nombre des François établis en 1745 ſur ſes rives. 184. La morue ſe plaît & peut ſe pêcher avantageuſement depuis ſon embouchure juſqu'à 80 lieues de la mer. 202. Il eſt fermé ſix mois de l'année par les glaces. 203.

Saint-Pierre, isle de l'Amérique Septentrionale, à l'embouchure du fleuve St. Laurent, aſſurée aux Francois par la paix de 1763, 313. Son étendue, ſon port; ſes côtes ſont propres pour ſécher la morue. 314. Etat de la pêche qui s'y fit en 1777 de concert avec les Miquelons. 315.

Saint-Pierre, bourg de l'isle St. Jean dans le golfe St. Laurent, où la colonie Françoiſe ne laiſſe établir que les pêcheurs de la morue. 114.

Santa-Fé, ville Eſpagnole du nouveau Mexique. 136.

Saunders, amiral Anglois, paroit en Juin 1759 ſur le Fleuve St. Laurent avec une flotte Angloiſe : efforts mal conduits des François pour la détruire. 220. Il attaque & bombarde Quebec. 221.

Sauvages d'Amérique; quelle ſorte d'hommes ils ſont; leurs occupations. 2.

Sauvages du Canada; idée de leurs mœurs, Gouvernement, us & coutumes. 13. *& ſuiv.* Leur figure, leur ſtature, leur couleur, & leur maniere de ſe peindre diverſes parties du corps. 15. S'oignoient d'un vernis pour ſe parer de la piqûre des inſectes. 16. Avoient les ſens très-ſubtils, & jouiſſoient d'une ſanté très-robuſte. *ibid.* Leur population étoit peu nombreuſe : raiſons de ce qui pouvoit y donner lieu. 17. Et de ce qui devoit les rendre plus cruels que les peuples frugivores. 18. Pourquoi périſſoient prématurément en raiſon des autres peuples. *ibid.* Quelles étoient leurs manieres de parler & de haranguer. 19, 20. Exemple. *ibid.* Formoient diverſes nations ſous le même gouvernement. 21. Leur maniere de vivre,

leurs égards entr'eux dans le particulier & en public. 22. Les mêmes égards qui regnent entre les particuliers d'une bourgade, ont lieu en tems de paix d'une nation à l'autre. *ibid.* Quels ſont les gages de paix & d'union qu'ils ſe donnent. 23. Degrés d'importance des coquillages qu'ils ſe donnent & leur uſage. *ibid.* Témoignages de leur inclination à la bienfaiſance. 24. Prévention des hiſtoriens à cet égard. *ibid.* Idée qu'ils ont des titres & des diſtinctions entre les Européens, ainſi que des arts, des manieres, & des uſages de l'Europe. 25. Exemple de leur bienveillance & de leur humanité. 26. Aiment mieux leurs enfans que ne font les Européens. 31. Education de leur enfance. *ibid.* Combien ſont ſenſibles à la mort de leurs enfans. 32. Sont ſuſceptibles de beaucoup d'amitié. *ibid.* Raiſons pourquoi ce ſentiment ne s'éteint point chez eux. 33. *& ſuiv.* Ont beaucoup de ſagacité & de pénétration. 34. Ils ont des chanſons en place de méditations profondes. *ibid.* Deſcription de leurs danſes & réflexions ſur l'origine de la danſe. 35. *& ſuiv.* Sont paſſionnés pour le jeu & ſur-tout pour les jeux de haſard. 36. Quels ſont les êtres particuliérement adorés par diverſes nations de cette contrée. 37. Ont quelque notion de l'immortalité de l'ame, & à quoi ils la rapportent. *ibid. & ſuiv.* Ont beaucoup de foi aux ſonges. 38. Réponſe qu'ils font aux reproches des chrétiens ſur leur crédulité aux ſonges. 39. Cauſe ordinaire de leurs guerres. 40. Leur maniere de délibérer & de ſe décider pour une guerre. *ibid. & ſuiv.* Et de choiſir le chef digne de les commander. 41. Leur amour pour l'indépendance ne les empêche pas d'obéir au chef militaire. 42. Qualités qui les déterminent dans cette élection. *ibid.* Harangues ordinaires de ce chef. 43. Epreuves qu'ils font ſubir aux jeunes ſoldats. *ibid.* Com-

paraiſon avec l'enrollement des milices en France. *ibid. & ſuiv.* Deſcription de leurs armes. 44. Marche de leur armée & maniere qu'ils ont de faire la guerre. 45. *& ſuiv.* Nature du trophée du vainqueur. 46. Sort de leurs priſonniers. 47. *& ſuiv.* Exemple de l'intrépidité de ceux qui doivent périr. 48. Maniere dont s'exécute le ſupplice de ces derniers. 49, 50. Conſtance avec laquelle ils le ſupportent ordinairement. *ibid.* Raiſons apparentes de cette fermeté. 51. Réflexions ſur l'eſprit & les cauſes de vengeance qui excitent leurs bourreaux. *ibid. & ſuiv.* Réflexions ſur la poſſibilité que la haine qui regne entr'eux d'une horde à l'autre puiſſe anéantir la nation entiere, & ſur le jugement que porteroient enſuite les nations policées de l'impoſſibilité de l'exiſtence des nations ſauvages. 52. Avantages pour les générations futures d'avoir le tableau de la vie & des mœurs des ſauvages qui ont exiſté. *ibid. & ſuiv.* Raiſons de la guerre entre les Algonquins & les Iroquois. 55. *& ſuiv.* Ces ſauvages ne virent pas ſans inquietude les établiſſemens françois en Canada. 204. Exemple de leur haine contre les Anglois. 219. *& ſuiv.*

Sauvages de la Louyſiane, étoient diviſés en pluſieurs nations foibles & ennemies. 137. La plus conſidérable étoit celle des Natchez. 138. Les Chicachas étoient le peuple le plus intrépide. 143. Les Chactas & les Alimabous alliés des François étoient contenus par le fort Maubile. 144. Les Natchitoches habitoient près du Nouveau-Mexique. 148. Les Akanſas étoient à 300 lieues des Illinois. 144.

Sel (le), eſt un article très-principal de la pêche de la morue. 309.

Siouſe (la), langue-mere du Canada, ſon caractere. 19.

Société

Société (la), eſt plutôt faite pour le bonheur de l'homme méchant que pour celui de l'homme en général. 329.

Superſtition (la), combien eſt funeſte. 2. Caractere des malheurs dont elle eſt devenue l'origine. 337. *& ſuiv.* Remede qu'on pourroit y apporter. 338.

T

TADOUSSAC, port du Canada, à 30 lieues de Quebec, où ſe fait le commerce de pelleteries de la colonie Françoiſe. 90. Eſt à l'embouchure du Saguenay, dans le golfe St. Laurent. 202.

Terre-Neuve, isle de l'Amérique Septentrionale, obſervée en 1523 par Verazzani. 11. Fut cédée aux Anglois ſous le règne de Louis XIV, 100. Le miniſtere Anglois lui joint le Labrador, qu'il démembre en 1764 du Canada. 283. Sa ſituation, ſa forme, & conjectures ſur ſon intérieur qui eſt inconnu. 292. Son climat. 293. Fut découverte en 1497 par Jean Cabot navigateur Vénitien. *ibid.* Devient ſucceſſivement fameuſe pour la pêche de la morue. 294. Etat des navires, nombre de tonneaux & étendue de cette pêche. *ibid.* Les François obtinrent de Charles I, avant 1634, la liberté d'y pêcher moyennant un droit. 295. Différence de cet établiſſement avec tous les autres de l'Amérique. *ibid. & ſuiv.* Combien peu la cour de Verſailles y avoit mis d'intérêt. 296. La cour d'Angleterre en obtient la poſſeſſion à la paix d'Utrecht. 297. Déſignation des endroits de pêche que la cour de Verſailles s'eſt réſervée pour ſes ſujets après la ceſſion de l'isle aux Anglois. 310.

Tetanos, maladie ordinaire aux enfans nouveaux nés, noirs ou blancs, dans la Louyſiane. 132.

Tracadie, partie de l'isle St. Jean dans l'Amerique

Septentrionale, où s'établirent les pêcheurs de morue. 114.

Trois-rivieres (les), ville du Canada à 25 lieues de Quebec; entrepôt du commerce de pelleterie des Francois. 90. Fut bâtie dix ans après Quebec; nombre de ſes habitans. 179.

Tyrannie (la), eſt l'ouvrage des peuples & non celui des rois. 256.

V

VANE (Henri), habitant de la Nouvelle-Angleterre y éleve des troubles. 342. *& ſuiv.*

Verazzani (Florentin), envoyé par Francois I à la découverte de l'Amérique Septentrionale, obſerve en 1523 l'isle de Terre-Neuve. 11.

Virginie, nom ſous lequel étoit connue, en Angleterre, la contrée découverte en 1606 par ſes navigateurs dans l'Amérique Septentrionale. Diviſion qui en fut faite. 233. *& ſuiv.*

W

WOLLF, général Anglois, tué le 13 Décembre 1759 dans une bataille, ſous les remparts de Quebec. 222.

Fin de la Table des Matieres du Tome huitieme.

VAI 15373G7

142 a 35